



ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES.

TOME DIX-SEPTIÈME.

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES,

CONTENANT

Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile & de mieux avéré dans les Pays où les Voyageurs ont pénétré; les mœurs des Habitans, la Religion, les Usages, Arts & Sciences, Commerce, Manufactures; enrichie de Cartes géographiques & de figures.

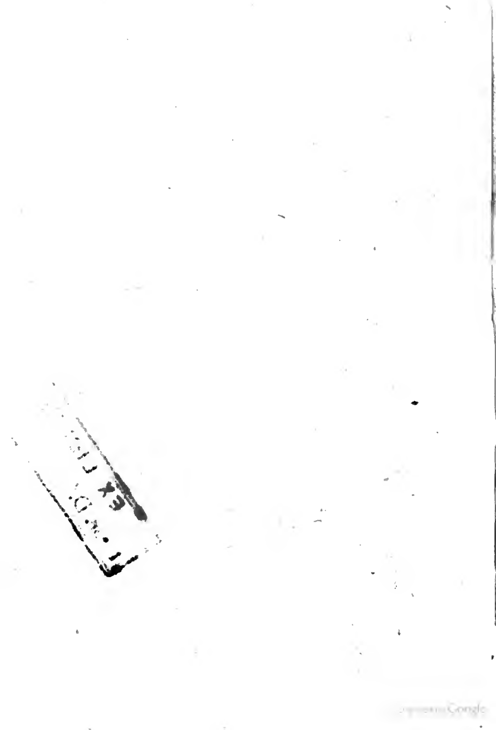
Par M. DE LA HARPE, *de l'Académie Française.*

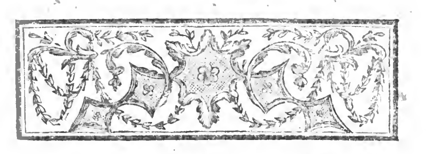
TOME DIX-SEPTIÈME.



A PARIS,
HÔTEL DE THOU, RUE DES POITEVINS.

M. DCC. LXXX.
Avec Approbation, & Privilége du Roi.





ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

QUATRIEME PARTIE.
VOYAGES AUTOUR DU MONDE ET AUX POLES.

SUITE DU LIVRE II.
Voyages au Nord-Ouest & au Nord-Est.

Weimouth

ON A VU, dans une autre Partie de cet Ouvrage, que le Capitaine James Lancaster avait été envoyé aux Indes Orientales avec quatre grands

Weimouth.

vaisseaux, les premiers que la Compagnie Anglaise eut expédiés pour ces mers. Il fut battu à son retour par une rude tempête, vers le Cap de Bonne-Espérance ; & le vaisseau qu'il montait fut si maltraité, que ses propres gens le presserent de passer sur un autre. Mais croyant sa présence nécessaire à la conservation des richesses qu'il avait à bord, il demeura ferme dans son poste, & n'accepta, du secours qu'on lui offrait, que l'occasion d'écrire à la Compagnie, pour lui protester, « qu'au » risque de sa vie & de celle de son équipage, il » s'efforcerait de sauver son navire & sa cargaison. » A cette généreuse déclaration il joignit une apostille, d'autant plus remarquable, que son embarras n'eut pas le pouvoir de lui en faire perdre l'idée ; « le passage au Indes Orientales, écrivit-il, est » à soixante-deux degrés trente minutes au Nord-» Ouest de l'Amérique. »

Une assurance si positive, dans des circonstances de cette nature, & de la part d'un homme dont on connaissait le caractere, fit une impression extraordinaire à Londres. Ellis juge même que l'apostille, n'étant liée à rien dans sa Lettre, devait être une réponse qui se rapportait à ses instructions. Mais, indépendamment de cette conjecture, il parait certain que ce fut sur l'avis de Lancaster, que la Compagnie de Russie & celle de Turquie se déterminerent à faire partir deux vaisseaux,

pour la découverte du passage au Nord-Ouest.

Weimouth.

Le Capitaine Georges Weimouth, Commandant de cette Expédition, partit le 2 Mai 1602, à bord de *la Découverte*, navire de soixante-dix tonneaux, avec un autre, nommé *l'Aide de Dieu*, de soixante, commandé par Jean *Drew*. Le 28 Juin, se trouvant par les soixante-deux degrés trente minutes de latitude, il reconnut le Cap de Warwick, & de fortes raisons lui firent juger que cette Terre était une Isle. Dans cette supposition, il conclut que le golfe de Lumley, & celui qui en est le plus proche au Midi, devaient nécessairement aboutir à quelque mer, & comme le courant, dans cet endroit, porte droit à l'Ouest, il en inféra qu'on devait raisonnablement y espérer un passage. Il observa aussi que tout le pays de l'Amérique était coupé dans cette partie. Mais, le 19 de Juillet, ses gens mutinés demanderent absolument leur retour, avec offre néanmoins, s'il voulait tenter la découverte par les soixante ou cinquante-sept degrés, à la faveur du vent de Nord-Ouest qu'ils avaient alors, d'en courir volontiers le risque avec lui. Il était à soixante-huit degrés cinquante-trois minutes, & l'équipage refusait absolument d'avancer plus loin. Le 26, il se trouva par les soixante-un degrés quarante minutes, à l'entrée d'un golfe, où s'étant avancé

Weimouth.

l'espace de cent lieues au Sud, les glaces l'embarrasserent si peu, qu'il jugea le passage plus vraisemblable de ce côté, que par le Dérroit de Davis. Cependant la saison trop avancée, & le grand nombre de malades qu'il avait sur les deux bords, lui firent prendre la résolution de retourner en Angleterre, où il arriva le 5 d'Août, au Port de Darmouth.

Hudson.

Ce Voyage, dont il n'y avait rien à conclure au fond, pour ou contre la réalité du passage, servit néanmoins à soutenir les espérances publiques; & toute la Nation Anglaise semblait n'attendre qu'un homme, dont le mérite répondît à la grandeur de l'entreprise. Il se présenta dans le célèbre Hudson, dont Ellis rend ce témoignage, au nom de toute sa patrie; « que jamais personne » n'entendit mieux le métier de la mer; que » son courage était à l'épreuve de tous les évé- » nemens, & que son application fut infatigable. » Ce fameux Aventurier prit des engagemens avec une Compagnie de Négocians distingués, qui s'étaient associés en général, pour la découverte d'un passage plus court aux Indes Orientales, soit par le Nord, ou par le Nord-Est, ou par le Nord-Ouest, & répondit du succès par une de ces trois routes. On ne trouve point, remarque Ellis, dans aucun des Mémoires qui sont venus jusqu'à

Hudson.

nous, de Compagnie qui ait jamais fait tant de dépenses dans la même vue, & qui les ait soutenues si constamment.

Le premier Voyage qu'Hudson fit à son service, fut pour découvrir un passage aux Indes Orientales droit au Nord. Il n'y employa pas plus de quatre mois & demi; & cette expédition mérite plusieurs remarques. Le jour de son départ fut le premier de Mai 1607. Le 13 de Juin, il découvrit une terre, qui paraît être une partie de la Côte Orientale du Groënland. Il en vit une autre, le 21 du même mois, par les soixante-treize degrés; & ne prenant des noms que dans ses espérances, il lui donna celui de *Hol with hope*, c'est-à-dire, *tiens-bon*. Il y trouva le temps beau & tempéré, au-lieu qu'à soixante-trois degrés, il l'avait èu extrêmement froid. Le 27, il était à la hauteur de soixante-dix-huit degrés, & le temps y était le même; mais, le 2 de Juillet, à la même latitude, il le trouva extrêmement froid. Le 8, au même degré, il eut un grand calme. La mer était sans glace; mais il rencontra une quantité considérable de bois flotté. Il observa qu'une mer bleue, ou couleur d'azur, était ordinairement embarrassée de glaces; mais qu'étant verte, elle n'en avait aucune. Le 14, son Contremaître & son Bosseman, qui descendirent à terre

Hudson.

par les quatre-vingt degrés vingt-trois minutes, se trouverent sur la Côte de *Spitzberg*, ou du Groënland. Ils y découvrirent des traces de bestiaux. Ils virent quelques oiseaux aquatiques, & deux ruisseaux d'eau douce, dont l'eau était chaude. Le Soleil, observé à minuit, se trouvait élevé au-dessus de l'horizon de dix degrés quarante minutes. Hudson s'avança jusqu'à près de quatre-vingt-deux degrés; il aurait été plus loin, si les glaces ne l'eussent arrêté. Ensuite poussant au Nord-Ouest, il tenta de revenir par le détroit de Davis; mais n'y trouvant pas la mer moins inaccessible, il revint le 15 de Septembre.

On ne lui laissa pas un long repos. Dès l'année suivante, on lui proposa de chercher un passage au Nord-Est. Il se mit en mer, le 21 d'Avril, & ses premieres recherches se firent entre le Spitzberg & la Nouvelle-Zemble; mais, étant arrêté par les glaces, il côtoya cette derniere Baie, qui fut moins rigoureuse pour lui, qu'elle ne l'avait été pour les Hollandais. Il conçut même quelque espérance de trouver un autre passage que celui qui était connu sous le non de Weigats; ensuite renonçant à cette idée, il quitta sa route, pour tenter le passage au Nord-Ouest par le Golfe de Lumley. Mais il reconnut bientôt que la saison était trop avancée; &, remettant son entreprise à l'anné suivante, il prit le parti de

retourner en Angleterre, où il rentra le 26 d'Août. Hudson.

On ne trouve aucun éclaircissement sur les raisons qui lui firent quitter presqu'aussi-tôt sa patrie. Ellis fait entendre que sa Compagnie fut mécontente des pertes continuelles qu'elle avait essuyées, sans en avoir tiré le moindre avantage; & que, pour la dédommager de ses frais, il chercha le moyen de la servir par des secours étrangers. On ne comprend point comment elle aurait pu tirer quelque utilité du succès d'autrui; mais, quelque jugement qu'on doive porter des motifs d'Hudson, il est certain, qu'ayant offert ses services aux Hollandais, sa réputation les fit accepter, & que la Compagnie d'Amsterdam lui fournit, en 1609, un vaisseau bien pourvu de munitions, pour chercher un passage, soit par le Nord-Est ou par le Nord-Ouest. Aussi la Relation de ce troisieme Voyage ne se trouve-t-elle que dans les Recueils Hollandais.

Hudson fit voiles du Texel, le 6 d'Avril, & doubla le Cap de Norvège, le 5 de Mai. Ensuite il prit sa route vers la Nouvelle-Zemble, le long des Côtes Septentrionales. Les bancs de glace, dont il trouva cette mer couverte, lui firent perdre tout-d'un-coup l'espérance de pénétrer plus loin par cette voie. Son équipage était un mêlange d'Anglais & d'Hollandais, dont la plupart, ayant

Hudson. fait le voyage des Indes Orientales, furent bientôt rebutés par l'excès du froid, & qui d'ailleurs s'accordaient fort mal entr'eux. Il leur fit deux propositions; la premiere, d'aller vers les Côtes de l'Amérique, par les quarante degrés, fondé sur des Mémoires & des Cartes que le Capitaine Smith lui avait envoyées de la Virginie, & par lesquelles il paraissait qu'on pouvait espérer un passage dans les Mers Occidentales, par un détroit que Smith supposait autour de cette Colonie. L'autre proposition était de chercher ce passage par le détroit de Davis. On est surpris de lire, dans ce Journal, que ce fut le second de ces deux projets qui fut approuvé, & de trouver aussi-tôt qu'après s'être avancé jusqu'à l'Isle de Faro, Hudson tourna vers le Sud jusqu'aux quarante-quatre degrés, où il relâcha, le 18 de Juillet, sur la côte du Continent, pour se faire un nouveau mât de misene. Il y fit quelques échanges avec les habitans, pour des pelleteries; mais ses gens s'étant attiré leur haine, & craignant de n'être pas les plus forts, l'obligerent de remettre à la voile le 26, & tinrent la mer jusqu'au 3 d'Août, qu'ils prirent encore terre par les trente-sept degrés quarante cinq minutes; ensuite rangeant la Côte jusqu'à quarante degrés quarante minutes, ils trouverent, entre deux Caps, une grande riviere, qu'ils remonterent dans la cha-

loupe l'eſpace de cinquante lieues & qui en a conſervé le nom de la *Baie d'Hudſon.* Enfin ils s'avancerent juſqu'aux quarante-deux degrés quarante minutes; mais, les proviſions commençant à leur manquer, ils reprirent le large, &, dans le Conſeil qu'ils tinrent ſur leur route, les opinions furent différentes. Le Contre-maître, qui était Hollandais, voulait hiverner à Terre-Neuve, pour retourner l'année ſuivante, à la recherche du paſſage par le Nord-Oueſt, Hudſon fut d'avis contraire, dans la crainte que ſon équipage, qui l'avait déjà menacé, ne continuât de ſe mutiner, & que la difficulté de trouver des vivres, ne le mît hors d'état de reprendre ſa navigation. Il propoſa d'aller paſſer l'hiver en Iſlande, & tout le monde parût y conſentir, mais les Anglais ayant changé d'opinion, en ſe rapprochant de leur patrie, on relâcha le 7 de Novembre à Darmouth. Hudſon.

Hudſon offrit enſuite à la Compagnie Hollandaiſe de faire un nouveau Voyage, mais à des conditions qui ne furent pas goûtées. Ce refus le rendant libre, il en prit occaſion de renouer avec ſon ancienne Compagnie Anglaiſe; mais elle exigea, pour fondement du traité, que, dans une nouvelle entrepriſe au Nord-Oueſt, il prît à bord, en qualité d'Aſſiſtant, *Coleburne*, habile marin, qu'elle croyait propre à guider ſes

Hudfon.

réfolutions. C'eft à cette fatale claufe qu'on attribue fes malheurs, par l'influence qu'elle eut fur fa conduite, & fur les difpofitions de fon équipage.

Il partit de Blackwall, le 17 d'Avril; &, fans attendre que fon vaiffeau fût forti de la Tamife, il faifit la premiere occafion de fe défaire de Coleburne, en le renvoyant à Londres, avec une lettre dans laquelle il s'efforçait de juftifier cet étrange procédé : à la fin de Mai, il arriva fur la côte d'Iflande, où il entra dans un Port du côté de l'Oueft; &, fous des prétextes qui fe rapportaient à Coleburne, fes gens y formerent un complot qu'il n'eut pas peu de peine à diffiper. Cependant, après les avoir fait rentrer dans l'ordre, il quitta l'Iflande le 1 de Juin; &, le 9 du même mois, il fe flatta d'avoir paffé le Détroit de Frobisher. Le 15, il reconnut le pays que Davis avait nommé *la Défolation;* &, le 24, il entra dans le Détroit qui a pris fon nom depuis. Le 8 de Juillet, à foixante degrés, il donna le nom de *Defir provoqué* au pays qu'il vit au Sud du Détroit. Il fe trouva, le 11, entre plufieurs Ifles qu'il appella les *Ifles de la merci de Dieu.* La marée y montait de plus de quatre braffes, & s'y trouvait pleine à huit heures, dans la nouvelle lune : il obferva que le flux venait du Nord. On était alors par les foixante-deux degrés neuf minutes de latitude. Après avoir paffé

le Détroit, le 3 d'Août, il donna au Cap, qui est l'extrémité du passage vers l'Orient, le nom de *Cap Wolstenholme*; & le nom de *Cap Diggs*, à celui qui est du côté de l'Occident: ensuite, poussant jusqu'au fond de la Baie, il visita fort soigneusement toute la Côte occidentale, jusqu'au commencement de Septembre. Son Contre-maître, dont le nom était Kobert *Yvett*, ne cessant d'exciter des mutineries dans l'équipage, il le dépouilla de son office: cette rigueur ne fit qu'irriter les mécontens. Cependant il continua de visiter la Baie, dans la vue apparemment de chercher un lieu propre au dessein qu'il avait d'y passer l'hiver. Il en trouva un, au commencement de Novembre, vers le Sud-Ouest, & le vaisseau y fut mis à sec.

Hudson.

On était parti de Londres avec des provisions pour six mois; & ce terme étant expiré, il est difficile de concevoir quelles pouvaient être les espérances d'Hudson, dans un pays dont il connaissait la stérilité. Aussi se vit-il bientôt dépourvu de tout. A la vérité, l'hiver fit passer un grand nombre d'oiseaux qui le sauverent du dernier excès de la faim, & qui aiderent à prolonger le peu de biscuit qui restait à bord. On ajoute, pour excuser une si haute imprudence, que si ses gens eurent beaucoup à souffrir, il porta lui-même sa part de la misere. A l'arrivée du printems, il courut la



Hudson,

Côte pendant neuf jours, pour chercher quelques Sauvages dont il pût tirer des vivres. Mais, ne trouvant rien qui convînt à sa situation, il revint au vaisseau, qu'il prit le parti de remettre promptement à flot pour retourner droit en Angleterre. Il distribua, dans l'Equipage, le biscuit qu'on avait conservé. Il régla les appointemens & les certificats, dans la supposition qu'il vînt à mourir pendant la route. On raconte qu'en faisant ces tristes dispositions, il pleurait à chaudes larmes de l'infortune de ses gens & de la sienne.

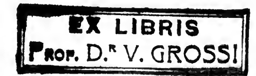
Cette tendresse ne fit aucune impression sur ceux qui avaient juré sa perte. Un scélérat, nommé *Henri Green*, auquel il avait sauvé la vie à Londres, en lui donnant une retraite dans sa maison, & l'envoyant à bord de son vaisseau sans la participation des Propriétaires, avait conspiré contre lui avec Yvett & d'autres complices. Lorsqu'on fut prêt à partir, ils se saisirent du Capitaine, de Jean Hudson son fils, qui était encore dans la premiere jeunesse, de James Woodhouse, Mathématicien, qui faisait le voyage en qualité de volontaire, du Charpentier & de cinq autres; ils les mirent dans la chaloupe, sans provisions & sans armes, & les abandonnerent cruellement dans cette affreuse contrée pour y périr de misere, ou par la barbarie des Sauvages. On n'a jamais eu d'autre information de leur sort; mais on sait

qu'ils furent vengés par la justice du Ciel. Les Rébelles, qui partirent avec le vaisseau, reçurent du moins une partie des châtimens qu'ils méritaient. Green, & deux des complices, furent tués dans une rencontre qu'ils firent des Sauvages. Yvett, qui avait fait plusieurs voyages avec Hudson, & qui était la principale cause du désastre, mourut à bord d'une maladie fort douloureuse; & le reste de l'Equipage ne rentra dans sa Patrie, qu'après avoir essuyé d'horribles calamités. On fut informé de ce détail par l'Écrivain du vaisseau, nommé *Abacuc Pricket*, qu'on soupçonna, autant que tout autre, d'avoir trempé dans une action si noire, mais qu'une protection puissante déroba au châtiment avec tous ses compagnons. D'ailleurs il eut l'art à son retour de se rendre nécessaire, en rapportant à la Compagnie que la marée dont on s'était servi pour remettre le vaisseau à flot, par les soixante-deux degrés de latitude, venait directement de l'Ouest. Ce récit donna de nouvelles espérances aux Directeurs qui résolurent sur-le champ de faire un nouvel essai, & de sauver en même-temps le malheureux Hudson, s'il étoit encore en vie.

Hudson.

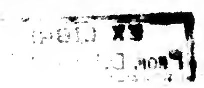
On choisit, pour cette noble entreprise, Thomas Button, Officier d'une naissance & d'une habileté distinguées, qui étoit alors au service du Prince Henri, & que ses services firent élever

Button.



Button.

dans la suite à d'autres honneurs. On lui donna deux vaisseaux, l'un nommé *la Résolution*, qu'il monta lui-même, l'autre appellé *la Découverte*, dont le commandement fut donné au Capitaine *Ingram ;* & ces deux bâtimens furent chargés de provisions pour dix-huit mois. Button quitta la Tamise au commencement de Mai 1612. Il entra dans le Détroit d'Hudson, au Sud des Isles de la Résolution, où il demeura quelque tems pris dans les glaces ; mais, s'étant heureusement dégagé, il s'avança jusqu'à l'Isle de Diggs, qu'il trouva sans glaces ; il y passa quelques jours pour faire équiper une pinasse, dont il avait apporté les matériaux d'Angleterre ; &, pénétrant à l'Ouest, il découvrit une terre qu'il nomma *Cary-Swan's-nest*. Delà, tournant au Sud-Ouest, il vit, par les soixante degrés quarante minutes de latitude, le pays auquel il donna le nom de *Hopes Chelked*, c'est-à-dire, *Espérances manquées*. Une grosse tempête qu'il essuya dans ce dangereux parage, & qui le jetta vers le Sud, l'obligea de chercher un Port. Il entra, le 15 d'Août, dans une Anse au Nord d'une riviere qu'il nomma le *Port Nelson*, du nom d'un de ses principaux Officiers qu'il enterra sur la rive. Dans la résolution d'y passer l'hiver, il plaça le plus petit de ses vaisseaux devant le sien, & les fortifia tous deux d'un pilotis de sapins, renforcé de terre, pour se garantir de la



Button.

neige, des glaces, des pluies & des flots. Il se tint enfermé à bord, avec l'attention d'y entretenir continuellement trois grands feux; & ses soins ne furent pas moins constans pour la santé de ses équipages. Cependant il perdit quantité de matelots; & lui-même il souffrit beaucoup pendant les trois ou quatre premiers mois de l'hiver, qui fut extrêmement rude.

On regrette qu'il n'ait pas donné au Public le Journal exact & suivi de son Voyage, d'autant plus qu'il l'avait dressé avec beaucoup d'application. Ellis ne fait pas difficulté d'assurer qu'ayant conçu, sur ses observations, une forte espérance de parvenir à la découverte du Passage, & n'en voulant partager l'honneur avec personne, il se crut intéressé à ne rien publier. Ce qu'on a rapporté du commencement de son entreprise est tiré de divers Mémoires sortis de différentes mains, où l'on trouve de plus que, malgré la rigueur de l'hiver, les eaux du Port Nelson ne furent pas prises avant le 16 de Février, ce qu'on attribue aux changemens presque journaliers des vents. Il paraît aussi que Button n'eut pas de peine à se garantir de la faim, puisqu'on lit dans les mêmes Mémoires, que pendant le cours de cet hiver, ses équipages tuerent au moins dix-huit cens douzaines de perdrix & d'autres oiseaux. Il avait avec lui plusieurs personnes d'une expérience & d'une

Button.

capacité supérieures : tels étaient *Nelson*, que la mort lui enleva, mais auquel il fut redevable de la plus grande partie de ses précautions ; *Ingram*, qui commandait le second vaisseau ; *Gibbons*, dont Button disait lui-même, qu'il n'y avait jamais eu de plus habile marin ; Robert *Hawbridge*, dont on a quelques remarques sur ce Voyage ; & Josias *Hobart*, Pilote de la Résolution. Ce fut Hawbridge, qui, par ses observations sur la marée aux Isles des Sauvages, trouva qu'elle venait du Sud-Est, & qu'elle montait trois brasses. Pendant tout l'hiver, Button eut la sage politique d'occuper utilement ses Officiers, pour leur ôter toute occasion de murmure, en leur faisant éviter l'inaction dont ils auraient peut-être abusé. Il employa les uns à mesurer les routes & les distances, les autres à tenir compte des variations du temps, des degrés du froid, & des autres phénomenes de l'air. Il les mit dans la nécessité de s'appliquer tous, en leur proposant des questions auxquelles ils étaient obligés de répondre.

Quoique la riviere eût commencé à s'ouvrir vers le 21 d'Avril, Button ne remit en mer que plus de deux mois après. Il visita la Côte occidentale de la Baie, en donnant aux lieux les plus remarquables des noms qu'ils conservent encore. La Baie, où il avait passé l'hiver, prit le sien, & le pays voisin fut nommé *la Nouvelle-Galle*. Hobart,

bart, trouvant, à soixante degrés de latitude, un courant de marée fort rapide, qui allait tantôt à l'Est & tantôt à l'Ouest, marqua ce lieu dans sa Carte par le nom de *Hobar'shope*, l'Espérance de Hobart. La plus grande hauteur au Nord, où l'on croit que Button ait pénétré, est le soixante-cinquieme degré. On ignore le temps de son retour; mais il revint fort satisfait de ses observations, qui regardaient principalement les marées, & persuadé de la possibilité d'un passage au Nord-Ouest. Button.

Gibbons, son parent & son favori, fut employé à la même recherche, en 1614, & fut moins content de son voyage. Il manqua l'entrée du Détroit d'Hudson. Il fut entraîné, par les glaces, dans une Baie qui fut nommée *Gibbons'-hole*, Trou de Gibbons, à cinquante-sept degrés de latitude au Nord-Est du Continent. Il y fut retenu vingt semaines entieres, dans un continuel danger; & son vaisseau fut si maltraité, qu'il se vit forcé de renoncer à son entreprise, quoiqu'il y ait beaucoup d'apparence qu'il ne l'avait formée que sur les instructions de son ami. Gibbons.

L'année suivante offre une expédition beaucoup plus célèbre, entreprise par la même Compagnie, que l'inutilité des dépenses n'était pas capable de rebuter. Robert *Byleth*, qui avait été des trois Bileth & Baffin.

Bileth & Baffin.

derniers voyages, fut choisi pour commander *La Découverte*, navire de cinquante tonneaux, & reçut pour Pilote le fameux Guillaume *Baffin*, dont la réputation a comme éclipsé la sienne. Ils mirent à la voile le 18 d'Avril; &, dès le 6 de Mai, ils reconnurent le Groënland, à l'Est du Cap *Farewel*. Le 27, ils passerent les Isles de la Résolution. Dans un bon Havre, qu'ils trouverent au Nord de ces Isles, ils observerent que la marée venait d'Est-Sud-Est; aux Isles des Sauvages, ils rencontrerent un grand nombre d'habitans du Pays, avec lesquels ils entrerent en commerce. Leur Journal, qui met ces Isles à soixante-deux degrés trente minutes de latitude, y fait monter aussi haut la marée, qu'aux Isles de la Résolution. Delà pénétrant toujours à l'Ouest, ils découvrirent, par les soixante-quatre degrés, une Isle qu'ils nommerent *Mill-Island*, Isle du Moulin, parce que la glace y paraissait comme moulue : la marée y venait du Sud-Est. Le 10 de Juillet, ils virent la terre à l'Ouest, & la marée y venait du Nord. Ils en conçurent tant d'espérance pour le passage, qu'ils donnerent à cet endroit le nom de *Cap Comfort*, Cap de Consolation, à soixante cinq degrés de latitude, & quatre-vingt six degrés dix minutes de longitude de Londres. Mais, après avoir doublé le Cap & s'être avancé douze ou treize lieues, ils virent que la Côte tournait au Nord-Est à l'Est, ce qui

fit évanouir leurs plus flatteuses idées. Ils revinrent en Angleterre, & mouillerent le 9 de Septembre dans la rade de Plymouth, sans avoir perdu un seul homme.

Bileth & Baffin.

Ce voyage fit rappeller, aux deux Aventuriers, qu'il n'y avait point de succès à se promettre par la Baie d'Hudson. Mais, ne regrettant que les six mois qu'ils y avaient employés, ils proposerent à leur Compagnie de les équiper pour une autre expédition, par le Détroit de Davis. On leur rendit le même vaisseau, sur lequel ayant mis à la voile le 26 de Mars 1616, ils entrerent dans ce Détroit le 14 de Mai. Mais, en arrivant par les soixante-douze degrés vingt minutes de latitude, ils commencerent à désespérer du passage, par la seule raison que la marée y était si basse qu'elle ne montait pas au-dessus de huit ou neuf pieds, & qu'elle n'avait même aucun courant régulier. La grosse marée de la nouvelle lune y commençait un quart après neuf heures, & le flux venait du Sud. A la même hauteur, ils reconnurent le Cap d'Espérance de Sanderson, qui était le plus haut point du Nord où Davis avait poussé sa route. Baffin observe, dans son Journal, que ce Voyageur put y concevoir de grandes espérances, sur ce qu'il y vit la mer sans glaces, & le passage fort large; mais il répète que la nature de la marée & du courant devait les détruire.

Bileth & Baffin.

Cependant Byleth n'en continua pas moins sa route. Il arriva, au commencement de Juin, par les soixante-douze degrés quarante-cinq minutes, sous une petite Isle qu'il nomma *Women's Island*, Isle des Femmes, parce qu'il y trouva deux ou trois femmes, des tentes & des canots. Les glaces, qui l'incommodaient beaucoup, l'obligerent, le 12, d'entrer dans un port où les Sauvages lui apporterent quantité de peaux & de cornes; ce qui la fit nommer *Horn - Sound*, Sond des Cornes. Après y avoir passé quelques jours, il remit en mer, malgré l'incommodité des glaces; & le 1 de Juillet, il trouva la mer libre, par les soixante-quinze degrés quarante minutes. Ici, les espérances de Baffin se ranimerent. On doubla, le 3, un beau cap à soixante-seize degrés trente-cinq minutes, qui reçut le nom de *Cap de Diggs*, à l'honneur d'un des principaux chefs de la Compagnie Anglaise. On passa devant un beau Sond, qui fut nommé *Woolstenholme Sound*, du nom d'un autre Directeur. Le 5, on le trouva dans un autre Sond, à soixante dix-sept degrés trente minutes; il fut nommé *Whal's-Sound*, Sond des Baleines, parce qu'on y vit un grand nombre de ces animaux.

Byleth & Baffin s'avancerent ensuite vers un quatrieme Sond, qui s'étend au-delà des soixante-dix-huit degrés, & qu'ils nommerent *Sond de Smith*;

il est à l'extrémité d'une Baie, qui reçut le nom de *Baffin's-Bay*, Baie de Baffin, & qu'Ellis fait commencer au Cap de Sanderson. Tous ces lieux sont sur la côte orientale de ce continent, le même que Frobisher, ou plutôt la Reine Elisabeth, avoit nommé *Meta incognita*, & qui n'est en effet que la Côte orientale du Groënland: ils rencontrerent une prodigieuse quantité de baleines dans le Sond de Smith, plus grandes qu'ils n'en avaient jamais vu dans aucune mer. La déclinaison de l'aiguille, dans cette Baie, alla jusqu'à cinquante-six degrés, c'est-à-dire plus de cinq points vers l'Ouest; & Baffin assure que c'est la plus grande qu'on ait jamais observée.

Bileth. & Baffin.

En faisant route vers l'Ouest, ils découvrirent plusieurs Isles, qui furent nommées *Cary's Islands*, Isles de Cary; & le premier Sond, qu'on trouva de ce côté, reçut le nom d'*Alderman Jones's Sound*. Le 12, ils arriverent par les soixante-quatorze degrés, dans un autre Sond, qu'ils nommerent *Lancaster's Sound*. Baffin ne cessa point de suivre la côte occidentale du détroit de Davis, jusqu'au 27, où reconnoissant les Isles de Cumberland, il désespéra de pouvoir pousser plus loin ses découvertes. Les malades étaient en grand nombre à bord. On fit route vers la Côte de Groënland, & l'on entra dans le port de Cockin, à soixante-cinq degrés quarante-cinq minutes. La haute marée de la

Bileth & Baffin.

nouvelle lune y commençait à ſept heures, & montait plus de dix-huit pieds. Une grande abondance de biſtorte, que ce port offrait pour le ſoulagement des malades, les mit bientôt en état de ſouffrir la mer, & l'on arriva, le 30 d'Août, à la rade de Douvres.

Byleth, dans une lettre fort ſenſée, qu'il écrivit au Directeur Woolſtenholme, déclara poſitivement qu'on ne devait rien eſpérer, pour la découverte du paſſage, par le Détroit de Davis. Il ajoutait que d'ailleurs on ne pouvait trouver de lieu plus propre à la pêche des ſaumons, des vaches marines & des baleines; & l'expérience l'a vérifié, puiſque les Hollandais y ont établi une pêche annuelle, qui leur a produit d'immenſes richeſſes. Baffin ne parut pas moins perſuadé que le paſſage ne pouvait être dans le Détroit de Davis: mais il demeura dans l'opinion qu'il en exiſtait un au Nord-Oueſt; & juſqu'au dernier moment de ſa vie, qu'il perdit aux Indes Orientales après avoir été bleſſé au ſiége d'Ormuz, il perſiſta dans ce ſentiment.

Fox.

Un eſpace d'environ quinze ans, qui n'offre aucune entrepriſe pour la découverte, doit faire juger que la Compagnie Anglaiſe y renonça tout-à-fait, ou qu'elle était occupée d'autres ſoins. Cependant il reſtait, en Angleterre, une forte impreſſion des raiſonnemens de Davis, de Gilbert,

d'Hudson & de Baffin. Un particulier, nommé *Lucas Fox*, homme né pour la mer, en faisait l'unique sujet de ses méditations, & ne cessait point d'en conférer avec ceux qui avaient été employés aux voyages précédens. Il prit soin de recueillir toutes les Cartes & tous les Journaux de ces expéditions. Enfin l'ardeur extraordinaire de son zèle le fit connaître des plus célèbres Mathématiciens, qui s'engagerent à lui procurer un vaisseau du Roi, pour recommencer les tentatives. Ils présenterent, en 1630, une savante requête au Roi Charles I; & ce Prince ne rejetta point des sollicitations si graves. Cependant la saison trop avancée lui ayant fait remettre l'exécution de l'entreprise à l'année suivante, Briggs, un des principaux Mathématiciens, mourut dans l'intervalle; & les espérances de Fox demeurerent suspendues. D'un autre côté, quelques Négocians de Bristol, sollicités par un Officier de mer, avaient formé le même projet. Ils proposerent, aux amis de Fox, de s'associer avec eux, en faisant partir un vaisseau dans la même vue, à condition que les uns & les autres auraient une part égale au profit de la découverte, auquel des deux vaisseaux que cette faveur fût réservée. Leur proposition fut acceptée. Vers le même temps, Thomas *Rhoe*, déjà célèbre dans ce Recueil, arriva de Suède, où son mérite l'avait fait employer, & prit tant d'affection pour

Fox.

Fox.

Fox, que l'ayant préſenté à la Cour, il y fit renaître en ſa faveur un deſſein qui ſemblait abandonné. On lui donna des inſtructions, avec une Carte où toutes les découvertes étaient raſſemblées; & le Roi même, paraiſſant compter ſur le ſuccès d'un voyage entrepris ſous ſes auſpices, le chargea d'une lettre pour l'Empereur du Japon.

Le vaiſſeau qui lui fut confié, était une pinaſſe royale, nommée *le Charles*, de vingt-deux hommes d'équipage & avec des vivres pour dix-huit mois. Il mit à la voile le 8 de Mai 1631; & le 13 de Juin, il était à cinquante-huit degrés trente minutes de latitude ſeptentrionale. Il entra, le 22, dans le Détroit d'Hudſon; enſuite, après avoir paſſé le pays que Button avait nommé Carys-Swan-s-neſt, il arriva, par les ſoixante-quatre degrés une minute, à la côte qui avait reçu du même Voyageur le nom de *Ne-ultra*, mais à laquelle il donna celui de *Thomas Roe's Welcome*, Bienvenue de Thomas Roe, qu'elle a continué de porter. C'eſt une Iſle, dont les terres ſont entrecoupées de montagnes. Le temps était beau; c'eſt-à-dire que la mer était ſans glaces, & la terre déchargée des neiges. La côte, qui paraiſſait fort ſaine, reſſemblait par ſes inégalités aux Promontoires de l'Océan, & la marée y montait de quatre braſſes. Fox, paſſant delà au Sud-Oueſt, découvrit par les ſoixante-trois degrés trente-ſept minutes un

grand Cap au Sud, avec de petites Isles. Dans la même route, & plus au Sud, il rencontra une Isle, par les soixante-trois degrés, à laquelle il donna le nom de *Cobham Brooke*. Le 30, à dix lieues de Cobham Brooke, il vit une autre Isle, qui fut nommée *Dun-Fox Island*, où la marée venait du Nord-Est & montait d'environ douze pieds. A soixante-deux degrés cinq minutes, il se trouva entre plusieurs petites Isles, qu'il nomma *les Mathématiques de Briggs*. Plus il s'éloignait de Welcome, moins la marée paraissait monter. A la fin, dit-il, elle devint presqu'imperceptible, & cette observation fut confirmée plusieurs fois. Le 22 d'Août, il rencontra le vaisseau associé, commandé par le Capitaine James. Il eut une longue conférence avec cet Officier, qui était celui dont les Négocians de Brest avaient écouté les sollicitations. Le résultat de toutes ses découvertes fut que, par le courant de la marée & par les courses des baleines, il paraissait vraisemblable que le passage était dans le Welcome de Thomas Rhoe, ou Ne-Ultra de Button. Au commencement d'Octobre, il repassa le Détroit d'Hudson; & d'heureux vents le ramenerent aux Dunes à la fin du mois.

Fox.

La Relation de son voyage, qu'il publia aussitôt, fut dédiée au Roi: il y établit, comme un point incontestable, que les hautes marées, qu'il avait rencontrées au Welcome, ne pouvaient ab-

Fox.

solument venir par le Détroit d'Hudson, mais qu'elles devaient y être amenées par quelque mer orientale, ou par celle qui porte le nom de mer du Sud. Il y trace judicieusement leur cours, en observant que celle qui vient par le Détroit d'Hudson monte à son entrée, c'est-à-dire aux Isles de Résolution, cinq brasses en allant & venant. Il ajoute que, suivant le Journal d'Hudson, elle montait, à l'Isle de la Merci de Dieu, un peu plus de quatre brasses; que lui-même, il avait trouvé, à soixante-quatre degrés dix minutes de latitude, que venant du Nord elle y montait plus de vingt pieds, dans le temps même des basses eaux, & qu'en rasant toujours cette côte occidentale, il l'avait vu diminuer peu-à-peu jusqu'au port de Nelson, où elle ne montait que neuf pieds. Delà il conclut que si l'on considere la distance, qui est de deux cens cinquante lieues en montant, & les obstacles que la marée rencontre en chemin parmi tant d'Isles & de bas-fonds, il doit paraître inconcevable que de si prodigieuses quantités d'eau puissent se retrouver de douze en douze heures, sans être remplacées par celles de quelque grande mer. Sur ces principes, non-seulement Fox assure que le passage existe réellement, mais il n'insiste pas moins sur le côté par lequel on doit le chercher. On y trouvera, dit-il, une large ouverture, dans un climat tempéré; ce qu'il fonde sur sa pro-

pre expérience, ayant obſervé que plus il montait vers le Nord de la Baie d'Hudſon, plus il trouvait le temps chaud & la mer dégagée de glaces. Fox.

Le Capitaine James, qui était parti dans le même-temps, pour la même découverte, ne manquait point d'eſprit, ni d'habileté; mais on prétend qu'il n'avait point aſſez d'expérience des voyages du Nord, pour commander une expédition de cette nature. Il entra dans le Détroit d'Hudſon, vers le milieu de Juin, & les glaces lui causerent beaucoup d'embarras. Il en fait un long récit, qu'on n'accuſe point d'exagération; mais on rejette ſes diſgraces ſur lui-même, parce qu'il avait perdu trop de temps au fond de la Baie, où, malgré la conférence qu'il avait eue avec Fox, il réſolut d'hiverner. On juge d'ailleurs que s'étant enivré de ſes eſpérances, l'émulation contribua plus que tout le reſte à l'arrêter dans cette mer, pour y pouſſer ſes recherches au printemps. James.

Le lieu qu'il choiſit, fut l'Iſle de Charleton, à cinquante-deux degrés de latitude. Il fut obligé de s'y mettre à couvert au commencement d'Octobre, lorſque les neiges vinrent à tomber avec un froid exceſſif. Cependant la mer ne fut priſe de la gelée qu'au milieu de Décembre; mais le froid ayant continué avec la même rigueur juſqu'au milieu d'Avril, on juge qu'il dût être inſupportable pour des gens qui n'avaient d'autre

James.

asyle qu'une tente, couverte des voiles du vaisseau, & qui trouvaient à peine, dans l'Isle, quelques broussailles pour faire du feu. Quel état, pour un hiver si long, qu'ils se virent encore assiégés de glaces, long-temps après qu'elles furent fondues sur les côtes de la Baie! Le 29 d'Avril, il tomba de la pluie pendant tout le jour; & la neige était fondue le 3 de Mai dans plusieurs endroits de l'Isle. Le temps était chaud, le 13, pendant le jour; mais il gelait encore toutes les nuits. Le 25, les glaces s'étant fendues sur toute la Baie, flottaient autour du vaisseau. Le 30, il n'en restait plus entre le vaisseau & l'Isle; & l'on s'apperçut, le même jour, que la terre commençait à pousser. Cependant la mer était encore pleine de glaçons le 13 de Juin. Il n'en faisait pas moins chaud, & l'on eut de l'orage le jour suivant. Enfin toute la Baie se trouva ouverte le 19; & les glaces furent poussées vers le Nord. James, après avoir quitté sa misérable retraite, poussa au Nord-Ouest, & visita cette partie de la côte qui est à la hauteur de l'Isle de Marbre. Ensuite, faisant route vers le Continent opposé, il s'avança jusqu'à la hauteur de l'Isle de Nottingham. Mais on approchait déjà de la fin d'Août. James, pressé par les sollicitations unanimes de ses gens, se disposa au retour, & sortit assez heureusement du Détroit d'Hudson. Cependant

il n'arriva que le 22 d'Octobre au Port de Bristol. James.

La Relation qu'il publia de son Voyage, contient des observations curieuses; mais il paraît que les difficultés qu'il avait essuyées, l'avaient fait changer d'opinion sur la réalité d'un passage au Nord Ouest. Il déclare positivement : « Que le » fruit de ses travaux était d'avoir reconnu, ou » qu'il n'y avait aucun passage, ou que s'il y en » avait un, il devait être si mal situé, qu'il y au- » rait peu d'utilité à le découvrir. » Son témoignage, & l'effrayante peinture qu'il faisait de ses souffrances, refroidirent tellement le goût des Anglais pour les découvertes, qu'ils demeurerent près de trente ans dans l'inaction.

Munk.

En *1619*, les Danois avaient formé quelques entreprises dans la même vue. On ne parle point des Voyages qu'ils avaient faits en Islande & dans le Groënland, qui étaient connues fort anciennement, & qui n'appartiennent point à cet article; mais, sous le regne de Christian IV, un Capitaine Danois, nommé *Munk*, entreprit de chercher un passage aux Indes Orientales, par le détroit d'Hudson, & partit avec deux vaisseaux, le 19 de Mai *1619*. Le 20 de Juin, il reconnut le Cap de Farewell, au Midi du Groënland. Là, prenant sa route de l'Ouest au Nord, il trouva quantité de glaces, qu'il sut éviter; il entra dans

le détroit d'Hudson, qu'il nomma le *Détroit de* Munk. *Christian*; & relâchant sur la Côte de Groënland, dans une Isle, qui s'y trouvait habitée, il y prit des rennes, & la nomma *Reen-Sund*, c'est-à-dire, le Détroit, ou le *Sond des Rennes*. Le Port où il passa quelques jours, après y avoir arboré le nom & les armes du Roi son Maître, fut nommé *Munkenes*. Il en partit le 22 de Juillet. Les orages & les glaces l'obligerent de se mettre à couvert, le 28, entre deux Isles, où il faillit de périr dans le Port même. Ce Détroit, dont il prit aussi possession, en y laissant le nom & les armes du Roi, reçut le nom de *Hare-Sund*, Détroit des Lièvres, parce qu'il avait vu quantité de ces animaux dans une des Isles voisines. Le 9 d'Août, il fit voile vers l'Ouest-Sud-Ouest, avec un vent de Nord-Ouest. Une grande Isle, couverte de neige, qu'il rencontra sur la côte Méridionale du grand Détroit, fut nommée *Suceland*. Le 20, il porta de l'Ouest au Nord; mais l'épaisseur du brouillard lui déroba la vue de la Terre, quoiqu'en cet endroit la largeur du Détroit ne soit que de seize lieues. Enfin il entra dans la Baie d'Hudson, qu'il nomma, en Latin, *Mare Novum*, Mer Nouvelle, & *Mare Christianum*, Mer Christiane. Le premier de ces deux noms fut donné proprement à la partie Septentrionale, & le second à la Méridionale. La route

de l'Eſt-Nord-Oueſt, qu'il s'efforça de tenir, le conduiſit juſqu'aux ſoixante-trois degrés vingt minutes, où ſe trouvant arrêté par les glaces, il fut obligé de paſſer l'hiver dans un Port qu'il nomma *Munken's Winter Haven*, c'eſt-à-dire, le *Port d'hiver de Munk*, & la contrée voiſine reçut le nom de *Nouveau-Danemark*. Munk.

Ce Port, où il était arrivé le 7 de Septembre, eſt à l'embouchure d'une riviere, qu'il voulait reconnaitre : mais il n'y fit pas plus d'une lieue & demie, ſans être arrêté par des rochers. Son impatience lui fit prendre avec lui quelques Soldats, avec leſquels il tenta de pénétrer dans les terres. Après y avoir fait trois ou quatre lieues, il découvrit des traces humaines, & d'autres preuves que le pays n'était pas ſans habitans. Cependant, n'ayant rencontré aucun homme, il ne rapporta, pour fruit de cette pénible courſe, qu'une grande quantité de gibier, qui ſervit à lui épargner ſes vivres. Il fit une groſſe proviſion pour l'hiver ; ce qui ne l'empêcha point d'en éprouver toutes les rigueurs. Ses liqueurs, ſans en excepter l'eau-de-vie, ſe gelerent juſqu'au fond, & briſerent tous leurs tonneaux & leurs vaſes. Les maladies, ſurtout le ſcorbut, attaquerent l'équipage de ſes deux vaiſſeaux, dont l'un était de quarante-huit hommes, & l'autre de ſeize. Ils ſe trouverent tous hors d'état de s'entre-ſecourir, & la mortalité

Munk.

devint presque générale. Au mois de Mai 1620, ceux qui avaient survécu sentirent augmenter leurs douleurs. La disette se joignait à tant de miseres; & les forces manquaient aux plus résolus, pour tuer des animaux. Munk, réduit lui-même au dernier affaiblissement, se trouva seul dans sa hutte, si mal, qu'il n'y attendait plus que la mort. Cependant ayant repris courage, il sortit de sa hutte pour chercher ses compagnons : il n'en trouva que deux; le reste était mort. Ces trois hommes s'encouragerent mutuellement. Ils gratterent la neige, sous laquelle ils trouverent, comme les rennes, des herbes & des racines qui les ranimerent. Ensuite la pêche & la chasse leur donnerent une nourriture plus forte. Le beau temps, qui revint dans sa saison, acheva de les rétablir, & leur rendit assez de courage pour entreprendre de repasser en Danemark. Ils abandonnerent leur vaisseau, dont la manœuvre excédait les forces de trois hommes, & se livrerent sur l'autre à la protection du Ciel. Le Port où ils avaient passé cet affreux hiver, reçut le nom de *Jons Munk's Bay*, c'est-à-dire, *Baie de Jean Munk*. Après avoir eu beaucoup de peine à surmonter les glaces, ils arriverent au Cap de Farewell, d'où ils entrerent dans l'Océan. Une tempête leur fit revoir de fort près la mort. Cependant ils aborderent, le 25 Septembre, en Norwège;

Norwège ; & d'autres dangers, qu'ils coururent dans le Port, ne les empêcherent point d'y descendre heureusement. Munk.

Ils furent reçus, en Danemark, comme des gens sortis du tombeau ; & le récit de leurs aventures n'ayant pu causer que de l'effroi, il ne se trouva personne qui osât prendre la même route qu'eux. Enfin Munk lui-même, à force de réfléchir sur les circonstances de son expédition, se crut assez instruit par ses propres fautes, pour les éviter dans une seconde entreprise, & résolut de tenter encore une fois le passage du Nord-Ouest. Sa fortune ne suffisant point pour l'équipement d'un vaisseau, il trouva plusieurs personnes puissantes, qui s'associerent en sa faveur. Tout était prêt pour sa navigation ; lorsqu'en prenant congé de la Cour, on lui parla de sa premiere entreprise ; & le Roi, l'exhortant à bien faire, attribua la perte de son équipage à sa mauvaise conduite. Munk, à qui ce reproche fut extrêmement sensible, répondit moins respectueusement qu'il ne l'aurait dû ; & le Roi, oubliant la modération, le poussa du bout de sa canne. Un affront de cette nature perça le cœur au malheureux Capitaine. Il se retira désespéré, se mit au lit, rejetta toute sorte de consolations & de nourriture, & mourut peu de jours après. Telle fut la fin & la récompense

Münk. d'un homme, dont la Baie d'Hudson conservera long-temps le nom dans ses Ports & ses rivieres.

D'Aguilar. C'est ici l'occasion de rappeller un voyage des Espagnols, entrepris en 1602, pour continuer la découverte des côtes au-delà du Cap de Mendocin; dernier terme de leurs navigations au Nord. De trois vaisseaux qui furent employés à cette expédition, & qui s'avancerent ensemble jusqu'aux trente-huit ou trente-neuf degrés de latitude Septentrionale, où ils trouverent un bon Port, qu'ils nommerent le Port de *Monterey*, l'un reprit, de-là, sa route vers la Nouvelle-Espagne : les deux autres continuerent la leur jusqu'aux quarante-deux degrés; & l'un des deux ne passa point le Cap Blanc de Saint-Sébastien, nom qu'ils donnerent à un Cap qu'ils trouverent à cette hauteur, un peu au-delà du Cap Mendocin, qu'on place à quarante-un degrés & demi de latitude. Mais le troisieme, qui n'était qu'une frégate nommée *les Trois Rois*, continua sa navigation : &, le 19 Janvier 1603, Martin d'Aguilar, qui la commandait, trouva qu'à la latitude de quarante-trois degrés, la côte tournait au Nord-Est. Il vit, à cette hauteur une riviere, ou un Détroit très-navigable, dont les bords étaient couverts d'une grande quantité d'arbres; mais la violence des vagues & la rapidité des courans ne lui ayant pas permis d'y entrer, il prit aussi le parti de retourner vers Acapulco,

parce que ses instructions ne portaient pas qu'il allât plus loin au Nord. D'Aguilar.

Ceux qui sont persuadés de l'existence d'une mer de l'Ouest, regardent aujourd'hui cette ouverture comme son entrée dans la mer du Sud. Mais il parait que les Espagnols demeurerent persuadés qu'elle communiquait à la mer du Nord. Après avoir différé quelque-temps à vérifier cette mer, par une politique facile à pénétrer, les entreprises des Anglais, des Hollandais & des Danois, qui pouvaient leur en dérober la gloire & les avantages par la mer du Nord, exciterent enfin leur jalousie, & leur firent prendre, en 1640, la résoulution d'achever ce qu'ils se flattaient d'avoir heureusement commencé par la mer du Sud. C'est du moins ce qu'ils semblent avouer eux-mêmes dans la Relation suivante, que M. De-l'isle a donnée en Français, sur une traduction que les Anglais en avaient publiée dans leur Langue, en 1708. Il reste, à la vérité, quelques doutes sur l'authenticité de cette Pièce : mais divers suffrages d'un grand poids & les preuves que M. De-l'isle a recueillies en sa faveur, ne permettent pas du moins de la croire étrangere à ce Recueil.

« Les Vice-Rois de la Nouvelle-Espagne & De Fonté.
» du Pérou ayant été avertis, par la Cour d'Es-
» pagne, que les différentes tentatives des Anglais,
» tant celles qui se firent sous le regne de la Reine

De Fonté.

» Elisabeth & du Roi Jacques, que celles du Capitaine Hudson & du Capitaine James, dans la seconde, la troisieme & la quatrieme année du regne de Charles premier, avaient été renouvellées en 1639, quatorzieme année du regne du même Roi Charles, par quelques habiles Navigateurs de Boston, dans la Nouvelle-Angleterre : moi, Amiral de Fonté, je reçus ordre d'Espagne & des Vice-Rois, d'équiper quatre vaisseaux de guerre, & nous nous mîmes en mer, au Callao de Lima, le 3 d'Avril 1640; moi, l'Amiral Barthélemi de Fonté, dans le vaisseau le *Saint-Esprit;* le Vice-Amiral Don Diégo Penelossa, dans le vaisseau la *Sainte-Lucie;* Pédro *Bernardo*, dans le vaisseau le *Rosaire*, & Philippe *de Ronquillo*, dans le *Roi Philippe*.

» Le 7 d'Avril, à cinq heures du soir, ayant fait deux cens lieues, nous arrivâmes à la hauteur de Sainte-Hélène, au bord de la Baie de Guayaquil, & à deux degrés de latitude Méridionale. Nous jettâmes l'ancre au Port de Sainte-Hélène, au-dedans du Cap où chaque équipage se pourvut abondamment d'une espèce de bitume ou de goudron, d'une couleur obscure, tirant un peu sur le verd. C'est un excellent remède contre le scorbut & l'hydropisie. On s'en sert aussi pour espalmer les vaisseaux; mais nous le prîmes pour remède. Il sort de la terre en bouillonnant,

» Le 10, nous passâmes la ligne équinoxiale, » à la vue du Cap del Passao; & le jour suivant, » nous doublâmes celui de Saint-François, par un » degré sept minutes de latitude Septentrionale. » Nous mouillâmes à l'embouchure de la riviere » de Sant'-Iago, à quatre-vingt lieues du Cap » Saint-François, à l'Est tirant au Sud. On y jetta » les filets, & l'on prit une grande quantité de » fort bons poissons. Plusieurs personnes de chaque » bord, descendirent au rivage, & tuerent un » grand nombre de chèvres & de porcs sauvages. » D'autres acheterent, des habitans du pays, vingt » douzaines de coqs & de poules d'Indes, des » canards & d'excellens fruits: c'était dans un vil- » lage, à deux lieues Espagnoles, ou six milles » & demi de l'embouchure de la riviere de » Sant'-Iago, sur la gauche. On peut remonter cette » riviere avec de petits vaisseaux, l'espace de » quatorze lieues Espagnoles, environ Sud-Est » de la mer, & presqu'à moitié chemin de la » belle Ville de Quito, qui est à vingt-deux mi- » nutes de latitude méridionale.

De Fonté.

» Le 16, nous fîmes voile, de la riviere de » Sant'-Iago, pour le Port la Ville de Réaléjo, » à trois cens vingt lieues Ouest-Nord-Ouest, un » peu plus à l'Ouest, environ à onze degrés qua- » torze minutes de latitude Boréale, laissant à » bas-bord la montagne de Saint-Michel, & la

De Fonté.

» Pointe de Cazamina à ſtribord. Le Port de Réaléjo eſt très-sûr : il eſt couvert, du côté de la » mer, par les Iſles Ampallo & Mongreza, toutes » deux bien peuplées de Naturels du pays, & » par trois autres Iſles : c'eſt à Réaléjo qu'on » bâtit les grands vaiſſeaux, dans la Nouvelle-» Eſpagne. Il n'eſt éloigné que de quatre milles, » par terre, du commencement du Lac Nicara-» gua, qui tombe dans la mer du Nord à douze » degrés de latitude Septentrionale, près des Iſles » *del Grano*, ou *de las Perlas*. On trouve, aux » environs de Réaléjo, une grande abondance de » bois ferme, des cèdres rougeâtres, & toute » ſorte de bois pour la conſtruction des vaiſſeaux. » Nous y achetâmes quatre longues chaloupes, » bonnes voilieres, & conſtruites exprès pour » aller à voiles & à rames, chacune d'environ douze » tonneaux, & de trente-deux pieds de quille.

» Le 26, nous fîmes voile de Réaléjo pour le » port de *Saragua*, ou plutôt *Salagua*, & nous » paſſâmes entre les Iſles & les Bas-fonds de Cha-» milli. Ce port eſt ſitué par les ſoixante-dix-ſept » degrés trente-une minutes, à quatre cens quatre-» vingt lieues au Nord-Oueſt-quart-à-l'Oueſt, un » peu à l'Oueſt de Réaléjo. Dans la ville de Sa-» lagua, dans celle de Compoſtella, qui n'en eſt » pas éloignée, nous engageâmes un Maître, & ſix » de ces Matelots, qui ſont, avec les Naturels du

» pays, à l'Est de la Californie, le trafic des perles, » que ceux-ci pêchent sur un Banc situé par les » vingt-neuf degrés de latitude Septentrionale, au » Nord du Banc de Saint Jean, qui est par les » vingt-quatre degrés. Ce Banc est à vingt lieues » Nord-Nord-Est du Cap Saint-Luc, Pointe la plus » Sud-Est de la Californie. »

De Fonté.

Ce Maître, que l'Amiral de Fonté avoit engagé avec son vaisseau & son équipage, l'informa qu'à deux cens lieues au Nord du Cap Saint-Luc, un flux venant du Nord rencontrait le flux venant du Sud, & qu'il était sûr que la Californie était une Isle: sur quoi, Don Diégo Penelossa, (fils de la sœur de Don Louis de Haro, premier Ministre d'Espagne,) jeune Seigneur fort versé dans la Cosmographie & la Navigation, entreprit de découvrir la vérité; car on doutait encore si la Californie était une Isle ou une Presqu'Isle. Il avait avec lui, outre son vaisseau, les quatre chaloupes achetées à Réaléjo, & le Maître engagé à Salagua avec les six Matelots.

L'Amiral de Fonté les quitta, en faisant voile vers les trois autres vaisseaux, entre les Isles de Chamilli, le 10 Mai 1640. Après avoir atteint la hauteur du Cap Abel, sur la côte Ouest-Nord-Ouest de la Californie, à 26 degrés de latitude Septentrionale, & à cent soixante lieues Nord-Ouest-quart-Ouest des Isles de Chamilli, il s'éleva

De Fonté.

un vent frais & constant du Sud-Sud-Est; & du 26 Mai jusqu'au 14 Juin, l'Amiral arriva à la Riviere de *Los Reyes*, sous la latitude de cinquante-trois degrés, sans avoir eu l'occasion de baisser la voile du perroquet dans le cours de huit cens soixante-six lieues au Nord-Nord-Ouest; savoir, quatre cens lieues du port Abel au Cap Blanc, & quatre cens cinquante-six lieues de ce Cap à Rio de los Reyes. Le temps fut très-beau, pendant ce trajet; & l'on fit environ deux cens soixante lieues dans les canaux, qui serpentent entre les Isles de l'Archipel de Saint Lazare (ainsi nommé par l'Amiral de Fonté, qui en faisait le premier la découverte) dans lequel ses chaloupes précédaient d'un mille, pour sonder la profondeur de l'eau, & reconnaitre les sables & les rochers.

Le 21 Juin, l'Amiral dépêcha un de ses Capitaines à Pédro Bernardo, pour lui donner ordre de remonter une belle riviere, dont le courant est doux & l'eau profonde. Bernardo la remonta d'abord au Nord, ensuite au Nord-Est, puis au Nord, enfin au Nord-Ouest, où il entra dans un lac rempli d'Isles, dans lequel il trouva une grande Presqu'Isle bien peuplée, dont les Habitans étaient d'un caractere doux & sociable. Il nomma ce lac Velasco, & y laissa son vaisseau. En remontant la riviere, il trouva par-tout quatre, cinq, six,

fept & huit braſſes d'eau. Les rivieres, comme les lacs, fourniſſaient en abondance des ſaumons, des truites & des perches blanches, dont quelques-unes avaient deux pieds de long. Le Capitaine Bernardo prit, dans cet endroit, trois longues chaloupes Indiennes, appellées en langue du pays *Periagos*, compoſées de deux gros arbres, & longues de cinquante à ſoixante pieds. Après avoir laiſſé ſon vaiſſeau dans le lac Velaſco, il fit voile dans ce lac, cent quarante lieues à l'Oueſt, & enſuite quatre cens trente-ſix à l'Eſt-Nord-Eſt, juſqu'aux ſoixante-dix-ſept degrés de latitude.

De Fonté.

L'Amiral, après avoir dépêché Bernardo, pour découvrir la partie qui eſt au Nord & à l'Eſt de la mer de Tartarie, fit voile lui-même dans une riviere fort navigable, qu'il nomma Rio de los Reyes, dont le lit était preſqu'au Nord-Eſt, & changeait pluſieurs fois de rhumb pendant ſoixante lieues. A marée baſſe, il trouva un canal navigable, qui n'avoit pas moins de quatre à cinq braſſes de profondeur. La hauteur de l'eau dans les deux rivieres, au temps de la marée, eſt preſque la même: elle eſt de vingt-quatre pieds, dans la riviere de los Reyes, à la pleine & la nouvelle lune. Ils avaient avec eux deux Jéſuites, dont l'un accompagna le Capitaine Bernardo dans ſa découverte. Ces deux Religieux s'étaient avancés juſqu'aux ſoixante-ſix degrés de latitude Sep-

tentrionale dans leurs Missions, & avaient fait des observations fort curieuses.

De Fonté.

L'Amiral reçut du Capitaine Bernardo, une Lettre datée le 27 de Juin 1640, dans laquelle cet Officier lui marquait qu'ayant laissé son vaisseau dans le lac de Velasco, entre l'Isle Bernardo & la Presqu'Isle Conibasset, il descendait une riviere qui sort du lac, & qui a trois cataractes dans l'espace de quatre-vingt lieues, après quoi elle tombe dans la mer de Tartarie à soixante-un degrés; qu'il était accompagné du Jésuite & de trente-six Naturels du pays, dans trois de leurs chaloupes, & de vingt Matelots Espagnols; que la côte s'étendait vers le Nord-Est; que les provisions ne pouvaient pas leur manquer, le pays étant abondant en toutes sortes de venaison, & la mer, comme les rivieres, étant fort poissonneuse; sans compter qu'ils avaient avec eux du pain, du sel, de l'huile & de l'eau-de-vie; enfin qu'il ferait tous les efforts possibles pour le succès de la découverte. Lorsque cette Lettre fut apportée à l'Amiral, il était arrivé dans une ville Indienne, nommée *Conasset*, au midi du lac *Bello*. C'est un lieu fort agréable où les deux Jésuites avaient passé deux ans dans leur Mission. L'Amiral entra dans le lac avec ses deux vaisseaux, le 22 de Juin, une heure avant la haute marée, à quatre ou cinq brasses d'eau; il n'y avait alors, ni chûte, ni ca-

De Fonté.

taracte. En général, le lac Bello n'avait pas moins de six ou sept brasses d'eau. Il a une petite cataracte, jusqu'à la moitié du flux, qui commence à entrer doucement dans le lac une heure & un quart avant la haute marée. L'eau de la riviere est douce au port de l'Arena, à vingt lieues de l'embouchure ou de l'entrée de la riviere de Los Reyes. Cette riviere abonde, comme le lac, en saumons, en truites saumonées, en brochets, en mulets, & deux autres espèces d'excellens poissons, qui lui sont particulieres. L'Amiral assure que les mulets de la riviere de los Reyes & du lac Bello sont plus délicats, que dans aucun autre lieu du monde.

Le 1 Juillet, l'Amiral ayant laissé le reste de ses vaisseaux dans un très-bon port du lac Bello, sous une belle Isle, vis-à-vis de la ville de Conasset, fit voile dans la riviere de *Parmentiers*, à laquelle il donna ce nom pour faire honneur à l'un de ses Compagnons de voyage, nommé *Parmentiers*, qui fit une exacte description de tout ce qui se présenta dans cette riviere & aux environs. « Nous passâmes, reprend-il ici directement, huit cataractes, qui avaient en tout » trente-deux pieds de hauteur perpendiculaire, » depuis le lac. Cette riviere coule dans un grand » lac, que j'ai nommé le *lac de Fonté*, où nous » arrivâmes le 6 de Juillet, & qui a cent soixante

De Fonté.

» lieues de long sur soixante de largeur. Sa » longueur s'étend de l'Est-Nord-Est à l'Ouest-» Sud-Ouest. Il a vingt & trente, & même, » en quelques endroits, soixante brasses de » profondeur. Il abonde en morues des meil-» leures espèces, larges & fort grasses. On y » voit plusieurs grandes Isles, & dix petites, qui » sont remplies d'arbrisseaux, & couvertes d'une » mousse qui croît jusqu'à six ou sept pieds de hau-» teur : elle sert à nourrir, en hiver, une sorte de » grands cerfs, qui se nomment *Moose*, & d'autres » cerfs plus petits, tels que des daims, &c. Il s'y » trouve, d'ailleurs, quantité d'oiseaux sauvages, » tels que des coqs de bruyere, des gelinottes, » des coqs d'Inde, des perdrix, & diverses sortes » d'oiseaux de mer, sur-tout du côté du Sud. » Une des grandes Isles, qui est très-fertile & » bien peuplée, produit d'excellens bois de char-» pente, tels que des chênes, des frênes & » des ormes. Les sapins y sont fort hauts & fort » gros.

» Le 14 de Juillet, ayant fait voile de la Pointe » Est-Nord-Est du lac de Fonté, nous passâmes un » lac, que je nommai *Estrecho de Ronquillo*, Dé-» troit de Ronquillo, & qui a trente-quatre lieues » de longueur, sur deux ou trois de largeur : sa » profondeur est de vingt, vingt-six & vingt-huit » brasses. Nous le passâmes en dix heures, par un

» vent frais, & pendant le temps d'une marée. Ensuite tournant plus à l'Eſt, nous trouvâmes inſenſiblement le pays plus mauvais, & tel qu'on » le trouve dans l'Amérique Septentrionale & Méridionale, depuis le trente-ſixieme degré de » latitude, juſqu'aux extrémités du Nord & du » Sud. La partie occidentale differe, non-ſeulement » en fertilité, mais auſſi en température de l'air, » au-moins de dix degrés: elle eſt plus chaude que » celle de l'Eſt, ſuivant la remarque des plus habiles » Eſpagnols, ſous le regne de Charles-Quint & de » Philippe III.

» Le 17, nous arrivâmes dans une Ville Américaine, dont les habitans dirent à Parmentiers, » notre Interprete, qu'il y avait un grand vaiſſeau » peu éloigné de nous, dans un endroit où jamais » on n'en avait vu juſqu'alors. Nous fîmes voile » vers ce vaiſſeau, & nous y trouvâmes ſeulement » un homme âgé, avec un jeune homme. Cet » homme était fort verſé dans les Mécaniques. » Mon ſecond Contre-maître & mon Canonnier, qui » étaient Anglais, & qui avaient été faits priſonniers à Campêche, me dirent que le vaiſſeau était » venu de la Nouvelle-Angleterre, d'une Ville qui » ſe nomme Boſton. Le 30, le propriétaire du » vaiſſeau, & tout l'équipage étant revenus à bord, » Shapely, leur Capitaine, m'apprit que le Propriétaire était Major-Général de la Colonie des

De Fonté.

» Maſſachuſets, la plus grande de la Nouvelle-An-» gleterre. Je crus devoir le traiter comme un » galant homme, en lui déclarant que, malgré » l'ordre que j'avais reçu, de ſaiſir tous ceux qui » cherchaient un paſſage au Nord-Oueſt, ou de » l'Oueſt dans la mer du Sud, je voulais bien le » regarder, lui & ſes gens, comme des Marchands » qui trafiquaient avec les Naturels du Pays, pour » ſe procurer des caſtors, des loutres & d'autres » pelleteries. Là-deſſus, il m'envoya un préſent de » diverſes proviſions, dont je n'avais pas beſoin. Je » lui fis préſent, à mon tour, d'une bague de » diamant, qui me coûtait douze cens piaſtres, & » qu'il n'accepta qu'après s'être fait preſſer long-» temps. Je donnai auſſi au Capitaine Shapely, » mille piaſtres pour ſes Cartes & ſes Journaux, » un quarteau de bon vin du Pérou, au Proprié-» taire, nommé Seymour *Gibbons*, & vingt » piaſtres à chacun de leurs matelots qui étaient » au nombre de dix.

» Le 6 d'Août, nous fîmes voile avec un très-» bon vent, qui nous fit arriver, avec l'aide du » courant, à la premiere cataracte de la riviere » de Parmentiers. Le 11, ayant fait quatre-vingt-» ſix lieues, je me trouvai, le 16, à la Côte Mé-» ridionale du lac Bello, à bord de nos vaiſſeaux, » devant la belle Ville de Conaſſet, où nous » trouvâmes nos gens en bon ordre. Ils avaient

» été traités avec beaucoup d'humanité, pendant » mon absence, & le Capitaine Ronquillo y avait » répondu par sa conduite. Le 20, un Américain » m'apporta une lettre du Capitaine Bernardo, en » date du premier d'Août, dans laquelle il m'ap- » prenait qu'il était de retour de son expédition » du Nord, & m'assurait qu'il n'y avait point de » communication de la Mer Atlantique, par le » détroit de Davis, parce que les Naturels du » pays ayant conduit un de ses matelots à la tête » de ce détroit, il l'avait vu terminé par un lac » d'eau douce, d'environ trente milles de circuit, » par les quatre-vingt degrés de latitude Septen- » trionale; qu'il y avait, vers le Nord, des mon- » tagnes prodigieuses; qu'au Nord-Ouest du lac, » la glace s'étendait en mer, jusqu'à cent brasses » de hauteur d'eau, & que cette glace pouvait » être là depuis la création du monde. Bernardo » ajoutait qu'il avait fait voile de l'Isle *Basset* au » Nord-Est, à l'Est-Nord-Est, & au Nord-Est-quart- » à-l'Est, jusqu'aux soixante-dix-neuf degrés, où il » avait remarqué que la terre s'étendait au Nord, » & qu'elle était couverte de glace.

De Fonté.

» Je reçus ensuite une seconde lettre de » Bernardo, datée de Minhauset, par laquelle il » me marquait qu'il était arrivé le 29 au Port » de l'Arena, après avoir monté de vingt lieues » la riviere de los Reyes, & qu'il y attendait

De Fonté.

» mes ordres. Comme j'avais une bonne provision » de gibier & de poisson, que Ronquillo avait » fait saler dans mon absence, & cent tonneaux » de bled d'Inde, je fis voile, le 2 de Septembre, » accompagné de plusieurs habitans de Conasset; » & le 5 du même mois, à huit heures du » matin, je jettai l'ancre entre Porto de l'Arena » & Minhauset, dans la riviere de los Reyes. » Ensuite, descendant cette riviere, je me trouvai » dans la partie du Nord-Est de la mer du Sud, » d'où nous sommes retournés dans notre pays, » bien persuadés qu'il n'y avait point de passage » dans la mer du Sud par le Nord-Ouest. »

Quelque jugement qu'on puisse porter de ce Journal & des preuves de M. Del'isle, il paraît adopté par deux fameux Voyageurs Anglais, *Dobbs & Smith*, qui l'ont joint à leurs Relations, pour confirmer leurs propres idées sur la situation des pays au Nord-Ouest. L'Amiral de Fonté se montrait fort bien instruit des entreprises de l'Angleterre pour la recherche du passage au Nord-Ouest, jusqu'au voyage du Capitaine James, en 1631. Cette malheureuse expédition ayant découragé les Anglais, leur ancienne ardeur passa aux Négocians de leurs Colonies, sur-tout à ceux du canton des Massachusets & de Boston, qui se crurent plus à portée de suivre le même dessein. On a vu, dans la Lettre de l'Amiral, que Seymour Gibbons,

Gibbons, Major-Général des Massachusets, équipa un vaisseau, dont il donna la conduite au Capitaine Shapely, qui partit de Boston en 1639, avec dix matelots. Shapely prit sa route par le Détroit d'Hudson, & parvint à la côte occidentale de la Baie de ce nom, où il fut rencontré l'année suivante par l'Amiral de Fonté, qui était venu par la mer du Sud. Ce fait, ignoré alors en Anglererre, parce qu'on n'y travaillait plus à la recherche du passage par le Nord-Ouest, ne fut connu que par la Lettre de l'Amiral de Fonté. Mais Dobbs, dans le Journal du voyage qu'il fit en 1744, assure, que, suivant des informations prises en Amérique, par l'ordre du Chevalier Charles Wager, on a trouvé qu'il y avait alors une famille de Shapely, qui demeurait à Boston; ce qui donne beaucoup de poids à la Lettre de l'Amiral de Fonté. A la vérité, on n'a su, ni d'Amérique, ni d'Angleterre, ce que devint le vaisseau de Boston, après la rencontre de l'Amiral Espagnol; & cette ignorance fait juger à Dobbs, qu'avec un si petit équipage, il peut avoir été surpris à son retour par les Esquimaux. L'Ecrivain de *la Californie*, vaisseau commandé par le Capitaine Smith en 1746 & 1747, soupçonne que les gens de l'équipage de Shapely furent ces six matelots Anglais, qui, suivant la Relation de Jérémie, furent trou-

De Fonté.

Wood. vés à l'embouchure de la riviere de Bourbon. Ce Voyageur raconte, avec la simplicité qui fait son caractere, que les six Anglais avaient été dégradés par un vaisseau armé à Boston dans la Nouvelle-Angleterre: il rapporte les circonstances de leur malheur. Etant arrivés fort tard à la riviere de Bourbon, où ils mouillerent, leur Capitaine envoya sa chaloupe à terre, avec six hommes, pour y chercher un lieu d'hivernement; mais le froid devint si rigoureux pendant la nuit, que les glaces, qui descendaient de la riviere, entraînerent le vaisseau, dont on n'a jamais su le sort. L'Ecrivain de Smith ajoute, que si l'on savait l'année où les Français, commandés alors par des Groseillers, arriverent à la Baie d'Hudson, il serait aisé de combiner ces événemens; qu'au reste il est vraisemblable que l'équipage de Shapely, ayant rencontré un fort mauvais temps dans la Baie, comme il arrive ordinairement vers la fin d'Août, y chercha le moyen d'hiverner avant son retour à la Nouvelle-Angleterre; & qu'en effet les vents, qui furent si favorables à l'Amiral de Fonté pour son retour à Conasset, durent être absolument contraires à Shapely pour Boston. Mais toutes ces conjectures se trouvent détruites par des dates constantes, que Dobbs ne devait pas même ignorer, puisqu'elles se trouvent dans les Historiens Anglais comme dans les nôtres; & l'appa-

rition de Shapely, dans une Ville Américaine qui répondait à la mer du Sud, est un phénomène, dont l'explication dépend encore de la découverte réelle du passage. De Fonté.

Il paraît si nécessaire de rapprocher, par quelque liaison, toutes les lumieres qui peuvent servir mutuellement à se fortifier, que nous ne continuerons point les recherches du Nord-Ouest, sans avoir rapporté celles qui furent reprises au Nord-Est dans l'intervalle. Les premieres furent celles de Jean *Wood*, Anglais, qui s'étant avancé, en 1676, jusqu'aux soixante-seize degrés de latitude, y fit un triste naufrage sur une côte qu'il prit mal-à-propos pour la partie la plus occidentale de la Nouvelle-Zemble. Exposons, d'après lui-même, les raisons qui lui avaient fait renaître l'espoir de découvrir un passage par cette route : Wood.

« La premiere, dit-il, était fondée sur le sentiment de Barensz. Cet habile Hollandais avait » cru, comme on l'a rapporté, que la distance entre » la Nouvelle-Zemble & le Groënland n'étant que » de deux cens lieues, il devait trouver une mer » ouverte & libre de glace, & par conséquent un » passage, si du Cap Nord il tenait la route Nord-» Est entre ces deux terres. Il était mort dans cette » opinion, persuadé qu'à vingt lieues de la Côte » il n'y avait plus de glaces, & qu'ensuite on ne » devait être arrêté par aucun obstacle. Il n'avait

Wood.

» attribué le mauvais succès de ses entreprises; » qu'au malheur qu'il avait eu de suivre de trop » près la Côte de la Nouvelle-Zemble ; &, s'il eût » vêcu, sa résolution était de recommencer le » même voyage, pour suivre ses nouvelles vues.

» Ma seconde raison, continue Wood, était une » lettre écrite de Hollande, & publiée dans les » Transactions Philosophiques, où l'on assure que » le Czar Pierre ayant fait reconnaître la Nouvelle-» Zemble, on s'était assuré que cette Terre n'est » point une Isle ; qu'elle fait partie du Continent » de la Tartarie, & qu'au Nord il y a une mer » libre & ouverte. Ma troisieme raison était tirée » du Journal d'un Voyage de Batavia au Japon, » publié en Hollande. Le vaisseau, qui entreprit » cette route, ayant fait naufrage sur la Côte de » Corée, Presqu'Isle de la Chine, tout l'équipage » tomba dans la servitude : mais l'Auteur de la » Relation se sauva au Japon, après seize ans d'es-» clavage, & rapporte que de tems en tems la mer » jette sur les Côtes de Corée, des baleines qui » ont sur le dos des harpons Anglais & Hollan-» dais : un fait de cette nature ne laisserait aucun » doute du passage. La quatrieme raison m'avait » été fournie par Joseph *Moxons*, homme de mer » Anglais, qui avait entendu dire à des Hollan-» dais dignes de foi, qu'ils avaient été jusques sous » le pôle, & que la chaleur y était égale à celle

Wood.

» d'Amsterdam en été. Ma cinquieme raison était » fondée sur une Relation du Capitaine *Golden*, » qui avait fait plus de trente voyages au Groënland. Il raconte qu'étant dans cette contrée, il » fit voiles avec deux vaisseaux Hollandais, à l'Est » de l'Isle d'*Edges*, & que n'ayant point trouvé de » baleines sur cette Côte, les deux Hollandais ré» solurent d'aller plus loin au Nord, pour faire » leur pêche entre les glaces : qu'après une sépara» tion de quinze jours, ils revinrent le joindre, » & l'assurerent qu'ils avaient été jusqu'au quatre» vingt-neuvieme degré de latitude, c'est-à-dire, » à un degré du pôle ; & que là, ils avaient trouvé » une mer libre & sans glaces, ouverte, profonde, » & semblable à celle de Biscaye. Golden parais» sant douter de ce récit, les Hollandais lui mon» trerent les Journaux des deux vaisseaux qui at» testaient le même fait, & qui s'accordaient pres» qu'entièrement. Ma sixieme raison fut un témoi» gnage oculaire du même Golden : il m'assura » que tout le bois, que la mer jette sur les Côtes » du Groënland, est rongé jusqu'à la moëlle par » des vers marins; preuve incontestable qu'il vient » d'un pays plus chaud, car tout le monde sait que » les vers ne rongent point dans un climat froid : » or on ne peut supposer que ce bois vienne d'ail» leurs que du pays de Jesso, ou du Japon, ou de » quelque autre terre voisine. Enfin ma septieme

Wood.

» raison était tirée d'un Journal publié dans les » Transactions Philosophiques, du voyage de deux » vaisseaux qui, étant partis peu de temps auparavant pour la découverte du Passage, avaient fait » trois cens lieues à l'Est de la Nouvelle-Zemble, » & n'auraient pas manqué de suivre leur entre- » prise, si quelques différends, qui survinrent » entre les Propriétaires de ces deux bâtimens & » les Agens de la Compagnie des Indes Orien- » tales, dont l'intérêt n'était pas qu'elle réussît, ne » l'eussent fait échouer. »

A ces motifs, Wood avait joint d'autres argumens fondés, dit-il, sur la raison & la nature. Il avait considéré premierement que près du pôle Septentrional, il pouvait faire aussi chaud en été, que sous les cercles polaires, ou plus chaud même qu'il ne fait en hiver dans les Isles Britanniques. Le soleil, n'ayant en été que vingt-trois degrés de hauteur près du pôle, & y étant toujours au-dessus de l'horizon, dont il fait constamment le tour à la même hauteur, peut donner alors plus de chaleur à cette partie de l'hémisphere, qu'il n'en donne en hiver à l'Angleterre, où dans sa plus haute élévation, c'est-à-dire à midi, il n'a que quinze degrés de hauteur, & ne se montre que pendant huit heures sur l'horizon. Wood jugeait que le soleil pouvait y donner autant de chaleur qu'en aucun lieu du cercle polaire, où, par la déclinai-

fon du foleil, le temps du refroidiffement de l'air est à-peu-près égal au temps de fon échauffement, ce qui n'arrive pas fous le pôle. Il était confirmé dans cette opinion par le rapport de la plupart de ceux qui avaient fait le voyage du Groënland, & qui affuraient que plus on avance au Nord de cette Côte, plus on y trouve d'herbe & de pâturage, & par conféquent plus d'animaux. Wood.

Il jugeait, en fecond lieu, que s'il y avait des brouillards dans ces dernieres latitudes, ce qui faifait fa plus grande crainte, le vent n'y pouvait pas être en même-temps d'une grande violence, parce que fon effet ordinaire, dans tous les autres climats, est de diffiper la brume ; de forte que dans ces deux fuppofitions, on y pouvait mettre en panne, ou ne pas avancer beaucoup, jufqu'à ce que le vent fe levât, & qu'on reconnût la route.

La plupart des gens de mer s'imaginent qu'en approchant du pôle, la déclinaifon Septentrionale de l'aiguille doit ceffer ; & ce phénomene arriverait fans doute, fi le pôle du monde était le même que celui de l'aimant : mais Wood était perfuadé, au contraire, que ces pôles font différens, & font même éloignés l'un de l'autre ; « de » forte, dit-il, que fi l'on favait pofitivement où » est le pole magnétique, on pourrait naviger fous » celui du monde, en fuppofant que la terre ou

Wood.

» la glace n'y mît point d'obstacle, pour y observer quelle ferait la variation. »

Quelques années auparavant, Wood avait fait une hypothèse sur le mouvement des deux pôles magnétiques ; il se flattait de l'avoir découvert, & par conséquent la déclinaison de l'aiguille dans toutes les latitudes & les longitudes : mais, ayant la modestie de reconnaître que toutes ses expériences ne pouvaient lui donner la certitude qu'il aurait acquise sous le pôle du monde, cette seule raison eut beaucoup de force pour lui faire tenter la découverte du Passage. Aussi, lorsqu'il eut exposé ses motifs à la Cour, avec une Carte du pôle, dressée sur les Relations de tous les Navigateurs qui avaient entrepris la même recherche, il obtint sans difficulté une frégatte nommée le *Sped-well*, qui fut équipée aux frais du Roi.

Il partit le 28 de Mai 1676. Son Journal, jusqu'au 29 de Juin, jour de son naufrage, ne contient que des observations nautiques : mais il est terminé par quelques remarques qui ne méritent pas moins d'être recueillies que les précédentes.

Sa premiere idée fut de suivre, sans exception, le sentiment de Barensz, c'est-à-dire, de porter droit au Nord-Est du Cap Nord, pour tomber entre le Groënland & la Nouvelle-Zemble. Ainsi, lorsqu'il eut gagné la terre à l'Ouest du Cap Nord, il gouverna dans cette direction, du moins

ſuivant le compas, & non tout-à-fait ſuivant la droite route, parce qu'en cet endroit on trouve quelque variation à l'Oueſt. Trois jours après, il reconnut comme un continent de glace, par les ſoixante-ſeize degrés de latitude, à la diſtance d'environ ſoixante lieues du Groënland, à l'Eſt. Il ne douta point que ce ne fût celle qui eſt jointe au Groënland; &, s'imaginant que s'il allait plus à l'Eſt, il pourrait trouver une mer libre, il rangea cette glace, qui courait à l'Eſt-Sud-Eſt, & refuyait Oueſt-Nord-Oueſt. Preſqu'à chaque lieue, il trouvait un Cap de glace; &, dès qu'il l'avait doublé, il ne découvrait point de glace au Nord; mais, après avoir porté au Nord-Eſt, quelquefois l'eſpace d'une heure, il en découvrait de nouvelles, qui l'obligeaient de changer ſa direction. Cette manœuvre dura auſſi long-temps qu'il rangea la glace, tantôt avec de grandes apparences de trouver une mer libre, tantôt découragé par la vue de nouvelles glaces, juſqu'à ce qu'enfin il perdit tout eſpoir, en appercevant la Nouvelle-Zemble & la glace qui s'y trouve jointe. Là, dit-il, il abjura l'opinion de Barenſz, & toutes les Relations publiées par les Hollandais & les Anglais. L'opinion à laquelle il s'attacha, fut que s'il n'y a point de terres au Nord, par les quatre-vingt degrés de latitude, la mer y eſt toujours gelée; &, quand les glaces pourraient ſe tranſ-

Wood.

Wood.

porter à dix degrés de plus au Sud, il faudrait, ajoute-t-il, des siécles entiers pour les faire fondre. Celles, qui bordent ce qu'il nomme le *Continent de Glace*, n'ont pas plus d'un pied au-dessus de l'eau; mais, au-dessous, elles ont plus de dix-huit pieds d'épaisseur : d'où il conclut que, dans la même proportion, les montagnes & les Caps qui sont sur le Continent de Glace doivent toucher au fond, c'est-à-dire, à la terre même. Il juge d'ailleurs, par le peu d'eau qu'il trouva le long de la glace, à moitié du chemin entre les deux terres, & qui ne montait pas à plus de 70 brasses, qu'il y a de la terre au Nord, & que le grand Continent de glace qui se joint à la Côte peut avancer de vingt lieues au plus en mer; enfin que le Groënland & la Nouvelle-Zemble ne sont qu'un même Continent. S'il y avait un passage, on observerait quelques courans; mais on n'en remarque aucun du même côté, & ceux qu'on rencontre portent à l'Est-Sud-Est, le long de la glace : ce n'est même qu'une petite marée, qui monte d'environ huit pieds.

Le naufrage de Wood forme une peinture intéressante, & contient aussi d'utiles observations. Il se trouvait, le 29 de Juin au matin, entre quantité de glaces. Tout ce jour, le temps fut embrumé, & le vent à l'Ouest. On avait le Cap au Sud-Sud-Ouest, & par l'estime, on se croyait

à l'Oueſt-Nord-Oueſt de la Nouvelle-Zemble ; erreur qui fut la ſource du mal. Le Capitaine *Flawes*, qui avait ſuivi le Speed-Well avec une Pinque nommée la *Proſpere*, tira un coup de canon, pour avertir qu'on touchait aux glaces. Cet avis faillit de cauſer tout-à-la-fois la perte des deux bâtimens, par le danger où ils furent de s'entrechoquer, en s'efforçant de virer de bord : mais le Speed-Well fut le ſeul malheureux. Dans ſon mouvement, il toucha ſur un écueil, tandis que la Pinque prit le large. Wood employa inutilement, pendant trois ou quatre heures, toutes les reſſources de la navigation. Cependant, lorſqu'il n'attendait plus que la mort, avec tout ſon équipage, il fut un peu conſolé par la vue de la Terre, que la brume lui avait dérobée juſqu'alors. Quelques-uns de ſes gens, qu'il y envoya auſſi-tôt dans la chaloupe, pour chercher quelque moyen d'aborder, trouverent la côte inacceſſible ; mais d'autres plus hardis, ou plus heureux, paſſerent ſur des monts de glace & de neige, & deſcendirent au rivage. Il en coûta la vie à deux ou trois hommes ; & la pinace, à laquelle on fit prendre le même chemin, chargée d'armes à feu & de proviſions, fut renverſée par une vague qui l'abîma dans les flots. Enfin la chaloupe étant revenue à bord, Wood eut la ſatiſfaction d'y embarquer ſucceſſivement tout ce qui

Wood.

Wood.

lui restait de monde, à l'exception d'un seul matelot, qui fut laissé pour mort, & de prendre terre au travers des glaces. Le vaisseau se brisa dès le jour suivant : mais un vent de mer jetta au rivage quantité de débris, entre lesquels il se trouva quelques tonneaux d'eau-de-vie & de farine; secours qui fut regardé comme une faveur du Ciel. En effet, il servit pendant quelques jours à soutenir l'espérance des Anglais; mais la seule qui put leur rester était de revoir la Pinque, qui pouvait s'être brisée comme eux. Dans le doute, Wood ne pensa qu'à sauver le plus de monde qu'il lui serait possible. « Je résolus, dit-il, de » hausser de deux pieds la chaloupe, & d'y » faire un pont, des débris que nous avions ras- » semblés, pour nous approcher de la Russie à » voiles & à rames. Mais, comme elle ne pouvait » contenir que trente hommes, de soixante-dix » que nous étions encore, la plupart furent alar- » més de mon dessein, & quelques-uns com- » ploterent de la mettre en pièces, pour courir » tous la même fortune. Ils me proposaient d'en- » treprendre le voyage par terre : je leur repré- » sentai que les provisions nous manquaient pour » une si longue route, les munitions pour nous » défendre des bêtes féroces; & qu'avec ces se- » cours mêmes, s'ils nous étaient descendus du » Ciel, nous ne pouvions espérer de vaincre les

Wood.

» difficultés du chemin, telles que des montagnes » & des vallées inaccessibles, sans compter un » grand nombre de rivieres, qui nous arrêteraient » à chaque pas. Ainsi, la terre & la mer nous re» fusaient également le passage; &, pour comble » de malheur, le temps était si mauvais, que pen» dant neuf jours nous n'eûmes que des brouil» lards, de la neige & de la pluie. Nous tou» chions à l'extrémité du désespoir, lorsque l'air » s'éclaircissant, le 8 de Juillet, nous découvrîmes, » avec une joie inexprimable, la Pinque du Ca» pitaine Flawes. Un grand feu que nous fîmes » aussi-tôt, lui fit soupçonner notre infortune. » Il nous envoya sa chaloupe, qui nous transporta » successivement à bord. Mais, avant que de m'em» barquer, j'écrivis une courte Relation de notre » voyage & du malheur qui nous était arrivé; » je l'enfermai dans une bouteille de verre, & » je la suspendis à un poteau, dans le retranche» ment où nous avions été menacés de trouver » notre tombeau. La crainte d'être surpris par » de nouveaux brouillards, nous y fit laisser tout » ce que nous avions sauvé du vaisseau. »

Le nom de Nouvelle-Zemble que les Russes ont donné à cette Terre Sauvage, signifie nouvelle Terre dans leur langue. Malgré les témoignages que Wood n'ignorait pas, il croit impossible de vérifier si c'est une Isle ou une partie du

Wood.

Continent de la Tartarie : mais peu importe, dit-il, puisque c'est la plus misérable portion du Globe terrestre. Elle est presque généralement couverte de neige; & dans les lieux où l'on n'en trouve point, ce sont des abîmes inaccessibles, où il ne croît qu'une sorte de mousse, qui porte de petites fleurs bleues & jaunes. Après avoir creusé plusieurs pieds en terre, on n'y rencontre que de la glace, aussi dure que le marbre; phénomene unique, & qui tromperait beaucoup ceux qui s'imaginent qu'en hivernant sur cette côte, on pourrait faire des caves sous terre, pour s'y mettre à couvert de la gelée. Dans tous les autres climats, la neige se fond, plutôt qu'ailleurs, au bord de la mer : ici, au contraire, la mer bat contre des montagnes de neige, quelquefois aussi hautes que les plus hauts promontoires de France & d'Angleterre. Elle a creusé fort loin pardessous ; ces grandes masses sont comme suspendues en l'air, & forment un spectacle affreux. Wood ne doute point que cette neige ne soit aussi ancienne que le Monde. Il ne trouva rien dans le pays, que de gros ours blancs, & les traces de quelques bêtes fauves, avec quelques petits oiseaux semblables à l'alouette. A chaque quart de mille, on rencontre un petit ruisseau, dont l'eau, quoique fort bonne, ne lui parut que de la neige fondue, qui découle des

montagnes. Vers la mer, où ces ruisseaux tombent, on voit, dans les lieux qu'ils ont découverts, du marbre noir à raies blanches, & de l'ardoise sur quelques montagnes intérieures. Wood.

Wood donne le nom *Speedill* à la pointe où il fit naufrage. Il nomma les hautes montagnes de la Nouvelle-Zemble, *Monts de neige du Roi Charles*; la premiere pointe au Sud, qui est la plus occidentale du pays, *Cap James*, ou de Jacques; & la pointe au Nord, *Pointe d'Yorck*. Celle de Speedill est par les soixante-quatorze degrés trente minutes de latitude, & les soixante-trois degrés de latitude Est de Londres. La variation de l'aimant y fut observée de treize degrés vers l'Ouest. La marée monte huit pieds, & porte directement au rivage; nouvelle preuve, au jugement de Wood, qu'il n'y a point de passage par le Nord. L'eau de la mer, près de la glace & de la terre, est la plus salée, la plus pesante, & la plus claire qu'il y ait au monde. A quatre-vingt brasses d'eau, qui font quatre cens quatre-vingt pieds, on voit parfaitement le fond & le coquillage. Dans une si malheureuse expédition, le plus grand chagrin de Wood fut d'avoir perdu, avec son vaisseau, toutes ses recherches sur le Pôle magnétique & sur les propriétés de l'aimant.

Après Wood, on met sur la scene une Nation que ses avantages naturels auraient pu faire pré- Beerings.

Beerings.

tendre plutôt à la même gloire. Il est certain que par leur situation au Nord de l'Europe, & par l'habitude de supporter le froid, qui est le principal obstacle à vaincre, les Russes ont toujours eu des facilités qui ne sont pas les mêmes pour d'autres Navigateurs, & qui devaient en faire attendre une émulation moins tardive. Mais il n'est pas difficile de deviner les causes de cette lenteur avant le regne de Pierre-le-Grand, qui a commencé le premier à les faire sortir de la barbarie. C'est à ce grand Prince qu'on est redevable des efforts qu'ils ont faits, sous le regne suivant, pour reconnaitre les bornes de la Tartarie au Nord-Est, & pour vérifier si cette vaste Contrée n'était pas contigue à l'Amérique. M. De-l'isle a donné une courte relation de leurs entreprises. Il n'y a rien à supprimer dans un Mémoire si curieux; & l'Auteur ayant eu beaucoup de part à ces expéditions par lui-même & par son Frere, on croit devoir le faire parler dans ses propres récits.

« Ce fut, dit-il, à la fin de Janvier 1725, que » M. Beerings, Danois de Nation, & fort habile » marin, reçut de Pierre-le-Grand des ordres qui » lui furent confirmés en plein Sénat, le 5 Février, » huit jours après la mort de ce Prince, par l'Im- » pératrice Catherine. Le Capitaine Beerings em- » ploya cinq ans à son expédition, parce qu'il

» fut obligé;

» fut obligé, non-seulement de se rendre par » terre, avec tout son monde, à l'extrémité orien- » tale de l'Asie, mais encore d'y faire transporter » presque tout ce qui est nécessaire pour y cons- » truire deux bâtimens, propres à faire sa recherche » par mer. Il crut sa commission remplie, lors- » qu'ayant suivi la côte Orientale de l'Asie depuis » le Port de *Kamschatka* jusqu'à la latitude de » soixante-sept degrés au Nord-Est, il vit la mer » libre au Nord & à l'Est; & que la côte tournait » au Nord-Ouest, & lorsqu'il eut appris des ha- » bitans, qu'on avait vu arriver à Kamschatka, » il y avait déjà cinquante ans, un navire de la » riviere de Léna.

Beerings.

» Cette navigation servit à déterminer, plus » exactement qu'on ne l'avait jamais fait, la situa- » tion & l'étendue de la côte Orientale de l'Asie, » depuis le Port de Kamschatka sous la latitude » de cinquante-six degrés, jusqu'au terme où le » Capitaine Beerings s'était avancé. Il ne remarqua, » près de sa route, que trois petites Isles fort voi- » sines des côtes; mais ayant appris, à son retour » au Port de Kamschatka, qu'il y avait une Terre » à l'Orient, que l'on pouvait voir dans un temps » clair & serein, il tenta d'y aller, après avoir fait » réparer les dommages que son vaisseau avait » soufferts d'une tempête. Cette seconde tentative

Beerings.

» fut inutile. Après s'être avancé d'environ quarante » lieues à l'Est, il fut assailli d'une nouvelle tem- » pête, venant de l'Est-Nord-Est, & d'un vent en- » tierement contraire, qui le renvoya au Port d'où » il était parti. Il n'a pas fait depuis d'autres tenta- » tives, pour la recherche de cette Terre prétendue.

» A son retour, il m'apprit de bouche, à Pé- » tersbourg, ce qu'il n'a pas dit dans sa Relation; » savoir que, dans son voyage sur la côte Orien- » tale de l'Asie, entre les cinquante & les soixante » degrés, il avait eu tous les indices possibles d'une » côte, ou d'une Terre, à l'Est. Ces indices sont: » 1.° de n'avoir trouvé, en s'éloignant de ces côtes, » que peu de profondeur, & des vagues basses; » telles qu'on les trouve ordinairement dans les » Détroits ou les bras de mer, bien différentes » des hautes vagues qu'on éprouve sur les côtes » exposées à une mer fort étendue: 2.° d'avoir » trouvé des pins & d'autres arbres déracinés, » qui étaient amenés par les vents d'Est; au- » lieu qu'il n'en croît point dans le Kams- » chatka: 3.° d'avoir appris, des gens du » pays, que le vent d'Est peut amener les » glaces en deux ou trois jours; au-lieu qu'il » faut quatre ou cinq jours de vent d'Ouest, pour » les emporter de la côte Nord-Est de l'Asie: 4.° » que certains oiseaux viennent régulierement, » tous les ans, dans les mêmes mois, du côté

» de l'Est, & qu'après avoir passé quelques mois » sur les côtes de l'Asie, ils s'en retournent » aussi régulierement dans la même saison. Beerings.

» Le Capitaine Beerings & son Lieutenant ob- » serverent, au Kamschatka, deux éclipses de Lune, » dans les années 1728 & 1729, qui me ser- » virent à déterminer la longitude de cette ex- » trémité Orientale de l'Asie, avec la précision » que pouvait comporter la nature de ces obser- » vations, faites par des gens de mer avec leurs » propres instrumens; mais ces premieres déter- » minations ont été confirmées par des observa- » tions fort exactes des Satellites de Jupiter, qui » furent faites ensuite dans le voisinage, par mon » Frere & par des Russes exercés, qui étaient » munis d'instrumens convenables.

» Après avoir acquis ces premieres connais- » sances sur la longitude du Kamschatka avec la » Carte & le Journal du Capitaine Beerings, je » m'en servis pour dresser une Carte, qui repré- » sentait l'extrémité Orientale de l'Asie, avec la » côte opposée de l'Amérique Septentrionale, afin » de faire voir d'un coup-d'œil ce qui restait » encore à découvrir entre ces deux grandes » parties du Monde. J'eus l'honneur, en 1731, » de présenter cette Carte à l'Impératrice Anne » & au Sénat *Dirigeant*, pour exciter les Russes » à la recherche de ce qui restait à découvrir; ce

Beerings.

» qui eut son effet. L'Impératrice ordonna que » l'on fît un nouveau voyage, suivant le Mémoire » que j'en avais dressé. J'indiquais, dans ce Mé- » moire, trois différentes routes à suivre par mer, » pour découvrir ce qui restait d'inconnu. L'une » se devait faire au Midi du Kamschatka, en allant » droit au Japon ; ce qu'on ne pouvait faire sans » traverser la Terre d'Yesso, ou plutôt les passages » qui la séparent de l'Isle des Etats & de la Terre » de la Compagnie, découvertes par les Hollan- » dais, il y a plus d'un siécle. On pouvait décou- » vrir, par ce moyen, ce qui était au Nord de » la Terre d'Yesso & la côte de la Tartarie Orien- » tale. L'autre route devait se faire directement » à l'Est du Kamschatka, jusqu'à ce qu'on ren- » contrât les côtes de l'Amérique au Nord de la » Californie. Enfin je proposais, pour troisieme » objet, qu'on allât chercher les Terres dont le » Capitaine Beerings avait eu de si forts indices, » dans son premier voyage, à l'Est du Kams- » chatka. »

Cette expédition ayant été ordonnée, comme M. Del'isle l'avait indiquée, le Capitaine Beerings eut la commission d'aller chercher, à l'Est du Kamschatka, les mers dont il avait eu les indices dans son premier voyage. Il partit en 1741 ; mais il n'alla pas bien loin : une furieuse tempête, dont il fut assailli dans un temps fort obscur, l'empêcha

de tenir la mer, & le fit échouer dans une Isle déserte, sous la latitude de cinquante-quatre degrés, à peu de distance du Port d'*Avatcha*, d'où il était parti. Ce fut le terme des voyages & de la vie de cet habile Officier, qui périt de misere & de chagrin, avec la plus grande partie de son Monde. Ceux qui purent échapper revinrent au Kamschatka, dans une petite barque qu'ils avaient construite des débris de leur vaisseau. Cette Isle fut nommée l'*Isle de Beerings*. Beerings.

Ce fut un Allemand, nommé *Spanberg*, qui eut le commandement du vaisseau envoyé à la recherche du Japon. Il partit du Port de Kamschatka, en Juin 1739, par un bon vent, qui lui fit faire vers le Sud, dans l'espace de seize jours, près de vingt degrés en latitude, jusqu'à la hauteur de trente-six à trente-sept degrés, au travers de plusieurs Isles. Il se crut arrivé à la côte du Japon, par les trente-neuf à quarante degrés de latitude, c'est-à-dire, à la partie Septentrionale, où il ne fut pas mal reçu. Il alla jusqu'à Matsumey, principal lieu & l'un des plus Méridionaux de la Terre d'Yesso; mais il n'y descendit point à terre. Spanberg.

A l'égard de la troisieme & principale route, qu'on a tenue à l'Est du Kamschatka jusqu'à l'Amérique, ce fut un Capitaine Russe, nommé Alexis *Tchirikow*, Lieutenant du Capitaine Beerings au premier voyage, qui eut le commandement de Tchiricow.

Tchiricow. cette expédition; & le Frere de M. Del'isle, Astronome de l'Académie des Sciences, s'embarqua avec lui, autant pour l'aider dans l'estime de sa route, que pour faire d'exactes observations Astronomiques dans les lieux où ils auraient pu débarquer. Ils partirent le 15 de Juin 1741, d'un Port du Kamschatka, qui se nomme *Avatcha*, ou Port Saint Pierre & Saint Paul, dont le Frere de M. Del'isle avait observé la latitude de cinquante-trois degrés une minute, & dont la distance au Méridien de Paris a été trouvée par les Satellites de Jupiter, de plus de cent cinquante-six degrés.

Le 26 Juillet, après quarante-un jours de navigation, ils arriverent à la vue d'une terre, qu'ils prirent pour la côte de l'Amérique, sous la latitude de cinquante-cinq degrés trente-six minutes. Ils avaient fait près de soixante-deux degrés en longitude; & par conséquent ils étaient éloignés de deux cens dix-huit degrés à l'Orient du Méridien de Paris. Le Cap Blanc, qui est à l'extrémité la plus Septentrionale & Occidentale connue de la Californie, est sous la latitude de quarante-trois degrés, & distant du Méridien de Paris de deux cens trente-deux degrés: ainsi, le Capitaine Tchiricow & le Frere de M. Del'isle étaient parvenus à quatorze degrés à l'Ouest de la Californie, & à douze degrés & demi au Nord. C'est un lieu où

l'on n'avait jamais ſu que perſonne fût arrivé avant eux. Ce fut auſſi juſques-là qu'ils s'avancerent en longitude. Tchiricow.

Le Capitaine Tchiricow, y étant arrivé le 26 Juillet, louvoya les jours ſuivans, pour s'approcher de terre; ce qu'il ne put faire, avec ſon vaiſſeau, qu'à la diſtance de plus d'une lieue. Il ſe détermina, au bout de huit jours, à détacher, dans une chaloupe, dix hommes armés, avec un bon Pilote: mais ils furent perdus de vue en arrivant à terre. On ne les a pas revus depuis, quoiqu'on eût tenu la mer & fait bien des courſes dans ces cantons pendant tout le mois d'Août, pour attendre leur retour. Enfin le Capitaine, déſeſpérant de les revoir, & jugeant la ſaiſon trop mauvaiſe pour tenir plus long-temps la mer, prit le parti de s'en retourner. Dans ſon retour, il eut, pendant pluſieurs jours, la vue des terres fort éloignées, que M. Del'iſle a marquées dans ſa Carte.

Ils approcherent, le 20 de Septembre, fort près d'une côte montagneuſe & couverte d'herbe; mais ils n'apperçurent point de bois. Les rochers qui étaient ſous l'eau & ſur les bords de la côte, ne leur permirent point d'y aborder; mais étant entrés dans un golfe, ils y virent des habitans, dont pluſieurs vinrent à eux, chacun dans un petit bateau, tel qu'on repréſente ceux des Groënlan-

Tchiricow. dais ou des Esquimaux. Ils ne purent entendre leur langage. La latitude de ce lieu fut observée de cinquante-un degrés douze minutes; & sa différence de longitude au port d'Avatcha, où ils retournerent, fut déterminée de près de douze degrés.

Pendant tout le cours de ce voyage, qui avait déjà duré plus de trois mois, la plupart des gens de l'équipage avaient été attaqués du scorbut & en étaient morts. Le Capitaine Tchiricow & le frere de M. Del'isle n'en furent point exempts. Le second y succomba, & mourut le 22 d'Octobre, une heure après être arrivé au port d'où il était parti plus de quatre mois auparavant. Le Capitaine, quoiqu'extrêmement mal, eut le bonheur de se rétablir. Tel a été le succès de la derniere navigation des Russes pour chercher une route à l'Amérique.

On trouve, sur les bords de la mer orientale, vis-à-vis du Kamschatka, un lieu nommé *Okhota*, ou *Okhotskoy Ostrog*, dont la latitude est de cinquante-neuf degrés vingt-deux minutes, & qui est distant du méridien de Paris de près de 141 degrés en longitude; c'est le lieu de l'embarquement pour le Kamschatka & les pays voisins. Beerings y avait laissé le vaisseau sur lequel il avait fait son premier voyage. Des Russes hasarderent d'y monter, en 1731, & de tenir la même route

qu'il avait suivie deux ans auparavant; ils eurent plus de succès que lui, & leur découverte fut poussée plus loin. Lorsqu'ils furent arrivés à la pointe, où ce Capitaine avait été dans son premier voyage, & qui avait été son *non plus ultrà*, ils gouvernerent exactement à l'Est, où ils trouverent une Isle & ensuite une grande Terre. A peine étaient-ils à la vue de cette Terre, qu'un homme vint à eux, dans un petit bâtiment semblable à celui des Groënlandais. Ils voulurent s'informer de quel pays il était; mais tout ce qu'ils purent comprendre à ses réponses, fut qu'il était habitant d'un très-grand continent, où il y avait beaucoup de fourrures. Les Russes suivirent la côte du Continent deux jours entiers, allant vers le Sud, sans y pouvoir aborder; après quoi, ils furent pris d'une rude tempête, qui les ramena, malgré eux, sur la côte du Kamschatka. Tchiricow.

A l'occasion des recherches & des découvertes, qu'on vient de représenter, M. Del'isle fait observer que le terme, jusqu'où l'Amiral de Fonté s'avança, au Détroit de Ronquillo, & où il trouva le vaisseau de Boston, répond à la Baie d'Hudson, près de l'eau de Wager; & que le dernier terme du voyage de Bernardo répond à la Baie de Baffin, vis-à-vis du Détroit de l'Alderman Jones. « L'Amiral, ajoute-t-il, parait donc con- » clure assez mal sa Relation, en déclarant, sur

Tchiricow. » des lumieres imparfaites, qu'il n'y a point de » communication par le Détroit de Davis; car » l'on fait qu'on a pu naviger jusqu'au fond de la » Baie de Baffin, où sont les Détroits de l'Alder-» man-Jones & de Lancastre. Quant aux décou-» vertes des Russes, le terme oriental de la navi-» gation de Tchiricow répond à une côte, qui » joint les embouchures des rivieres de Haro & » de Bernardo. »

De nouvelles connaissances, que M. Del'isle acquit en 1732, lui ont fait joindre dans sa Carte, l'embouchure de la riviere de Bernardo avec une longue côte, qui tourne autour de la pointe la plus septentrionale & orientale de l'Asie, en laissant entre deux un grand passage, de près de cent lieues de largeur, par lequel la mer septentrionale de Tartarie, ou la mer glaciale, communique avec celle du Sud. Il apprit, en même-temps que la grande côte, qui termine ce Canal à l'Orient, avait été vue de fort loin par Spanberg, dès l'année 1728. Ensuite les Russes, comme on l'a rapporté, s'en sont plus approchés en 1731. Mais depuis on a vérifié que ce Continent est fréquenté par des Russes, qui apportent de belles fourrures: ainsi, c'est d'eux qu'on doit attendre d'exactes informations sur la situation & l'étendue de ces nouveaux pays, ignorés jusqu'à présent, où la Cour de Russie peut envoyer des Pilotes & des

Astronomes, pour en déterminer la longitude & la latitude. Ces découvertes seraient d'autant plus importantes, qu'en confirmant l'existence des grandes terres découvertes par l'Amiral de Fonté, elles mettraient en état d'en fixer la situation & l'étendue. Tchiricow.

M. Del'isle souhaiterait beaucoup aussi que la Cour de Russie fit achever la découverte de cette grande Isle, dont le Capitaine Beerings eut connaissance en 1726, entre les cinquante-un & les cinquante-neuf degrés. Tchirikow en vit quelques habitans, en 1741. Peut-être n'a-t-elle pas moins de cent ou cent cinquante lieues d'étendue, puisqu'il en suivit les côtes plusieurs jours de suite. Une autre découverte, qui semble réservée aux Russes, est celle des côtes septentrionales d'une terre, vue par Don Jean de Gama, en allant de la Chine à la Nouvelle-Espagne, & qui se trouve marquée, pour la premiere fois, dans la Carte marine de Jean Texeira, dressée en 1643. Cette Carte n'en offre que la côte méridionale, après quelques Isles à l'Occident; mais M. Del'isle, ayant vu, dans des Cartes Japonoises, dont quelques-unes lui furent envoyés à Péterbourg, une grande Isle, que sa situation lui a fait prendre pour la terre de Jean de Gama, n'a pas fait difficulté, dans sa Carte, de la terminer suivant ces lumieres, & d'ajouter à la partie Orientale quelques moindres

Isles, qui se trouvent dans les Cartes Japonaises.

Tchirikow. A l'égard de la mer d'Ouest, dont l'existence, dans la partie occidentale du Canada & du Mississipi, est prouvée par toutes sortes de témoignages, & qui, dans la supposition des deux passages dont on a parlé, semble promettre aux François, par cette voie, la route qu'on cherchait à la Chine & au Japon; M. Del'isle en place la côte septentrionale à cinquante-deux degrés une minute.

Gillam. Ainsi, de toutes parts, la carriere est ouverte aux plus belles espérances, sans qu'on puisse comprendre quelle fatalité en retarde le succès. Mais, si la constance & l'ardeur y peuvent donner des droits, on doit cette justice aux Anglais, que jusqu'à présent nulle autre nation n'en a mieux acquis. Quoique depuis le malheureux voyage du Capitaine James, en 1631, ils eussent paru fort refroidis pour les recherches, on ne peut douter que cette vue n'ait eu presqu'autant de part que celle du commerce, aux efforts qu'ils firent dans l'intervalle, pour s'établir dans la Baie d'Hudson. Le voyage qu'ils y firent, en 1668, sous la conduite de Des Groseillers, fut poussé à la hauteur de soixante-dix-neuf degrés dans la Baie de Baffin; & ce ne fut qu'après avoir employé la belle saison à la recherche du passage, que le Capitaine *Gillam* revint passer l'hiver dans la Baie d'Hudson, pour y jetter les fondemens d'une Colonie Anglaise.

La guerre, dont cette Baie devint l'occaſion, fit perdre tout autre ſoin; mais, à peine fut-elle terminée par la ceſſion, qu'on vit partir le Capitaine *Barlow* pour la découverte d'un paſſage. Il mit à la voile en 1719. On ne ſait ce qu'il devint; & quelques débris de vaiſſeau, qui furent trouvés à ſoixante-trois degrés de latitude, font juger qu'il fit naufrage à cette hauteur. Trois ans après, lorſqu'on eut perdu l'eſpérance de ſon retour, *Scroggs* n'en eut pas moins de hardieſſe à ſuivre la même route. Son Journal n'a pas été publié; mais on en trouve l'extrait ſuivant dans la Relation d'Arthur Dobbs. Gillam. Barlow.

Scroggs ſortit de la riviere de Churchill dans la Baie d'Hudſon, le 22 de Juin 1722. A ſoixante-deux degrés de latitude, il lia quelque commerce avec les Sauvages du pays, dont il reçut des côtes de baleine & des dents de vaches marines. Enſuite il fut jetté, par le mauvais temps, à ſoixante-quatre degrés cinquante-ſix minutes, où il mouilla ſur douze braſſes d'eau. L'air s'étant éclairci, il ne ſe trouva qu'à trois lieues de la côte du Nord, où il donna au Cap, qu'il voyait à l'Eſt-Nord, le nom de *Whale-bone Point*, pointe des côtes de baleine. Il découvrit, en même-temps, pluſieurs Iſles entre le Sud-Oueſt à l'Oueſt-quart d'Oueſt, & le Sud-Oueſt-quart-de-Sud. Il vit la terre au Sud vers l'Oueſt. Le Wallerme lui parut un pays fort élevé. Scroggs.

Scroggs.

L'Isle la plus méridionale, où il vit quantité de baleines noires & plusieurs blanches, reçut de lui le nom de *Cap Fullerton*. La marée y montait de cinq brasses; de sorte qu'après avoir eu douze brasses d'eau dans le flux, il n'en eut que sept dans le reflux. Il avait avec lui deux Américains septentrionaux, qui avaient passé l'hiver à Churchill, & qui lui avaient parlé d'une riche mine de cuivre, située sur la côte, dont on pouvait approcher si facilement, qu'ils promettaient de conduire la chaloupe presqu'à côté de la mine. Ils avaient même apporté quelques morceaux de ce cuivre à Churchill, & l'industrie ne leur avait pas manqué pour tracer le plan du pays, avec du charbon, sur du parchemin. Ce que le Capitaine Anglais visita, lui parut assez conforme au plan de ces deux Américains. L'un des deux lui demanda, pour récompense de ses services, de le laisser sur cette côte, où il n'était qu'à trois ou quatre journées de sa patrie: Scroggs lui refusa cette faveur. Le même Américain assura qu'il étaitdu fond de la même Baie, & qu'il y avait en cet endroit une barre, c'est-à-dire, un banc de sable ou un rocher. Scroggs remit à la voile au Sud-Est; & le 15, il croisa le Welcome, à soixante-quatre degrés quinze minutes. Il vit encore quantité de baleines, mais il ne rencontra point de glaces à cette hauteur. La terre du-Whale-bone-Point s'étendait de l'Ouest au Sud;

& quelques hommes, qu'il envoya sur la côte, rapporterent qu'ils n'avaient rien vu qui les empêchât de pénétrer plus loin. La sonde leur fit trouver, dans cette mer, depuis quarante jusqu'à soixante-dix brasses. Scroggs.

Arthur *Dobbs*, à qui l'on a obligation de cet extrait, avait pris fort à cœur la découverte. En 1737, il se lia fort étroitement avec un Officier de Mer, nommé *Middleton*, qui lui fournit, dans plusieurs lettres, dont les extraits ont été publiés, quantité de faits, qui paraissent concluans pour la réalité du passage. Ils établissent, par exemple, qu'un vent de Nord & de Nord-Ouest, fait monter les basses marées, plus qu'un vent de Sud ou d'Ouest ne fait monter les hautes à Churchill ou à la riviere d'Albanie; qu'il y a peu ou point de marée, entre l'Isle de Mansfield & Cary-Swans'nest; qu'il n'y en a point absolument au Nord & au Nord-Est des Isles de Moulin, & que, par conséquent, la haute marée doit venir du Welcome; que le Welcome ne peut donc être éloigné de l'Océan; que ce que le Capitaine Scroggs vit, par les soixante-quatre degrés cinquante minutes, tant à l'égard des baleines que des marées, en est une nouvelle preuve; enfin qu'à huit ou dix lieues de la pointe de Walebonne, il vit la mer sans glace, & que le pays s'étendait de l'Ouest au Sud. Entre les mêmes faits, on trouve Middleton.

Middleton.

qu'un Facteur de Churchill, nommé *Lovegrow*, qui avait été souvent à Wale-cove, par les soixante-deux degrés trente minutes, assurait que toute cette Côte n'offre que des pays entrecoupés & des Isles, &, qu'ayant abordé à l'une de ces Isles, il avait vu la mer ouverte vers l'Ouest. Un autre Facteur, nommé *Wilson*, que la Compagnie avait envoyé à Whale-cove pour le commerce des côtes de baleines, déclara, qu'ayant eu la curiosité de s'avancer entre les Isles voisines, il avait trouvé que l'ouverture s'élargissait vers le Sud-Ouest, & qu'à la fin, elle devenait si large, que, d'un côté ni de l'autre, on ne voyait plus la terre.

Dobbs, convaincu par des faits si bien attestés, & par ses propres informations, qu'il y avait beaucoup d'apparence de pouvoir trouver un passage dans le Welcome, mit tout en œuvre pour faire employer Middleton à cette recherche. On lui accorda une *caiche*. La meilleure Relation qu'on ait de cette entreprise, est renfermée dans l'extrait suivant, qu'Ellis a fait sur plusieurs Lettres, & sur le Journal même du Voyage.

Le Capitaine Middleton, s'étant rendu à la riviere de Churchill, dont les Anglais marquent la situation à cinquante-huit degrés cinquante-six minutes de latitude, n'en put sortir avant le 1 de Juillet.

Juillet. Le 3, à cinq heures du matin, il découvrit trois Isles, à soixante-un degrés quarante minutes. Le 4, il vit *Brook Cobham*, par les soixante-trois degrés de latitude, & les quatre-vingt-treize degrés quarante minutes de longitude Ouest de Londres. La variation y était de vingt-un degrés dix minutes, & cette Isle était couverte de neige. Le 6, au matin, Middleton découvrit un Cap, à soixante-trois degrés vingt minutes de latitude, & quatre-vingt-treize degrés de longitude de Londres. La sonde y fit trouver, depuis trente-cinq jusqu'à soixante-douze brasses de profondeur. A cinq heures, le courant tourna au Nord-Nord-Est. La sonde portait deux nœuds (deux brasses), & la Marée venait de Nord-Nord-Est-quart-de-Nord. On observa que la variation était de trente degrés, & que les hautes eaux allaient au Nord.

Middleton.

Le 8, en arrivant par les soixante-trois degrés trente-neuf minutes de latitude, on ne rencontra point d'autres poissons qu'une baleine blanche, & quelques veaux marins. On y vit beaucoup de glaces au Nord, & la Côte y était enfermée pendant plusieurs lieues. La profondeur se trouva de soixante à quatre-vingt-dix brasses, & la terre y était à sept ou huit lieues au Nord-Ouest. Le 10, à soixante-quatre degrés cinquante-une

Middleton.

minutes de latitude, & quatre-vingt-huit degrés trente-quatre minutes de longitude, on trouva le Welcome large d'onze ou douze lieues, la Côte orientale basse & unie, & tout le Welcome rempli de glaces. Le vaisseau y demeura pris jusqu'au 12. Le 13, on s'avança, au travers des glaces, vers le *Cap-Dobbs*, que Middleton avait découvert & nommé, au Nord-Ouest du Welcome, par les soixante-cinq degrés douze minutes de latitude, & les quatre-vingt-six degrés six minutes de longitude de Londres. On vit, au Nord-Ouest de ce Cap, une belle ouverture ou riviere, dans laquelle on entra, pour y mettre le vaisseau à l'abri des glaces, jusqu'à ce qu'elles fussent dissipées dans le Welcome.

L'embouchure de cette riviere n'a pas moins de sept ou huit lieues de large, pendant la moitié de cet espace; après quoi, elle se rétrecit à quatre ou cinq. On jetta l'ancre à la rive du Nord, au-dessus de quelques Isles, sur trente-quatre brasses d'eau. La marée avançait, dans la moindre largeur, de cinq lieues en une heure; mais cette proportion ne subsistait plus en montant. Le reflux emportait beaucoup de glaces. Vis-à-vis du mouillage, on avait depuis quatorze jusqu'à quarante-quatre brasses d'eau au milieu du canal. Le jour suivant, plusieurs Esquimaux vinrent à bord; mais ils n'avaient de propre au

commerce que leurs vieux habits de peau, & quatre-vingt pintes d'huile de baleine. On continua de monter l'espace de quatre lieues, au-dessus de plusieurs Isles, & l'on mouilla sur seize brasses d'eau, dans un fond entre ces Isles & la rive du Nord, pour se garantir des glaces, qui allaient & venaient avec la marée. Ce lieu fut nommé *Sond sauvage*. La riviere était pleine de glaces, au-dessus & au-dessous du vaisseau.

[redacted] Middleton.

Le 15, on envoya le Lieutenant, avec neuf hommes, & des provisions pour quarante-huit heures, dans une chaloupe à huit rames, pour visiter la riviere. Il revint le 17. Son rapport fut qu'il était monté au travers des glaces, le plus loin qu'il avait pu; que plus haut, elles tenaient toute la largeur d'une rive à l'autre, & qu'il y avait, en cet endroit, soixante-dix à quatre-vingt brasses de profondeur. Le 16, Middleton étant allé à terre, visita quelques Isles, qu'il trouva stériles & nues, à l'exception d'un peu d'herbe fort basse, & de mousse dans les vallées. Il fit jetter des filets, qu'on retira sans poisson. Plusieurs de ses gens furent attaqués du scorbut, & la moitié fut bientôt hors d'état de servir. La marée avance, à l'embouchure de la riviere, de quatre heures au changement de Lune, & monte de dix jusqu'à quinze pieds. La variation est de trente-

Middleton.

cinq degrés. Dans l'endroit où le Lieutenant avait été, la marée venait du Sud, & montait treize pieds dans le temps des basses eaux. Quelques Américains, que l'on avait amenés de Churchill, n'avaient aucune connaissance du pays où l'on était.

Le 18, on entra dans une petite Baie, où l'on mouilla sur neuf brasses & demie d'eau. Middleton monta la riviere dans la chaloupe, avec huit hommes & deux Américains. A huit heures du soir, il crut avoir fait quinze lieues. La marée montait à douze pieds, & le flux venait du Sud-Sud-Est. Les Américains tuerent une bête fauve. Pendant la nuit, on entendit des cris extraordinaires, tels que les Sauvages en font, lorsqu'ils apperçoivent des étrangers. Le 19, à deux heures du matin, on parvint cinq lieues plus *fond*, & l'on entra dans une riviere, ou un *fond*, qui avait six ou sept lieues de large, mais dont Middleton ne put reconnaître la profondeur. Elle était si chargée de glaces, qu'il fut impossible d'avancer plus loin. Le pays était fort élevé des deux côtés. Middleton monta sur une des plus hautes montagnes, vingt-quatre lieues au-dessus du Sond sauvage, où était le vaisseau, qu'il découvrit même de ce lieu. Il observa que le cours de la riviere était Nord-quart-d'Ouest; mais elle paraissait plus étroite en montant, & remplie

de glaces. Cet endroit fut nommé *Deer-Sund*, fond des bêtes fauves, parce que ses Américains y en avaient tué. Le pays est non-seulement montagneux & stérile, mais entrecoupé de rocs, dont la pierre ressemble au marbre. Dans les vallées, on voit quantité de lacs, un peu d'herbe, & quantité d'animaux de la grandeur d'un petit cheval. Middleton.

Le Capitaine, étant revenu à bord le 20, descendit, le 21, la riviere où le vaisseau était à l'ancre, & ne la trouva pas moins embarrassée de glaces. A quatre lieues de l'embouchure, il monta sur une haute montagne, d'où il vit le Welcome encore chargé de glaces. Le 22, elles étaient fort épaisses dans la riviere, au-dessus & au-dessous de lui; & chaque marée en amenait de nouvelles, lorsque le vent venait du Welcome. Le Lieutenant monta la riviere dans une chaloupe à six rames. Il revint le 25, après avoir sondé la riviere entre les Isles, du côté de Deer-Sund, & l'avoir trouvée remplie de glaces. Le 26, il descendit la riviere avec le Contremaître, pour observer si la glace s'était dispersée à l'embouchure & dans le Welcome.

Le Sond sauvage est à quatre-vingt-neuf degrés vingt-huit minutes de longitude occidentale. La variation y est de trente-cinq degrés. L'entrée de la Baie, nommée *Wager*, est à soixante-cinq

degrés vingt-trois minutes de latitude, & le Deer-Sund à soixante-cinq degrés cinquante minutes. Le cours du Sond sauvage est Nord-Ouest au compas.

Middleton.

Le Lieutenant & le Contre-maître revinrent le 27. Ils avaient été entraînés, par les glaces & par la marée, à six ou sept lieues; &, quoique la riviere fût toute engagée de glaces, ils les avaient trouvées plus minces, en entrant dans le Welcome. Le 28, ils monterent la riviere, pour chercher quelque autre entrée dans le Welcome, parce qu'en la montant le 24, ils avaient vu quantité de baleines noires & d'autres poissons, qu'on ne voyait point dans l'endroit où le vaisseau était à l'ancre, ni plus bas. Middleton les chargea aussi de visiter le Deer-Sund, & toute autre ouverture, pour découvrir si la marée entrait de quelqu'autre côté que celui par lequel on était venu. Ils avaient le temps de faire toutes ces recherches, jusqu'à ce que les glaces fussent dispersées à l'embouchure de la riviere & dans le Welcome.

La chaloupe fut envoyée, le 29, avec huit malades, & plusieurs autres, qui étaient attaqués du scorbut, dans une petite Isle où l'on avait vu quantité d'oseille & de bistorte. Middleton monta sur une des plus haute montagnes, & jugea le glaces de la riviere plus épaisses vers l'embou-

chure, qu'au-dessus. Le 30, il vit les glaces fermes par-tout au-dessous de lui, & jusqu'à huit ou dix lieues au-dessus; mais la mer lui parut assez nette hors de la Baie. Le 31, on vit arriver quantité de nouvelles glaces, qui venaient du Welcome, & qui remplirent presque toute la Baie. Middleton.

Le Lieutenant & le Contre-maître, qui revinrent à bord le 1 d'Août, après quatre jours d'absence, rapporterent qu'ils s'étaient avancés dix ou douze lieues au-dessus de Deer-Sund; qu'ils y avaient vu quantité de baleines noires, de l'espèce dont viennent les côtes, & qu'ayant visité toutes les ouvertures, ils avaient toujours trouvé que le flux venait du côté de l'Est, ou de l'embouchure de la rivière de Wager. On leva l'ancre le 2; on sortit du Sond sauvage; & le 4, à dix heures du soir, on se trouva hors de la riviere, à la faveur du reflux, par lequel on avait été entraîné l'espace de cinq lieues par heure. Il ne se trouva plus de glaces, lorsqu'on fut sorti de la riviere; & le temps étant fort calme, Middleton fit mettre la pinasse en tête, pour remorquer à force de rames. On était à soixante-cinq degrés trente-huit minutes de latitude, & quatre-vingt-sept degrés sept minutes de longitude de Londres; la variation, de trente-huit degrés. On entra dans un nouveau Détroit,

Middleton. de treize lieues de large, au Nord-Ouest de la Baie de Wager. L'entrée du Wager est à soixante-cinq degrés vingt-quatre minutes de latitude, & quatre-vingt-huit degrés trente-sept minutes de longitude; on se trouva, le 5, à soixante-six degrés quatorze minutes de latitude, & quatre-vingt-six degrés vingt-huit minutes de longitude. Le Détroit n'y avait plus que huit ou neuf lieues de large. Le 17, on se vit enfermé de glaces. La côte de Sud-Est était basse, & sa longueur d'environ sept lieues. A la pointe du Nord-Est de la Côte, on voyait un pays montagneux, qui ressemblait à une partie de la côte du Détroit d'Hudson. La sonde fit trouver depuis vingt-cinq jusqu'à quarante-quatre brasses de profondeur, & la variation était de quarante degrés. La marée venait d'Est-quart-de-Nord, au compas; son courant était très-fort, & dans certains endroits, on appercevait des tourbillons, & des espèces de barres. Le 6, elle venait d'Est-quart-de Sud. On vit, à deux heures, la pointe de la Côte, à quatre ou cinq lieues du vaisseau. Le flux vint de l'Est à trois heures. A quatre heures, on vit un beau Cap à l'Ouest-quart-de-Nord, éloigné de six ou sept lieues. La Côte s'étendait d'Est-quart-de-Nord au Nord-quart-d'Ouest, & faisait des points justes avec la boussole. Middleton en conçut beaucoup de joie, dans l'opinion que

c'était la pointe septentrionale de l'Amérique; & cette raison la lui fit nommer *Cap Hope*, Cap d'Espérance. On manœuvra toute la nuit au travers des glaces, pour s'en approcher. Le lendemain, lorsque le Soleil eut dissipé les brouillards, on vit la terre autour du vaisseau, depuis la basse Côte, jusqu'à l'Ouest-quart-de-Nord; elle semblait se joindre à la Côte de l'Ouest, & former une Baie profonde. Middleton, pour s'en assurer, fit continuer la route au fond de la Baie, jusqu'à deux heures. Enfin dans le cours de l'après-midi, lorsque tout le monde eut reconnu que ce n'était qu'une Baie, dans laquelle on ne pourrait avancer que de six ou sept lieues plus loin, & qu'ayant sondé plusieurs fois la marée, on n'eût trouvé par-tout que de basses eaux, on conclut qu'on avait passé l'ouverture par où la marée entrait du côté de l'Est. La variation se trouvait ici de cinquante degrés. Cette Baie, qui fut nommée *Repulse Bay*, n'a pas moins de six ou sept lieues de large au fond. La terre, qui s'étend de-là au Détroit glacé vers l'Est, est fort élevée. La sonde portait, depuis cinquante, jusqu'à cent cinq brasses. On sortit de la Baie vers l'Est, & les glaces y étaient en abondance. Middleton.

Le 8, à dix heures du matin, le Capitaine se mit dans la chaloupe, avec l'Ecrivain, le Canonnier & le Charpentier, pour chercher d'où la

Middleton. flux venait dans cette Baie. A midi, ils avaient le Cap Hope au Nord demi-Eſt, à cinq ou ſix lieues d'eux, la Baie à l'Oueſt-Sud-Oueſt, à quatre lieues, & l'entrée du Détroit glacé, parmi les Iſles du côté de l'Eſt, à l'Eſt environ deux lieues. A quatre heures, le milieu du Détroit glacé étoit à l'Eſt-Sud-Eſt, à trois lieues. Middleton revint à bord, vers neuf heures & demie du ſoir. Il avait fait environ quinze lieues, pour monter ſur une haute montagne, qui dominait ſur le Détroit, d'un côté, & de l'autre ſur la Baie de l'Eſt: il y avait vu le paſſage, par où la marée entrait. La moindre largeur de ce Détroit eſt de quatre à cinq lieues, & la plus grande de ſix ou ſept. Il renferme quantité de grandes & de petites Iſles, & ſa longueur eſt de ſeize ou dix-huit lieues. Il s'étend du Sud-Eſt, en faiſant un croiſſant au Sud, & du côté de l'Oueſt il était rempli de glaces, qui tenaient par-tout aux Iſles & aux Bas-fonds. Middleton vit un pays fort élevé, à quinze ou vingt lieues au Sud, qu'il jugea devoir s'étendre juſqu'au Cap Comfort, & juſqu'à la Baie qui eſt entre ce Cap & le Portland de Wilſon, partie du côté ſeptentrional de la Baie d'Hudſon. Comme les glaces n'étaient pas encore ouvertes, il fut réſolu, dans le Conſeil, de ſonder l'autre côté du Welcome, depuis le Cap Dobbs juſqu'au Brook-Cobham,

pour y chercher quelque ouverture, & de retourner ensuite vers l'Angleterre.

On partit le 9, à huit heures du matin. La sonde donna trente-cinq brasses, à une lieue de la côte, à six du Cap Hope, & à trois de la Pointe. On rasa la côte du Sud-Est, à la distance de trois lieues. Le côté de l'Ouest étoit couvert de glaces. A quatre heures après midi, on vit le Cap Dobbs au Nord-Ouest du vaisseau, trois quarts à l'Ouest au compas, à la distance de six lieues. La seconde y donna cinquante brasses. A minuit, elle marqua soixante à soixante-cinq; & le 10, à quatre heures du matin, de quarante-trois à vingt-cinq, à cinq lieues de la côte de l'Ouest. On avait, à huit heures, soixante-six à soixante-dix brasses, par les soixante-quatre degrés dix minutes de latitude, & les quatre-vingt-huit degrés cinquante-six minutes de longitude. La largeur du Welcome y étoit de seize ou dix-huit lieues; & l'extrémité de la côte de Sud-Est alloit du Sud au Sud-Est-quart-d'Est, à six ou sept lieues du vaisseau. Le 11, à quatre heures du matin, on avait de quarante-cinq à trente-cinq brasses d'eau. La côte du Nord alloit du Nord-Est au Nord-Nord-Ouest, à quatre ou cinq lieues du vaisseau. On était alors par les soixante-quatre degrés de latitude, & par les quatre-vingt-dix degrés cinquante-trois de longitude, près du Cap.

Middleton. On s'approcha de la côte, autant qu'il fut possible, pour découvrir quelque ouverture dans le pays. La route fut continuée à la vue de la côte Nord du Cap Hope. A quatre heures après midi, ayant quitté la côte, pour sonder, on trouva trente-quatre à vingt-huit brasses, & trente à quarante vers huit heures.

Le 12, à quatre heures, on mit à la voile; &, vers neuf heures, on se trouva devant le Cap, à neuf ou dix lieues à l'Est du Brook Cobham, qui étoit alors au Nord-Ouest-quart-de-Nord à cinq ou six lieues du vaisseau. La sonde donnait soixante à quarante neuf brasses. On était alors par les soixante-trois degrés quatorze minutes de latitude, & par les quatre-vingt-douze degrés vingt-cinq minutes de longitude de Londres. Middleton assure qu'en rasant toute la côte du Welcome, depuis le Détroit glacé jusqu'à cet endroit, il avoit trouvé par-tout que c'était un continent, quoiqu'on y rencontre des Baies assez profondes & plusieurs petites Isles. Ce Cap & l'autre, situé à soixante-quatre degrés de latitude, renferment une très-profonde Baie. On rencontre, le long de la côte, quantité de baleines noires, de la véritable espèce dont on tire les côtes.

Devant Brook-Cobham, on avait vingt à quarante brasses d'eau, à quatre lieues de distance à l'Est-Nord-Est. Le 13, Middleton envoya faire

de l'eau dans une Isle qui est à trois lieues du Continent, & qui a sept lieues de long sur trois de large, presque toute d'une pierre blanche & dure, semblable à du marbre. La chaloupe, qui en revint le 14, apporta une bête fauve & un ours blanc, tués par les Américains du bord; ils avaient vu, dans l'Isle, quantité de Cygnes & de canards. Le 15, on accorda la liberté à deux des Américains, qui souhaitaient d'être laissés dans ce lieu, où ils n'étaient pas éloignés de leur Patrie: Middleton leur fit donner une petite barque, qui fut chargée de poudre & de plomb, de provisions, de haches, de tabac & de clincaillerie. Ceux qui les avaient conduits dans l'Isle, avaient observé que la marée y monte souvent à vingt-deux pieds. Un autre Américain, curieux de voir l'Europe, fut gardé à bord; & le même jour, Middleton fit mettre à la voile pour l'Angleterre. Middleton.

Quelque soin qu'il eût apporté à ses observation, son voyage ne répondit point aux grandes espérances qu'on en avoit conçues. Non-seulement il n'avait pas découvert le passage, mais il n'avait pu se mettre en état d'expliquer les hautes marées qu'il avait observées dans le Welcome; & c'était sur ce point qu'on attendait un éclaircissement. Des Détroits gelés, des ouvertures inconnues, ne pouvaient servir à la décision, & ne faisaient que suspendre la difficulté. Il restait tou-

Middleton.

jours à trouver d'où venaient ces grosses marées; par quelque ouverture qu'elles pussent entrer : & les partisans du passage soutenaient qu'elles ne pouvaient être expliquées, sans la supposition d'un Océan de l'autre côté. Ainsi, loin d'aider à sortir de ce labyrinthe, Middleton semblait en avoir multiplié les détours. Il fallait une autre expédition, pour tirer quelque fruit de la sienne : elle s'est faite, & c'est ce qui reste à rapporter. Comme les Anglais y ont employé tous leurs efforts, & qu'elle peut passer pour le résultat des connoissances rassemblées depuis deux siécles, tout ce qu'on a lu jusqu'ici n'en est proprement que l'introduction.

On supposa comme incontestable, par la raison & l'expérience, qu'il n'y avait rien à se promettre du côté du Détroit de Davis; & qu'au contraire il devoit rester beaucoup d'espérance au Nord-Ouest de la Baie d'Hudson. Dobbs publia un nouvel Ouvrage, où tous les argumens favorables à cette opinion furent soigneusement recueillis. A l'objection, que les golfes, qui promettaient le plus, avaient été visités, & qu'on n'y avait trouvé que des baies & des rivieres, il répondit qu'ils n'avaient pas été visités tous; & que si l'on en avait visité un grand nombre sans y avoir trouvé le passage, il n'en était que plus probable qu'il existait dans quelqu'autre, parce

qu'il en paraissait plus impossible que des masses d'eau, qui font montet si haut les marées dans ces rivieres & ces baies, n'eussent pas de communication avec quelqu'autre Océan. Enfin tout fut réduit à ce dilemme : le passage existe, ou il n'existe pas. S'il existe, tout le monde convient que l'avantage extrême qu'il y aurait à le découvrir, ne permet pas d'abandonner cette recherche : s'il n'existe pas, la recherche est inutile; mais on doit convenir aussi qu'elle est nécessaire, pour s'assurer de son inutilité.

Middleton.

Les argumens de Dobbs eurent tant de poids pour la Nation Anglaise, que l'Etat même, après une mûre délibération, résolut d'encourager l'entreprise, & promit un prix de vingt mille livres sterlings pour la découverte; sur ce seul principe, que le gain devait être immense dans le cas du succès, & les pertes bornées, dans la plus désavantageuse supposition. On ouvrit une souscription de dix mille livres sterlings, qui parurent suffire pour les frais; & qui furent divisées en cent actions: elle fut aussi-tôt remplie. Il se forma un *Comité* de personnes riches, qui acheterent deux vaisseaux, & qui suppléerent de leurs propres fonds au défaut du capital, pour hâter leur départ, dans la crainte de manquer la saison. Enfin, pour animer l'équipage, on ajouta aux appointemens, qui étaient déjà considérables, des

Ellis.

Ellis.

Primes, en cas de fuccès, proportionnées au rang & aux fervices, & toutes les prifes qui pourraient fe faire fur la route. Des deux vaiffeaux, l'un qui était de quatre-vingt tonneaux, fut nommé *la Galiote de Dobbs;* l'autre, de cent quarante tonneaux, prit le nom de *la Californie.* On choifit, pour Commandans, les Capitaines Guillaume *Moore* & François *Smith.*

Les inftructions du Comité portent un caractere fi fingulier d'intelligence & d'exactitude, qu'elles méritent, à ces deux titres, l'attention de ceux qui cherchent à s'inftruire.

« Vous ferez voile enfemble, avec toute la diligence poffible, de la Tamife au Sud du Cap Farewell en Groënland. Vous éviterez les glaces près du Cap, & vous gouvernerez vers l'entrée de la Baie d'Hudfon, entre les Ifles de la Réfolution & celles de Button au Nord des Orcades. En cas de féparation, votre premier rendez-vous fera à *Coirflown*, aux Orcades; mais fi le temps vous permet de fuivre votre route, vous ne vous y arrêterez pas plus de quarante heures. Le fecond fera, à l'Eft des Ifles de la Réfolution, au cas que les glaces ne foient pas affez difperfées à l'entrée du Détroit. Mais fi le paffage eft libre, vous n'y attendrez qu'un jour ou deux, à moins que ce ne foit le temps des hautes marées; car, dans ce cas, vous ferez mieux d'attendre la diminution des

courans

courans, qui sont alors trop rapides. En passant le Détroit, rasez de près la côte du Nord, jusqu'à ce que vous ayez passé les Isles des Sauvages, & tenez toujours une distance raisonnable l'un de l'autre, afin que s'il arrivait quelque accident dans les glaces, vous puissiez entendre réciproquement vos canons ou vos cloches, & vous prêter du secours. Ellis.

Dans le Détroit, votre plus proche rendez-vous, en cas de séparation, sera l'Isle de Diggs, ou Cary-Swan's-nest. Celui qui y arrivera le premier, n'attendra l'autre que pendant deux jours, &, si le dernier n'y arrive pas, il élevera une perche ou un monceau de pierres du côté du principal Cap, où il laissera une Lettre, pour avertir l'autre de son passage & de son départ. Quand vous aurez découvert Cary Swan's nest, si le vent est contraire, vous mouillerez l'ancre pour une marée ou deux, & vous observerez, avec beaucoup de soin, la direction, la rapidité, la hauteur & le temps de la marée. Mais si le vent est favorable pour ranger une partie de la côte du Nord Ouest, depuis la Baie nommée *Pistol-Bay*, par les soixante-deux degrés trente minutes, jusqu'au Détroit de Wager, fixez alors votre plus proche rendez-vous, ou au Deer-Sund, si vous vous déterminez à pousser vers ce passage,

ou à l'Isle de Marbre, au cas que le vent soit favorable, & la mer sans glaces.

Ellis.

A toutes les terres que vous rencontrerez, examinez bien, sur la Côte, le temps & la direction de la marée. Si vous rencontrez quelque flux venant de l'Ouest, & que vous trouviez quelque belle ouverture sans glaces, vous y entrerez, quoiqu'avec beaucoup de précautions, en vous faisant précéder de votre chaloupe; & vous ne tarderez pas alors, à visiter le détroit de Wager ou Pistol-Bay. Mais, si vous commencez par le Détroit de Wager, & qu'à votre dernier rendez-vous, les deux vaisseaux se trouvent au *Deer-Sund*, puisqu'après il n'y en a plus d'autre, vous pousserez alors directement vers le Golfe de Rankin, en tenant le grand Canal, au Nord des Isles où il passe, & vous y observerez de même la direction, la hauteur & le temps de la marée. Si vous la trouvez avancée, ou que le flux vienne du côté de l'Ouest ou du Sud Ouest, vous entrerez alors hardiment dans l'ouverture, que vous suivrez jusqu'à tel point de l'Est où elle puisse vous conduire. Cependant, si le passage est étroit, vous aurez soin de tenir toujours votre chaloupe à la tête, avec la sonde, & vous observerez les marées, la profondeur, la salure de l'eau, & la variation de l'aiguille; vous marquerez, sur votre Carte, la latitude de tous les Caps,

& la situation des Pays à l'égard de vos vaisseaux, & vous tâcherez de vous assurer de quelques bons Ports, où vous puissiez vous mettre à couvert des tempêtes & des vents. Ellis

Si vous rencontrez le flux; & qu'après avoir passé la partie étroite du Détroit de Wager, vous tombiez dans une mer ouverte & sans glaces, vous pourrez alors vous croire assurés d'un passage libre, & passer hardiment au Sud-Ouest, ou plus ou moins vers le Sud ou l'Ouest, selon la situation du pays, en gardant l'Amérique à vue au bas-bord : & si vous entrez ensuite dans quelqu'ouverture, en voyant du pays des deux côtés, vous aurez grand soin d'observer la marée, si elle vient au-devant de vous, ou si elle vous suit, pour juger si vous êtes entrés dans une Baie, ou si c'est un passage entre des pays entrecoupés ou des Isles; &, selon le cas, vous pousserez plus loin; ou vous retournerez sur vos pas, pour avancer plus à l'Ouest.

Après avoir passé jusqu'à soixante-deux degrés de latitude, au delà du Détroit de Wager, si vous rencontrez une marée qui vienne du Sud-Ouest, vous pourrez vous croire sûrs alors d'avoir passé le Cap le plus Septentrional du Continent de Nord-Ouest de l'Amérique, & vous pourrez hardiment faire voile à quelque latitude chaude, de cinquante degrés au Sud, pour hiverner,

Ellis.

avec le soin de continuer toujours vos observations sur les rochers & les bas-fonds que vous rencontrerez dans votre passage, & de marquer les latitudes de tous les Caps dans vos Cartes, & les longitudes calculées sur le parallele où vous vous trouverez.

Si vous jugez à propos de commencer par faire un essai, dans le Pistol-Bay, ou au Golfe Ranking proche de l'Isle de Marbre, que vous y trouviez la marée venant de l'Ouest ou du Nord-Ouest; & que l'ouverture s'étende vers l'Ouest, vous y suivrez la même instruction que pour le Détroit de Wager, parce que l'un & l'autre de ces deux Détroits doivent aboutir à soixante-deux egrés; & généralement, par-tout où vous observerez que la marée vient de l'Ouest, vous pourrez être sûrs de trouver un passage large & ouvert, puisqu'il doit être certain alors que vous n'êtes plus loin de l'Océan, qui fait monter si haut ces marées au Nord-Ouest de la Baie.

Si vous vous trouvez en pleine mer, après avoir passé une de ces ouvertures, & que, sans rencontrer aucun obstacle, vous puissiez gagner environ les cinquante degrés de latitude, vous y passerez l'hiver, au cas que la saison vous empêche d'aller en avant; mais, si le temps & le vent le permettent, vous pousserez au Sud, jusqu'aux quarante degrés au-moins, sûrs d'y trouver

un climat plus chaud & plus agréable, pour l'hiver, ce qui vous confirmera la réalité de votre découverte. En ce cas, vous choisirez, pour votre séjour, une riviere navigable, ou quelque bon Port, dans lequel vous n'ayez rien à redouter des habitans; car si vous aviez quelque chose à craindre d'eux, il vaudrait mieux passer l'hiver dans un Port de quelque Isle déserte, mais fertile & remplie de bois, à une distance convenable du Continent. Sur-tout ne négligez point d'y établir des Corps-de-Garde & des Sentinelles, comme vous feriez dans un pays ennemi. Ellis.

Si vous rencontrez quelques Sauvages, en passant par le détroit d'Hudson, vous ne perdrez point le temps à trafiquer avec eux, & vous leur ferez quelques présens de clincaillerie. Si vous en rencontrez après avoir passé la Baie, vous leur ferez aussi des présens; mais vous ne refuserez point de négocier, & vous tâcherez de leur laisser une bonne opinion de vous, en leur donnant, pour leurs fourrures, quelque chose de plus qu'ils ne reçoivent de la Compagnie, & leur laissant le choix de vos marchandises d'échange, pour vous assurer de leur amitié. Cependant vos observations sur les marées ne doivent pas souffrir de ce commerce.

Si, passant ces pays entrecoupés, au Nord-Ouest de la Baie, vous sortez plus méridio-

Ellis.

nalement qu'aux soixante degrés, & que vous rencontriez ensuite quelques autres Nations plus civilisées que les Esquimaux, vous tâcherez de gagner leur amitié par de bons présens, & vous ne refuserez aucun trafic. Vous leur ferez entendre qu'au Printemps prochain, lorsque vous retournerez dans leur pays, vous serez charmés d'ouvrir un commerce, dont ils tireront de grands avantages, & de lier avec eux une alliance perpétuelle. Mais ne vous arrêtez dans leurs ports qu'autant que la saison & le vent ne vous permettront pas de passer plus loin. Dans tous les lieux inhabités où vous arrêterez, vous prendrez possession du pays, au nom de Sa Majesté Britannique, comme premier possesseur, en y élevant un monument de bois ou de pierre, avec une inscription, & en donnant des noms aux ports, aux rivieres aux caps & aux Isles. Mais, si vous rencontrez des habitans tout-à-fait civilisés & vivans dans des demeures fixes, gardez-vous bien de leur donner de l'ombrage par des prises de possession, à moins qu'à votre retour ils ne vous cèdent volontairement quelque terrain, pour l'exercice habituel de votre commerce. Vous n'emmenerez de force aucun habitant; mais si quelqu'un s'offre de partir avec vous, pour servir d'Interprete à l'avenir, & pour entretenir l'amitié, vous ne refuserez point de le prendre à bord.

Si vous preniez le parti de laisser quelques-uns de vos gens dans ces pays, vous aurez soin de leur donner une bonne provision de clincaillerie, pour les mettre en état de cultiver l'amitié des Indiens par des présens; & vous leur donnerez aussi des semences de toutes sortes de fruits, de légumes & d'arbres, qui ne croissent point naturellement dans ces terres. Vous leur laisserez du papier, des plumes & de l'encre, pour tenir compte de leurs observations sur les propriétés du pays. Ellis.

Lorsque vous aurez passé les terres entrecoupées, si vous rencontrez encore des baleines blanches, & qu'en Août & Septembre elles dirigent leur course au Sud Ouest, ce sera pour vous une preuve de plus d'un passage navigable à l'Océan occidental, où ces poissons vont alors se rendre.

Si vous avancez un peu au Sud, depuis soixante jusqu'à cinquante degrés, & que vous touchiez à quelque port où les Habitans demeurent dans des Villes & des Villages, vous vous conduirez avec beaucoup de précaution. Quelque amitié qu'ils vous fassent, vous vous garderez bien de vous mettre en leur pouvoir. Au contraire, s'ils vous menacent de quelque hostilité, vous n'y aborderez point, & vous vous éloignerez de la côte, sans leur faire entrevoir néanmoins aucune marque de crainte. S'ils viennent vous attaquer,

Ellis. vous commencerez par les effrayer du bruit de votre grosse artillerie; & vous ne tuerez personne, si vous n'y êtes forcés pour votre propre défense. Alors vous quitterez la côte, en poussant au Sud, jusqu'à ce que vous ayez rencontré des Peuples d'un naturel plus humain. Si vous rencontrez des Nations puissantes, qui commercent avec des vaisseaux de charge & de force, & qui vous fassent un mauvais accueil, vous éviterez la côte, dans les mers libres; mais si vous vous trouviez entre des Isles, avec trop de difficulté à vous garantir de l'insulte des Habitans, ou à pénétrer plus loin pour achever la découverte; alors, si la saison n'était pas trop avancée, vous reviendriez en Angleterre pour faire votre rapport, qui prouverait assez visiblement que vous auriez pénétré dans quelque Océan différent des nôtres. C'est le seul moyen de prévenir les accidens qui pourraient vous arriver pendant l'hiver, & nous faire perdre le fruit de vos découvertes.

Si vous poussez votre route au Sud, jusqu'à pouvoir passer l'hiver dans un pays chaud, vous choisirez quelque Isle qui ne soit pas fréquentée par les peuples du Continent, pour y mettre vos vaisseaux à couvert. Si cette Isle est fertile, vous occuperez, à l'entrée du printemps, les gens de vos équipages à préparer un espace de terre, dont vous ferez un jardin. Vous y semerez de toutes

les graines que vous y aurez portées, soit pour l'usage des habitans, s'il s'en trouve dans l'Isle, soit pour les besoins futurs de ceux qu'on y pourra renvoyer d'ici. Vous y laisserez aussi les différentes espèces d'animaux domestiques qui vous resteront à bord, sur-tout des poules & des pigeons; & vous aurez grand soin d'observer les arbres & les plantes, qui ne ressembleront point aux nôtres. Si vous hivernez sur la côte occidentale de l'Amérique, près du Cap Blanc, vers les quarante-deux degrés de latitude, tâchez de poursuivre votre découverte au Sud, d'abord après l'équinoxe de Mars, si le temps vous le permet, jusqu'à ce que vous touchiez aux quarante degrés. Là, il ne pourra vous rester aucun doute du succès.

Ellis.

En retournant au Nord-Est, comme vous aurez l'été devant vous, rien ne vous obligera de presser vos voiles, & vous observerez bien toute la côte Nord Ouest de l'Amérique. Vous ferez surtout des observations exactes sur les rivieres, les baies, les promontoires, &c. Vous ferez des Cartes, sur lesquelles vous marquerez les situations des pays, & les vues, telles que vous les aurez de vos vaisseaux; vous tiendrez compte des marées, des sondes, & de la variation de la boussole. Vous conclurez des alliances avec les habitans du pays; & vous établirez avec eux un commerce utile pour nous, mais équitable pour eux, en ré-

Ellis.

glant nos marchandises sur l'évaluation des leurs. Ce soin vous occupera pendant les mois d'Avril, Mai & Juin; de sorte que vous pourrez vous retrouver par les soixante-deux degrés, vers la fin de Juillet. Vous repasserez ensuite le Baie & le Détroit, au commencement d'Août.

Si les vaisseaux se séparent, après leur dernier rendez-vous, près du Deer-Sund ou de l'Isle de Morbac, chacun s'efforcera par lui-même de découvrir le passage, sans attendre l'autre; & le rendez vous, pour se rejoindre, sera à quelque Isle ou Port, par les quarante degrés de latitude, derriere la Californie. Si l'un ou l'autre peut hiverner près de cette Isle, & plus au Nord que les cinquante-quatre degrés, le Capitaine tâchera d'engager quelque Indien par des récompenses, à traverser le pays, soit vers la riviere de Churchill ou le fort d'Yorck, soit vers la riviere de Nelson, avec des Lettres pour l'Amirauté & le Secrétaire de la Compagnie. Il expliquera ses découvertes jusqu'à ce jour, & promettra une récompense à celui qui voudra se charger d'amener l'Américain en Angleterre; de peur que la découverte ne soit supprimée au Comptoir, dans la supposition où quelque malheur empêcherait le vaisseau de revenir au printemps.

Si, par quelque accident imprévu, les vaisseaux ne peuvent avancer au-delà, ou à l'Ouest de Pis-

tol-Bay ou Détroit de Wager, ni vers le Sud au-delà des cinquante-huit ou soixante degrés, & qu'ils ne trouvent point d'ouverture, ni de passage à l'Ouest ou au Sud-Ouest, parmi ces pays entrecoupés & ces Isles; ou qu'après avoir passé ces pays entrecoupés, ils ne rencontrent point de marée qui vienne de l'Ouest; alors, après avoir fait les essais nécessaires, de l'avis du conseil ou du plus grand nombre, vous reviendrez droit à Londres, sans hiverner dans aucun Port ou Baie, pour ne pas jetter les actionnaires dans une dépense inutile. Ellis.

Si vous rencontrez quelques Esquimaux au-delà du Détroit de Wager ou de Pistol-Bay, vous tâcherez d'apprendre d'eux, par des signes, où est la mine de cuivre; & si, parvenant à découvrir le passage, vous y pouviez hiverner, vous ne manqueriez point, à votre retour, quand vous serez vers les soixante degrés, de faire des recherches plus exactes pour la découverte de cette mine. Si vous la trouvez, vous emporterez avec vous quelques morceaux de minéral, pour en faire ici l'essai.

Vous aurez soin de tenir des minutes exactes de toutes vos délibérations, & de les faire signer de trois, au moins, des personnes du conseil, avant que l'assemblée se sépare. Vous ferez faire des copies de toutes vos opérations, qui seront scel-



Ellis.

lées aussi du cachet de trois personnes du conseil; & envoyées par la poste à votre retour, de tel endroit de l'Angleterre ou de l'Irlande où vous puissiez aborder, ou même plutôt, si l'occasion se présente, par les vaisseaux de la Baie d'Hudson, au sieur Samuel *Smith*, Secrétaire du Comité de Nord-Ouest. »

Les deux vaisseaux destinés pour la découverte du passage, descendirent de Londres à Gravesand &, dans le même temps, il y arriva d'Italie; un voyageur Anglais fort curieux, nommé *Henri Ellis*, qui les ayant rencontrés, & les voyant prêts à mettre à la voile, témoigna quelque chagrin d'avoir manqué l'occasion de partir avec eux, pour une si glorieuse expédition. Son mérite, qui était connu, fit aller ses regrets jusqu'au Comité. On le fit chercher avec un empressement qui le flatta. « Mon chagrin, dit-il lui-même, fut bientôt changé en une joie fort vive, lorsque je me vis proposer un commandement sur l'un ou l'autre des deux vaisseaux. La curiosité de voir un pays tout nouveau pour moi, joint aux avantages, & sur-tout à l'honneur, que j'espérais de cette entreprise, m'inspirerent un desir ardent d'y contribuer : mais, quoiqu'assez accoutumé à la vie marine, je refusai le commandement qui m'étoit offert, dans les mers & sous un climat dont je n'avais pas la moindre expérience. On

Ellis.

» convint, sur mon refus, que je ferais le voyage, » en qualité d'Agent du Comité, sans autres » fonctions que celles qui me seraient expliquées » par des instructions immédiates. Les principaux » articles portaient, que je serais chargé de le- » ver des plans de tous les pays nouvellement » découverts; de marquer les situations & les » distances des caps, les sondes, les rochers & » les bas-fonds; d'assister aux observations ma- » nuelles, lorsqu'il serait question de constater le » temps, la hauteur, la force, & la direction des » marées; de faire mes observations sur les diffé- » rens degrés de salure de l'eau marine; d'observer » les variations de la boussole; d'examiner la na- » ture des terres, & de recueillir tout ce que je » pourrais de métaux, de minéraux, & d'autres » curiosités naturelles. Je ne dois pas oublier une » circonstance, qui m'affligea beaucoup; c'est que » je n'eus pas un moment, pour faire mes prépa- » ratifs: dix-huit heures après les conventions, » je fus obligé de me rendre à bord. »

M. Ellis, tel qu'il se fait connoître par la confiance qu'on prit tout-d'un-coup à ses lumieres, s'embarqua sur la galiote de Dobbs. La Relation, dont on va lire l'extrait, est son ouvrage. L'Agent du Comité de Nord-Ouest s'en donne pour l'écrivain, & justifie ce titre par la sagesse de son style, autant que par un grand nombre de judicieuses

observations, qui le distinguent du commun des Voyageurs.

Ellis.

Les vaisseaux mirent à la voile, le 31 de Mai 1746. On supprime ici les accidens ordinaires dans un voyage de long cours, tels que le danger auquel la galiote de Dobbs fut exposée par le feu; il n'arriva rien de plus remarquable jusqu'au 27 Juin, où les deux vaisseaux se virent séparés par les glaces, vers les cinquante-huit degrés trente minutes de latitude, à l'Est du Cap Farewel. Mais l'habileté des Pilotes les ayant rapprochés dès le même jour, ils eurent ensuite à traverser une prodigieuse quantité de bois flottant. C'étaient de grosses pièces, qu'on aurait prises pour du bois de charpente, & qui se présentant de toutes parts, firent chercher à l'Agent du Comité la cause d'un spectacle si singulier. Toutes les Relations, dit-il, qu'on a de la Groënlande, des côtes du Détroit de Davis & de celle du Détroit d'Hudson, quoiqu'assez opposées sur divers points, s'accordent toutes à nous assurer qu'il ne croît point de bois de cette forme, dans toutes ces contrées: d'où l'on doit conclure que de quelque part qu'il puisse venir, ce n'est pas des lieux qu'on vient de nommer. Quelques-uns supposent qu'il se jette ici des côtes de la Norwège; & d'autres le font arriver de la côte orientale du pays de Labrador. Mais Ellis rejette ces deux sentimens: d'un côté, les vents du Nord-

Ouest, qui prédominent dans ces parages, l'empêcheraient d'arriver ici de la Norwège; & de l'autre, les courans impétueux qui sortent des Détroits de Davis & d'Hudson, en tendant vers le Sud, l'arrêteraient au passage, & ne lui permettraient jamais de venir de la côte d'Amérique dans ces mers. L'explication d'Egede, qui avait passé plusieurs années dans la Colonie Danoise établie à l'Ouest de la Groënlande, paraît plus plausible au voyageur Anglais. Egede avait vu, sur la côte orientale de ce pays, par les soixante-un degrés de latitude, des bouleaux, des ormes, & d'autres espèces d'arbres, de dix-huit pieds de haut & de la grosseur de la cuisse : il avait observé que, dans la Norwège, comme dans la Groënlande, la côte orientale est plus chaude que l'occidentale, & que par conséquent les arbres y croissent plus aisément & deviennent plus gros; ce qui porte à croire que ce bois flottant vient de la Groënlande. Ellis.

Le 5 de Juillet, les Anglais des deux vaisseaux commencerent à découvrir ces montagnes de glace, qu'on trouve en tout temps proche du Détroit d'Hudson. Elles sont d'une grosseur si monstrueuse, qu'on leur attribue ici jusqu'à quinze ou dix-huit cens pieds d'épaisseur. Plusieurs Voyageurs ont tenté d'expliquer, comment elles se forment; & le nôtre embrasse le sentiment du Capitaine

Ellis.

Middleton. Ce pays, lui fait-il dire, est fort élevé le long des côtes de la Baie de Baffin, du Détroit d'Hudson, &c. il l'est de cent brasses, ou plus, proche de la côte. Ces côtes ont quantité de golfes, dont les cavités sont remplies de neige, de glace, & gelées jusqu'au fond, par un froid dont le regne est continuel. Les glaces s'y accumulent pendant quatre, cinq, ou six ans, jusqu'à ce qu'une espècce de déluge terrestre, qui arrive communément à ces périodes, les détache & les entraîne dans le Détroit ou dans l'Océan, où elles suivent la direction des vents variables & des courans, pendant les mois de Juin, de Juillet & d'Août. Ces montagnes augmentent en masse, plutôt qu'elles ne diminuent, parce qu'à l'exception de quatre ou cinq points de leur circonférence, elles sont entourées de glaces plus minces, à la distance de plusieurs centaines de lieues, & que le pays étant d'ailleurs couvert de neiges pendant toute l'année, l'eau y est presque toujours extrêmement froide dans le cours des mois d'été. Les glaces plus minces, qui remplissent presqu'entierement les détroits & les baies, & qui hors delà couvrent l'Océan, le long de la côte, jusqu'à plusieurs lieues, ont de quatre à dix brasses d'épaisseur, & refroidissent tellement l'air, qu'il se fait un accroissement continuel aux montagnes de glace, par l'eau de la mer qui ne cesse point de les arroser, & par

les brouillards

les brouillards humides, qui ne discontinuant presque point, tombent en forme de petite pluie & se congelent en tombant sur la glace. Ces montagnes ayant beaucoup plus de profondeur dans l'eau, que de hauteur sur la surface de la mer, la force des vents ne peut avoir beaucoup d'effet pour les mouvoir; quoique soufflant du Nord-Ouest pendant neuf mois de l'année, il les pousse vers un climat plus chaud. Leur mouvement est si lent, qu'il leur faut des siécles entiers pour faire cinq ou six cens lieues vers le Sud. Elles ne peuvent donc se dissoudre que lorsqu'elles sont arrivées entre les cinquante & les quatre-vingt degrés de latitude, où elles s'élèvent peu-à-peu, en devenant plus légeres, à mesure que le soleil consume & fait évaporer la partie exposée à ses rayons. Egede ne les croît que des morceaux de glace de la côte, qui tombent dans la mer, & qui s'y accumulent par degrés.

Ellis.

Le 8 de Juillet, les deux vaisseaux toucherent aux Isles de la Résolution. Un brouillard épais, qui leur en avait dérobé la vue, les aurait exposés à se briser sur la côte, si le temps ne s'était éclairci. Ils passerent aux Isles des Sauvages, où ils virent paraître pour la premiere fois de petits canots, remplis d'Esquimaux. Le 13, ils rencontrerent quantité de glaces, de cinq à dix brasses d'épais-

Ellis.

ſeur, qu'ils ne paſſerent point ſans danger, du moins celles qui étaient ſerrées les unes contre les autres; ſur quoi l'on obſerve que rien n'eſt en effet ſi dangereux que de choquer avec beaucoup de force contre un grand glaçon, qui, lorſqu'il n'eſt pas briſé par le choc, fait ſur le vaiſſeau le même effet que le contre-coup d'un rocher. Auſſi les navires deſtinés aux mers glaciales ſont extrêmement forts en bois, ſur-tout en devant; & cette précaution même ne ſuffit pas toujours pour les garantir. Il eſt fort aiſé de s'appercevoir de l'approche de ces glaces: la température de l'air change dans l'inſtant; c'eſt-à-dire, que de chaud qu'il était, il devient extrêmement froid. D'ailleurs elles s'annoncent ordinairement par des brouillards très-épais, mais ſi bas, que ſouvent ils ne s'élèvent pas au-deſſus des mâts du vaiſſeau. Il eſt ordinaire auſſi de voir la glace élevée par la raréfaction de l'air, de ſix degrés, pour le moins, au-deſſus de l'horizon; ce qui la fait découvrir de fort loin. On eſt quelquefois obligé de s'amarrer aux glaçons, pour ſe dégager des petits, qui cédent plutôt aux vents & aux courans. Il ſe trouve, ſur ces groſſes maſſes, des creux remplis d'eau fraîche, qui forment comme de petits lacs, où les équipages ne manquent point de remplir leurs tonneaux; mais ils ſe gelent preſque toutes les nuits, ſur-tout lorſque le vent vient du Nord,

Le 18, on eut beaucoup d'éclairs & de tonnerre; phénomene toujours rare dans ces mers, & dont Ellis attribue la rareté aux aurores boréales, qui, n'y étant pas moins fréquentes en été qu'en hiver, enflamment & dispersent les exhalaisons sulfureuses. Après beaucoup d'embarras pour traverser les glaces, on trouva la mer nette, le 30, devant l'Isle de Salisbury, presqu'à l'entrée occidentale du Détroit d'Hudson. Un conseil, qu'Ellis donne ici, pour éviter les glaces dans ce Détroit, est de diriger la route fort près de la côte du Nord. Il a toujours observé que ce côté est beaucoup moins embarrassé que le reste du Détroit; ce qu'il n'attribue pas moins aux courans, partis des grandes ouvertures de la côte du Nord, qu'aux vents qui soufflent ordinairement de ce côté.

Ellis.

Le 2 d'Août, on doubla le Cap de Diggs; & le 4, on passa l'Isle de Maasel. Le 11, on côtoya le pays, qui est à l'Est du Welcome, par les soixante-quatre degrés. Le vent n'ayant pas permis de suivre long-temps la côte, on ne fit que louvoyer jusqu'au 19, où la premiere terre qui se présenta fut l'Isle de Marbre, dont on a donné la description dans un autre article. Ellis se mit dans une barque longue, pour faire ses observations. Le précis fut, qu'il avait vu plusieurs ouvertures considérables à l'Ouest de cette Isle; que le flux venait du Nord-Est, le long de la côte; qu'il y

Ellis. faisait haute marée à la pleine & à la nouvelle lune, & qu'elle montait environ dix pieds.

La saison étant déjà trop avancée pour le grand objet de la découverte, on prit, à la pluralité des voix, la résolution de passer l'hiver dans la Baie d'Hudson. Pour le choix du quartier, tous les avis s'accorderent en faveur du Port de Nelson, comme celui qui se trouvait le plutôt dégagé des glaces au printemps, & qui offrait d'ailleurs, en abondance, du bois, du gibier, & tout ce qui était nécessaire à la conservation de l'équipage. Mais on ne prévoyait pas que le Gouverneur, oubliant ce qu'il devait à l'intérêt national, & ne consultant que celui de sa compagnie, emploierait tous ses efforts pour causer la perte des deux vaisseaux. Une tempête, qu'ils essuyerent le 25 d'Août, ne les empêcha point d'arriver le 26 à l'embouchure du bras méridional de la riviere des Haies. Dans le dessein de gagner un mouillage, nommé *Five Fathoms Hole, trou de cinq brasses*, & situé à sept lieues du fort d'Yorck, ils continuerent leur route, après avoir fait élever des marques propres à les conduire pardessus des bas-fonds. La *Californie* passa fort heureusement, mais la galiote de Dobbs échoua sur le sable; & le Gouverneur se hâta d'envoyer une chaloupe, pour abattre toutes les marques. C'était néanmoins la seule ressource qui pût la sauver. Envain lui fit-on représenter l'indignité de cette action: les mar-

ques furent abattues; & ses gens n'en dissimulerent point le motif. Cependant la galiote fut remise à flot, & parvint à mouiller près de la *Californie;* mais ce début fit pressentir aux deux équipages, ce qu'ils avaient à craindre de la part du Gouverneur. Dès le jour suivant, il joignit les menaces à la perfidie. Ensuite, voyant qu'elles ne servaient qu'à faire abandonner aux deux vaisseaux le dessein d'hiverner au Port de Nelson, & qu'ils paraissaient chercher un autre poste dans la riviere des Haies, il revint à l'artifice. « Tout fut » employé, dit Ellis, pour nous persuader de » mettre nos vaisseaux au-dessous du Fort, dans » un lieu ouvert à la mer, où, suivant toute » apparence, ils auraient été bientôt mis en pièces, » par les flots, ou par les glaces. Il était si résolu » de nous faire périr, qu'après avoir vu ses propositions rejettées, il envoya bien loin dans les » terres tous les Américains du pays, dont la » principale occupation est de tuer & de vendre » des bêtes fauves & des oies, pour nous priver » inhumainement de ce secours. »

Ellis.

Malgré l'appréhension d'un triste avenir, les deux vaisseaux monterent la riviere des Haies, le 3 Septembre, & chercherent une Anse pour s'y mettre à couvert. Ils en trouverent une, cinq lieues au-dessus du Fort d'Yorck, au Sud de la riviere. Le temps fut employé, jusqu'au 12, à

Ellis.

les décharger. On commença par faire un grand trou en terre, pour y garantir de la gelée la biere & les autres liqueurs. Enſuite, dans l'impoſſibilité de paſſer l'hiver à bord, chacun s'occupa de tout ce qui regardait ſa conſervation. Ces exemples de l'induſtrie humaine ſont toujours une peinture intéreſſante.

« Une partie des équipages fut d'abord employée à couper du bois, pour faire du feu, & l'autre à bâtir des cabanes, peu différentes de » celles du pays. Nous les fîmes d'arbres équarris, » d'environ ſeize pieds de long, inclinés les uns » contre les autres ; de ſorte que ſe touchant au » ſommet de la cabane, & ſe trouvant écartés » par le bas, ils repréſentaient aſſez le toit » d'une maiſon ruſtique. Nous remplîmes les intervalles d'une pièce à l'autre, de mouſſe fort » preſſée, que nous enduiſîmes de terre glaiſe. » Nous y fîmes des portes baſſes & étroites, » un foyer au milieu, & directement au-deſſus, » un trou pour le paſſage de la fumée. Ces cabanes » ſe trouverent fort chaudes.

» Il en fallait une plus grande pour la demeure » des Capitaines & des Officiers. On choiſit un » lieu commode, & qui n'était pas même ſans » agrément ; ce fut une petite éminence, entourée d'arbres, à demi-lieue de la riviere au » Sud-Eſt, & preſqu'à même diſtance des vaiſ-

» seaux. Nous avions, au Sud-Ouest, un joli » bassin d'eau, nommé la Crique des Castors, » & situé devant nous à quatre cens pas, qui » formait la perspective d'un grand canal; & des » bois de haute-futaie nous garantissaient des » vents de Nord & de Nord-Est. Je traçai le plan » de l'édifice. Il devait avoir vingt-huit pieds de » long, sur dix-huit de large, & deux étages; » l'un de six pieds de haut, & l'autre de sept. Les » Capitaines, & quelques-uns des principaux » Officiers, devaient occuper l'étage supérieur; » le reste était pour les Officiers subalternes & les » domestiques. J'avais ordonné la porte au milieu » du frontispice, de cinq pieds de haut sur trois » de large, & quatre fenêtres en haut, une dans » la chambre de chaque Capitaine; les deux autres » aux deux extrémités, pour éclairer le passage » & les petites chambres des Officiers. Le faîte » du toit ne devait être élevé que d'un pied au- » dessus des murs, pour rendre l'écoulement des » eaux plus facile, & pour tenir la maison plus » chaude. Un poële, placé au milieu de l'édifice, » devait y répandre une égale chaleur. On abattit » un grand nombre d'arbres; on les mit en œuvre; » on scia des planches. Les murs furent composés » de grosses poutres, rangées l'une sur l'autre, » avec de la mousse pour remplir les vuides; elles » furent clouées: en un mot, la maison se trouva

Ellis.

Ellis. » élevée, couverte, & presqu'achevée le premier » jour de Novembre. »

L'air était très-froid, quoiqu'en comparaison des autres hivers, le commencement de cette saison n'eût pas été rigoureux : elle ne s'était déclarée, à la fin de Septembre, que par des pluies entremêlées de gros flocons de neige, & par des gelées de nuit, qui ne répondaient point à ces terribles relations, qui font l'effroi des Lecteurs. Le 5 d'Octobre, l'Anse eut beaucoup de glaces. Elle fut tout-à-fait prise le 8. On eut, jusqu'au 30, tantôt de la gelée, tantôt un temps assez doux. Le 31, la riviere était prise entierement ; & les deux équipages commencerent à juger des hivers de la Baie d'Hudson. Le 2 de Novembre, on ne put se servir de l'encre qui gelait au coin du feu ; & la biere, qu'on avait réservée en bouteilles, se trouva gelée en masse solide, quoiqu'elle fût enveloppée d'étoupe, & tenue dans un lieu fort chaud. Le 6, on sentit un froid insupportable. Alors les équipages furent distribués dans les cabanes, & les Officiers prirent possession de leur édifice. Il fut baptisé, à la maniere des Marins, sous le nom d'*Hôtel de Montaigu*. On crut devoir cet honneur au Duc de ce nom, qui s'était vivement intéressé au succès de l'entreprise.

« Nous commençames, raconte l'Agent du

» Comité, à prendre nos habillemens d'hiver. Ellis.
» C'était une robe de peau de castor, qui allait
» jusqu'aux talons, avec une fourrure en dedans,
» deux vestes dessous, un bonnet & des mitaines
» de la même peau, doublés de flanelle, une paire
» de bas Esquimaux pardessus les nôtres, c'est-à-
» dire, de peau, & montant jusqu'au milieu de
» la cuisse, avec des souliers de peau d'élan pré-
» parée, dans lesquels nous portions encore deux
» ou trois paires de gros chaussons. Une paire
» de souliers à neige rendait cet habillement com-
» plet : ils ont environ cinq pieds de long sur
» un pied de large. C'est proprement la mode
» des Indiens du pays, qui l'ont communiquée
» aux Anglais ; & rien n'est effectivement plus
» propre à les garantir de la rigueur du climat.
» A l'exception d'un petit nombre de jours, nous
» pouvions tenir tête, avec cette défense, au plus
» grand froid de l'hiver.

» La chasse des lapins & des perdrix étant notre
» principale ressource, tout le monde s'employait
» à cet exercice. Pour celle des lapins, on coupa
» quantité d'arbrisseaux & de buissons, dont on
» fit des haies de deux pieds de haut, en laissant,
» de distance en distance, de petits trous pour
» leur passage : on mit dans chaque trou un fil
» d'archal, dont le bout était attaché à l'extrémité
» d'une longue perche ; de sorte que le lapin, qui

Ellis.

» s'y prenait dans le trou, ne commençait pas » plutôt à se débattre, que la perche s'élevait, & » le soutenait étranglé à deux ou trois pieds de » terre. Cette méthode était d'un double avan- » tage, non-seulement elle nous fournissait beau- » coup de gibier, mais elle le garantissait aussi de » divers autres animaux, qui nous l'auraient » enlevé. »

Les fortes gelées avaient commencé avec le mois de Novembre; elles continuerent jusqu'à la fin du mois, avec cette différence qu'elles étaient plus ou moins vives, suivant les variations du vent. Le vent d'Ouest, ou du Sud, les rendait assez supportables; mais elles devenaient terribles, lorsqu'il tournait au Nord-Ouest ou au Nord. Souvent elles étaient accompagnées d'une espèce de neige, aussi menue que du sable, que le vent emportait en forme de nue, d'une plaine à l'autre. Il est dangereux de s'y trouver exposé, parce qu'elle est ordinairement d'une épaisseur, qui ne permet de rien voir à vingt pas. Elle ne laisse pas, non plus, la moindre trace de chemin. Cependant Ellis avoue que cet énorme froid ne se fait sentir que quatre ou cinq jours par mois. C'est toujours au temps de la nouvelle & de la pleine lune, qui a généralement une forte influence sur le temps, dans cette contrée. Les tempêtes y sont alors effroyables, sur-tout avec le vent du Nord-

Ouest, qui regne assez ordinairement en été, mais presque sans cesse en hiver. Avec les autres vents, quoique les gelées soient aussi très-fortes, il fait souvent beau; & comme ils varient beaucoup, l'air est presque toujours assez tempéré pour la promenade & pour la chasse. Ellis.

Les équipages commencerent, vers la fin de Décembre, à tirer, des deux vaisseaux, diverses provisions dont ils avaient fait peu d'usage au commencement de l'hiver. Ils se servaient pour les transporter sur des petits traîneaux, des chiens du pays, qui ressemblent assez à nos mâtins, mais qui n'aboient jamais, & qui ne font que gronder, lorsqu'on les irrite. Ils sont naturellement dociles. Les Anglais, qui en tirent beaucoup d'utilité, les nourrissent sur le pied commun de leurs domestiques.

Les fatigues de l'hiver ne diminuant point l'attention des Anglais pour leur entreprise, ils tinrent, avant la fin de Décembre, un grand Conseil où l'on proposa d'élever & de garnir d'un pont la barque longue, pour l'employer à la découverte. Cette ouverture fut applaudie. Il parut même étonnant que, dans les anciens voyages, on n'eût pas conçu qu'il était trop dangereux de faire, avec les vaisseaux, des recherches près de la côte, dans une mer orageuse, par des temps

Ellis.

variables & des brouillards fort épais, entre des glaces, des pays entrecoupés, des Isles, des rochers & des bans de sable, sans connaitre les ports, les marées, les courans, ni la direction des côtes. On s'exposait infiniment moins avec une petite barque, qui pouvait raser par-tout la Côte, du moins à peu de distance, & qui ne risquait rien à s'engager entre les rochers, ni à passer par les bancs de sable, où des vaisseaux d'une certaine profondeur étaient dans un péril continuel de se perdre. D'ailleurs, en supposant la barque échouée, on était sûr de pouvoir la mettre à flot; &, quand elle serait venue à périr, le vaisseau était toujours une retraite certaine pour l'équipage. Ellis assure que cette seule idée, de connaitre une ressource dans le besoin, augmenta le courage des Anglais, & leur donna même une espèce de témérité dans tous les dangers. La barque longue devint si précieuse, qu'on résolut aussi-tôt de la tirer à terre, sur le bord de l'Anse, & de bâtir sur elle une cabane, qui fut couverte de voiles, avec un foyer au centre, pour la conserver en état de recevoir un pont à l'arrivée du printemps. Ce soin dura sans relâche, pendant trois ou quatre mois qu'on eut encore à passer dans les souffrances.

Le mois de Mars donna successivement tous

les temps qui font propres au pays dans le cours de l'année; c'eft-à-dire qu'on eut des jours, tantôt extrêmement chauds, tantôt auffi froids qu'en hiver. La neige fondit par-tout où le foleil faifait tomber fes rayons; &, vers la fin du mois, l'herbe commençait à pouffer dans les lieux expofés au Sud. Infenfiblement les rivieres & les plaines fe couvrirent d'eau; & l'on craignit à la fin que les glaces fe rompant tout-d'un-coup, l'Anfe même ne mît pas les vaiffeaux bien à couvert. M. Ellis donne l'explication de ce danger. Lorfque les chaleurs devancent la faifon, dans les pays qui bordent la Baie d'Hudfon, les neiges fondent dans les parties méridionales; & les eaux, formant des torrens rapides, rompent les glaces avant qu'elles foient entierement meurtries. Ces flots s'écoulent, jufqu'à ce qu'ils rencontrent quelque réfiftance qui foit capable de les arrêter; mais, s'accumulant bientôt, ils rompent tout obftacle par leur poids, ils innondent les terres voifines, ils emportent les arbres, les rivages mêmes, & tout ce qui s'oppofe à leur violence. C'eft ce qu'on nomme un déluge, & ce qui rend fort dangereux, pour un vaiffeau, tous les mouillages d'hiver qui ont un courant. Mais le mois d'Avril s'annonça d'une maniere, qui délivra les Anglais de cette crainte. Le vent fe mit peu-à-peu au Nord-Eft, & leur amena, avec beaucoup de

Ellis.

Ellis.

neige & de grêle, une assez forte gelée. Ensuite l'air s'étant fort adouci le 18, ils eurent une pluie douce, d'autant plus agréable qu'ils n'en avaient pas eu depuis six mois. Les oiseaux du pays reparurent, avec quantité d'autres, de toutes les espèces communes dans les pays Septentrionaux. Ellis ne nomme point celle qui passait souvent en volées nombreuses, « noirâtre, dit-il, & fort » laide en apparence, mais qui compensait, par la » beauté de son ramage, le désagrément de sa » figure. » Enfin la chaleur arriva, le 6 de Mai; & l'Anse était déjà dégagée des glaces, qui s'étaient perdues peu-à-peu; quoique la riviere fût encore prise.

La barque longue, à laquelle on avait travaillé depuis l'adoucissement de l'air, était achevée. Elle fut mise à l'eau; & les deux équipages, concevant les plus grandes espérances des recherches qu'elle allait faciliter, lui donnerent le nom de *la Résolution*. Le 16, les glaces de la riviere des Haies furent empottées par le courant. On mit aussi-tôt les deux vaisseaux en état de descendre la riviere, avec le secours des hautes marées, qui les garantirent des sables. Cependant ils furent arrêtés par d'autres obstacles jusqu'au 24 de Juin, qu'étant arrivés jusqu'à l'embouchure de la riviere, ils mirent à la voile vers le Nord; & quantité de glaces, dont ils furent accompagnés.

jusqu'au Nord du Cap Churchill, ne les empêcherent point de passer, avant le dernier du mois, l'Isle de *Centry*, qui est par les soixante-un degrés quarante minutes de latitude. Ellis.

Ce fut le premier de Juillet que la Résolution, chargée de provisions nécessaires à dix hommes pour deux mois, fut employée à sa destination. Le Capitaine Moore & l'Agent du Comité s'y embarquerent avec huit hommes, pour visiter les ouvertures des côtes, après être convenus d'un rendez-vous à l'Isle de Marbre, où leur vaisseau devait les attendre. Ici, comme dans les autres courses de la Résolution, le Journal change; &, pour éviter la confusion, cette différence nous oblige de faire parler Ellis.

« Nous prîmes, dit-il, vers la Côte, où, pendant la nuit, nous amarrâmes aux glaces. Le » jour suivant, nous eûmes à traverser quantité » de gros glaçons, qui, joints aux bas-fonds & » aux rochers, rendaient le passage fort dangereux. Les Esquimaux des Côtes, qui sont au » Nord des Etablissemens de la Compagnie, se » montrerent quelquefois, en troupes de quarante » ou cinquante, sur les hauteurs des Isles, avec » des signes par lesquels ils semblaient nous appeller; mais, nos vûes n'ayant point de rapport » au Commerce, nous nous avançâmes, sans leur » répondre, jusqu'à l'Isle de *Knight*, par les soi-

Ellis. » xante-deux degrés deux minutes, où nous passâmes la nuit à l'ancre. La haute marée y montait de dix pieds. Le 3, nous fîmes beaucoup d'efforts, pour nous approcher de la Côte occidentale, où nous avions découvert une ouverture fort large. Le mauvais temps & la grosseur des glaçons, dont nous étions environnés de toutes parts, nous forcerent de retourner à l'Isle de Knight. La mer, beaucoup plus calme, & l'air plus serain, nous laisserent voir plusieurs Isles le 5, telles que *Biby*, *Merry*, *John*, &c. qui sont remplies de rochers, sans arbres, & sans autre herbe qu'un peu de bistotte, avec quelques plantes communes dans le Groënland & la Laponie. Ces Isles, & généralement toutes celles de la même Côte, offrent des monceaux de pierres, dont on ignore l'origine & l'usage, quoiqu'ils soient connus des Navigateurs Anglais, depuis qu'ils visitent cette contrée.

» Le 5, nous nous avançâmes au Sud de l'Isle Biby, dans l'espoir d'entrer par l'ouverture, d'où nous avions tenté inutilement d'approcher. Nous ne fûmes pas plus heureux. Des glaçons d'une immense étendue, que les flots y poussaient, & qu'ils en faisaient sortir alternativement, nous firent juger cette entreprise impossible.

Après

Ellis.

» Après avoir poussé au Nord jusqu'aux soixante-» deux degrés douze minutes, nous prîmes au » Nord-Ouest; &, traversant quantité de sables, » entre plusieurs Isles fort basses, nous entrâmes » dans la Baie de *Nevill*, que nous reconnûmes » pour la même où nous avions vainement tenté » de passer, du côté méridional de l'Isle Biby. » Elle est couverte de cette Isle, qui en est à cinq » lieues au Sud-Est; elle est spacieuse, & nous » nous convainquîmes qu'elle se termine par une » riviere assez large, qui descend du côté de » l'Ouest. Le Continent qui l'environne, monte » en pente douce, & n'offre que des rochers bas » & unis, couverts de mousse, avec peu de » plantes. L'entrée la plus aisée dans la Baie de » Nevill, est entre le Continent & l'Isle Biby, au » Sud-Ouest.

» Le 8, nous entreprîmes de visiter la Côte du » Nord; mais, en repassant les bancs de sable, » nous fûmes jettés, par la marée, sur une chaîne » de rochers, où nous crûmes notre perte iné-» vitable. Dans cette dangereuse situation, nous » dûmes notre salut aux Esquimaux de cinq ou six » canots, qui s'approcherent de nous avec des » côtes de baleines. Ils parurent fort touchés de » notre malheur, &, loin d'en tirer le moindre » avantage, ils nous rendirent d'importans ser-

Ellis.

» vices. Non-seulement ils ne s'éloignerent point, » jusqu'à ce que la marée nous eût remis à flot; » mais un vieillard, qui paraissait connaître ces » écueils, se mit devant nous avec son canot, & » nous servit de guide sur tous les bas-fonds. Ainsi, » tout ce qu'on lit du caractere de ces Peuples, » dans les Relations Françaises, & dans quelques- » unes des nôtres, ne s'accorde point avec le té- » moignage que nous sommes obligés de rendre » à leur humanité.

» Nous n'eûmes pas moins d'admiration pour » leur industrie. Au défaut de fer, leurs arcs, leurs » flèches & leurs harpons sont garnis de dents, » d'os ou de cornes d'animaux marins, dont ils » se font même des haches, des couteaux, & » d'autres ustensiles. On aurait peine à se figurer » avec quelle adresse ils savent traiter des maté- » riaux si peu convenables à ces usages. Leurs ai- » guilles sont de la même matiere : dans leurs » mains, elles servent à coudre fort proprement » leurs habits, qui ne different point de ceux des » habitans de la Baie d'Hudson. Cette ressemblance, » & celle de leurs Langues & de leurs usages, » peut faire conclure qu'ils sont originairement » d'une même Nation; mais ceux dont je parle, » sont généralement plus industrieux, plus affables » & mieux policés. Leurs femmes ne garnissent » point leurs bottines de côtes de baleines, comme

» celles des autres Esquimaux. Les bonnets diffe- Ellis.
» rent aussi pour les deux sexes : ils sont com-
» posés d'une peau de queue de buffle, qui leur
» pend sur le visage, & qui leur donne réellement
» un aspect terrible, mais qui leur est d'une ex-
» trême utilité contre diverses sortes de mouches,
» dont ils ne peuvent se garantir autrement. Cette
» coëffure, qu'on voit à leurs enfans mêmes,
» pendant que leurs meres les portent sur le dos,
» donne l'air barbare aux plus doux & aux plus
» pacifiques de tous les humains. Lorsqu'ils se
» mettent en mer pour la pêche, ils emportent
» avec eux, dans leur canot, une vessie pleine
» d'huile, dont ils boivent par intervalles, avec
» autant de délices, que nos marins boivent de
» l'eau-de-vie. Nous avons quelquefois vu, qu'a-
» près avoir vidé leur vessie, ils la tiraient
» voluptueusement entre leurs lèvres. C'est appa-
» remment l'expérience qui leur a fait reconnaître
» les effets salutaires de cette huile, dans un climat
» qui n'est jamais sans rigueur. On s'est persuadé,
» en Europe, que ces Peuples vivent sous terre
» pendant l'hiver; mais c'est une tradition absolu-
» ment fausse, & démentie par tous ceux qui ont
» visité leur pays. La plus grande partie n'est
» qu'une chaîne de rochers; &, quand le terrain
» de quelques vallées aurait assez de profondeur,
» il est constamment gelé, aussi dur que le rocher

Ellis.

» même, & peu propre par conséquent aux ha» bitations souterraines.

» Après avoir reconnu que nous devions la vie » aux Esquimaux, nous gouvernâmes vers l'Est; » &, le 9 de Juillet, nous mouillâmes devant » l'Isle des *Chevaux-Marins*, ainsi nommée de la » multitude de ces animaux, qu'on y rencontre » toujours. Comme c'est la plus orientale de celles » dont nous nous étions approchés, & la moins » visitée des Sauvages, parce qu'elle est la plus » écartée de leurs routes, il ne faut pas chercher » d'autre cause de ce prodigieux nombre de che» vaux-marins, qui s'assemblent dans un lieu si » désert, pour y faire leurs petits. La même » raison, sans doute, y amene d'immenses volées » d'oiseaux de mer.

» Le 10, nous rasâmes la Côte, entre quantité » de gros glaçons, qui flottaient autour de nous, » & nous arrivâmes à Whale-Cove, par les » soixante-deux degrés trente minutes de latitude. » Une Baie, que nous découvrîmes à l'Ouest, » nous offrit plusieurs petites Isles, d'où nous » vîmes bientôt venir vers nous quelques Sau» vages. Nous observâmes que l'abondance de la » pêche, leur faisait choisir ordinairement les Isles » les plus désertes, pour y fixer leur demeure » pendant l'été. Le Capitaine ayant souhaité de » descendre dans une des Isles, je l'accompagnai

» avec deux hommes, dans une petite chaloupe, » qui ne nous servait qu'à cet usage. A peine » fûmes-nous à terre, que nous nous vîmes en» vironnés d'une vingtaine d'Esquimaux, presque » tous femmes ou enfans, qui se promenaient pai» siblement sur la Côte, pendant que les hommes » étaient à la pêche. Le dessein du Capitaine était » de monter sur les hauteurs de l'Isle, pour y » découvrir, de cette élévation, quelque nouvelle » ouverture : les Esquimaux n'y mirent aucun obsta» cle; mais, après d'inutiles observations, qui nous » convainquirent même que la marée de la Baie » venait de l'Est, nous retournâmes à bord.

Ellis.

» Le 11, ayant remis à la voile, nous arri» vâmes le même jour, près d'une pointe, à soi» xante-deux degrés quarante-sept minutes de » latitude, d'où nous découvrîmes une large ou» verture, qui s'étendait vers l'Ouest, & que » je nommai la *Baie de Corbet.* Cependant deux » raisons nous ôterent l'envie d'y entrer; l'une, » que la marée y venait de l'Est, & l'autre, que » le Capitaine Moore crut voir le fond de la Baie. » Nous y fîmes quelque trafic avec les Esquimaux, » qui sont ici fort nombreux, & nous recueil» lîmes quantité d'eau fraîche, dans les cavités » des rochers, où elle s'amasse par la fonte des » neiges. Enfin nous retournâmes à nos vaisseaux, » que nous trouvâmes, le 13, à l'ancre dans un

Ellis.

» assez bonne rade, entre l'Isle de Marbre & le » Continent. Pendant notre absence, Smith Ca- » pitaine de la *Californie*, avait entrepris de vi- » siter la Baie de *Ranking*, qui était à quatre lieues » de leur mouillage, vers l'Ouest. Trente lieues, » qu'on y fit par différentes routes, de l'Ouest » par le Nord jusques vers l'Est, apprirent non- » seulement que cette ouverture se termine en » Baie, mais qu'elle est remplie de rochers & de » bancs de sable. Le jour même de notre retour, » les deux barques longues furent envoyées à la » découverte, le long de la côte, entre le Cap » Jalabert, par les soixante-quatre degrés quinze » minutes de latitude, & le Cap Fallerton, par » les soixante-quatre degrés quinze minutes. »

Ellis étant rentré à bord, les deux vaisseaux leverent l'ancre le 14, & la route fut dirigée vers le Nord. Tout le jour suivant, on eut à traverser des glaçons épais, qui fermant enfin le passage, obligerent les Anglais de s'amarrer aux plus gros. La mer fut libre, le 16; mais on se vit bientôt arrêté par quantité de rochers & de sables, qui s'étendent fort loin en mer, & que la derniere marée laisse à sec. Les glaces étant revenues le 18, on fut réduit à louvoyer avec beaucoup de difficulté, quoiqu'avec l'apparence de retrouver plus facilement par cette voie les deux barques, pour lesquelles on n'était pas sans inquiétude. Les

Ellis.

deux vaisseaux se séparerent même pour les chercher.

Ellis s'approcha de terre, dans la pinasse, par les soixante-quatre degrés de latitude, sous un Cap auquel il donna le nom de *Cap Fry*, à l'honneur du Chevalier Fry, un des Chefs du Comité. Dans son passage, il rencontra un grand nombre de baleines, qui se débattaient contre la côte; ce qui ne l'empêcha point de faire sonder la marée. Il trouva que le flux venait du Nord, qu'il montait sur la côte environ dix pieds, & que, dans la pleine & la nouvelle Lune, la marée était haute à trois heures. La côte est d'une pente douce; mais elle s'élève beaucoup. A quelque distance, les collines paraissaient rougeâtres & fort unies, mais absolument stériles. Dans les vallées le terrain est noirâtre, & produit une herbe assez longue, mêlée de quelques plantes, dont les unes portent des fleurs jaunes, d'autres des fleurs bleues & rouges, surtout une sorte de vesce, qui croît en abondance sur le bord des étangs. Ellis remarqua aussi plusieurs lits de sable, couverts d'une herbe de fort bon goût, qui ressemble à du mouron, & d'une grande quantité de cochléaria, un peu différent pour la forme, & d'un goût plus piquant que le nôtre. Il vit aussi plusieurs troupes de bêtes fauves qui broutaient sur les collines. A son retour, il observa, dans le passage, que l'eau était extrêmement trouble,

Ellis.

chargée de ce que les Marins nomment *pâture de baleines*, & de petites parties d'une espèce de gelée noire, à-peu-près de la grosseur de nos plus grosses mouches. L'algue-marine est ici d'une prodigieuse longueur. Ellis croit ces remarques d'autant plus singulieres que, dans un climat si rigoureux, on voit peu de végétaux sur les côtes.

Lorsqu'il fut rentré à bord, on mit à la voile pour chercher les deux barques longues, sans lesquelles on ne pouvait espérer de pousser plus loin les découvertes. La saison commençait à s'avancer; &, depuis trois jours de séparation, les deux vaisseaux ne s'étaient pas encore rejoints. Cependant ils se rencontrerent le jour suivant. Le Conseil, après une longue délibération, résolut alors que les barques longues ne feraient attendues que jusqu'au 28, & que, dans l'intervalle, l'un des deux vaisseaux ferait route au Sud jusqu'aux soixante-quatre degrés, & l'autre au Nord, jusqu'aux soixante-cinq. Entre diverses mesures qu'on prit pour retrouver les barques longues, les pinasses des deux vaisseaux furent dépêchées, avec ordre d'élever au Cap de Fry, une perche, au pied de laquelle on enterrerait une lettre qui contiendrait des instructions, & d'amarrer à demi-lieue de la côte, un gros tonneau, dans l'endroit où l'on jugea que les barques longues devaient

passer. Ce tonneau portait aussi, sous un petit pavillon, une lettre où le Cap Fry leur était donné pour rendez-vous. Ellis.

Avec ces précautions, la galiotte de Dobbs fit route au Nord, & la *Californie* au Sud. Ellis descendit à terre avec six hommes, par les soixante-cinq degrés cinq minutes, sur la côte occidentale du Welcome, pour sonder la marée. Il trouva, dit-il, qu'elle venait encore du Nord, & que le temps des hautes marées était à-peu-près le même qu'au Cap Fry, mais qu'elles montaient trois pieds plus haut, sur une perche qu'il fit dresser, avec la marque des basses eaux, pour donner plus de certitude à ses observations. Les terres different peu de celles du Cap Fry, excepté qu'elles paraissent plus élevées. Il rencontra ici, comme sous ce Cap, quantité de baleines noires: sur quoi il observe qu'on y pourrait établir une pêche d'autant plus avantageuse pour sa Nation, que le Welcome est moins embarrassé de glaces que le Détroit de Davis, ou les côtes du Spitzberg, & que l'eau y est moins profonde; « deux » points, dit-il, d'une extrême importance, & » reconnus tels par ceux qui connaissent la na» ture de cette pêche. « Il retourna le même jour » à bord. »

Le 26, la galiotte de Dobbs, ayant repris la route du Cap Fry, eut la satisfaction d'y trouver

Ellis.

la *Californie*, avec les deux barques longues ; qu'elle avait rencontrées par les soixante-quatre degrés dix minutes. Les Officiers de ces deux chaloupes rapporterent qu'à soixante-quatre degrés de latitude, & trente-deux de longitude de l'Isle de Marbre, ils avaient trouvé une ouverture, dont l'entrée avait trois ou quatre lieues de large ; mais que s'y étant avancés l'espace de huit lieues, ils lui en avaient trouvé six ou sept de largeur ; que jusques-là leur route avait été Nord-Nord-Ouest à la boussole, & que de-là il avait fallu tourner plus à l'Ouest ; qu'ayant poussé dix lieues plus loin, ils avaient trouvé que ce bras de mer se rétrecissait jusqu'à quatre lieues ; qu'ensuite ils avaient remarqué que les côtes recommençaient à s'ouvrir ; mais qu'ils avaient perdu courage en voyant que l'eau, de salée, profonde & transparente qu'ils l'avaient eue jusqu'alors, avec des côtes escarpées & des courans fort rapides, devenait plus douce, plus épaisse & moins profonde.

Ces lumieres, quoiqu'imparfaites, parurent fort importantes à l'Agent du Comité. Gardons-nous de supprimer ses réflexions. « Il est très-» vraisemblable, dit-il, que cette ouverture a de » la communication avec quelque grand lac du » Continent, qui en a peut-être avec le grand » Océan occidental. Une des circonstances que

» les Officiers des barques longues observerent » en montant, c'est que le courant du reflux était » plus fort que celui de la Tamise, pendant dix » heures des douze, quoique dans une eau de » plusieurs lieues de large. Le flux, survenant en- » suite, arrêtait tout-à-fait l'eau pour les deux » dernieres heures. En second lieu, quoiqu'on ne » puisse assurer positivement qu'il se trouve un » passage en cet endroit, je crois pouvoir dire, » avec vérité, qu'aucune apparence n'y est con- » traire. Il est vrai que le changement de l'eau » salée en eau douce paraît conclure, à la pre- » miere vue, contre le passage; mais si par hasard » cette eau n'avait été douce qu'à sa surface, » cette conclusion aurait peu de force, puisqu'on » était alors dans la saison des fontes de neiges, » dont les eaux découlaient de toutes les parties » des terres, & que par conséquent il n'était pas » plus étrange de trouver la surface de la mer » adoucie, qu'il ne l'est de voir la même chose, » après les mois pluvieux, dans la mer Baltique » & sur les côtes occidentales d'Afrique. Enfin, » quoiqu'il soit certain que le courant de la marée » venant de l'Ouest, est une preuve directe & in- » contestable de la réalité d'un passage à quelque » autre Océan, il ne s'ensuit pas que le courant » venant de l'Est soit une preuve du contraire, » puisqu'on sait que, dans le Détroit de Magellan,

Ellis.

Ellis.

» les marées des deux Océans se rencontrent de » même. D'ailleurs de fortes raisons font prévoir » que la même chose doit arriver, si l'on parvient » jamais à la découverte d'un passage au Nord-» Ouest. »

Les deux vaisseaux se trouvaient si proche du Détroit de Wager, qu'avec la certitude qu'on avait, d'un autre côté, que, dans le Welcome, la marée ordinaire vient du Nord, les deux Capitaines se crurent obligés de faire toutes les recherches possibles sur ce Détroit ; c'est-à-dire, de vérifier si c'est en effet un Détroit, ou si ce n'est qu'une riviere d'eau douce. Ils ne purent y entrer que le 29. Ce qu'on nomme le *Détroit de Wager*, est situé, par cette derniere observation, à soixante-cinq degrés trente-trois minutes de latitude, & quatre-vingt-huit dégrés de longitude de Londres. A son entrée, il a, du côté du Nord, le Cap de Montaigu, & du côté du Midi, le Cap de Dobbs. Sa partie la plus étroite, est à cinq lieues Ouest de ce dernier Cap, & n'a pas moins de cinq lieues de large. Le courant de la marée y a toute l'impétuosité des eaux d'une écluse. Ellis assure que celui des hautes marées parcourt huit à neuf lieues dans une heure. « Quand nous fûmes » arrivés, dit-il, à ce dangereux endroit, nous » ne fûmes plus maîtres de nos vaisseaux, & le » courant fit faire quatre ou cinq tours à la

»*Californie*, malgré les efforts que l'équipage fit »long-temps pour l'arrêter. On fut étonné de »l'agitation de la mer. Elle bouillonne, elle forme »des tourbillons, avec autant d'écume qu'un amas »de torrens, rompus par quantité de rochers; ce »qui ne paraît venir néanmoins que de ce que »le Canal est ici fort étroit, à proportion de la »masse énorme d'eau qu'il reçoit. Quantité de gros »glaçons, venant du Welcome, y entrerent avec »nous; &, quoique nous fussions déjà fort avancés, »ils furent tantôt poussés bien loin devant nous, »tantôt rejettés en arriere, par l'action irréguliere »des courans. Nous passâmes environ trois heures »dans cette violente situation; mais, ayant enfin »passé le Sond des Sauvages, où le Canal devient »plus large & la marée plus rapide, nous nous y »trouvâmes plus à l'aise. Ce Sond est formé par »une chaîne de petites Isles, qui s'étendent le »long de la Côte Septentrionale.»

Ellis.

Le 30, on passa le Deer Sund, qui est une assez bonne rade, neuf ou dix lieues plus haut, du même côté du Détroit. Ensuite on découvrit bientôt une retraite sûre pour les vaisseaux, entre plusieurs Isles fort élevées, & remplies de rochers, qui les peuvent mettre à couvert de tous les vents. Cet endroit fut nommé le Port *de Douglas*, à l'honneur des deux Actionnaires de ce temps. On y amarra les deux bâtimens, sur quinze à

Ellis.

dix-huit brasses d'eau; &, dans un Conseil solemnel, on délibéra sur la maniere la plus prompte de reconnaître, avec certitude, si le Canal où l'on se trouvait, était une riviere, un Détroit, ou une Baie. La conclusion fut que les vaisseaux se retireraient au Port de Douglas, & que, dès le jour suivant, les deux barques longues entreprendraient cette recherche. Cependant on résolut aussi que, pour ne pas retenir les vaisseaux plus long-temps qu'ils ne pouvaient l'être sans danger, ils feraient route en Angleterre le 25 d'Août, si les deux barques n'étaient pas revenues pour ce terme.

Les Capitaines, se chargeant eux-mêmes de l'entreprise, mirent à la voile le 31 de Juillet, chacun dans la barque longue de son vaisseau, accompagnés de quelques Officiers, & d'un nombre suffisant de matelots. C'est dans les termes d'Ellis, qu'on présente une expédition à laquelle il eut la principale part.

« Nous tînmes, avec un vent frais, la route de » Nord-Ouest à l'Ouest, jusqu'à ce que la largeur » du Canal se trouvât diminuée de dix lieues à » une. Ici, vers le soir, nous fûmes alarmés par » un bruit affreux, qui ressemblait à celui d'une » prodigieuse chûte d'eau, sans aucune marque qui » pût nous faire découvrir d'où il venait. On prit » aussi-tôt le parti de jetter l'ancre, & d'envoyer

Ellis.

» quelques hommes à terre. Je me mis du nombre. Mais, en arrivant à la Côte, nous la trouvâmes hérissée de rochers, & fort escarpée. » L'obscurité de la nuit, qui nous la déroba presqu'aussitôt, nous força de retourner à bord. » Cependant je puis dire qu'en peu d'instans » nous eûmes le plus terrible spectacle qu'on » puisse jamais s'imaginer. Des rochers immenses, » qui semblaient brisés dans leurs masses, pendaient de toutes parts sur nos têtes. Dans plusieurs endroits, des cascades d'eau tombaient » d'une crevasse à l'autre ; d'un autre côté, on » appercevait des glaçons d'une grosseur & d'une » longueur démesurées, rangés les uns à côté des » autres, comme les tuyaux des grands orgues. » Mais rien ne nous causa tant d'effroi, que » de gros morceaux de rocs brisés, que nous » vîmes à nos pieds, & qui, détachés de leurs » sommets, par la force du froid, avaient roulé » jusqu'à nous, avec une violence inexprimable.

» Nous passâmes la nuit dans une mortelle inquiétude ; &, dès la pointe du jour, nous retournâmes promptement à terre, où nous ne » fûmes pas long-temps sans découvrir que le » bruit, que nous n'avions pas cessé d'entendre, » avait été causé par la force de la marée, qui se » trouvait arrêtée dans un passage fort étroit. La

Ellis.

» masse d'eau était prodigieuse, & sa rapidité surprenante. Quoique nous fussions à cent cinquante » lieues de l'entrée du Canal, les eaux étaient » transparentes & fort salées. La marée montait » ordinairement de quatorze pieds & demi ; & » dans la pleine & nouvelle lune, la haute marée » était à six heures. Nous vîmes distinctement, » que le Canal s'ouvrait de cinq à six lieues, der- » riere la cataracte, & s'étendait de plusieurs lieues » à l'Ouest. Ce fut alors que nous conçûmes de » grandes espérances pour le passage. La premiere » difficulté était de passer la cataracte ; mais, l'ayant » tenté, nous y trouvâmes moins de danger qu'on » ne se l'était imaginé. J'en voulus courir les » premiers risques, & je la passai, dans une petite » chaloupe, pendant sa plus grande force. Bientôt » nous fûmes assurés qu'on pouvait la passer sans » péril. A demi-flux, les eaux inférieures étaient » de niveau avec les supérieures, comme à demi- » reflux, celles d'en-haut l'étaient avec celles du » dessous ; & dans ces deux positions, le passage » était facile.

» Nous vîmes paraître ici trois Américains, qui » nous aborderent avec leurs canots, & dont les » usages ne différaient point de ceux des autres ; » mais leur taille était beaucoup moins haute, & » nous remarquâmes, avec étonnement, qu'à me- » sure que nous avancions du Fort d'Yorck vers » le Nord ;

» le Nord, tout diminuait en grandeur. Les arbres » mêmes ne devinrent à la fin que des arbrisseaux. » Enfin au-delà des soixante-sept degrés de lati- » tude, nous ne vîmes plus de vestiges d'hommes. » Ces Esquimaux nous parurent un peu timides, » & nous étions vraisemblablement les premiers » Européens qu'ils eussent vus; mais, encouragés » par nos caresses, ils entrerent en commerce » avec nous. On leur fit entendre que nous avions » besoin de gibier, qu'ils appellent *tuktoa* dans » leur langue : ils retournerent promptement à la » rive, d'où nous les vîmes revenir avec une » bonne provision de diverses sortes de viandes » séchées au feu, & quelques pièces fraîches de » chair de buffle. Nous eûmes, à bon marché, tout » ce qu'ils avaient apporté.

Ellis.

» Le second jour d'Août, nous passâmes la » cataracte, au-dessus de laquelle la marée ne » montait que de quatre pieds. Les deux côtes » étaient fort escarpées, & nous ne trouvâmes » point de fond avec une sonde de cent quarante » brasses. On vit des baleines blanches & des » vaches marines. Mais nos gens n'en furent pas » moins découragés par le goût de l'eau, qui » était presque douce. Pour moi, toujours per- » suadé que cette douceur n'était qu'à la surface, » j'entrepris d'en convaincre tout le monde par

Ellis.

» une expérience fort ſimple. Une bouteille, que » je fis boucher ſoigneuſement, fut plongée à la » profondeur de trente braſſes, où le plongeur » ayant arraché le bouchon, elle ſe remplit d'eau, » que nous trouvâmes auſſi ſalée que celle de » l'Océan Atlantique; & nos eſpérances ſe rani- » merent. Mais ces flatteuſes idées durerent peu. » Le 3, vers la nuit, les eaux tomberent ſi ſu- » bitement, que, pour découvrir le lendemain » la cauſe de cette étrange aventure, nous prîmes » le parti de mouiller. A peine fut-il jour, qu'étant » deſcendus à terre, nous montâmes ſur des hau- » teurs qui n'étaient pas éloignées de la Côte, » & nous découvrîmes, avec beaucoup de regret, » que ce prétendu Détroit était terminé par deux » petites rivieres, qui n'étaient pas même navi- » gables, dont l'une venait d'un grand lac, ſitué » au Sud-Oueſt, à quelques lieues de nous. Ainſi, » toutes nos eſpérances s'évanouirent à-la-fois; » & notre ſeule conſolation fut d'avoir levé tous » les doutes, ſur la nature d'un Golfe, qui pou- » vait éterniſer les diſputes.

» Pendant vingt-quatre heures, que nous paſſâ- » mes dans cette plage, il nous vint pluſieurs » canots remplis d'Américains, qui nous appor- » terent de la chair de buffle & de ſaumon » ſéchée. Nous achetâmes, avec ces proviſions, » pluſieurs de leurs habits & de leurs arcs. Mais

» envain nous efforçâmes-nous, par nos ſignes, de » tirer d'eux quelque inſtruction ſur la mine de » cuivre, & ſur l'exiſtence d'un autre Océan du » côté de l'Oueſt. Je leur traçai un deſſein de la » Côte, auquel ils ne comprirent rien, non plus » qu'à nos queſtions. Il y avait entr'eux un homme » d'aſſez bonne mine, qui, ſans être différem- » ment vêtu, paraiſſait d'une Nation différente, » juſqu'à nous faire juger que les autres ne » l'avaient amené que pour lui donner la ſatiſ- » faction de nous voir. Moore s'imagina que ce » pouvait être quelque priſonnier, tombé entre » les mains de ces Sauvages; & faiſant réflexion » à l'envie extrême qu'ils marquaient de nous ven- » dre tout ce qu'ils avaient apporté, il ſe flatta » de pouvoir acheter cet homme, dans l'eſpé- » rance d'en tirer quelques lumieres, qui auraient » pu nous conduire plus loin. On leur offrit quan- » tité de marchandiſes, avec des ſignes qu'ils » parurent entendre; mais ils s'obſtinerent à re- » jetter toutes nos offres. Nos barques leverent » l'ancre, le 4, pour retourner vers les deux » vaiſſeaux. Un vent très-impétueux nous fit » perdre un homme, qui fut emporté d'un coup » de voile; mais nous repaſſâmes heureuſement » la cataracte, & le 7, nous rejoignîmes nos bâ- » timens. »

Ellis.

Dans le chagrin d'être revenu ſans ſuccès,

Ellis.

Thompson, Chirurgien de la galiote de Dobbs, insinua au Conseil des doutes, qui semblerent mériter de l'attention. Le temps ayant été fort couvert & la mer très-haute, pendant que les deux barques, à leur retour, passaient assez loin de la côte du Nord, était-il impossible qu'on eût passé quelque ouverture, sans l'avoir remarquée, sur-tout dans une côte fort élevée, & double même en plusieurs endroits, avec de grandes largeurs entre les montagnes. Ellis ne combattit point cette idée. « Cependant, dit-il, j'étais agité » par des motifs différens, qui étaient plutôt les » marées extrêmement hautes que nous avions » observées; car la marée, au port de Douglas, » montait de seize pieds & demi perpendiculaires, » tandis que, suivant le témoignage de Middleton, » elle ne montait que de dix pieds au Deer-Sund, » quoique situé de huit ou dix lieues plus près » du Welcome. D'ailleurs le temps des hautes » eaux arrivant même plutôt à la cataracte, quoi- » que plus avancée de quatre-vingt-dix lieues vers » l'Ouest, j'avais peine à concilier ces circonstan- » ces, sans supposer, à cet endroit, quelque » communication avec un autre Océan. Ainsi, mes » propres réflexions eurent plus de force que les » doutes du Chirurgien, pour me faire prendre » parti en sa faveur. Nous joignîmes nos argu- » mens au Conseil. Les contestations furent vives

» & finirent par la résolution de renvoyer une » des barques longues, pour visiter de plus près » la côte du Nord. Ce fut la Résolution, c'est-» à-dire, celle de la galiote de Dobbs, que le » Conseil chargea de cette recherche.

Ellis.

» Dans la même séance, ajoute Ellis, je fis » valoir quantité de fortes raisons pour établir » qu'il devait se trouver du côté du Nord, dans » la Baie que Middleton a nommée *Repulse-Bay*, » un passage à quelque autre Océan. J'observai, » par exemple, qu'à mesure qu'on avançait vers » le Nord les marées étaient toujours plus hautes, » & qu'elles arrivaient toujours plutôt; que de » même la salure & la transparence de l'eau » semblaient augmenter dans le Welcome, de » sorte qu'on voyait le fond de la mer à la pro-» fondeur de douze à quatorze brasses; que sans » cesse on rencontrait une prodigieuse quantité » de baleines sur les côtes; & qu'on y avait sou-» vent remarqué que les vents de Nord-Ouest » y causaient les plus hautes marées. De toutes » ces preuves, je conclus que l'un de nos deux » vaisseaux devait partir incessamment pour la » recherche de ce passage, tandis que l'autre con-» tinuerait la sienne & dans le parage où nous » étions, & du côté du Sud, où l'on n'avait point » encore pénétré. Mais plusieurs Membres du » Conseil s'étant vivement opposés à ma propo-

» sition, elle fut rejettée à la pluralité des voix. »

Ellis.

Le 13, Ellis, Thompson & le premier Contre-Maître, partirent dans la Résolution, pour chercher des ouvertures sur la côte du Nord. Ils rencontrerent, dans leur passage, quantité de baleines noires, & sur-tout un prodigieux nombre de vaches marines. Vers minuit, se trouvant comme enfermés entre la côte & les Isles qui la couvraient, ils jetterent la sonde, qui ne leur donna que la profondeur de trente brasses. La diminution de l'eau, qui continuait toujours, les fit mouiller sous une Isle. Le 14, ils s'avancerent à la Côte, où montant sur quelques hauteurs, ils découvrirent une ouverture qui s'étendait de plusieurs lieues au Sud-Ouest; mais ils reconnurent, en même-temps, que plusieurs lits de pierre qui la traversaient d'une rive à l'autre, & qui se montraient même en marée basse, ne leur permettaient pas d'avancer beaucoup plus loin. Au Nord de cette ouverture, ils en virent une autre, qui se terminait de même, à trois lieues de son embouchure. Rien ne s'offrant au-delà, ils retournerent le même jour à bord.

La saison n'était pas si avancée, qu'elle ne laissât le temps de tenter encore quelques recherches. On prit unanimement la résolution suivante, qui mérite d'être rapportée dans les termes du Conseil, parce qu'au jugement d'Ellis elle contient

Ellis.

plusieurs faits évidens & décisifs, qui prouvent la réalité du passage.

« Au Conseil tenu à bord de la galiote de » Dobbs, dans le port de Douglas, le 14 d'Août » 1747. Après avoir fait d'exactes recherches, » sur l'ouverture appellée communément Riviere » ou Détroit de Wager, nous déclarons l'avoir » trouvée entierement bouchée de toutes parts, » & sans communication avec aucun autre endroit » que le Welcome; & nous avons jugé, par les » marées extraordinaires, par l'étendue considé» rable, la profondeur & la salure de ses eaux, » même à cinquante lieues de son embouchure, » qu'elle doit être un bras du Welcome. D'un » autre côté, ayant trouvé que la marée monte » extraordinairement sur la côte occidentale du » Welcome, principalement ici; ne sachant point » encore d'où ces grandes eaux y arrivent, » excepté que dans tous les parages, où nous » avons observé la marée, nous avons trouvé » qu'elle suit le cours de la côte en venant du » Nord, & que les eaux les plus hautes sont » causées par les vents de Nord-Ouest; voulant » néanmoins savoir d'où elle vient, & jugeant » que la connoissance de sa direction sur la côte » orientale du Welcome pourrait nous fournir là» dessus quelques lumieres, nous avons résolu de » poursuivre nos recherches, autant que les vents

Ellis.

» & le temps nous le permettront, sur la basse côte » opposée, de même qu'à Cary Swan's nest, & » par-tout ailleurs où nous pourrons espérer quel» que lumiere pour la découverte d'un passage » au Nord-Ouest. En foi de quoi, chacun de nous » a signé son nom. »

Le 15 d'Août, l'ancre fut levée, & les deux vaisseaux sortirent du port de Douglas. En entrant dans le Wager, ils rencontrerent, dans sa partie la plus étroite, une marée très-violente, qui les y arrêta plusieurs heures, quoique la sonde portât plus de huit brasses. Le 17, à leur arrivée dans le Welcome, Ellis & *Metcalf*, second Contre-Maître, s'embarquerent ensemble pour exécuter la derniere résolution du Conseil. La nuit étant tombée avant qu'ils pussent gagner la côte, & la marée commençant à se retirer, ils se virent obligés d'attendre la marée suivante. Dans l'intervalle, leur vaisseau, qui était resté en pleine mer, tira un coup de canon à chaque demi-heure; mais entraînés, par le reflux ou par le vent, à plusieurs lieues vers le Nord, ils furent bientôt hors de la portée du bruit; cependant leurs recherches commencerent à la pointe du jour. La marée leur venait du Nord, & montait d'environ quinze pieds. Les hautes marées de la pleine & de la nouvelle lune arrivaient un peu avant trois heures, un peu plutôt qu'en pleine mer, sur la côte opposée.

« Après avoir fini nos recherches, avec une Ellis.
» ardeur qui nous avait emportés, nous com-
» mençames, dit Ellis, à sentir l'embarras que
» nous aurions à rejoindre le vaisseau. Depuis
» que nous l'avions perdu de vue, il nous
» était impossible de savoir avec certitude par
» où nous devions le suivre. Le vent était fort
» impétueux, le temps obscur & chargé de
» neige. Notre barque était petite & profonde,
» la plupart de nos gens affaiblis par le scorbut;
» en un mot notre situation était déplorable. Je
» m'efforçai d'encourager tous mes compagnons,
» en leur représentant que le meilleur parti était
» de remettre en mer, pour chercher notre
» vaisseau, & que nous ne pouvions, sans une
» folle témérité, nous arrêter sur cette côte
» affreuse, où nous n'avions pas vu la moindre
» trace d'hommes ni animaux, pas le moindre
» asyle, ni même une goutte d'eau douce. On
» se laissa persuader. Je fis remettre aussi-tôt en
» mer, pour écarter les tristes réflexions sur les
» dangers qui nous menaçaient. Le vent ne fit
» qu'augmenter; & la mer étant fort haute, nous
» prîmes tant d'eau, qu'il fallut travailler sans
» relâche à vuider la barque. Nous fîmes environ
» douze lieues dans cet état. Enfin nous apper-
» çûmes les deux vaisseaux, & nos travaux re-
» doublerent, pour nous rendre à bord. Un

Ellis.

» moment plus tard, nous perdions toute espé» rance : à peine fûmes-nous arrivés, que le vent » ayant pris une nouvelle force, la mer s'éleva » aux nues, & l'air devint si sombre, qu'on ne » découvrait ni les vaisseaux, ni la côte. Cet » orage, qui venait du Sud, nous arrêta dans le » Welcome jusqu'au 19; mais, le vent ayant » changé, nous mîmes à la voile aussi-tôt, pour » faire route vers le Sud. Il continua de nous » favoriser jusqu'au 21. Cependant nous passâmes » à peu de distance de Cary-Swan's-nest, sans » en examiner les marées; observation, néan» moins qu'on avait jugée nécessaire au dernier » Conseil. A la vue du beau temps, qui semblait » promettre quelque durée, on assembla le Conseil » à bord de la *Californie*, où l'on se déter» mina sur-le-champ à reprendre la route d'An» gleterre. »

Telle fut la fin d'une expédition dont on avait conçu de si grandes espérances dans toute l'Europe, & sur-tout dans les pays maritimes, où l'on connaît mieux qu'ailleurs la nature & l'importance de ces entreprises. En regrettant qu'elle n'ait pas eu plus de succès, Ellis se console, par l'idée qu'elle n'est pas tout-à-fait infructueuse. « Si nous » n'avons pas trouvé de passage au Nord-Ouest, il » est certain, dit-il, que loin d'en avoir découvert » l'impossibilité, ni rien qui combatte la réalité

» de son existence, nous avons rapporté, en sa » faveur, des preuves fondées sur l'évidence, » telle du moins qu'on peut l'exiger dans une » recherche de cette nature, c'est-à-dire, sur des » faits incontestables & sur des expériences bien » avérées, qui plaident ensemble pour la possi- » bilité. » Ellis.

On ne s'arrêtera point à suivre les deux vaisseaux dans leur retour, par une route connue, qui ne peut plus offrir que d'anciennes observations & des événemens ordinaires. Il suffit de remarquer qu'ils arriverent dans la rade d'Yarmouth le 14 d'Octobre 1747, après un voyage de 14 mois & dix-sept jours; mais comme leur expédition, pour la recherche du passage, est la derniere dont on ait publié le Journal, il paraît essentiel à cet article, & convenable à notre Recueil, d'y joindre ce que tant d'expériences ont fait penser de plus raisonnable sur ce grand objet.

C'est un fait reconnu sans exception que, dans tous les pays de peu d'étendue, soit Isles ou Presqu'Isles, il ne se trouve jamais de gros arbres, & qu'on n'y voit que des bois taillis ou des arbrisseaux, quoique sur le Continent, situé sous la même latitude, il y ait les plus beaux arbres du monde. De-là on peut conclure, avec certitude, que tout pays qui manque de gros bois,

Ellis.

dans un climat où l'on sait qu'il en croît abondamment, a la mer des deux côtés. Or on a vérifié que depuis la latitude de soixante-un degrés, en avançant vers le Nord, toutes les productions végétales diminuent visiblement à mesure qu'on avance, & qu'au lieu de gros arbres, on n'y voit à la fin que de fort petits arbrisseaux. D'un autre côté, il n'est pas moins certain qu'à des latitudes beaucoup plus avancées, on trouve des forêts très-étendues, où le bois est excellent & très-gros, comme en Norwège, en Suède, en Laponie, & dans toute la Russie, par ces immenses districts qui s'étendent jusqu'à la mer du Japon. S'il n'y avait point de mer au-delà de la Baie d'Hudson, & qu'il n'y eût que des terres étendues vers l'Ouest, ne devrait-on pas trouver la même abondance de bois, que dans les pays qui bordent cette Baie? Au contraire, s'il ne s'y trouve point de bois, comme on n'en peut douter sur des témoignages constans, une différence si remarquable, entre des pays situés sous le même climat, peut-elle être expliquée avec plus de vraisemblance, que par le voisinage de quelque mer occidentale? Le grand froid ne saurait être allégué, puisqu'on a su, depuis quelques années, par un ouvrage publié à Péterſbourg sous la direction de l'Académie Impériale, que plusieurs végétaux & le blé même, croissent assez bien

dans certaines parties du Kamſchatka, où le froid eſt plus vif que ſur les côtes de la Baie d'Hudſon. Ellis.

On ajoute à cette remarque, que, pendant l'hiver de 1746, que les Anglais des deux vaiſſeaux paſſerent dans leur habitation de Montaigu, ils obſerverent conſtamment que les vents de Nord-Oueſt amenaient avec eux quantité d'une petite neige, dans laquelle ils ſavaient, par expérience, que le froid de l'air hivernal convertiſſait les vapeurs qui s'élevaient des eaux ouvertes; d'où l'on croit pouvoir conclure qu'au Nord-Oueſt de ce pays, & même aſſez proche, il y a quelque groſſe maſſe d'eau, c'eſt-à-dire, quelque mer occidentale. Ces raiſons, demande Ellis, ne s'accordent-elles pas entr'elles, auſſi-bien qu'avec les opérations ordinaires de la Nature dans d'autres lieux, où l'on ſait que les mêmes cauſes produiſent les mêmes effets?

Qu'on faſſe enſuite attention à la figure du pays; & les conjectures ſe multiplieront avec un redoublement de vraiſemblance. On ſait, par l'expérience, que la plupart des terres, ſituées entre deux mers, ſont comme diviſées par une chaîne de montagnes, & que des deux côtés elles ont une pente vers les côtes. Autant que les Anglais purent l'obſerver, les pays dont il eſt queſtion préſentent cette forme, & la vue la plus étendue qu'ils eurent dans toute leur route, c'eſt-à-dire,

Ellis.

celle qu'ils se procurerent en montant la Baie de Wager, leur en parut une conviction. A l'entrée de cette Baie, le pays est bas ; mais ils le trouverent plus haut, à mesure qu'ils avançaient ; ils virent des montagnes, qui s'élevaient les unes derriere les autres : & lorsqu'ils eurent pénétré fort loin dans la Baie, ils observerent distinctement qu'il y avait de même une déclinaison réguliere vers la partie opposée. Toute cette vue ressemblait beaucoup à celle de l'Isthme Darien, qui joint ensemble les deux parties de l'Amérique.

On prétend d'ailleurs que ces observations s'accordent parfaitement avec divers témoignages des Esquimaux du Sud, qui assurent tous unanimement, dans les Comptoirs Anglais, qu'à peu de distance de leur pays, vers le coucher du soleil, il existe une grande mer, sur laquelle ils ont vu des navires, avec des hommes qui portent une longue barbe & de grands bonnets. Quelques-uns même, sans avoir jamais vu de vaisseaux Européens, ont dessiné, à Churchill, des figures de vaisseaux sur des rochers. D'autres ont apporté aux mêmes Comptoirs du sel blanc, formé, disaient-ils, par la chaleur du soleil sur les rochers des côtes de cet Océan.

Si l'on objecte que les conjectures les mieux fondées prouvent seulement que ce pays a la mer

des deux côtés, & ne décident rien pour la communication; Ellis répond qu'il serait déjà fort avantageux de pouvoir découvrir du moins un passage court par terre, d'une mer à l'autre; mais que, n'insistant point sur cette idée, parce qu'il est ici question d'un passage de mer, il se croit bien fondé à juger, non-seulement que ce passage existe, mais encore qu'il doit être court, ouvert & très-commode. Quoique cette assurance, dit-il, puisse paraître un peu hasardée, lorsqu'il n'ose désigner l'endroit précis du passage, il laisse au public le jugement de ses preuves: tout ce qu'il lui demande actuellement, est de conveuir que Christoph Colomb, en tentant la découverte du Nouveau-Monde, avait beaucoup moins de vraisemblances en sa faveur; & que dans un temps, où la Cosmographie & la Navigation étaient beaucoup moins perfectionnées qu'aujourd'hui, cet illustre Aventurier parvint glorieusement à son but. Ellis.

Les preuves d'Ellis étant presqu'entierement fondées sur la doctrine des marées, il commence par établir quelques points, qui sont généralement connus & avérés entre les Marins, sans la connaissance desquels il leur serait impossible de gouverner un vaisseau, & dont l'observation continuelle fait leur certitude, pour raisonner sur tous les cas de cette nature. En premier lieu,

Ellis.

il eſt certain que les marées viennent des grands Océans, & qu'elles entrent plus ou moins dans les mers particulieres, à proportion que celles-ci ſont plus ou moins ouvertes dans l'endroit de leur communication avec l'Océan, d'où les marées viennent. Les mers, enclavées dans des pays qui n'ont pas de communication avec l'Océan ou qui n'y tiennent que par un paſſage étroit, n'ont preſque point de marées; ou, ce qui revient au même, les marées ne s'y font preſque point ſentir. Ainſi la mer Méditerranée, dont le courant va de l'Oueſt à l'Eſt, & qui communique avec l'Océan par le Détroit de Gibraltar, n'a point de marée ſenſible: & ſi, peut-être, elle s'élève un peu par le flux, on ne s'en apperçoit point en pleine mer, à l'exception du golfe de Veniſe, où l'on ſent en effet quelque agitation, qui doit être attribuée à la longueur aſſez conſidérable de ce golfe étroit, & même aux effets des vents particuliers. C'eſt par cette raiſon, que le flux & le reflux de la mer étaient inconnus aux anciens Grecs, qui ne voyaient, au plus, que quelques irrégularités dans le courant de l'Euripe.

En ſecond lieu, cette Loi générale de la Nature, que plus la cauſe eſt proche, plus l'effet a de force, ſe fait reconnaître dans le progrès des marées, c'eſt-à-dire, qu'à moins de diſtance de l'Océan, elles ſont plus hautes & plus promptes; &

& qu'au contraire, elles sont plus basses & plus tardives dans des lieux plus éloignés. Chaque pays maritime a ses exemples : mais on cite, pour la Grande-Bretagne, *Finmouth-Bar*, où l'on a haute marée à trois heures du matin; *Spurn*, où elle vient un peu après cinq heures, en allant au Sud; & *Hall*, où elle n'arrive qu'à six heures, parce qu'il lui faut du temps pour monter l'Humber. Dans la rade d'Yarmouth, on a haute marée un peu après huit heures; à Harwich, vers dix heures & demie; à North, à midi; à Gravesand, à une heure & demie; à Londres, à trois heures après midi. De même les marées sont plus ou moins hautes, dans le même temps, sur différentes parties de la côte, suivant la distance de l'Océan. On observe encore que des vents violens, qui soufflent avec la marée, la font monter au-delà de ses bornes ordinaires; comme ils la retardent en l'abaissant, lorsque leur souffle est contraire. C'est sur des principes de cette évidence, qu'Ellis établit son opinion. Ellis.

Il fait d'abord observer que dans l'état présent de nos connaissances, c'est-à-dire, en supposant qu'il n'y ait point de communication par un passage de Nord-Ouest avec la mer du Sud, on doit regarder la Baie d'Hudson comme une mer enclavée dans les terres, telle que la Méditerranée;

Ellis.

& plus réellement même que la Baltique, parce qu'elle n'a d'autre communication avec l'Océan que par le Détroit d'Hudſon. Ellis ne ſe rend point à l'autorité de la plupart des Cartes, qui la font communiquer avec les Baies de Baffin & de Davis, & croit cette communication mal prouvée; mais quand elle le ſerait mieux, ſa thèſe n'en ſubſiſte pas moins: c'eſt que, dans la ſuppoſition qu'il n'y ait point de paſſage de la Baie d'Hudſon au Nord-Oueſt, cette Baie doit paſſer pour une mer enclavée. Cependant, en la comparant à la Méditerranée, il ne prétend point qu'elle doive être ſans marée. Elle eſt ſi large, & s'étend ſi fort de l'Eſt à l'Oueſt, que les marées y doivent être fort ſenſibles; mais il faut qu'elles répondent à leur cauſe, c'eſt à-dire, qu'elles y doivent être telles, que l'Océan peut les envoyer par le Détroit d'Hudſon, & que, s'il eſt faux qu'elles ſoient telles, il eſt abſurde de les attribuer à cette cauſe, & moins pardonnable encore d'avoir recours à des Détroits glacés ou d'autres cauſes occultes, pour décourager les recherches ſur leur véritable cauſe. Ellis ne porte pas plus loin ſes prétentions, & juge qu'il ne demande rien qu'on puiſſe lui refuſer. Enſuite, allant à ſon but: on avait regardé, dit-il, comme un point fort néceſſaire d'examiner la marée à Cary-Swan's-neſt; &, dans le dernier voyage, le Conſeil en avait pris la réſolution.

Ce parage eſt proche de la Baie d'Hudſon ; & tout le monde convient que ſi les marées venaient de l'Océan par cette voie, elles devraient y être plus hautes qu'en tout autre lieu. Cependant ces obſervations furent négligées ; & l'on doit s'en rapporter à celles de Fox, qui, ſuivant les termes de ſa Relation, y ſonda la marée, & trouva qu'elle montait de ſix pieds. Ellis compare cette obſervation avec les ſiennes. Dans une Iſle, à ſoixante-deux degrés deux minutes de latitude, il trouva que la marée montait de dix pieds. Sur la côte de Welcome, par les ſoixante-cinq degrés, la ſonde lui donna treize pieds. Au Nord du même lieu, elle lui en donna dix-ſept. La concluſion eſt évidente : c'eſt, dit il, que cette marée ne pouvait venir de l'Océan par le Détroit d'Hudſon ; car ſi les marées de ces latitudes étaient venues de l'Océan, elles auraient dû être proportionnellement plus baſſes qu'à Cary-Swan's-neſt ; &, comme elles ſont au contraire, beaucoup plus hautes, le long du Welcome, l'expérience & le bon ſens ſont également bleſſés de la ſuppoſition, qu'une marée qui viendrait de ſi loin, qui remplirait tant de Baies dans ſon cours, & qui rencontrerait tant d'obſtacles, s'élevât toujours à meſure qu'elle avancerait.

Ellis.

Mais ce qui paraît donner à ce raiſonnement la force d'une démonſtration, ce ſont les obſer-

Ellis.

vations qu'on a faites sur la hauteur de la Mer Atlantique, avant qu'elle entrât dans la Baie d'Hudson : on a trouvé qu'elle y monte de cinq brasses, au lieu qu'un peu au-dessous, dans la Baie même, elle monte à peine de deux brasses. Ellis croit cette preuve si forte, que l'évidence, dit-il, ne peut être portée plus loin. En vain, pour combattre les partisans d'une communication avec la mer du Sud, en s'exemptant de la nécessité d'attribuer les marées du Welcome à la communication de l'Océan Atlantique, supposera-t-on un Détroit inconnu, qui vient de la Baie de Baffin dans celle d'Hudson. Rien n'oblige d'admettre une supposition sans preuves, qui n'est même soutenue, comme on le verra bientôt, par aucune vraisemblance.

Ellis passe ensuite au temps & à la direction des hautes marées. Après avoir établi que leur seule hauteur prouve assez qu'elles ne peuvent venir de la mer Atlantique par la Baie d'Hudson ; les recherches, dit-il, doivent être poussées jusqu'à découvrir leur source. Dans les observations qu'il fit, par soixante-deux degrés deux minutes, il trouva que le flux venait du Nord, & que la plus haute marée était à cinq heures. Au Cap Fry, par les soixante-quatre degrés trente minutes, il observa que la marée venait du Nord, en suivant la direction de la côte, & qu'à la nouvelle & à la pleine

lune, le temps des hautes eaux était à trois heures. Il fit les mêmes obſervations à la latitude de ſoixante-cinq minutes, & le flux y venait du Nord. S'il y a, dit-il, quelque choſe à conclure de la direction & du temps, la marée, dans ces parties de la Baie d'Hudſon, vient évidemment du Nord ou du Nord-Oueſt, & ne peut venir de l'Océan Atlantique; car, dans cette derniere ſuppoſition, les hautes eaux arriveraient de plus en plus tard, à meſure qu'on monterait en latitude : & c'eſt préciſément le contraire, qui fut vérifié. Il y a beaucoup d'apparence que l'idée d'une communication avec quelque mer ſeptentrionale, par la Baie de Baffin & par le Détroit de Davis, eſt née d'abord de cette direction, & qu'enſuite l'ignorance l'a fait prévaloir. Elle était excuſable autrefois, lorſque cette Baie était moins connue; mais aujourd'hui, que toutes ſes parties ont été ſi ſoigneuſement viſitées, il n'eſt plus permis de tenir le même langage, & moins encore d'imaginer des Détroits gelés ou inconnus.

Ellis.

Ellis va plus loin: il entreprend de prouver, par des faits inconteſtables, que les marées ne peuvent venir de la Baie de Baffin, ni du Détroit de Davis. Nous ſommes certains, dit-il, que, dans le premier de ces deux parages, la marée monte à peine de ſix pieds; & Baffin aſſure lui-même qu'elle ne monte pas plus de huit ou neuf pieds

Ellis.

dans le Détroit de Davis, où il ajoute que le flux vient du Sud. Or, s'il est vrai que toutes les marées, en s'éloignant de l'Océan, qui est leur source, diminuent par degrés, à mesure qu'elles remplissent les baies & les golfes qui se trouvent sur leur passage, il n'est pas moins clair, qu'en supposant que la marée montât de trois brasses dans la Baie de Baffin, & que cette Baie communiquât avec le Welcome, les eaux du Welcome n'en pourraient monter même d'une brasse; sans quoi, l'effet serait non-seulement plus grand qu'il ne pourrait être produit par la cause, mais plus grand que la cause même. Ellis ajoute que, suivant toutes les Relations qu'on a des mers septentrionales, telles que toutes les côtes de la Nouvelle-Zemble, du Spitzberg & du Groënland, les marées y sont plus basses qu'on ne les a trouvées dans le Welcome: d'où il conclut qu'il faut rejetter absolument tous les principes établis par le savoir, & confirmés par l'expérience, ou renoncer à l'idée que les marées puissent venir du Détroit de Davis par la Baie de Baffin, dans la partie septentrionale de la Baie d'Hudson.

Ces argumens, dira-t-on, sont négatifs, & ne prouvent pas directement une communication de la Baie d'Hudson avec la mer du Sud. Pour réponse à cette objection, Ellis prie d'abord ses Lecteurs de jetter un coup-d'œil sur la Carte de

ces contrées, & de juger par eux-mêmes si la marée, ne venant pas de l'Océan Atlantique, ni de quelqu'autre mer septentrionale, peut avoir une autre source que la mer du Sud; & si, dans cette supposition, elle ne doit pas venir par quelque passage situé au Nord-Ouest. Ensuite, pour comble de preuves, il en apporte une, qu'il croit de la derniere évidence: c'est un fait, certifié, dit-il, par tous les membres du conseil dans sa propre expédition, que les vents du Nord-Ouest causent les plus hautes marées sur toutes ces côtes. Or ce fait, qu'il donne pour incontestable, prouve évidemment que ces hautes marées ne sauraient venir de l'Océan Atlantique par le Détroit d'Hudson: car, venant de ces cotés, elles seraient à leur plus grande hauteur par un vent de Sud-Est; suivant le principe, qu'un vent, qui souffle dans la même direction que la marée, la fait monter; & venant du côté du Détroit, le vent de Nord-Ouest, loin de faire avancer & monter, les retarderait & les baisserait plutôt, comme opposé à leur direction. L'expérience prouve le contraire. Ainsi, l'on doit conclure que la marée vient de quelque mer occidentale, d'autant plus qu'on ne peut expliquer autrement, pourquoi le vent, qui souffle de ce côté, cause les plus hautes marées.

Ellis.

On objecterait envain que l'Océan occidental, ou la mer du Sud, étant situé derriere ces grandes

Ellis.

régions, il eſt naturel que le vent de Sud-Eſt cauſe les plus hautes marées, en pouſſant des flots contre la côte qui lui eſt oppoſée. Cet argument mérite peu d'attention. Les plus hautes eaux ſont cauſées par le vent qui ſouffle dans la même direction que la marée, & cela dans quelque direction que ſoit la côte où la marée monte; parce que ce vent amene avec lui une grande quantité d'eau, qui ſeule peut faire monter la marée. On en a, tous les jours, des exemples ſur la côte orientale d'Angleterre, où, quoique la mer Germanique ſoit ſituée vers l'Eſt, les vents de Nord-Oueſt cauſent néanmoins les plus hautes marées, parce que le vaſte Océan, d'où elles viennent, eſt ſitué du même côté. Ellis croit l'objection ſi bien levée par un fait connu de tous les marins, qu'il la fait même tourner en faveur de ſon opinion: ſi par exemple, dit-il, on choiſiſſait quelque juge habile & déſintéreſſé, & qu'en lui préſentant une Carte de la Baie d'Hudſon, avec un paſſage ouvert au Nord-Oueſt, on lui demandât quel vent y doit cauſer les plus hautes marées, il répondrait, ſans aucune incertitude, que ce doit être le vent de Nord-Oueſt. Ainſi, comme c'eſt un fait conſtant, que le vent de Nord-Oueſt cauſe les plus hautes marées des deux côtés de la Baie, Ellis en tire une nouvelle preuve que ces marées viennent de l'Océan occidental, qu'on nomme communément la *Mer du Sud*.

A ces argumens, il en ajoute plusieurs autres d'une nature différente. Le premier est tiré de la transparence & de la salure de l'eau, dans le Welcome. Lorsqu'on observa la marée au Cap Fry, on voyait le fond de la mer, à la profondeur d'onze brasses, ou soixante-six pieds : or tout le monde sait que la profondeur, la transparence & la saluré, sont incompatibles avec l'idée d'une mer troublée par des décharges de rivieres, des neiges fondues & des pluies, & qu'elles prouvent, sans réplique, la communication avec quelqu'Océan. Ellis tire un autre argument des courans violens, qui tiennent l'eau nette & débarrassée de glaces. C'est, dit il, un fait avéré, que la partie septentrionale de la Baie est entierement ouverte & sans glaces, pendant que la méridionale en est couverte ; c'est-à-dire, qu'on rencontre fort peu de glaces à la latitude de soixante-quatre ou soixante-cinq degrés, & que la mer en est chargée par les cinquante-deux & les cinquante-trois. Or il est impossible d'expliquer ces courans violens qui traversent la Baie, s'ils ne viennent de quelque mer occidentale. Un troisieme argument est tiré du nombre des baleines qu'on observe ici, sur-tout vers la fin de l'été, qui est le temps où tous les poissons de cette espèce se retirent dans des climats plus chauds. On en peut conclure qu'elles passent ici par la même raison ; & par conséquent qu'il se

Ellis.

Ellis. trouve ici quelque paſſage qui conduit, non à l'Océan ſeptentrional, mais à l'occidental, c'eſt-à-dire, à la mer du Sud. Dans ce cas, dit Ellis, l'inſtinct de ces animaux eſt un guide, qui ne trompe jamais.

Mais ſi la réalité d'un paſſage eſt aſſez prouvée; dans quel endroit peut-on raiſonnablement le ſuppoſer? & ſur quels fondemens le croit-on court, ouvert & commode? On répond d'abord à la ſeconde de ces deux queſtions, parce qu'elle conduir à l'éclairciſſement de la premiere. Il paraît très-vraiſemblable que le paſſage n'eſt pas fort avancé vers le Nord; car on ne voit ni dans le Welcome, ni dans Repulſe-Bay, ces montagnes ou ces accumulations de glaces, qu'on rencontre ordinairement dans la Baie des Ours blancs, dans le Golfe de Lumley, dans la Baie de Baffin, & dans le Détroit de Davis, qui, par cette raiſon même, ſemblent appartenir à quelqu'autre Continent, ſous le Pôle, ou contigu au Pôle. Quelque part que le paſſage puiſſe être ſitué, diverſes raiſons prouvent qu'il doit être court: 1.° On ne trouve point de groſſes rivieres ſur la côte occidentale de la Baie d'Hudſon: elles ſont, au contraire, petites & faibles; preuve directe qu'elles ne viennent pas de bien loin, & que par conſéquent les terres, qui ſéparent les deux mers, ne ſont pas d'une grande étendue. 2°. La force & la régularité des marées

formenr un argument des plus plausibles; car par-
tout où le flux & le reflux observent à-peu-près Ellis.
des temps égaux, avec la seule différence qui est occasionnée par le retardement de la lune dans son retour au méridien, c'est une marque certaine de la proximité de l'Océan d'où ces marées viennent. On ajoute, pour derniere raison, le passage des baleines. Si l'on considere dans quelle saison elles passent ici en fort grand nombre, on ne conçoit point qu'elles puissent avoir le temps d'arriver dans des climats plus chauds, par un chemin qui ne serait pas fort court. Tous ces argumens se prêtent une force mutuelle. Si le passage n'est par fort avancé vers le Nord, & s'il est fort court, on peut en inférer qu'il doit être ouvert & commode; ce qui se confirme encore par les courans rapides qu'on observe dans ces parages, & qui ne permettent point aux glaces de s'y arrêter. Il paraît même aisé, dit M. Ellis, de prouver par de fortes conjectures, qu'il y a plusieurs passages différens qui communiquent les uns avec les autres. Fox a soutenu que la mer y devait être ouverte, comme au Cap *Fin-marke*, & ses raisons subsistent encore.

Où le passage est-il donc situé? Ellis, retenu par l'exemple de plusieurs personnes célèbres, qui se sont trompées plus d'une fois sur ce point, n'ose donner ici que le nom d'espérances à ses conjectures. Premierement, il en a conçu de grandes sur le

Ellis.

rapport qu'on lui a fait d'un golfe considérable, qu'il a nommé *Chesterfield*, par les soixante-quatre degrés. Ceux qui avaient fait dans ce lieu des observations sur la marée, lui rendirent témoignage que le reflux y venait de l'Ouest avec beaucoup de rapidité, pendant huit heures, & qu'il ne remontait que pendant deux heures, avec un mouvement incomparablement plus faible. Ils ajouterent qu'à quatre-vingt-dix lieues de l'embouchure, l'eau, quoique plus douce que celle de l'Océan, avait néanmoins un degré considétable de salure. S'il n'y avait point de passage dans ce golfe, & que l'eau, descendant pendant huit heures, à raison de six lieues par heure, ne montât que pendant deux heures, à raison de deux lieues pour chacune, elle aurait dû se trouver parfaitement douce : car l'eau salée ne montant que pendant deux heures, il n'en aurait pas dû descendre après deux heures de reflux, quand il aurait été aussi faible que le flux; mais, comme il était beaucoup plus rapide, l'eau devait être douce, même avant les deux heures. Il est certain que si l'on y avait vu venir la marée de l'Ouest, il n'aurait rien manqué à la preuve du passage; mais elle y venait de l'Est; ce qui ne prouve rien néanmoins contre lui, puisqu'on lit, dans la Relation de Narborough, que la marée, venant de l'Est, monte à la moitié du Détroit de Magellan, où elle

rencontre une autre marée, qui vient de l'Oueſt ou de la mer Pacifique. Ellis.

Un ſecond endroit, où l'on peut eſpérer de découvrir le paſſage, eſt Repulſe-Baie. Les raiſons qui doivent entretenir cette eſpéranee, ſont auſſi la profondeur, la ſalure & la tranſparence de l'eau, jointes à la hauteur des marées qui viennent de ce parage. Ellis, toujours renfermé dans les bornes qu'il s'impoſe, regarde la Baie d'Hudſon comme un labyrinthe, où l'on entre par le Détroit du même nom. Ce qu'on y cherche, dit-il, eſt une iſſue de l'autre côté. On ſe flatte du ſuccès, en allant, comme à tâtons, d'un eſſai à l'autre; méthode extrêmement pénible, & qui demande une patience infatigable. Cependant, ſi l'on erre dans ce labyrinthe, ce n'eſt pas abſolument ſans guide: la marée, comme un autre fil d'Ariane, ſemble y conduire un Voyageur par tous les degrés, & doit l'en faire ſortir. Or, comme elle monte conſidérablement dans le Repulſe-Bay, & qu'elle y entre du côté du Nord, on a toutes les raiſons du monde d'y tenter de nouvelles recherches.

Enfin, le zélé Anglais concluait par ce raiſonnement, qui lui paraît déciſif. Depuis une longue ſuite d'années, qu'on ſe flatte de trouver un paſſage au Nord-Oueſt, & qu'on a fait quantité d'expéditions pour le chercher, il eſt vrai qu'on n'eſt

Ellis. pas encore parvenu à le découvrir : mais, jusqu'à présent, on n'a fait aucune découverte qui puisse combattre, avec quelque force, les argumens par lesquels on en prouve la réalité ; & toutes les connaissances qu'on s'est procurées par tant d'entreprises, servent, au contraire, à la confirmer.

Phips. Le dernier voyage au Pôle est celui du Capitaine Phips, en 1773, qui ne réussit pas mieux que les autres. Son Journal, qu'il a fait imprimer, est composé particulierement pour les Savans & pour les Navigateurs. Il contient une nomenclature latine des plantes du Spitzberg, des épreuves sur différentes machines nautiques & astronomiques, de nouvelles expériences sur les gardes-temps & les montres marines, pour découvrir la longitude en mer, des observations sur l'accélération du pendule ; enfin un exposé des procédés du Docteur Irving pour dessaler l'eau de la mer par distillation, & une comparaison de sa méthode avec celle de M. Poissonnier. Tous ces morceaux précieux méritent d'être lus dans l'Ouvrage même par les personnes assez instruites pour s'intéresser à ce genre de connaissances. Nous nous bornons ici, suivant notre usage, à ce qui est à la portée du plus grand nombre de lecteurs, & nous laissons parler l'Auteur lui-même.

« La découverte d'un passage au Nord-Est n'oc» cupait plus les Navigateurs, & l'on ne pensait

Phips.

» point à acquérir des lumieres ſur ce point de » Géographie, très-important par ſes conſéquences » pour un peuple maritime & commerçant ; depuis » 1615, on avait ceſſé toutes les recherches ſur cet » objet ; & ce qu'il y a de remarquable, c'était le » ſeul dont le Roi de la Grande-Bretagne ne ſe fût » jamais occupé ; lorſqu'en 1773, le Comte de » Sandwich, en conſéquence d'une demande que » lui avait faite la Société Royale de Londres, » préſenta à Sa Majeſté, au commencement de » Février, le projet d'une expédition dont le but » était d'examiner juſqu'où la navigation vers le » pole Boréal était praticable. Sa Majeſté voulut bien » ordonner qu'on l'entreprît ſur-le-champ, & elle » accorda tous les encouragemens & tous les ſecours » qui pouvaient en aſſurer le ſuccès.

» Dès que j'entendis parler de cette réſolu- » tion, j'offris mes ſervices à l'Amirauté, & on » me fit l'honneur de me charger de la con- » duite de cette entrepriſe. Ce voyage deman- » dant un ſoin particulier dans le choix & l'équi- » pement des vaiſſeaux : on nomma le *Race-horſe* » & la *Carcaſſe*, comme étant les plus forts & par » conſéquent les plus propres pour les mers où » il fallait naviguer. Comme il était probable que » cette expédition ne pourrait pas s'achever ſans » rencontrer beaucoup de glaces, il fallut les ren- » forcer & y faire quelqu'autre préparation ; on

Phips.

» les remit donc sur le chantier pour les disposer
» de la maniere la plus convenable. L'équipage
» du *Race-horse* fut fixé à quatre-vingt-dix hommes,
» & on se départit du nombre ordinaire, en nom-
» mant une plus grande quantité d'Officiers & en
» enrégistrant des hommes faits, à la place des
» mousses qu'on embarque communément.

» On me permit de recommander à l'Amirauté
» les Officiers que j'aurais envie de prendre avec
» moi, & pendant le voyage, j'ai eu le bonheur
» de reconnaître, par les grands secours que m'ont
» procuré leur expérience & leurs lumieres, que
» je ne m'étais pas trompé dans la bonne opinion
» que j'avais conçue d'eux. Deux Maîtres de bâ-
» timens Groënlandais furent employés comme
» Pilotes dans chaque vaisseau. Le *Race-horse* prit
» à bord de nouvelles poupes doubles, faites par
» M. Lole, suivant la méthode perfectionnée du
» Capitaine Bentinck, & nous les avons trouvées
» très-bonnes. Nous nous sommes servis aussi, avec
» le plus grand succès, de l'appareil du Docteur
» Irving pour dessaler l'eau de la mer. On fit quel-
» ques petits changemens fort utiles dans l'espèce
» de provisions dont on fournit ordinairement
» les vaisseaux; chaque navire reçut un surcroît
» de liqueurs fortes, & on laissa à la discrétion
» des Commandans le soin de distribuer ce sur-
» plus, lorsque des fatigues extraordinaires ou la

rigueur

» rigueur du temps le rendraient nécessaire. On » embarqua d'ailleurs sur chacun des bâtimens » du vin pour en servir aux malades. Nous prîmes » à bords de gros habits de réserve, pour en don- » aux matelots, lorsque nous serions arrivés dans » ces latitudes avancées, où les premiers Naviga- » teurs nous avaient appris que nous éprouverions » un froid excessif. L'Amirauté prévit que l'un » des vaisseaux, & peut-être les deux, seraient » sacrifiés dans ce voyage; c'est pourquoi on donna » au *Race-horse* & à la *Carcasse*, un assez grand » nombre de bateaux & d'une grandeur assez con- » sidérable, pour qu'à tout événement les équi- » pages pussent se sauver. En un mot, on nous » accorda tout ce qui pouvait servir au succès de » l'expédition, & contribuer à la sûreté, à la » santé & au bien-être de ceux qui l'entrepre- » naient.

Phips.

» Le Bureau des Longitudes engagea M. Israël » Lyons à s'embarquer avec nous, pour faire des » observations astronomiques. Sa réputation dans » les Mathématiques était trop bien établie, pour » qu'il eût rien à gagner en entreprenant un » voyage dans des climats qui lui offraient si peu » d'occasions d'exercer ses connaissances. Le même » Bureau lui fournit tous les instrumens qu'on » imagina pouvoir être utiles pour les observa-

Phips.

» tions & les expériences. La Société Royale eut » la bonté de me donner des instructions sur les » recherches que j'aurais occasion de faire sur la » Physique. Indépendamment des lumieres que » je dois à ces Corps savans, plusieurs particuliers » ont bien voulu me communiquer leurs idées; » & c'est avec plaisir que je cite ici M. d'Alem- » bert. Il m'a envoyé un petit Mémoire qui, pour » la précision, l'élégance, le choix des objets in- » téressans qu'il me recommandait d'examiner, » aurait fait honneur à tout écrivain dont la ré- » putation ne serait pas déjà établie sur des fon- » demens aussi solides que celle de ce savant Phi- » losophe. J'ai reçu d'amples instructions de » M. Banks pour les objets d'Histoire naturelle, » & c'est à l'aide de ses lumieres que j'ai décrit » les productions de Spitzberg. C'est un plaisir » pour moi de pouvoir, à cette occasion, m'ho- » norer de l'amitié qui m'attache depuis si long- » tems à lui. »

Ici commence le Journal nautique de M. Phips dont la sécheresse rebuterait tous les Lecteurs, & qui ne contient d'ailleurs rien de remarquable. Il s'avança jusqu'au quatre-vingtieme degré, & c'est vers cette latitude qu'il lui arriva la même chose qu'à Heemskerke : son vaisseau fut surpris par les glaces & resta long-tems dans cette situation. Il faut l'entendre lui-même.

« Le 30 Juillet, le temps était entierement » calme & d'une clarté remarquable. Je découvris beaucoup de glace au Nord-Eſt parmi des » Iſles; mais il y avait auſſi une eau profonde » entre les maſſes, ce qui me fit eſpérer que lorſqu'il s'éléverait une briſe, je pourrais percer au » Nord par ce côté. Phips.

» Nous avançâmes un peu au Nord & à l'Eſt. » A midi, ſuivant une obſervation, nous étions » par les quatre-vingt degrés trente-une minutes » de latitude. A trois heures de l'après-midi, » nous étions aux dix-huit degrés quarante-huit » minutes de longitude Eſt, parmi les Iſles & dans » les glaces, ſans apparence de trouver une ouverture. Entre onze heures du ſoir & minuit, » j'envoyai le maître (M. Crane) dans un bateau » à quatre rames au milieu des glaces, pour voir » ſi le petit bâtiment pourrait les traverſer, & ſi » le vaiſſeau en forçant de voiles, viendrait enfin » à bout de s'ouvrir plus loin un paſſage. Je lui » ordonnai en même tems, s'il pouvait gagner » la côte, de gravir ſur une des montagnes, afin » de découvrir ſi l'on appercevait les extrémités » de la glace à l'Eſt & au Nord. A cinq heures » du matin, la glace nous environnant de toutes » parts, nous mîmes dehors nos ancres à glace, » & nous amarrâmes le long d'une des grandes » maſſes. Le Maître revint entre ſept & huit heures,

Phips.

» accompagné du Capitaine Lutwidge qui l'avait » joint à terre. Ils avaient monté tous deux sur » une haute montagne, d'où leur vue s'étendait à » l'Est & au Nord-Est l'espace de dix ou douze » lieues, sur une plaine continue de glace unie, » & qui n'avait d'autres bornes que celles de l'ho- » rizon. Ils découvrirent une terre qui s'étendait » au Sud-Est, & qui est marquée dans les Cartes » Hollandaises, sous la forme de plusieurs Isles. » Ils remarquerent que la grande masse de glace, » que nous avions côtoyée de l'Ouest à l'Est, était » jointe à ces Isles, & que de-là elle touchait à » ce qu'on appelle *la Terre Nord-Est*. La glace » avait gagné de l'étendue & de la solidité pen- » dant leur voyage; en revenant, ils furent obligés » souvent de traîner leur chaloupe sur cette glace » pour arriver à d'autres ouvertures. Le temps » était d'une sérénité & d'une douceur extrême; » il est rare de voir un Ciel aussi clair. La scène » qui s'offrait à nos yeux était très-pittoresque; » les deux vaisseaux se trouvaient en calme dans » une grande Baie; on appercevait, entre les Isles » qui le formaient, trois ouvertures & quelques » courants d'eau. Cette Baie était par-tout entourée » de glace, aussi loin que pouvait s'étendre la vue; » il n'y avait pas un souffle d'air; la mer était par- » faitement unie; la glace était couverte de neige, » basse & par-tout égale, si l'on en excepte un

» petit nombre de morceaux brisés près des bords; » les mares d'eau qu'on découvrait au milieu de ces » gros morceaux de glace, étaient recouvertes aussi » d'une glace plus légere & plus récente.

Phips.

» Le 31, à neuf heures du matin, ayant une » brise légere, de l'Est, nous abattîmes au large, » & nous tâchâmes de forcer le passage à travers » la glace. A midi, cette glace était si dure & » si bien fermée, que, ne pouvant continuer » notre route, nos amarrâmes une seconde fois » sur la glace. L'après-midi, nous remplîmes nos » futailles d'une eau douce de glace, que nous » trouvâmes très-pure & très-bonne. La *Carcasse* » nous suivit, & fut arrêtée par la même masse » que nous. Cette glace avait huit verges dix » pouces d'épaisseur à une extrémité, & sept verges » onze pouces à l'autre. Nous eûmes calme la » plus grande partie du jour; le temps fut très-» beau; la glace, qui s'étendait & s'affermissait » de plus en plus, entourait, de tous côtés, les » deux vaisseaux. On ne découvrit point d'ouver-» ture nulle part, excepté un trou d'environ un » mille & demi de large, entre les deux bâti-» mens. Nous complétâmes nos provisions d'eau: » l'équipage joua, & s'amusa tout le jour sur la » glace. Les Pilotes se trouvant beaucoup plus » au Nord qu'ils n'avaient jamais été, & la

Phips.

» saison s'avançant, ils commencerent à s'alarmer » sur notre situation.

» Le premier Août, la glace faisait sans cesse » des progrès; il ne restait pas alors la plus petite » ouverture. Le *Race-horse* & la *Carcasse* étaient à » moins de deux longueurs de vaisseaux l'un de » l'autre, séparés par la glace, & n'ayant pas de » la place pour revirer. La glace était la veille unie » par-tout, & presqu'au niveau de la surface de » la mer; mais alors les morceaux s'étaient em- » pilés les uns sur les autres, & formaient en » beaucoup d'endroits, une espèce de montagne » plus haute que la grande vergue. A midi, notre » latitude, mesurée par deux observations, était » de quatre-vingt degrés dix-sept minutes.

» Le 2, temps pluvieux & d'une brume épaisse; » le vent frais de l'Ouest; les glaces autour du » vaisseau, étaient un peu plus flottantes que la » veille; mais, à chaque instant, elles venaient » se choquer & s'arrêter contre nos bâtimens; de » sorte que, sans un vent frais de l'Est ou du » Nord-Est, il n'y avait aucune probabilité que » nous pussions jamais en sortir. On n'apperce- » vait pas un seul endroit où la mer fût ouverte, » si ce n'est un petit coin vers la pointe occiden- » tale de la terre Nord-Est. Les sept Isles, la » terre Nord-Est & la mer glacée, formaient

» presqu'un bassin ; l'on n'y voyait que quatre » pointes ouvertes, par où la glace pût s'écouler, » si un vent favorable venait par hasard à le » rompre. Phips.

» Le 3, le temps fut très-beau, clair & calme ; » nous remarquâmes que les vaisseaux avaient dé- » rivé fort loin à l'Est ; la glace était beaucoup » plus dure que les jours précédens, & le passage » par où nous étions venus de l'Ouest, fermé ; » nous ne voyions la mer ouverte ni de ce côté, » ni d'aucun autre. Les Pilotes ayant témoigné le » desir de reculer en arriere, s'il était possible, » les deux équipages se mirent à l'ouvrage à cinq » heures du matin, pour couper un passage à » travers la glace, & touer les deux vaisseaux à » l'Ouest, à travers les deux petites ouvertures. » Nous trouvâmes que la glace était très-pro- » fonde, & nous en sciâmes quelquefois des pièces » qui avaient douze pieds d'épaisseur. Ce travail » dura tout le jour, mais sans aucun succès ; » malgré tous nos efforts, nous ne remorquâmes » pas les bâtimens à plus de trois cens verges » à l'Ouest à travers la glace, & en même-temps » un courant les avait fait dériver fort loin au » Nord-Est & à l'Est, ainsi que la masse de glace » à laquelle ils étaient pris ; ce même courant » avait d'ailleurs chassé de l'Ouest, entre les » Isles, les glaces flottantes ; elles y étaient

» entassées & aussi fermes que la grande masse.

Phips. »Le 4, calme tout plat jusqu'au soir, lorsque » nous conçûmes quelque espérance d'un petit » vent qui s'éleva à l'Est; mais il ne dura pas » long-temps, & il ne nous fut d'aucun avantage. » Le vent était alors au Nord-Ouest, avec une » brume très-épaisse, & le vaisseau chassait à l'Est. » Les Pilotes semblaient craindre que la glace ne » s'étendît très-loin au Sud & à l'Ouest.

» Le 5, comme il devenait à chaque instant » moins probable que l'on pût dégager les vaisseaux, & que la saison était déjà fort avancée, » il fallait se hâter de prendre une résolution sur » les moyens qu'on employerait pour sauver les » équipages. La position des bâtimens nous empêchait de découvrir quel était l'état de la glace » à l'Ouest; ce qui devait, en grande partie, influer sur le parti qui nous restait à prendre. » J'envoyai M. Walden, un des Officiers de poupe, » & deux Pilotes, sur une Isle qui était à environ deux milles, & que j'ai appellée dans les » Cartes, *Isle de Walden*; je les chargeai d'examiner attentivement, si la mer était ouverte de » quelque côté.

» Le 6, M. Walden & les deux Pilotes revinrent le matin, & rapporterent que la glace, » quoique fermée entierement tout autour de » nous, était ouverte à l'Ouest le long de la pointe

Phips.

» par où nous étions venus. Ils ajouterent que, » lorsqu'ils étaient sur l'Isle, ils avaient eu un » vent très-frais de l'Est, quoique nous eussions » eu presque calme, tout le jour, à l'endroit où » étaient les vaisseaux. Cette circonstance affaiblit » considérablement les espérances que nous avions » conçues jusqu'alors, de pouvoir sortir de la Baie » au premier vent d'Est. Nous étions dans une » cruelle alternative; il fallait attendre patiem- » ment, si un bon temps ne rechasserait pas les » vaisseaux en pleine mer, ou bien il fallait sauver » nos équipages dans les chaloupes. Le *Race-horse* » & la *Carcasse* avaient dérivé jusques dans un » bas-fond, où nous n'avions que quatorze brasses » d'eau. Si la cale, ou la glace qui s'était atta- » chée aux vaisseaux, venait à prendre fond, ils » étaient infailliblement perdus, & il est probable » qu'ils auraient chaviré. D'un côté, nous ne » devions pas abandonner trop précipitamment » l'espoir de dégager les vaisseaux; & de l'autre, » nous ne pouvions nous y livrer, que lorsqu'il » ne nous resterait plus aucun autre moyen de » délivrance. Comme nous n'avions point de havre » ni de port pour les y retirer, en les laissant là » pendant l'hiver, il n'y avait point d'apparence » qu'ils pussent encore servir au printemps: nous » avions très-peu de provisions pour cette entre- » prise, si d'ailleurs on pouvait l'exécuter; & en

Phips.

» ſuppoſant, ce qui nous ſemblait impoſſible ; » que nous puſſions nous réfugier ſur les rochers » les plus proches, & y dreſſer quelques huttes » ou cabanes, afin d'être en état d'y paſſer l'hiver, » nous étions alors dans un parage qui n'eſt point » fréquenté par les Navigateurs, & où des vaiſ- » ſeaux n'ont jamais entrepris de venir ; les mêmes » difficultés, par conſéquent, ſubſiſteraient tou- » jours l'année ſuivante, ſans avoir les mêmes » reſſources ; le reſte des équipages, ſuivant » toute apparence, ſerait malade à cette époque ; » nous n'aurions plus de proviſions ; la mer ne » ſerait pas ſi ouverte, parce que le temps avait » certainement été plus clair cette année, qu'il ne » l'eſt ordinairement. En effet, nous ne devions » pas eſpérer que, même avec toutes les com- » modités poſſibles, une grande partie de nos » gens pût ſurvivre aux maux que nous aurions » à ſouffrir dans un pareil hiver ; d'où l'on peut » juger du peu d'eſpoir qui nous reſtait dans l'état » où nous nous trouvions. D'un autre côté, l'en- » trepriſe de traîner les chaloupes à une ſi grande » diſtance, ſur la glace, & d'y embarquer les » deux équipages, ne préſentaient pas des diffi- » cultés moins effrayantes ; & en reſtant plus long- » temps dans cet endroit, nous nous expoſions à » y être bientôt ſurpris par le mauvais temps qui » s'approchait. On ne ſait pas juſqu'à quand les

» Hollandais séjournent au Nord : si les havres » septentrionaux ne sont point embarrassés de » glaces, ils y restent jusqu'au commencement de » Septembre; mais lorsque les glaces commencent » à flotter, ils les quittent sur-le-champ. J'assemblai les Officiers des deux équipages, & je les » informai du dessein où j'étais de préparer les » chaloupes pour nous sauver. Je les fis mettre » dehors tout de suite, ainsi que les canots, & » nous prîmes toutes les précautions qui dépendaient de nous, pour les renforcer & les rendre plus solides. Ces préparatifs devaient prendre » quelques jours. L'eau diminuant, & les vaisseaux » dérivant fort vîte au Nord-Est vers les rochers, » je fis faire des sacs de toile où chacun pût mettre » du pain, en cas que nous fussions obligés de nous » sauver tout-à-coup dans les chaloupes. J'envoyai » aussi un matelot au Nord, & la Carcasse en envoya un autre à l'Est, afin qu'en sondant partout où ils trouveraient des crevasses dans la » glace, nous fussions avertis du danger avant » que les vaisseaux, ou la glace à laquelle ils » étaient attachés, prissent fond. Dans ces cas, » quelques minutes auraient suffi pour les mettre » en pièces où les couler à fond. Le temps était » mauvais; la plus grande partie du jour fut » brumeuse & un peu froide.

Phips.

» Le 5, le matin, je descendis sur la glace avec

Phips.

» la chaloupe à laquelle on avait mis des patins; » elle glissait plus aisément que je ne l'aurais imaginé, & on la traîna l'espace d'environ deux » milles. Nous retournâmes ensuite à bord pour » dîner. Trouvant que la glace était un peu plus » ouverte près des vaisseaux, je voulus tenter de » la faire marcher. Le vent soufflait, mais faiblement. Nous mîmes les voiles, & le *Race-horse* » & la *Carcasse* firent environ un mille à l'Ouest. » Ils remuaient, il est vrai, mais très-lentement, » & ils n'étaient pas beaucoup plus loin à l'Ouest » que lorsqu'ils étaient enfermés. Cependant j'en» verguai toutes les voiles, afin de forcer le » passage, si la glace venait à se rompre. Malgré » les fatigues & les peines qu'essuyerent les équi» pages, en traînant la chaloupe, ils se compor» terent très-bien & sans murmurer; les matelots » semblaient contens de quitter les vaisseaux; cette » idée ne les épouvantait plus, & ils avaient une » entiere confiance en leurs Officiers. En faisant » tous les efforts imaginables, les chaloupes ne » pouvaient pas arriver au bord de l'eau avant le » 14; & si, à cette époque, les vaisseaux n'avaient » point changé de position, j'aurais été blâmable » de rester plus long-temps à bord. En atten» dant, je résolus de conduire les deux entre» prises à-la-fois, de traîner sans cesse les cha» loupes, sans omettre aucune occasion d'ouvrir

» un passage au vaisseau à travers les glaces. Phips.

» Le 8, à quatre heures & demie du matin, je » chargeai deux Pilotes & trois Matelots d'aller » examiner l'état de la glace à l'Ouest, & juger » s'il y avait encore quelque espérance de déga- » ger les vaisseaux. Ils revinrent nous dire à neuf » heures, qu'elle était très-ferme & très-dure, & » qu'elle était divisée en grandes plaines. Entre » neuf & dix, je quittai le vaisseau avec l'équi- » page qui allait traîner la chaloupe; on la tira » l'espace de plus de trois milles. Le temps étant » brumeux, & nos gens ayant beaucoup tra- » vaillé, je crus qu'il était à propos de retourner » à bord entre six & sept heures du soir. Sur ces » entrefaites, les vaisseaux avaient été entraînés à » quelques verges avec la glace à laquelle ils » étaient pris, & la masse s'était un peu rompue. » A l'Ouest, il y eut, la nuit, un petit vent & » une brume épaisse; de sorte que je ne pus pas » juger quel était précisément l'espace que les » vaisseaux & les glaces avaient parcouru; mais » la saison était si avancée, la délivrance des vais- » seaux si incertaine, & la situation de l'équipage » si critique, que, malgré la lueur d'espérance que » ce mouvement nous laissait entrevoir, je ne crus » pas qu'il fût prudent de cesser de traîner les » chaloupes sur la glace.

» Le 9, une brume épaisse le matin. Nous vin-

Phips.

» mes à bout de mouvoir un peu le vaisseau dans » de très-petites ouvertures. Lorsque le temps » s'éclaircit, l'après-midi, nous fûmes agréablement surpris de voir que le *Race-horse* & la » *Carcasse* avaient été entraînés à l'Ouest, beaucoup plus loin que nous ne nous y attendions. » Nous fîmes de grands efforts tout le jour; & » nous gagnâmes, à force de travail, un peu de » chemin à travers la glace, qui d'ailleurs commençait à se fendre & à se rompre. Nous dépassâmes les chaloupes que l'on continuait de » faire glisser à bras; je les envoyai chercher, & » nous les prîmes à bord. Entre trois & quatre » heures du matin, le vent soufflait de l'Ouest, & » il tombait de la neige en abondance. L'équipage était trop fatigué, nous fûmes obligés de » cesser la manœuvre pendant quelques heures. Le » chemin que les vaisseaux avaient fait à travers » la glace était cependant un événement favorable; le courant qui avait rompu la glace, pouvait, en changeant de direction, nous faire perdre en un instant cet avantage, comme il nous » l'avait fait gagner. Lorsque nous étions au fond de » la Baie & sous la haute terre, nous avions éprouvé » le peu d'efficacité du vent d'Est; mais comme » nous nous étions frayé un passage au milieu » d'une aussi grande quantité de glaces, notre » espoir se ranima, & nous crûmes qu'enfin un

»bon vent qui soufflerait de ce thumb., suffirait »pour nous tirer de danger. Phips.

»Le 10, le vent s'élevant au Nord-Nord-Est »le matin, nous mîmes toutes les voiles pour mettre le vaisseau en état de passer à travers un »grand nombre de glaces très-considérables. Il »éprouva plusieurs fois des chocs très-violens, & »un de ces chocs brisa la verge de notre seconde »ancre. Sur le midi, nous avions traversé toutes »les glaces & nous étions en pleine mer. Je gouvernai au Nord-Ouest pour découvrir la glace, »& je reconnus que la grande masse était dans »l'état où nous l'avions laissée. A trois heures du »matin, nous portâmes à l'Ouest, avec une brise »de l'Est, entre la terre & la glace que nous »voyions très-distinctement. Le temps était brumeux.

»Le 11, nous mouillâmes dans le havre de »Smeerenberg, afin de rafraîchir les équipages »après tant de fatigues. Nous y trouvâmes quatre des bâtimens Hollandais que nous avions »laissés dans le Norways, lorsque nous fîmes voile »du *Vogel-Sang*, & sur lesquels j'avais compté »pour nous ramener en Angleterre, en cas que »nous fussions obligés d'abandonner les vaisseaux. »Dans ce canal, non loin de la côte, il y a un »bon mouillage par treize brasses, fond de sable; »il est à l'abri de tous les vents. L'Isle, près de

Phips.

» laquelle nous étions à l'ancre; est appellée *Isle* » *Amsterdam ;* le promontoire d'Hackluyt forme » sa pointe la plus occidentale ; c'est ici que les » Hollandais avaient coutume autrefois de fondre » leur huile de baleines, & l'on y voit encore les » restes de quelques cabanes qu'ils avaient cons- » truites pour cela. Ils entreprirent une fois d'y » former un établissement, & ils y laisserent pen- » dant l'hiver, quelques hommes, qui y périrent » tous. Les bâtimens Hollandais se rendent tou- » jours à cet endroit dans la derniere saison de » la pêche de la baleine.

» J'ai fait quelques observations générales » pendant le peu de temps que j'ai séjourné sur » cette côte du Spizberg. Nous trouvâmes que » la plus grande partie des pierres étaient une » espèce de marbre qui se dissolvait aisément par » l'acide marin. Nous n'y avons apperçu aucune » trace de minéraux, & pas les moindres vestiges » de volcans éteints ou subsistans. Nous n'y avons » vu ni insectes, ni aucune sorte de reptiles, pas » même le ver commun. Nous n'avons découvert » ni sources ni rivieres; l'eau qui y est en grande » abondance, provient uniquement de la fonte des » neiges sur la montagne. Il n'y a eu ni tonnerre » ni éclairs pendant le temps que nous avons été » dans ces parages. Je dois ajouter que Martin, » qui est ordinairement exact dans ses descriptions

&

Phips.

» & fidèle dans ses observations, dit que le soleil, » à minuit, ressemble à la lune; mais je ne puis » pas certifier le même fait. Lorsque le temps était » clair, cet astre avait la même apparence à mi- » nuit & dans tous les autres temps; & je n'y ai » apperçu d'autre différence que celle qui résul- » tait du différent degré de hauteur où il se trou- » vait. La vivacité plus ou moins grande de la » lumiere paraît dépendre ici, comme ailleurs, » de l'obliquité de ses rayons. Le ciel était ordi- » nairement chargé de brouillards blancs & épais; » de sorte que je ne me ressouviens, pas dans les » temps les plus clairs, d'avoir jamais vu le soleil » & l'horizon sans nuages. Avant même de décou- » vrir la glace, nous voyions, près de l'horizon, » une lueur brillante, que les marins appellent » *le clignotement de la glace;* ce qui nous faisait » appercevoir que nous en approchions.

» Le bois flottant qu'on rencontre sur ces mers, » a fait naître différentes opinions & diverses con- » jectures sur sa nature & sur le lieu où il croît. » Tout celui que nous avons vu, si l'on en excepte » les douves de tonneau qu'apperçut le Docteur » Irving sur l'Isle-basse, était de sapin & n'était » point mangé par les vers. Je n'ai pas eu occa- » sion de déterminer de quelle terre il venait.

» La glace a été le principal objet de notre atten-

Phips.

» tion, pendant que nous étions dans ce climat.
» Nous avons toujours trouvé une grosse houle
» près des bords; mais, quand nous sommes entrés
» parmi les glaces flottantes, la mer était tran-
» quille. Les espaces où la glace n'était pas encore
» formée, ainsi que les fentes entre de grands
» morceaux & les parties enfermées par les gla-
» ces, étaient sans agitation. Lorsque le vent souf-
» flait contre les glaces, alors des glaçons flottans
» s'accumulaient les uns sur les autres, & les bords
» des masses étaient raboteux & composés de gros
» morceaux empilés : je crois que cela provient
» de ce que la mer poussant de petits morceaux
» de glace sur la grande masse qui se forme la
» premiere, ajoute sans cesse à sa hauteur & à ses
» inégalités. Pendant que nous fûmes embarrassés
» parmi les sept Isles, nous eûmes souvent occa-
» sion d'observer la force irrésistible des grandes
» masses de glaces flottantes. Nous en avons vu
» souvent des morceaux de plusieurs acres, en
» quarré, se former entre deux morceaux beau-
» coup plus gros; ces trois morceaux s'accro-
» chaient bientôt & marchaient ensemble; ceux-
» ci se joignaient ensuite à d'autres, & formaient
» peu-à-peu de petites montagnes: toute la Baie
» aurait été remplie dans un instant de glaces,
» dont les différentes masses n'auraient pas pu se
» remuer, si le courant n'avait pris une direction

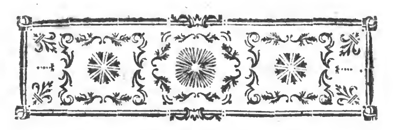
» à laquelle nous ne nous attendions point, & » n'eût nettoyé la Baie. Phips.

» Les raffales fréquentes & très-violentes que » nous eûmes au mois de Septembre, m'ont con- » firmé dans l'opinion où j'étois déjà que nous » étions partis d'Angleterre au temps le plus favo- » rable qu'on pût choisir. Ces raffales sont aussi » ordinaires au printemps qu'en automne; il est » donc probable que si nous avions mis à la voile » plutôt, nous aurions eu, en allant, le temps aussi » mauvais qu'il l'a été à notre retour. Comme il » était absolument nécessaire d'embarquer des pro- » visions & des munitions de réserve, les vais- » seaux étaient si calés, que, dans les raffales pesan- » tes, nous aurions été contraints vraisemblable- » ment de jetter à la mer les bateaux & plusieurs » de nos provisions, ainsi que nous l'avons éprouvé » dans notre retour, quoique la consommation » que nous avions faite eût allégé les bâtimens. » De pareils accidens auraient empêché la réussite » du voyage. Outre que nous appareillâmes dans » une saison avantageuse, & que le temps fût » beau, nous eûmes d'ailleurs l'avantage de gagner » le quatre-vingtieme degré de latitude sans voir » de glace, & cependant les vaisseaux Groënlan- » dais la rencontraient ordinairement au soixante » & treizieme ou soixante-quatorzieme degré. » Enfin, si la navigation au pôle était praticable,

Phips.

» il y avait la plus grande probabilité de trouver, » après le folstice, la mer ouverte au Nord, parce » qu'alors la chaleur des rayons du soleil a pro- » duit tout son effet, & qu'il reste d'ailleurs une » assez grande portion d'été pour visiter les mers » qui sont au Nord & à l'Ouest du Spitzberg. »

Fin du Livre second.



ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

QUATRIEME PARTIE.

VOYAGES AUTOUR DU MONDE ET AUX POLES.

LIVRE III.

ISLANDE.

L'ISLANDE est située sous le cercle polaire Arctique, entre notre Continent & le Groënland, qu'on croit tenir à l'Amérique ; ainsi, Islande.

Islande. pour ſe rendre de preſque toutes les parties de l'Europe dans les mers du Nord de l'Aſie, il faut néceſſairement paſſer devant l'Iſlande. Cette Iſle. d'ailleurs a toujours dépendu d'une Puiſſance Européenne, dont elle a reçu les Loix & la Religion.

En jettant les yeux ſur une Carte, on verra qu'en partant de l'Iſlande, notre marche ſe dirige naturellement vers la Nouvelle-Zemble, qui ſépare les mers du Nord de l'Europe, de celles du Nord de l'Aſie. De-là nous ſommes conduits à l'embouchure de la Léna, d'où ſont partis les Ruſſes pour leurs expéditions, ce qui nous met à portée de les ſuivre au Kamſchatka.

En 1750, M. *Horrebows*, ſavant Danois, fut envoyé par le Roi de Danemarck en Iſlande, pour y faire des obſervations exactes & ſûres, & pour rectifier les erreurs répandues dans les différentes Hiſtoires de cette Iſle.

« Quoique l'Iſlande, dit cet Hiſtorien, ſoit, » après l'Angleterre & l'Ecoſſe, l'Iſle la plus con» ſidérable de l'Europe, & qu'elle forme un pays » très étendu, qui méritait bien d'être connu, il » n'en eſt cependant aucun ſur lequel on ait des » connoiſſances ſi vagues ou ſi peu vraies. Ce n'eſt » pas que les Iſlandais aient ignoré l'art d'écrire : » aucun peuple au monde n'a peut-être pris

» plus de soin qu'eux, de consacrer dans des » écrits la mémoire de tout ce qui s'est passé » dans leur pays ; mais autant ils ont écrit » sur l'Histoire civile & politique, autant ils » ont négligé l'Histoire physique, & c'est de-là » que procède le défaut de connaissances à cet » égard. Islande.

» Je dois prévenir, ajoute t il, que ma Re- » lation differe d'autant plus de toutes les autres, » qu'elle ne contient rien que je n'aie vu par moi- » même, ou dont je ne doive la connaissance à » l'expérience & au séjour que j'ai fait pendant » deux ans dans cette Isle. Pour ce que j'ai rap- » porté d'antérieur à mon arrivée, je l'ai » appris d'Islandais très-éclairés, qui en ont été » témoins. »

M. Horrebows dit ensuite que les observations astronomiques & météorologiques qu'il a faites pendant son séjour, lui ont procuré des connaissances certaines sur la hauteur de cette Isle, & sur la température de son climat ; que l'éclypse de lune arrivée au mois de Décembre 1750, lui a fait connaître exactement la longitude de l'Islande, & qu'il a remarqué qu'elle est de quatre degrés plus orientale qu'on ne la croyait.

On juge donc bien que M. Horrebows a été notre principal guide dans la description qui va

Islande.

suivre ; mais on a eu soin d'y joindre tout ce qu'il n'a pas censuré dans l'Histoire de M. Anderson, la meilleure que l'on connût avant la sienne. Ainsi, ces deux Ouvrages fondus ensemble, donnent de l'Islande les connaissances les plus exactes, les plus étendues & les plus récentes qu'on ait eues jusqu'à ce jour, sans qu'on ait négligé de recueillir tout ce qu'on a pu trouver de sûr & d'intéressant dans les différens Ecrivains qui ont précédé.

L'Islande est située dans l'Océan Atlantique, sous les soixante-quatre degrés six minutes de latitude, & à vingt-cinq degrés à l'Ouest du Méridien de Londres, à deux cens quarante lieues des côtes de Norwège, & à cent de celles du Groënland. Elle est par conséquent de quatre degrés plus à l'Est qu'on ne la croyait.

Quant aux dimensions exactes de l'Isle, dit M. Horrebows, il est très-difficile de les donner : cette opération exigerait bien des voyages, & ce n'est qu'après de longs travaux qu'on pourrait se flatter de quelque succès. Cependant à réunir les différentes remarques qu'il a faites, aux témoignages des Islandais les plus instruits, on peut juger que leur pays a de l'Orient à l'Occident près de quatre-vingt-lieues Danoises. A l'égard de sa largeur du Sud au Nord, si l'on considere les endroits les plus étroits, ils n'ont gueres que

quarante lieues; mais il s'en trouve d'autres dont la largeur va jusqu'à soixante. Ainsi, on peut porter la largeur de l'Isle, en général, à cent lieues de vingt-cinq au degré. Islande.

« L'Islande entiere, selon M. Mallet, ne doit » être regardée que comme une vaste montagne » parsemée de cavités profondes, cachant dans son » sein des amas de minéraux, des matieres vitri- » fiées & bitumineuses, & s'élevant de tous côtés » du milieu de la mer qui la baigne en forme d'un » cône court & écrasé. Sa surface ne présente à » l'œil que des sommets de montagne blanchis » par des neiges & des glaces éternelles; & plus » bas, l'image de la confusion & du bouleverse- » ment. C'est un énorme monceau de pierres & » de rochers brisés & tranchans, quelquefois » poreux & à demi-calcinés, souvent effrayans » par la noirceur & les traces du feu qui y sont » encore empreintes. Les fentes & les creux de » ces rochers ne sont remplis que d'un sable » rouge, noir & blanc; mais, dans les vallées que » les montagnes forment entr'elles, on trouve des » plaines vastes & agréables, où la Nature, qui » mêle toujours quelque adoucissement à ses » fléaux, laisse un asyle suppórtable à des hom- » mes qui n'en connaissent point d'autre, & » une nourriture abondante & très-délicate au » bétail. »

Islande.

On croit, avec assez de fondement, que c'est la vue de ces glaces dont le sommet des montagnes & la plus grande partie des côtes de l'Isle sont presque perpétuellement couverts, qui lui a fait donner le nom d'*Eis Land*, mot Allemand qui signifie *Pays-de-Glace*.

Climat.

Le climat de cette Isle est en général le même qu'en Suède & en Danemarck. Les Observations Météorologiques de M. Horrebows le démontrent clairement. Il résulte de leur examen, que les quatre saisons y sont très-distinguées, contre l'opinion générale qui n'admettait en Islande que l'été & l'hiver.

Le printemps y est doux & agréable; l'été n'incommode point par des chaleurs excessives; l'automne est mêlé de temps pluvieux & de beaux jours; l'hiver commence au mois de Décembre, & amene quelquefois beaucoup de neige; mais les plus grands froids se font sentir communément au mois de Février ou de Mars.

Aux rigueurs de l'hiver, se joint encore le désagrément de la courte durée des jours; mais il n'est pas vrai que les ténèbres y regnent plusieurs mois de suite; comme toutes les Géographies le débitent. On doit faire attention d'abord que les jours ne peuvent être égaux dans toute l'Isle, mais qu'ils sont plus courts en hiver, & plus longs en été, suivant que les lieux sont plus

Islande.

ſeptentrionaux ; & plus longs en hiver, & plus courts en été, ſuivant que les lieux ſont plus méridionaux.

M. Horrebows nous aſſure, d'après le témoignage de gens habiles & lettrés qui ont habité la partie ſeptentrionale de l'Iſle, que dans le jour le plus court de l'hiver, le ſoleil paraît environ une heure ſur l'horizon, & que la clarté y regne près de quatre heures. Il peut ſe faire auſſi que, dans les extrémités les plus ſeptentrionales, comme par exemple, à la pointe du *Norder-Strand* & de *Kiſeſior'ds-Syſſel*, le ſoleil ne ſe montre pas pendant quelques jours ; mais cependant on n'y reſte point dans l'obſcurité. Au moyen de la réfraction, on y a des crépuſcules qui éclairent pendant pluſieurs heures.

A l'égard de ce qui arrive l'été en Iſlande, la longueur des jours de cette ſaiſon y dédommage de la briéveté de ceux d'hiver : le ſoleil ne reſte que deux ou trois heures ſous l'horizon, & depuis la mi-Mai juſqu'au mois de Septembre, il n'y a plus de nuit, ou du moins elles ſont toujours accompagnées d'une clarté aſſez grande, pour qu'on puiſſe lire très-aiſément. Les Aurores Boréales & les Parélies ſont des phénomenes qu'on obſerve aſſez ſouvent en Iſlande, ſur-tout les premieres. Elles éclairent preſque toutes les nuits de l'hiver ; mais leur clarté eſt rarement aſſez

Islande.

forte pour qu'on puisse en tirer de grands avantages. Les voyageurs seulement peuvent profiter de cette lueur pour se guider ; mais elle ne suffirait pas pour que l'on pût faire quelque ouvrage.

Les Parélies sont des anneaux colorés comme l'Arc-en-Ciel, qu'on observe autour du soleil. Il y a peu d'années qu'il n'en paraisse en Islande, & on les regarde, ainsi qu'ailleurs, comme l'annonce des mauvais temps & des orages, ce qui n'empêche pas que le contraire n'arrive souvent.

La situation de l'Islande l'exposant beaucoup à la violence des vents, on y ressent quelquefois des ouragans, qui font de grands ravages ; mais cependant ils n'y sont pas aussi communs que l'a prétendu M. Anderson ; car M. Horrebows assure qu'il n'en a vu que deux en deux ans. En été, les vents sont d'un grand secours contre la chaleur. Toutes les fois qu'il fait beau temps, il s'élève communément, pendant la nuit, un vent de terre, qui regne dans toute l'Isle. Entre neuf & onze heures du matin, succède un petit vent de mer, qui dure jusqu'à cinq heures du soir, & même quelquefois jusqu'au coucher du soleil. L'un & l'autre de ces vents rafraîchissent l'air fort doucement, & ne donnent ni pluie, ni mauvais temps.

L'Islande est fort inégale dans toute son éten-

due, & hérissée d'une extrémité à l'autre de rochers & de montagnes immenses, qui sont contigues, soit du Sud au Nord, soit de l'Est à l'Ouest, cependant il se trouve entre ces montagnes des vallées très-fertiles, & d'une grandeur très-considérable. Cette disposition du pays l'a fait diviser en dix-huit districts, appellés *Harden* & *Syssel*, dont chacun peut avoir quinze à vingt lieues. Ces *Harden* sont aussi séparés dans quelque canton par de grands golfes ou par des rivieres, & il y en a plusieurs de si étendus, qu'il a fallu y établir deux Sous-Baillis. Islande.

De toutes les montagnes qui sont dans le centre de l'Isle, la plupart sont stériles & inhabitées. Il en est peu qui donnent des pâturages; mais celles qui sont près des districts, celles qui les séparent ou qui sont situées dans leur arrondissement, sont en général très-fertiles, & fournissent d'excellente nourriture pour les bestiaux. Montagnes.

On divise les montagnes stériles en deux espèces. Les unes sont de simples montagnes de roche & de sable; les autres sont des rochers qui pendant toute l'année sont couverts entierement, ou seulement à leur sommet, de glace & de neige, & on les appelle *Jokuls*, *Jockelen*. Il en sort en été de grands ruisseaux, dont les eaux sont troubles, noirâtres, & pour la plupart de fort mauvaise odeur,

Islande.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que ces *Jokuls*, qui ne sont pas bien hauts, sont dominés par plusieurs autres montagnes beaucoup plus élevées, & sur lesquelles cependant on ne voit en été ni glace, ni neige. Il faut sans doute en chercher la cause dans la substance intérieure de ces rochers, & dans l'abondance du nître & du salpêtre dont ils sont remplis.

« La nature de ces *Jokuls*, dit notre Voyageur » Danois, n'étonne pas moins que les phénomènes » qui s'y font remarquer. Une suite d'observations » physiques sur ces montagnes instruirait sans doute » bien plus qu'une description historique ; mais, » comme je n'ai pu me procurer que des con- » naissances du dernier genre, je vais rapporter ce » qui m'a frappé davantage.

» Ces *Jokuls* croissent, décroissent, s'élèvent » & s'abaissent, grossissent & diminuent perpé- » tuellement. Chaque jour ajoute à leur forme, » ou en enlève quelque chose. Par exemple, si » l'on apperçoit des traces de quelqu'un qui a » passé la veille, & qu'on suive ces traces, elles » se perdent tout-à-coup & se trouvent aboutir » à des monceaux de glace qu'on ne peut abso- » lument traverser, d'où l'on conclut que ces » glaces n'existaient pas le jour précédent. Ce fait » se vérifie avec beaucoup de facilité, puisque » si l'on abandonne le premier sentier, & que

» l'on veuille remonter les *Jokuls*, en faisant un » circuit à leur pied, on retrouve les traces qu'on » avait abandonnées à la même hauteur & sur la » même ligne que les premieres.

Islande.

» Il arrive aussi qu'on trouve un passage & un » chemin dans des endroits où quelques jours » auparavant on n'avait vu que des monceaux de » glaces inaccessibles.

» Souvent des Voyageurs imprudens ou témé» raires voulant tenter de passer à travers ces glaces, » ont perdu leur cheval dans les crevasses qui s'y » trouvent; & une chose fort surprenante, c'est » que peu de jours après, on a retrouvé le che» val étendu sur la surface de la glace : ainsi ce qui » était un gouffre, un précipice de plusieurs toises » de profondeur, redevient au niveau, & ne pré» sente plus aucun vide. »

Il s'ensuit de ces faits, qu'il n'y a réellement point de chemin sûr à travers ces *Jokuls*, & que les voyageurs y sont exposés à de fâcheux accidens. On ne trouve de ces *Jokuls* que dans le canton de Scaftefield, à la partie Méridionale de l'Isle.

Les autres montagnes couvertes de glace, telles que l'*Hécla*, le *Wester*, le *Jockel*, le *Dranga*, & & quelques autres, sont d'une nature différente des *Jokuls*, & n'éprouvent pas, comme eux, les changemens dont on vient de parler.

Islande.

Volcans.

La plupart de ces *Jokuls* sont des volcans qui, de temps-à autre, jettent du feu & des flammes, & causent des tremblemens de terre : on en compte environ une vingtaine dans toute l'Isle. Les habitans des environs de ces *Jokuls*, ont appris, par leurs observations, que, lorsque ces montagnes de glace s'élèvent jusqu'à une hauteur considérable, c'est-à-dire, lorsque la glace & la neige ont bouché les cavités par lesquelles il est anciennement sorti des flammes, on doit s'attendre à des tremblemens de terre, qui sont suivis immanquablement d'éruptions de feu. C'est par cette raison, dit M. Horrebows, qu'à présent les Islandais craignent que les *Jokuls* qui jetterent des flammes en 1728, dans le canton de Skaftefield, ne s'enflamment bientôt; la glace & la neige s'étant accumulées sur leur sommet, & paraissant fermer les soupiraux qui favorisent les exhalaisons de ces volcans.

On pourra se faire une idée des effets terribles de ces *Jokuls*, par le récit que nous allons donner du plus affreux ravage qu'on ait jamais vu en Islande, & qui arriva en 1721.

Le *Jokul*, appellé *Koëtlegau*, à cinq ou six lieues à l'Ouest de la mer, & près de la Baie de Portland, s'enflamma après plusieurs secousses de tremblement de terre, & vomit beaucoup de fumée & de feu. Cet incendie fondit des mor-

ceaux

teaux de glace d'une grosseur énorme, d'où se formerent des torrens impétueux, qui porterent fort loin l'inondation avec la terreur, & entraînerent jusqu'à la mer des quantités prodigieuses de terre, de sable & de pierre. Tout le terrain que ces eaux parcoururent, fut entierement ruiné & dépouillé de cette couche supérieure que forme le sol, & il ne resta qu'un lit profond de sable. Les masses solides de glace, & l'immense quantité de terre, de pierre & de sable qu'emporta cette inondation, comblerent tellement la mer, qu'à un demi-mille des côtes, il s'en forma une petite montagne, qui a diminué un peu avec le temps, mais qui paraissait encore au-dessus de l'eau en 1750, temps où M. Horrebows était en Islande.

Islande.

Deux Voyageurs se trouvant près du *Jokul* embrasé, se réfugierent promptement sur une petite montagne voisine, située entre la mer & le volcan. La violence de l'inondation détacha une quantité si considérable de terre, de sable & de pierre de cette montagne, que ces Voyageurs, saisis d'effroi, croyaient, à chaque instant, voir écrouler la montagne entiere; cependant il ne leur arriva aucun accident. Après avoir demeuré sur le sommet un jour & demi, ils traverserent tout le terrain qui venait d'être inondé. C'est de ces hommes, témoins oculaires & les plus fidèles

Islande.

qu'on puisse consulter sur cet affreux événement, que l'Auteur Danois parait tenir ce récit.

Il ajoute qu'on peut juger combien cette inondation amena de matieres à la mer, puisqu'elle la fit remonter douze milles au-delà de ses bords.

La fumée & les cendres que lançait chaque éruption du *Jokul*, obscurcirent tellement l'air, que, pendant une journée entiere, on ne vit pas le Soleil dans tout le canton. Les cendres qui suivaient le cours du vent, furent jettées à un éloignement incroyable. Le foin qui était dans la campagne, ainsi que l'herbe, & une partie du poisson qu'on avait étalé pour sécher, en furent couverts. Heureusement, peu de temps après, il survint une pluie abondante, qui dura un jour entier, & qui rétablit une partie de ce qui avait été gâté. Le feu du volcan ne donnait pas toujours une flamme bien claire. Il ne paraissait d'abord que des bouffées, qui s'élançaient avec violence; bientôt après, on appercevait une colonne de fumée, extraordinairement épaisse, qui répandait une odeur sulphureuse & très-forte. Le feu, vraisemblablement, était étouffé de temps en temps, par des monceaux de neige & de glace, qui se précipitaient dans le gouffre; c'est ce qui occasionnait une interruption dans la flamme, & un redoublement de fumée & d'exhalaisons.

La durée entiere de cette inondation fut de trois jours, & ce ne fut qu'après ce temps, qu'on put passer sur les montagnes comme auparavant. Islande.

A l'égard des autres volcans, le mont Hécla, que l'on a toujours compté parmi les plus fameux de l'univers, à cause de ses éruptions terribles, est aujourd'hui un des moins dangereux de l'Islande. Les monts Koëtlegau, dont on vient de parler, & le mont Krafle, ont fait récemment autant de ravages, que l'Hécla en faisait auparavant. Mont Hécla.

On remarque que ce dernier volcan n'a jetté des flammes, que dix fois dans l'espace de huit cens ans, savoir, dans les années 1104, 1157, 1222, 1300, 1341, 1362, 1389, 1558, 1636, & pour la derniere fois, en 1693. Cette éruption commença le 13 Février, & continua jusqu'au mois d'Août suivant. Tous les autres incendies n'ont de même duré que quelques mois. Il faut donc observer que l'Hécla ayant fait les plus terribles ravages au quatorzieme siécle, à quatre reprises différentes, a été tout-à-fait tranquille pendant le quinzieme, & a cessé de jetter du feu pendant cent soixante ans. Depuis cette époque, il n'a fait qu'une seule éruption au seizieme siécle, & deux au dix-septieme; ainsi, il y a plus de soixante-dix ans qu'il est tranquille.

Islande.

Actuellement on n'apperçoit, sur ce volcan, ni feu, ni fumée, ni exhalaisons. On y trouve seulement, dans quelques petits creux, ainsi que dans beaucoup d'autres de l'Isle, de l'eau bouillante.

En 1750, deux Islandais, qui avaient fait leurs études à Copenhague, & qui voyageaient dans l'intention de chercher des plantes, parcoururent l'Hécla, & n'y trouverent que des pierres, du sable & des cendres, & de petites cavités remplies d'eau chaude. Après s'être beaucoup fatigués à marcher dans les cendres & le sable jusqu'aux genoux, ils revinrent sans avoir vu aucune marque de feu, & sans avoir pu aller jusqu'au sommet du mont, parce que l'Hécla, qui est une des plus hautes montagnes de l'Islande, a son sommet perpétuellement couvert de glace & de neige.

En 1726, après quelques secousses de tremblement de terre, qui ne furent sensibles que dans les cantons du Nord, le mont Krafle commença à vomir avec un fracas épouvantable, de la fumée, du feu, des cendres & des pierres : cette éruption continua pendant deux ou trois ans, sans faire aucun dommage, parce que tout retombait sur ce volcan, ou autour de sa base.

En 1728, le feu s'étant communiqué à quelques montagnes de soufre, situées près du Krafle,

elles brûlerent pendant plusieurs semaines. Lorsque les matieres minérales qu'elles renfermaient furent fondues, il s'en forma un ruisseau de feu, qui coula fort doucement vers le Sud, dans les terrains qui sont au-dessous de ces montagnes. Ce ruisseau brûlant s'alla jetter dans un lac, appellé *My-Varne*, à trois lieues du mont Krafle, avec un grand bruit, & en formant un bouillonnement & un tourbillon d'écume horrible. La lave ne cessa de couler qu'en 1729, parce qu'alors, vraisemblablement, la matiere qui la formait était épuisée. Peu de temps après, cette lave s'endurcit, & laissa sur son passage des pierres calcinées, dont la couleur & la friabilité indiquaient assez les effets terribles de ces matieres ardentes. Il y eut une Eglise & plusieurs métairies ruinées, avec les prairies qui les avoisinaient; mais il n'y périt personne. Le lac *My-Varne*, dans lequel s'était jetté cette lave enflammée, fut rempli d'une grande quantité de pierres calcinées, qui firent considérablement élever ses eaux, & il y périt un grand nombre de poissons. Ce lac a environ vingt lieues de circuit, & il est éloigné de la mer de vingt lieues. La lave était comme un métal en fusion, & un mêlange de soufre, de minéraux & de pierres; elle coula pendant presque deux années entieres, mais avec tant de lenteur & de tranquillité, qu'on pouvait en

Islande.

approcher ſans courir le moindre riſque.

Iſlande.

L'Ecrivain Danois dit que, dans pluſieurs entretiens qu'il eut ſur cet événement avec un Iſlandais, homme d'eſprit & de conſidération, cet homme l'affirma qu'il avait été ſouvent examiner ce courant de feu, & que même il y avait allumé pluſieurs fois ſa pipe.

Nous ne parlerons point des autres volcans de l'Iſlande, il ſuffit d'avoir fait remarquer les plus conſidérables.

Rivieres.

Entre les montagnes & ſur les côtes, on trouve des vallées & des plaines qui donnent d'excellens pâturages. Les vallées du milieu du pays ne ſont point habitées, mais on y conduit les moutons, qui reſtent toute l'année dans la campagne. Ces vallées ſont entrecoupées de beaucoup de petites rivieres, de ruiſſeaux, même de lacs, & d'excellentes eaux douces, qui nourriſſent quantité de truites & de ſaumons, & qui répandent la fertilité & l'agrément dans les prairies qu'elles arroſent.

Les autres grandes vallées qui ſont habitées, ſont toutes plus baſſes que celles du milieu du pays. Elles s'étendent vers les côtes & le long de la mer : il y en a qui ont quatre à cinq milles de largeur ; d'autres qui, après avoir ſerpenté pendant pluſieurs milles entre les montagnes, ſe prolongent juſqu'aux bords de la mer. Ces grandes

vallées composent les districts, & renferment encore de petits vallons, qui servent à entretenir des herbages. Plusieurs particuliers y ont des maisons qu'ils habitent pendant l'été, & où demeurent, pendant toute l'année, des gens qui ont soin du bétail, & qui recueillent le beurre, le lait & la laine. Islande.

Toutes les rivieres & tous les torrens qui descendent des montagnes dans le plat pays, sont fort poissonneux. La mer forme aussi de grands golfes, très-favorables & très-propres à la pêche. Il y a encore plusieurs lacs d'eau douce, qui ont jusqu'à douze lieues de circonférence; & d'autres plus petits qui nourrissent aussi de très-bons poissons, tels que des saumons, des truites de plusieurs espèces, des anguilles, &c.

Les mêmes poissons, dit M. Horrebows, se trouvent aussi dans quelques eaux chaudes, qui coulent directement dans les rivieres, ce qui prouve que ces eaux n'ont aucune qualité sulphureuse ou minérale.

On distingue en Islande, trois sortes d'eaux chaudes, appellées généralement *huerer*. Quelques-unes d'une chaleur médiocre, ne la doivent qu'à leur passage sur un terrain échauffé; d'autres forment des fontaines, dont le bassin est plus ou moins grand, & dans lequel l'eau bout comme si elle était sur un grand feu. Enfin il y en a qui, Eaux chaudes.

Islande.

bouillant avec violence, lancent leurs eaux en l'air, les unes continuellement & sans régularité, les autres périodiquement, & dans un ordre continuel.

De cette derniere espèce est une source chaude, qui se trouve dans le canton du Nord. Elle a des singularités dignes de l'attention des Physiciens, & que M. Horrebows fait connaître.

Près d'une métairie, appellée *Reykum*, sont situées trois sources d'eau chaude, éloignées l'une de l'autre d'environ trente toises; l'eau dans chacune bouillonne & s'élance alternativement; c'est-à-dire, lorsque la fontaine, qui est à une extrémité, a jetté de l'eau, celle du milieu en jette à son tour, puis celle qui se trouve de l'autre côté; la premiere ensuite recommence à bouillonner, & à jetter de l'eau de la même maniere, ce qui continue toujours successivement dans le même ordre, & si régulierement, que chaque source jette de l'eau environ trois fois dans un quart d'heure.

Ces trois fontaines ne sont point sur une montagne, mais dans une plaine d'assez grande étendue, à quinze ou dix-huit lieues du mont Krafle. Le terrain où elles sont situées, est de pure roche. L'eau de deux de ces sources, dont l'ouverture est apparente, perce à travers des pierres & des crevasses. Elles ne lancent leurs eaux qu'environ à la

hauteur de deux pieds au-dessus de terre. La troisieme a une ouverture pratiquée dans une roche fort dure, & si exactement arrondie, qu'on la croirait un ouvrage de l'art, ce qui lui donne beaucoup de ressemblance avec une chaudiere de Brasseur. Lorsque cette fontaine a bouillonné, elle lance l'eau à dix ou douze pieds de hauteur, & retombant ensuite dans l'ouverture, elle s'enfonce de quatre pieds. On peut alors s'en approcher pour la considérer à son aise; mais il faut se retirer avant que l'eau remonte, & l'on en est averti par trois bouillonnemens. Le premier éleve l'eau à la moitié de la distance, qui est entre la surface & l'ouverture; par le second, elle monte jusqu'à l'ouverture même; le troisieme forme un jet de la hauteur marquée ci-dessus, & retombe aussitôt, comme on a dit, à quatre pieds au-dessous du niveau de l'ouverture. Pendant que l'eau de cette source reprend son état naturel, la fontaine de l'autre côté jette de l'eau; puis celle du milieu & ainsi de suite, dans un ordre constant & alternatif.

Islande.

Le mouvement perpétuel & régulier de ces trois sources n'est pas la seule chose qu'on y remarque; leurs eaux produisent encore des effets singuliers, qui ne sont pas moins surprenans. Si l'on met de l'eau de la grande fontaine dans une bouteille, on la voit sortir de la bouteille deux ou trois fois

Islande.

au même instant que la source lance son eau, & ce jeu continue aussi long-temps que dure l'effervescence de l'eau qui est dans la bouteille. Après le second ou le troisieme bouillonnement, elle devient tranquille & froide. Lorsqu'on bouche la bouteille, après l'en avoir remplie, elle éclate en morceaux au premier jet de la source. M. Horrebows dit s'être assuré de ce phénomene par plusieurs expériences. Lorsque l'on peut approcher de la grande source, & que l'on y jette quelque chose, de quelque nature que ce soit, & même du bois, elle l'entraîne au fond; mais aussi lorsqu'elle rejette l'eau, elle lance le bois & les pierres pardessus ses bords, & même à quelques pas de son ouverture. On a quelquefois éprouvé sa force, en y jettant des pierres aussi grosses & aussi pesantes qu'un homme vigoureux pouvait en porter: elles occasionnaient un grand bruit dans la fontaine; mais bientôt elles cédaient à la violence du bouillonnement, &, malgré leur pesanteur, elles étaient rejettées hors de l'ouverture.

De l'eau que cette source lance en l'air, il se forme un petit ruisseau qui se refroidit dans son cours, & va se jetter dans une riviere à peu de distance de-là. Cette eau n'a que très-peu de goût minéral, & elle est fort bonne à boire lorsqu'elle est froide. Le terrain des environs donne toujours de bons pâturages, excepté à huit ou dix

pieds autour des trois ſources, où le ſol eſt très-pierreux. Iſlande.

La ferme près de laquelle coulent les eaux encore tièdes de ces trois fontaines, y fait abreuver ſon bétail, & il eſt prouvé que ſes vaches donnent plus de lait que les autres; c'eſt un nouvel effet particulier à ces eaux. Au reſte, cette derniere propriété, quoique extraordinaire, n'eſt pas affectée ſeulement aux trois *huerer* qu'on vient de décrire: il y en a pluſieurs autres qui l'ont auſſi, quoiqu'elles n'aient aucun mouvement réglé.

On trouve en plus de cent endroits d'Iſlande d'autres eaux chaudes; mais n'offrant rien de curieux, elles ne méritent d'être conſidérées que par les avantages qu'elles procurent aux habitans. Le premier, eſt d'être un excellent barometre. On a appris par l'expérience, que lorſque ces eaux donnent une fumée épaiſſe, la pluie n'eſt pas éloignée; au contraire quand elles fument peu, c'eſt le préſage d'un temps ſec & ſerein. La raiſon de ce phénomène ſe conçoit très-facilement. Lorſque l'air eſt humide, les exhalaiſons étant plus conſidérables, il s'enſuit néceſſairement que les vapeurs de ces eaux s'augmentent; au contraire, ſi l'air eſt ſec, il ne fournit que très-peu de vapeurs, & les exhalaiſons ſont en petite quantité.

Les habitans qui ont leur demeure près de ces eaux chaudes, & particulierement auprès de celles

Islande. qui sont bouillantes, s'en servent fort utilement à différens usages. Ils mettent leur viande, ou ce qu'ils veulent faire cuire, dans une marmite remplie d'eau froide qu'ils suspendent au-dessus de la fontaine; tout s'y cuit de la même façon que sur un grand feu, sans qu'aucune mauvaise odeur se communique aux alimens, ni à l'eau de la marmite. Les voyageurs tirent de même un bon parti de ces sources, en y suspendant la théïere qu'on porte ordinairement en voyage, & elle bout en moins d'un demi-quart-d'heure.

Près de Krusevig est une de ces fontaines bouillantes, où le Voyageur Danois dit avoir vu un homme qui était occupé à courber des cerceaux, sans employer d'autre moyen que celui de tremper ses perches dans l'eau chaude. Quoiqu'elles eussent plus d'un pouce d'épaisseur, elles acquéraient un tel degré de flexibilité, que l'ouvrier paraissait faire ses cerceaux sans aucune peine. « Cependant, observe M. Horrebows, il » était obligé de s'éloigner de la source d'heure » en heure, quelquefois même plutôt, pour res» pirer un autre air : ce qui rendait cette pré» caution nécessaire, c'est que la fontaine, qui » est environnée de soufre, d'alun, de salpêtre, » & de toutes sortes de terres colorées, exhale » une odeur aussi infecte que dangereuse. J'ai » moi-même, ajoute-t-il, ramassé dans cet

» endroit différens échantillons de cette terre; » mais l'odeur qu'exhalait cette ſource, était ſi » violente, que je ne pus la ſupporter que très- » peu de temps. »

Islande.

Les Iſlandais tirent encore un bon ſervice de ces eaux chaudes; ils en forment des bains, dont on tempere la chaleur comme on veut. Ils ſont en général ſi perſuadés que ces bains ſont ſalutaires & qu'ils prolongent la vie; que ceux qui en ont à portée de leur habitation, en font un uſage fréquent dans toutes les ſaiſons de l'année.

Terroir.

Comme dans tous les pays du monde, le terroir de cette Iſle a beaucoup de variété. En pluſieurs endroits, il ſe trouve une bonne terre graſſe; en d'autres, c'eſt la terre argilleuſe ou ſablonneuſe; ailleurs on voit des terres fangeuſes, appelées *myren*, qui deviennent d'un bon rapport, lorſqu'on eſt parvenu à les deſſécher. La tourbe eſt aſſez commune par-tout, & d'une bonne nature.

Quelle que ſoit la différence des terres d'Iſlande, & l'utilité qui pourrait en réſulter pour l'agriculture, les habitans ne connaiſſent généralement aucune autre occupation champêtre que celle de cultiver des prairies, de les fumer, de les garantir des beſtiaux, & d'y recueillir le four-

Islande. rage qu'elles produisent. C'est-là ce qui fait la richesse des métairies, & chacune a ses prairies autour ou à peu de distance de ses murs. L'herbe y pousse avec une telle vîtesse, que, quoique la neige soit à peine fondue à la fin de Juin en quelques endroits, quinze jours après on y voit de beau foin d'un pied de hauteur.

Plantes. On ne connait jusqu'à présent d'autres plantes en Islande que l'oseille, le cochléaria, l'angélique, & une certaine espèce de mousse qui croît sur les rochers nuds & stériles, appellée *Muscus cataracticius.* Cette derniere plante est un aliment fort commun, & beaucoup d'habitans s'en servent au lieu de pain. Ceux qui sont voisins du lieu où elle croît, en ramassent non-seulement pour leur provision, mais encore pour vendre à ceux qui ne sont pas à portée d'en recueillir. « J'ai souvent mangé de cette plante par goût, dit l'Ecrivain Danois : je l'ai trouvée fort bonne & bienfaisante.

Quant à celles qu'on appelle *potageres*, il paraît, par son récit, qu'avec des soins & de l'expérience dans le jardinage, on peut parvenir à en faire croître dans toute l'Isle, puisqu'en plusieurs jardins on trouve des choux, du céleri, du persil, des navets, des petits-pois, plusieurs autres légumes de cette espèce, & en général

toutes les plantes qui sont d'usage dans nos cuisines. Islande.

Il n'en est pas de même des arbres ou arbrisseaux fruitiers : on n'en voit pas d'autres ici que des groseillers, dont les fruits mûrissent assez bien, & sont de bon goût. « Je ne doute pas, » observe notre Auteur, que plusieurs autres sortes d'arbres & d'arbustes ne pussent très-bien » y réussir, en leur donnant les soins convenables. Le plus grand inconvénient me parait » être dans la difficulté de transporter les arbres » sans leur faire tort ; pour l'éviter, il faudrait » choisir un temps contraire à celui où l'on fait » le trajet de cette Isle. Les vaisseaux ne partent » de Copenhague que dans le mois de Mai, temps » où les arbres ont déjà poussé, & où quelques-uns » même sont en fleurs; c'est ce qui les rend très- » difficiles à transporter. Cependant, avec certaines » précautions, on pourrait peut-être encore les » apporter bien sains, & dans un état où l'on » pourrait les transplanter avec succès. »

Puisque l'Islande renferme des jardins, qui produisent toute sorte de racines & de légumes, il est probable qu'elle produirait également des grains, si son terrain était cultivé; mais les Islandais ignorent absolument toute espèce de labourage & l'art de semer. On ne sait d'où peut procéder cette ignorance; car la tradition nous ap-

Islande.

prend que le pays était autrefois cultivé, & qu'il y avait des champs ensemencés. La vérité de cette tradition se reconnait en divers endroits par les sillons de ces champs, & par les divisions qui en avaient été faites. Beaucoup de Métairies, des plaines entieres, & même quelques promontoires ont des noms dérivés d'*Aker*, qui veut dire *champ*; tels sont *Akrekot*, *Akregierde*, situés tous deux près de la Ferme Royale de Bessested, & *Akernes*, qui en est éloigné de trois milles. « D'ailleurs, dit M. Horrebows, j'ai sous les » yeux le Code d'Islande; j'y trouve différens » chapitres où il est traité des terres labourées, » des champs ensemencés, des contestations qu'ils » pouvaient faire naître, & des décisions qui de» vaient intervenir sur ces objets. » Quoiqu'il soit démontré par ces faits que l'agriculture a été en vigueur dans l'Isle, il est assez difficile d'expliquer comment un art si utile a été abandonné généralement; comment tous les habitans ont pu perdre à-la-fois l'habitude & le goût de labourer & de semer. On peut cependant présumer avec assez de fondement, que l'affreuse mortalité qui, vers le milieu du quatorzieme siécle, fit périr une si grande quantité de monde en Europe, & sur-tout dans les pays Septentrionaux, ayant réduit les Islandais à un très-petit nombre d'hommes, les bras

bras manquerent à la culture, & qu'insensiblement la facilité de recueillir les pâturages fit abandonner les occupations plus pénibles & plus multipliées du labour, des semailles & de la récolte.

Islande.

Depuis cette époque si funeste à l'humanité, on ne trouve rien dans les Annales Islandaises qui concerne l'agriculture. L'Auteur Danois nous apprend que son Souverain a fait passer dans l'Islande plusieurs Paysans de Danemarck & de Norwège, pour rétablir la culture des terres. Le climat de cette Isle ne peut contrarier les succès qu'on est en droit de se promettre; puisqu'en Laponie, où l'été est beaucoup plus court, on recueille de très-bon froment; six ou sept semaines suffisent pour le semer, le faire mûrir & faire la moisson. Nous avons de plus un fait qui démontre que le blé viendra très-bien en Islande: il croît en certains endroits de cette Isle, sur-tout dans le canton de Skaftefield, une sorte de blé sauvage, dont on fait une farine excellente que les Naturels du pays estiment autant que celle qu'on leur apporte de Danemarck. Ce blé sauvage croît dans un terroir profond, où il ne vient aucune autre plante. En quelques endroits, il est petit & clair semé; en d'autres, il est abondant & très-épais. Il se seme de lui-même chaque année. Sa tige qui s'élève à la hauteur de trois pieds, fournit une belle paille garnie d'un épi long, dont la forme

Islande.

est semblable à celle de notre froment. Peut-être que ce blé est un reste de celui qu'on avait anciennement semé, & que le temps, ou le défaut de culture ont fait dégénérer au point où on le voit aujourd'hui. Quoi qu'il en soit, le Roi de Danemarck a donné des ordres précis d'examiner cette plante, & d'essayer de la faire venir par-tout où l'on pourra, pour le bien général des habitans.

Les plantes marines, suivant notre Auteur, sont en très-grand nombre; mais il ne nomme que *l'Alga marina saccharifera*, sur laquelle il nous apprend qu'un jeune Médecin Islandais a donné une belle Dissertation. Aucune de ces productions marines ne sont inutiles aux habitans : les unes servent à nourrir les bestiaux pendant l'hiver, lorsque l'on manque de fourrage; l'algue sucrée se mange par goût plutôt que par nécessité; elle fait même une branche de commerce entre les habitans des Côtes, & ceux qui sont plus éloignés dans les Terres. Le prix de cette plante est de la moitié du prix que vaut le poisson séché.

A l'égard des arbres des Forêts qui appartiennent encore au genre végétal, ils sont en assez petit nombre en Islande. On n'y voit que des bouleaux & des saules, dont la grosseur n'excède pas celle du bras, & dont la hauteur va au plus à dix ou douze pieds. En plusieurs endroits, les arbres sont rassemblés, de maniere qu'ils forment çà & là

de petits bouquets; mais généralement parlant, on peut dire qu'ils sont assez rares relativement à l'étendue de l'Islande. Outre ces bois, il y a des broussailles & des arbrisseaux qui donnent assez d'ombrage pour garantir du soleil une personne ou deux; le genevrier & d'autres arbustes de cette espèce sont fort communs. Nous ne faisons ici mention de ces productions peu considérables, que parce qu'elles offrent aux habitans des ressources pour faire du charbon, à l'usage des forges. Les habitans riverains en ont de bien plus sûres dans des arbres, que la mer amene tous les ans en grande quantité sur les côtes de leur Isle. Islande.

En creusant la terre de coté & d'autre, on trouve des souches pourries, & de vieilles racines qui indiquent qu'il y a eu anciennement des bois en bien des lieux, où il n'en existe plus actuellement. Quelquefois on en rencontre une espèce fort singuliere, que l'on nomme *Schwartzen-Brand, noir-tison.* Ce bois est toujours à une grande profondeur, en morceaux larges & minces, comme de grandes tablettes, & communément entre de grosses pierres qui le couvrent pardessus & pardessous. Il est d'une pesanteur singuliere, fort dur, noir comme l'ébène, & ondé. « Je fus extrêmement surpris, dit M. Horrebows, » lorsque j'en vis pour la premiere fois, & plus » encore lorsqu'on m'assura de quelle maniere il

Islande. » se trouvait dans les pierres. Je doutai que ce » fût du bois, & je crus devoir le mettre au » rang des pétrifications; mais comme je fis l'expérience qu'il cédait au rabot, qu'il donnait des » copeaux très fins, & qu'on pouvait le travailler » comme on jugeait à propos, je pense qu'il doit » être regardé comme un bois d'une espèce singuliere, & en conserver le nom. »

Animaux. Il n'y a point de bêtes fauves en Islande; il ne s'y trouve d'autres animaux sauvages que des renards. On y voit arriver quelques ours qui viennent du Groënland sur de gros glaçons; mais les habitans ont grand soin de les empêcher de pénétrer dans le pays, ou de s'y multiplier, lorsqu'ils parviennent à y entrer. Dès qu'ils en aperçoivent un, ou seulement ses traces, ils ne cessent pas de le chercher & de le poursuivre jusqu'à ce qu'il soit tué. Deux motifs très-pressans les portent à cette chasse : le premier, est de prévenir les ravages que ces animaux, très-voraces dans les pays septentrionaux, pourraient faire parmi leurs troupeaux; le second, c'est de gagner le prix assigné pour la peau qui doit en toute occasion être remise au Bailli, parce qu'elle est dévolue de droit au Fisc Royal. Ces peaux d'ours de Groënland passent pour les plus belles : on en a de blanches, de grises, de brunes & de tigrées.

Les renards d'Islande sont à-peu-près de la

même couleur que les nôtres ; les habitans les appellent *morroth*. Les noirs y sont très-rares, & on les regarde comme des étrangers qui sont venus dans l'Isle sur les glaces du Groënland. Islande.

Il n'en est pas de même des renards blancs. Ils sont très-communs ; mais on en voit très-peu de gris bleu. Les blancs le sont l'été comme l'hiver, & ne changent pas de couleur. Ceux des autres couleurs la conservent également pendant toute l'année, à l'exception du temps de leur mue, où, comme l'on sait, tous les animaux paraissent d'une couleur mêlangée.

Les animaux domestiques de l'Islande, sont les chevaux, les bœufs, les vaches, les moutons & les chevres. Les premiers sont généralement petits, courts & ramassés, mais vigoureux & forts. Les habitans les aiment beaucoup : ils sont si communs, que les bergers gardent leurs troupeaux à cheval, & que chacun se pique d'en avoir le plus qu'il peut ; ce qui leur est d'autant plus facile, qu'ils ne coûtent rien à nourrir, & que ceux dont on n'a pas besoin, on les mene, après les avoir marqués, dans les montagnes où on les laisse plus ou moins de temps. Lorsqu'on veut les prendre, on envoie des gens qui les chassent, les rassemblent en une troupe & les prennent avec des cordes, parce qu'alors ils sont devenus très-sauvages. Si quelques jumens donnent des poulains

Islande.

dans ces montagnes, les propriétaires les marquent comme les autres, & les laissent-là trois ans. Ces chevaux deviennent communément plus beaux, plus fiers, & plus gras que tous ceux qui sont élevés dans les écuries.

En général, les bœufs & les vaches n'ont rien en Islande qui les distingue des nôtres; mais dans les parties méridionales de l'Isle, on voit plusieurs de ces animaux qui n'ont point de cornes. Les Islandais tirent leur principal revenu de leurs vaches, par le commerce du beurre qu'ils font, & & par l'usage où ils sont de composer leurs boissons ordinaires avec le petit-lait qui reste, lorsque le beurre est fait. Ils donnent à cette liqueur le nom de *syre*. A mesure qu'elle vieillit, elle devient claire & aigre jusqu'à égaler en force le vinaigre de vin; après quoi, n'étant plus potable seule, on y mêle beaucoup d'eau pour en tempérer l'acidité.

Dans les contrées méridionales où les pâturages ne sont pas assez communs relativement à leur population, les Islandais ont un usage qu'on pourrait éprouver peut-être avec quelque avantage dans tous les pays maritimes, où les fourrages sont rares. On nourrit les vaches avec l'eau dans laquelle on a fait cuire du poisson, & on y mêle même des poissons pourris & des arêtes, qu'on réduit en bouillie à force de feu. Les vaches y sont si bien accoutumées, qu'elles sont très-friandes de

cette nourriture. C'eſt même pour elles une eſpèce de rafraîchiſſement, après lequel elles donnent de bon lait, ſans qu'il contracte ni mauvais goût, ni odeur déſagréable. Iſlande.

Les chevres, les moutons ſont de même grandeur que les nôtres. Ces derniers ne different de nos moutons qu'en ce qu'ils ont preſque tous, moutons, brebis & béliers, des cornes plus grandes & plus groſſes que ces animaux n'en ont chez nous. Il s'en trouve pluſieurs qui ont trois cornes, & quelques-uns même qui en ont quatre, cinq, & même davantage. Cependant il ne faut pas croire que cette particularité ſoit commune à toute la race des moutons d'Iſlande, & que tous les béliers y aient plus de deux cornes. Dans une troupe de cinq à ſix cens moutons, on en trouve à peine trois ou quatre qui aient quatre ou cinq cornes, & lorſque le cas arrive, on les envoie à Copenhague comme une rareté. Tout mouton qui a plus de deux cornes vaut en Iſlande, comme ailleurs, beaucoup plus qu'un autre, à cauſe de ſa ſingularité; & c'eſt une preuve qu'ils n'y ſont pas bien communs.

Il ſe fait tous les ans un grand trafic de moutons & de la laine qu'on a recueillie, qu'on enlève pour le Danemarck; cependant cette laine en général ne paraît pas ſupérieure à celle des moutons de ce Royaume. Le choix de la matiere, la préparation

Islande.

qu'on fait lui donner, ce sont là les moyens les plus sûrs qu'on doive employer dans la fabrication des étoffes pour les conduire à la perfection, & c'est aussi par-là qu'on parvient à tirer un parti très-avantageux de la laine d'Islande, qui a, comme par-tout, différens degrés de qualité & de bonté.

Cette Isle n'ayant point d'autres grains que ceux qu'on y apporte de Danemarck, ce qui les rend toujours chers, on y élève peu de volaille, telle que des poules, des canards & des pigeons. Il ne s'en trouve même que chez quelques gens aisés, qui se piquent de vivre avec un peu de délicatesse, ou chez des marchands qui nourrissent des poules, pour faire commerce de leurs œufs.

La disette de volaille domestique est à la vérité bien réparée par l'abondance du gibier, & sur-tout des oiseaux aquatiques. Le gibier consiste en becasses, en cailles, & en perdrix d'une espèce particuliere, qui est blanche en hiver, grise pendant l'été, & qui a toujours le pattes couvertes d'un petit duvet : c'est ce qui a fait donner à ces oiseaux, par les Ornythologistes, le nom de *Lagopodes* ; en Allemagne & en Suisse, on les appelle *Poules-à-neige*.

Parmi les oiseaux qui vivent sur les eaux & qu'on y voit en grand nombre, il faut distinguer ceux d'eau douce & ceux de mer. Ces derniers

ſont en troupes immenſes ſur des petites Iſles voiſines de l'Iſlande, & ſe répandent juſqu'à douze ou quinze lieues de diſtance. C'eſt même à la vue de ces oiſeaux qu'on commence à s'appercevoir qu'on approche de cette Iſle. On trouve parmi ces oiſeaux de mer différentes eſpèces de mouettes. Iſlande.

Parmi les oiſeaux de riviere & d'eau douce, qui ſont mangeables, il y en a quelques-uns d'un goût exquis. On met dans cette claſſe les cygnes, les oies, les canards, les plongeons, les ſarcelles, & d'autres de cette eſpèce.

Les cygnes & les canards ſont de tous ces oiſeaux ceux qui font le plus de profit aux Iſlandais par leur multitude, par leurs œufs qui ſont une bonne nourriture, & par le duvet & les plumes dont on fait un commerce très-lucratif.

Les Iſlandais diſtinguent dix ſortes de canards, qu'ils déſignent tous par des noms particuliers. Dans ce nombre, il n'y en a que ſix ſortes qui ſe mangent. Les meilleurs ſont de la groſſeur d'un pigeon, & paraiſſent être une ſorte de *rouges* ou *rougets*. Mais l'eſpèce la plus eſtimable, la plus utile, eſt le canard à duvet, appellé en Iſlandais *Aeder-Fugl*, en Allemand *Eyder-Ente*, & en Latin *anas plumis molliſſimis*. Le mâle eſt à-peu-près de la groſſeur d'une oie ordinaire, & porte beaucoup de plumes blanches; la femelle n'eſt pas plus groſſe qu'une canne commune, & ſes

Islande.

plumes sous l'estomac sont brunes. Il y en a une grande quantité dans toutes les parties de l'Isle; mais le plus grand nombre se tient du côté de l'Occident, parce qu'il s'y trouve de petites Isles, où ces oiseaux font leur retraite. Les habitans ayant reconnu le bénéfice qu'ils tiraient de ces *Aeder-Fugl*, ont formé plusieurs petites Isles à quelque distance des côtes pour y attirer ces oiseaux; aussi s'y en trouve-t-il une multitude infinie, parce qu'ils multiplient beaucoup. Quoique ce canard ait soin de choisir ainsi de petites Isles désertes, pour y établir son ménage, cependant avec un peu de précautions, on parvient à l'accoutumer à vivre près des habitations; mais il ne faut alors garder ni chien, ni bétail. J'ai moi-même été témoin, dit M. Horrebows, que les canards vont quelquefois habiter la terre-ferme. Alors si ceux qui les y ont attirés ne leur donnent point d'inquiétude, ils peuvent aller & venir parmi ces oiseaux, même quand ils sont sur leurs œufs, sans qu'ils en soient effarouchés. On peut aussi leur ôter ces œufs, sans qu'ils quittent leurs nids, & sans que cette perte les empêche de renouveller leur ponte jusqu'à trois fois. Les petits qui naissent dans ces endroits, y couvent l'année suivante, & se multiplient au profit du propriétaire.

L'estomac de cet oiseau est garni de ce duvet,

mol & élaſtique, connu ſous le nom d'*eider-dunen*, d'où vient notre mot corrompu d'édredon. Le meilleur eſt celui qu'on appelle *duvet-vif*, parce qu'il a le plus de reſſort, & qu'il eſt encore le plus durable. L'oiſeau ſe l'arrache de l'eſtomac pour faire ſon nid; c'eſt-là qu'on le ramaſſe, & qu'on l'enlève avec les œufs. La premiere ponte enlevée, le canard refait un autre nid, ſe déplume de nouveau, & pond d'autres œufs qu'on lui dérobe encore. Cependant il ne ſe décourage point; un autre nid eſt bientôt refait, & remplumé une troiſieme fois. Mais, comme la femelle eſt alors toute dépouillée de plumes ſous l'eſtomac, le mâle vient à ſon défaut, & ſe déplume à ſon tour. C'eſt ce qui fait que ce nouveau duvet eſt le plus précieux & le plus blanc: car le mâle a l'eſtomac blanc, au lieu que la femelle l'a brun. Elle fait donc une troiſieme ponte; mais ſi on enlève encore ſes œufs, elle abandonne pour jamais cet endroit. Auſſi les bons économes ont grand ſoin de lui laiſſer couver cette ponte; ils ſont aſſurés que, l'année ſuivante, revenant au même endroit avec ſon mâle & ſes enfans, au lieu d'un nid, ils en auront trois ou quatre. Iſlande.

Quand les petits canards ont quitté le nid, on ôte le duvet pour la troiſieme fois. De cette façon les habitans ont de chaque nid deux pontes d'œufs,

Islande.

& trois récoltes de duvet. On peut juger de-là quel profit ces oiseaux rapportent à ceux qui ont plusieurs centaines de nids sur leur terrein. Les œufs ont un très-bon goût, & ne le cèdent point à ceux de poule. Tout ce que les Islandais amassent de duvet, est transporté hors du pays, parce qu'ils en font peu d'usage, & qu'ils aiment mieux en tirer de l'argent; cette marchandise est toujours d'un prix assez cher.

Avant de terminer la description de ce qui concerne les oiseaux aquatiques qu'on voit en Islande, il est bon de remarquer l'industrie avec laquelle les habitans vont dénicher leurs œufs & leurs petits, malgré le danger affreux dont ils sont menacés dans cette expédition: « J'ai moi-» même été témoin, dit leur Historien, de la » manière dont on s'y prend; & je dois avouer » que je n'ai pu voir, sans frémir, avec quelle » intrépidité des hommes osent risquer leur vie » pour servir leur intérêt. Plusieurs fois il est » arrivé que, faute de prendre assez de précau-» tions, plusieurs personnes ont péri malheureu-» sement à cette chasse. »

On a déjà dit que les oiseaux cherchent, pour placer leurs nids, les endroits les plus inaccessibles aux hommes, & les rochers les plus escarpés. Voici les dispositions que l'on fait pour réussir à attaquer ces petites habitations. On attache très-

Islande.

solidement au haut du rocher une solive qui reste saillante le plus qu'il est possible : elle porte une poulie & une corde, au moyen desquelles un homme, lié par le milieu du corps, descend tout le long des rochers. Il tient une longue perche armée d'un crochet de fer, pour s'approcher des rochers & se diriger à son gré. A certain signal convenu, les hommes qui sont sur le rocher retirent celui-ci qui fait chaque fois une récolte de cent à deux cens œufs. La promenade se continue tant qu'on trouve des œufs, ou tant qu'il est possible de supporter cette suspension, qui devient très-fatigante. Pendant cette chasse, on voit les oiseaux s'envoler par milliers, en poussant des cris affreux. Les habitans des endroits où cette chasse est praticable, en retirent un grand bénéfice; car, outre les œufs, ils enlèvent aussi quantité de jeunes oiseaux, dont les uns servent de nourriture, & les autres donnent beaucoup de plumes qui se vendent aux Négocians Danois, ainsi que l'édredon.

On remarque que tous ces œufs sont d'un jaune verdâtre, tacheté de brun, comme le sont ordinairement ceux des oiseaux qui habitent les eaux douces. La coquille des premiers est infiniment plus épaisse que celle des œufs des oiseaux terrestres; & c'est vraisemblablement afin que, dans ce climat froid, ils conservent mieux la chaleur,

Islande.

qu'ils reçoivent de l'incubation de la femelle, pendant le temps qu'elle les laisse découverts pour aller chercher sa nourriture. La plupart de ces œufs sont d'un bon goût, & font un aliment très-sain.

Les oiseaux de proie qu'on trouve en Islande, se réduisent aux quatre espèces suivantes; savoir, l'aigle, le faucon, l'épervier & le corbeau; on n'y en voit aucun autre. Comme trois de ces oiseaux n'ont rien qui les distingue de ceux de la même espèce qu'on connaît par-tout, nous ne nous arrêterons qu'à faire connaître le faucon d'Islande, qui a la réputation d'être le plus brave & le plus adroit à la chasse de tous les autres faucons de l'Europe.

On ne connaît ici qu'une seule espèce de faucons, parmi lesquels il en est des blancs, des gris-blancs & d'entierement gris. On trouve quelquefois dans le même nid des petits de toutes ces couleurs. Ce qui a pu donner lieu de dire qu'il y en avait de plusieurs espèces, c'est cette variété de couleurs, & la différence de grosseur qui est entre le mâle & la femelle, le premier étant bien plus petit & moins haut que l'autre.

Outre les faucons qui font leur nid en Islande, il y en vient encore quelquefois, en hiver, du Groënland, qui sont presque tous blancs. On ap-

pelle ceux-ci *faucons volans*, parce qu'ils ne pondent pas dans le pays. Islande.

Dans chaque canton il y a un ou plusieurs Fauconniers, qui s'attachent si bien à observer les faucons qui l'habitent, & à épier leurs mouvemens, qu'il n'y a pas un seul nid qu'ils ne connaissent. Ces Chasseurs ont des brevets du Bailli, & ils sont les seuls auxquels il soit permis de prendre des faucons. Tous doivent être Islandois, & cette occupation est très lucrative, quand on joint l'intelligence au bonheur.

La maniere dont on attrape les faucons, mérite d'être rapportée, à cause de sa simplicité. On plante à terre deux pieux sur une même ligne, à la distance de deux toises l'un de l'autre. On attache au premier, par une patte, un pigeon ou une perdrix, avec une ficelle de trois ou quatre aunes de long, afin que l'oiseau ait du jeu pour voltiger. A l'autre patte de l'oiseau, tient une autre ficelle de cinquante ou soixante toises de long, qui passe dans le second pieu, & dont le Fauconnier tient le bout pour tirer la perdrix du premier au second pieu. Près de ce dernier est planté un bâton, qui porte un filet tendu perpendiculairement sur un demi-cercle de trois ou quatre aunes de diamètre, de manière qu'en tombant il couvre ce pieu & tout le terrein qui l'environne à une certaine distance. A l'extrémité du filet en

Islande.

demi-cercle eſt attachée une ficelle de même longueur que la précédente, & qui paſſe par le pieu planté du côté du Fauconnier. C'eſt avec cette ficelle qu'il peut tirer à terre le filet pour envelopper le faucon, de la même manière qu'il a tiré la perdrix du premier piquet au ſecond. Les Fauconniers choiſiſſent pour cette chaſſe les endroits voiſins des nids des faucons, & les lieux où ils ont vu repoſer des faucons volans nouvellement arrivés.

Dès que le faucon apperçoit voltiger la perdrix qui ſert d'appât, on le voit tourner en planant directement ſur l'oiſeau, & examiner s'il n'y a point de danger. Enfin il ſe précipite à terre avec une rapidité ſans égale; d'un coup de bec il coupe d'abord la tête à l'oiſeau auſſi nettement que ſi elle eût été tranchée avec un couteau, puis il remonte en l'air aſſez haut pour s'aſſurer qu'il peut tranquillement ſe repaître. Pendant qu'il s'envole, le Fauconnier tire la perdrix vers le filet, mais aſſez promptement, pour que le faucon ne puiſſe pas s'en appercevoir. Bientôt après, cet oiſeau vient ſe ſaiſir de ſa proie, alors le Fauconnier tire le filet, & le faucon ſe trouve pris comme dans une cage. Le Fauconnier s'approche, il prend le faucon avec beaucoup de précaution, pour ne lui arracher aucune plume, & aidé d'un de ſes gens, il lui met un chaperon ſur les yeux.

Pendant

Pendant la chasse, il faut que le Fauconnier se tienne bien caché, ou couché par terre à cinquante ou soixante toises de son filet; car le faucon, qui est naturellement soupçonneux, & qui a la vue très-sûre, n'approcherait jamais de la perdrix qui sert d'appât, s'il découvrait la moindre chose qui lui fît ombrage, & sur-tout des hommes.

Islande.

Tous les ans, le jour de la S.t Jean, chaque Fauconnier se rend à Bessested, maison appartenante au Roi de Danemarck, où loge le grand Bailli de l'Isle, & il y dépose ses faucons. Le Fauconnier du Roi, qui vient aussi chaque année dans l'Isle, choisit les faucons capables de servir, réforme ceux qui ne le sont pas, & fait porter les premiers dans son vaisseau pour les conduire à Copenhague.

Sur la vérification du Fauconnier du Roi, les Fauconniers Islandais reçoivent du Bailli de Bessested quinze rixdales pour un faucon blanc, dix pour un gris blanc, & sept pour chacun de ceux qui sont entierement gris. On leur accorde même une gratification de deux ou de quatre rixdales, quand ils livrent un ou plusieurs faucons des deux premieres couleurs, parce qu'ils sont les plus rares.

Quand le vaisseau destiné à transporter les fau-

Islande.

cons, est prêt à mettre à la voile, le Fauconnier Royal fait tuer autant de bœufs qu'il en faut pour nourrir ces oiseaux pendant quinze jours; mais on en conserve de vivans, ainsi que d'autre bétail, afin de ne pas manquer de provisions, si le trajet durait plus de trois semaines ou un mois, qui est le temps qu'on y emploie communément, étant défendu à ce vaisseau de prendre terre, à moins d'une nécessité très-pressante. Il faut beaucoup de soins pour que ces faucons arrivent sains & saufs en Danemarck; ils sont rangés entre les deux ponts sur des perches auxquelles on les attache, & qui sont garnies de coussins de gros drap d'Islande remplis de foin. La quantité de faucons que le Danemarck tire annuellement de l'Islande, n'est pas toujours la même; mais communément le nombre de ces oiseaux de proie est de cent ou cent vingt, & quelquefois il a été à plus de deux cens. C'est de ces jeunes faucons que le Roi de Danemarck envoie tous les ans à différens Princes de l'Europe.

Après tous les oiseaux dont nous avons parlé, les Islandais en ont de petits, que M. Horrebows croit inconnus en Danemarck, & auxquels les Insulaires donnent des noms particuliers. Il y en a de la grosseur des alouettes, d'autres approchant des moineaux, & tous sont très-bons à manger.

De toutes les classes que comprend le genre animal en Islande, celle des poissons est la plus nombreuse, la plus variée & la plus intéressante. Cette Isle, par sa situation, jouit, préférablement à tous les endroits du monde, d'une abondance inépuisable de grands & de petits poissons de mer, qui ont encore l'avantage d'être du plus excellent goût. Car l'expérience a fait reconnaître que le poisson est plus gras & meilleur dans les plages les plus voisines du Nord, & que par-tout il est plus parfait en hiver & par les grands froids, qu'en tout autre temps. Il est d'ailleurs vraisemblable, comme le pense M. Anderson, que les abîmes profonds situés sous le pôle, sont la véritable source des poissons de la mer, qu'ils y trouvent la nourriture qui leur convient le plus; qu'ils y acquierent toute leur consistance; & que plus ils s'en éloignent, plus ils perdent de leur vigueur & de leur graisse. Cependant la multiplication excessive de ces poissons les force à sortir de leur lieu natal, à se répandre sur les côtes qui environnent la mer du Nord, & à venir s'offrir eux-mêmes aux peuples qui les habitent, & dont l'industrie supplée par le commerce de ces poissons, au défaut des autres productions que la Nature a refusées à leurs climats. Islande.

Les Islandais doivent donc à leur situation l'avantage de recevoir en abondance, avec tous les

Islande.

vents, dans le golfe & dans les baies de leur Isle, toutes sortes de bons poissons qui viennent immédiatement du Nord.

Les principaux & les plus utiles sont le hareng, le cabeliau, la grande morue, le merlan, le turbot, le flaitan & les solles.

Le hareng, ou le *poisson couronné*, comme l'appellent les pêcheurs Danois, est si généralement connu, qu'il n'est pas besoin de le décrire pour le faire distinguer de tous les autres. Cependant on ne connaît point encore assez toutes les espèces de ce poisson, pour les ranger sous des classes particulieres. On croit communément que les harengs ne vivent que du limon de l'eau, & c'est une erreur fort accréditée parmi les pêcheurs. Mais l'examen de leur bouche, dans laquelle on voit de petites dents, prouve d'une maniere incontestable que ces dents ne leur ont pas été données pour avaler de l'eau. En effet, des curieux ont trouvé dans l'estomac de ces poissons des alimens solides. *Neukrants*, qui a donné un Traité sur les Harengs, rapporte qu'il a souvent trouvé dans l'estomac d'un de ces poissons plus de soixante petits crabes, à moitié digérés. *Leuwenhoeck* ayant fait la dissection de quelques harengs dans le temps du frai de ces poissons, a vu quantité d'œufs dans leurs intestins.

Quoi qu'il en soit de la variété des espèces du

Islande.

hareng & de la nourriture qu'il prend, il est sûr que ces poissons arrivent, tous les ans, par troupes innombrables sur les côtes de l'Islande, ainsi que dans les mers septentrionales d'Europe, & que c'est-là que vont les attendre différentes Nations auxquelles ils fournissent une branche de commerce considérable. Ce n'est pas un spectacle indifférent, que de considérer les migrations des harengs, & la guerre que leur font les autres poissons. Anderson, d'après Neukrantz, en fait une description curieuse. C'est donc de cet Ecrivain, ou plutôt de son Traducteur, que nous empruntons les détails qui suivent.

Anderson, après avoir établi par différentes preuves tirées des Relations des Voyageurs, que les harengs, ainsi que beaucoup d'autres petites espèces, telles que les maquereaux, les plies, les sardines, &c. font leur séjour habituel dans les abîmes les plus reculés du Nord, s'explique en ces termes: « Il est certain que les glaces immenses qui » ne se fondent jamais dans ces mers, & qui augmen- » tent, tous les ans, en épaisseur & en étendue, » sont pour ces poissons une retraite sûre, qui » conserve leur frai, & qui favorise l'accroisse- » ment de leurs petits; car il est évident que » dans ces gouffres profonds & glacés, ils n'ont » rien à craindre des marsouins, cabeliaux, &

Islande.

» autres poiſſons voraces que la difficulté de » reſpirer dans ces endroits empêche d'y » pénétrer, & moins encore des baleines, » qui, ayant des poumons conformés preſque » comme les animaux terreſtres, ont toujours » beſoin d'un air pur & nouveau pour reſpi- » rer; en ſorte que ces petits poiſſons jouiſſent » dans leur retraite d'un repos qui ne peut être » troublé ni par les gros poiſſons, ni par les » pêcheurs, qui ne peuvent en approcher. » Il arrive delà que, ſe multipliant prodigieuſement, leur nombre s'accroît au point, qu'enfin la nourriture leur manque, & les oblige à détacher des colonies, pour aller vivre ailleurs. Peut-être auſſi qu'un petit reſte de ces colonies, ou du moins leur progéniture, après bien des détours dont nous parlerons inceſſamment, s'en retourne enſuite vers le pôle, pour contribuer à la conſervation de l'eſpèce.

Sortant des glaces du Nord, les troupes de harengs ſont auſſi-tôt attaquées par toutes les groſſes & les petites eſpèces de poiſſons deſtructeurs, qui, preſſés par la faim & conduits par un inſtinct particulier, vont à leur rencontre, & les chaſſent continuellement devant eux, de la mer Glaciale dans l'Océan Atlantique. Les harengs effrayés cherchent bientôt les côtes, & ſe jettent dans les golfes, les bas-fonds, & même aux embouchures

des fleuves, tant pour y trouver un asyle contre leurs ennemis, que pour mettre leurs petits en sûreté. Aussi-tôt qu'ils ont jetté leur frai, ils continuent leur route; & le même instinct qui fait voyager les peres, porte leurs enfans à les suivre, dès qu'ils en ont la force. Tous ceux qui échappent aux filets des pêcheurs, se rendent vraisemblablement dans d'autres mers; car ils disparaissent entierement. Islande.

C'est au commencement de l'année que débouche des mers du Pôle la troupe innombrable des harengs. Elle se montre d'abord à l'endroit de la mer où elle paraît le plus large, & son étendue occupe, suivant un Auteut Anglais, pour le moins autant d'espace en largeur, que toute la longueur de la Grande-Bretagne & de l'Islande. Son aile droite se détourne vers l'Occident; elle tombe au mois de Mars sur l'Islande, & c'est-là principalement que les colonnes de harengs sont d'une épaisseur prodigieuse. La quantité de gros poissons qui les attendent, les oiseaux de mer qui fondent sur eux par milliers, les font tenir tellement sertés de tous côtés, qu'on les apperçoit de loin par la couleur noirâtre de la mer, & par l'agitation qu'ils y excitent, en s'élevant souvent jusqu'à la surface, & s'élançant même en l'air pour éviter un danger pressant. Si alors on va au-devant d'eux, & qu'avec une espèce de

Islande.

pelle dont on se sert pour arroser les voiles de vaisseaux, ou un autre instrument large & creux, on puise de l'eau, on est certain de tirer chaque fois un grand nombre de harengs. Au reste, on ne sait pas si cette colonne, avant d'aborder l'Islande, n'envoie pas un fort détachement au Banc de Terre-Neuve, & on ignore de même ce que devient le reste de la colonne qui file le long de la côte occidentale de l'Isle. Ce qu'il y a de certain, c'est que ses golfes, ses détroits, ses baies sont tous remplis de harengs, & en même-temps de quantité d'autres gros poissons qui les attendent. Parmi ces ennemis des harengs, on distingue, entr'autres, le *nordcaper*, qui est un des plus dangereux, & remarquable par la ruse dont il se sert pour en faire sa proie. Il se tient le plus souvent aux environs de l'extrémité septentrionale de la Norwège, qu'on appelle *Cap-du-Nord*, d'où il a tiré son nom. Ce poste ne peut être plus favorable à ses vues; car il est d'abord averti du passage des harengs qui côtoient la Norwège en descendant du Nord. Lorsque toutes les troupes de harengs ont dépassé sa demeure habituelle, son intérêt l'amene aux environs de l'Islande. Là, quand il est pressé par la faim, il a l'adresse de rassembler les harengs dispersés dans les golfes de l'Isle, & de les chasser devant lui vers la Côte. Lorsqu'il les voit en assez grande

quantité, il les resserre le plus qu'il peut dans quelque Baie, & par un coup de queue, il y excite un tourbillon très-rapide, & capable même d'entraîner de légers canots. Cette petite tempête étourdit & comprime tellement les malheureux harengs, qu'ils se précipitent par milliers dans sa gueule, qu'il tient ouverte. Il les y attire encore en aspirant avec force, l'air & l'eau, ce qui les entraîne directement dans son estomac, comme dans un gouffre. Islande.

L'aile gauche des harengs, par sa marche, est plus à portée de notre connoissance. Elle se porte à l'Orient; &, après avoir détaché une colonne qui rase les Côtes Orientales & Occidentales de l'Islande, elle descend la mer du Nord, sans cesse chassée par les marsouins & les cabeliaux. A une certaine hauteur, elle forme deux divisions. L'aile Orientale dirige sa course vers la Norwège, dont elle rase la Côte; &, se divisant de nouveau, une partie suit la Norwège en ligne droite, jusqu'à ce qu'elle tombe par le Détroit du Sund, dans la Mer Baltique, & l'autre partie étant arrivée à la pointe du Nord du Jutland, se sépare encore en deux colonnes. La premiere défile le long de la Côte Orientale de Jutland, & se réunit promptement par les Belts, avec celle de la Mer Baltique, pendant que la seconde descendant à l'Occident des mêmes plages, & côtoyant ensuite le Slef-

Islande.

wick, le Holstein, l'Evêché de Brême & la Frise; se jette par le Texel & le Vlie, dans le Zuiderzée, puis, après l'avoir parcouru, s'en retourne dans la mer du Nord.

La seconde des deux grandes divisions, qui tourne à l'Occident, est aujourd'hui la plus nombreuse. Elle s'en va toujours accompagnée de marsoins, de cabeliaux & de requins, droit aux Isles de Hittland & aux Orcades, où les Pêcheurs de Hollande les attendent au temps marqué; de-là, s'avançant vers l'Ecosse, elle s'y divise en deux colonnes, dont l'une, après avoir descendu le long de la Côte Orientale de l'Ecosse, fait le tour de l'Angleterre, en laissant toutefois dans sa route, des détachemens considérables, qui se portent sur les côtes des Frisons, des Hollandais, des Zéelandais, des Brabançons, des Flamands & des Français; l'autre colonne tombe en partage aux habitans de la partie occidentale de l'Ecosse & aux Irlandais, qui, de tous côtés, sont alors environnés de harengs. Toutes ces divisions s'étant à la fin réunies dans la Manche, ce qui est échappé aux filets des Pêcheurs, à la voracité des poissons & aux oiseaux de proie, forme encore un nombre prodigieux, & se jette dans l'Océan Atlantique, où il se perd; du-moins on n'en voit plus sur toutes les côtes de l'Europe.

Le hareng fréquente aussi les côtes de l'Amé-

rique Septentrionale; mais il s'en faut de beaucoup qu'il y soit aussi abondant qu'en Europe; & en tirant du côté du Midi, on n'en voit plus au-delà des fleuves de la Caroline. On ne sait pas si la colonne, qui pénètre en Amérique, est un détachement de la grande troupe descendant du Nord, ou si c'est un reste de ceux qui s'en sont retournés par la Manche. « Quoi qu'il en soit, dit l'Auteur » Anglais de l'*Atlas maritime & commerçant*, » autant que j'ai pu découvrir par mes recherches, » le hareng ne se trouve jamais, du-moins en » grande quantité, dans les Pays Méridionaux, » comme l'Espagne, le Portugal, les Côtes » Méridionales de la France, ni sur les Côtes » de l'Océan, ni dans la Méditerranée, ni » dans les parages d'Afrique, *comme s'il était* » *défendu à ce poisson de se livrer à ces peuples*, » *ainsi qu'il fait aux autres, pour les mettre* » *dans la nécessité de tirer leurs provisions d'An-* » *gleterre.* »

Islande.

Quelque envie que ce même Anglais, par zèle pour son pays, paraisse avoir de nous persuader que sa Nation fait un commerce considérable de harengs, il est sûr que ce sont les Hollandais qui distribuent ce poisson par toute l'Europe, & que le commerce qu'ils en font, est non-seulement beaucoup plus étendu que celui des Anglais,

Islande.

mais même supérieur à celui de toutes les autres Nations.

Cette seule pêche nourrit en Hollande ordinairement plus de cent mille personnes, & elle en enrichit beaucoup. *Huet* fait monter à la quantité de trois cens mille tonneaux, le produit annuel de cette pêche, qu'il évalue à vingt-cinq millions d'écus de banque, dont dix-sept millions en pur gain, & huit millions pour les frais. *Funcius* soutient que les Hollandais pêchent par an quatorze mille huit cens millions de harengs. *Doot* prétend qu'en 1688, quatre cens cinquante mille Hollandais furent employés à la pêche du hareng.

Chaque année, à la Saint-Jean, les Hollandais se rendent, ainsi qu'on l'a déjà dit, aux Isles de Shetland ou Hitland, du côté de Faythill & de Bockeness, avec douze ou quinze ou *buyses*, sorte de barques destinées à cette pêche. Lorsqu'elles sont rassemblées, on se met en mer en poussant au Nord-Nord-Ouest, & on jette le premier filet près de Faythill, la nuit du lendemain de la Saint-Jean, d'abord après minuit. La pêche ne se fait jamais pendant le jour, tant pour mieux reconnaître le fil du banc des harengs qu'on distingue plus aisément par le brillant de leurs yeux & de leurs écailles, & pour régler là-dessus

la direction des filets, que parce que le poisson est attiré par la clarté des lanternes que portent les *buyses*, & qu'en étant ébloui, il ne peut discerner les piéges qu'on lui tend. Islande.

Les filets qui servent à pêcher le hareng, ont des dimensions marquées par les Ordonnances, dont il n'est pas permis de s'écarter. Aujourd'hui, au-lieu de chanvre, on y emploie une espèce de grosse soie, qu'on tire de Perse, parce qu'on a trouvé que des filets de cette matiere durent au moins trois ans, tandis qu'il fallait renouveller tous les ans ceux de chanvre. L'usage est de les teindre en brun, à la fumée des copeaux de chêne. Ces filets ont mille ou douze cens pas de long, & on ne les retire qu'une fois dans la nuit. D'un seul coup, on prend quelquefois trois, quatre, cinq, dix & jusqu'à quatorze *lasts* de harengs: chaque last comprend douze tonneaux, & le tonneau contient mille poissons.

Il n'est pas permis de jetter les filets avant le 25 Juin, parce que le poisson n'est pas encore arrivé à sa perfection, & qu'on ne saurait le transporter loin sans qu'il se gâte. Chaque année, les Etats-Généraux rendent une Ordonnance expresse, & font afficher des placards, par lesquels il est enjoint aux Maîtres de *buyses*, pilotes & matelots, de prêter serment, avant leur départ de Hollande, de ne pas précipiter la pêche; &

Islande.

à leur retour, ils font un nouveau serment, pour attester que ni leur vaisseau, ni aucun autre, n'a enfreint la Loi, au-moins à leur connoissance. En conséquence de ce double serment, on expédie des certificats à chaque vaisseau destiné au transport des nouveaux harengs, pour empêcher la fraude, & pour conserver le crédit de ce commerce lucratif. Cet article est si important, que, dans la convention faite en 1606, entre la Hollande & la Ville de Hambourg, il a été expressément stipulé qu'on veillerait très-exactement de part & d'autre, à l'exécution des Ordonnances relatives à cette pêche.

Dans les trois premieres semaines qu'elle dure, c'est-à-dire, depuis le 25 Juin jusqu'au 15 Juillet, on met tout le hareng qui a été pris, pêle-mêle dans des tonneaux, qu'on expédie à mesure sur certains bâtimens bons voiliers, appellés *chasseurs*, qui le transportent en Hollande; le premier hareng qui arrive, est nommé par cette raison, *hareng de chasseur.*

Quant à celui qu'on prend après le 15 de Juillet, aussi-tôt qu'il est à bord des *buyses*, & qu'on lui a ôté les ouies, on a grand soin d'en faire trois classes, qu'on nomme *hareng vierge*, *hareng plein* & *hareng vide.* Chaque espèce est salée, & mise dans des tonneaux particuliers. Le *hareng vierge* (en Hollandais *voll haaring*) est celui qui

se prend le premier, & qui est rempli de laites ou d'œufs, ce qui est son état d'intégrité ou de perfection.

Le *hareng vide*, ou *schooten-haaring*, est celui qui a frayé, & le *hareng plein*, celui qui est sur le point de frayer. La premiere de ces deux espèces est la moins estimée, & ne se conserve pas si bien que le hareng plein; ce sont les deux dernieres espèces, qui forment la charge ordinaire des *buyses*, & elles partent à mesure qu'elles sont remplies, ou quand la pêche est finie. Cette pêche dure ordinairement jusqu'au mois de Novembre, & les Ordonnances même permettent de la continuer jusqu'à la fin de Décembre.

Les tonnes de harengs des trois espèces, étant arrivées en Hollande, avant de les transporter plus loin, on les ouvre, on les sale de nouveau, & on les rehausse si bien que, de quatorze tonnes de mer, on en fait douze tonnes d'Amsterdam, qui forment ce que les marins appellent *un tonneau*, où on les met dans de petites caques. Le meilleur hareng qu'on connaisse en Allemagne & en France, vient de Hollande par la voie de Hambourg. A son arrivée en cette Ville, on le fait ouvrir par des Jurés-Emballeurs, qui, après l'avoir encore salé & entonné à la façon Hollandaise, en font une estimation juridique, &

Islande. mettent sur les nouveaux tonneaux des marques réglées par l'Ordonnance. Si le hareng de Hollande est si excellent, & son goût infiniment plus délicieux que celui des harengs pris & préparés par toutes les autres Nations, c'est que les pêcheurs Hollandais lui coupent les ouies, à mesure qu'ils le prennent, & qu'après l'avoir préparé avec soin, ils ne manquent jamais de serrer tout ce qu'ils ont pris dans une nuit avant la chûte du jour. Les tonneaux, dans lesquels on entasse ces harengs, sont tous de bois de chêne, & on les y arrange avec beaucoup d'ordre, sur des couches de gros sel d'Espagne ou de Portugal. Toutes les autres Nations de l'Europe prenant beaucoup moins de précautions, leurs harengs sont d'une qualité très-inférieure, & se conservent bien moins que ceux de Hollande.

Il y a environ trois cens cinquante ans que l'usage d'encaquer le hareng subsiste. Avant qu'on eût trouvé le moyen de le conserver, on ne le mangeait vraisemblablement que frais ou sec. L'époque de cette utile invention est fixée, par quelques Historiens, à l'an 1397, & par d'autres, à 1416. L'inventeur s'appellait *Guillaume Beuckels*, ou *Beuckelsen*, ou *Bucfeld*, & il était de Biervlier en Flandre. On reconnut bientôt en Hollande les avantages de la caque, pour conserver le goût du hareng, & pour le transporter

aisément

aisément par-tout. Depuis ce temps, cette invention si simple est devenue comme la base du commerce des Hollandais. Aussi la mémoire de Beuckels a-t-elle été dans la suite en telle recommandation, que l'Empereur Charles V & la Reine de Hongrie, allerent, en 1536, en personnes, voir son tombeau à Biervlier, comme pour le remercier d'une découverte si avantageuse à leurs sujets de Hollande. Islande.

Avant d'encaquer les harengs, il y a deux façons de les saler, en blanc ou en rouge; c'est ce qu'on appelle *blanc salé* & *rouge salé*. Voici la premiere façon. Aussi-tôt que le hareng est pêché, on l'ouvre, on sépare les boyaux d'avec les œufs ou la laite, & on les ôte. On lave ensuite le poisson dans de l'eau fraîche, on le frotte bien avec du sel, & on le met dans une saumure composée de sel & d'eau fraîche, assez forte, pour qu'un œuf puisse y tenir sans s'enfoncer. Les harengs y restent quatorze ou quinze heures; après quoi, on les retire, on les seche bien, & on les met dans un tonneau bien pressés, avec du sel au fond & pardessus la derniere couche, lorsqu'il est tout-à-fait rempli. On ferme ensuite exactement le tonneau, pour que la saumure n'en découle pas, & qu'il n'y entre pas le moindre air; sans cette précaution, le hareng se gâterait bientôt. Quand on change les harengs de tonneaux, & qu'on les

Islande.

remet dans les caques, il faut avoir les mêmes attentions.

La préparation des harengs en rouge se fait de la maniere suivante. Quand les poissons sont tirés de la saumure où ils ont resté au-moins vingt-quatre heures, on leur passe une broche de bois dans la tête, & on les accroche dans un four préparé pour cet effet, & qui en contient ordinairement douze mille. On allume ensuite au-dessous des poissons, du sarment qui fait beaucoup de fumée, & très-peu de flamme. On les laisse en cet état, jusqu'à ce qu'ils soient suffisamment séchés & fumés, ce qui se fait dans l'espace de vingt-quatre heures. Alors on les retire pour les mettre dans des tonneaux. Leur mérite consiste à être gros, gras, frais, tendres, d'un bon sel, d'une couleur dorée, & à n'être point déchirés. C'est l'espèce de harengs appellée *picklings*, & en Français, *hareng sore* ou *soret*. La premiere sorte s'appelle *hareng blanc*.

Les harengs, que l'on mange en France, ne paraissent pas, tous les ans, sur les côtes d'Islande, en aussi grande quantité, mais seulement de temps à autre; de sorte que ces poissons ne sont point une branche de commerce pour les Islandais.

L'espèce de harengs qui, chaque année, ne manque pas de se montrer dans ces parages, est celle qu'on appelle *sardine*, & qui arrive avec les

cabeliaux, dont elle eſt pourſuivie. La baleine, qui ne les épargne pas non plus, engloutit ſouvent les ſardines & leurs perſécuteurs.

Islande.

L'ardeur & l'avidité d'une baleine, l'ayant un jour fait échouer ſur le ſable, pour s'être trop approchée des côtes, tous les Iſlandais du canton vinrent bientôt l'aſſaillir, & la tuerent. Une baleine était pour eux une priſe très-agréable & très-heureuſe; mais elle le devint bien davantage encore, lorſqu'on trouva dans ſon ventre, plus de ſix cens cabeliaux frais & vivans, une multitude infinie de ſardines, & même quelques oiſeaux.

« Il eſt amuſant & curieux, dit M. Horrebows, » qui avait joui pluſieurs fois de ce ſpectacle, de » voir arriver les ſardines en grandes troupes. » Pendant que les flots ſont agités par le mouve» ment de ces poiſſons accumulés par millions; » le ciel eſt obſcurci par une multitude innom» brable d'oiſeaux de proie, qui voltigent au» deſſus des malheureuſes ſardines, & qui rem» pliſſent l'air de cris perçans. A chaque inſtant, » quelques-uns de ces oiſeaux ſe détachent, s'élan» cent dans les eaux comme un trait, s'y enfon» cent aſſez profondément, & remontent avec leur » proie dans le bec. »

Des poiſſons bien plus utiles aux Iſlandais que les harengs & les ſardines, ce ſont le cabeliau,

Islande.

qu'ils appellent *torchs*, la *langue* ou la grande morue, l'*égrefin*, & tous ceux que nous avons nommés au commencement de ce paragraphe.

Le cabeliau eſt trop connu, pour qu'il ſoit beſoin d'en donner la deſcription. Sa chair eſt d'un goût ſi excellent, qu'il paſſe par-tout pour un mets délicieux. Les Iſlandais pêchent ce poiſſon à l'hameçon, en y attachant pour amorce un morceau de moule, de poiſſon ou de viande crue. On remarque que le cabeliau a reçu de la Nature une facilité de digérer ſinguliere. Tout poiſſon qu'il mange, eſt digéré en moins de quatre heures. L'écaille des crabes qu'il avale, devient dans ſon eſtomac, auſſi rouge que ſi elle était bouillie.

C'eſt avec le cabeliau, la langue & l'égrefin, que les habitans préparent le *flackfiſch* & le *hengefiſch*, deux ſortes de poiſſons ſéchés, auxquels on donne le nom général de *ſtockfiſch*, en Allemagne. Le détail de la façon dont on prépare ces poiſſons, apprendra en même-temps ce que c'eſt que le *flackfiſch* & le *hengefiſch*, & en quoi ils different l'un de l'autre.

Pour faire du *flackfiſch*, on coupe la tête aux cabeliaux, morues ou égrefins; on leur ouvre le ventre dans toute ſa longueur, on leur arrache l'épine du dos, & on applique ces poiſſons les

uns contre les autres par le côté ouvert, si le temps est sec. Après cette opération, on étale ces poissons sur des pierres arrangées exprès, ou sur le sable; on les retourne plusieurs fois dans le jour, exposant alternativement à l'air le côté de la chair & celui de la peau. Lorsque le temps est beau & qu'il régne un air sec, quatorze jours suffisent pour sécher parfaitement ces poissons; mais communément il faut trois semaines ou davantage, parce qu'il est rare que la sécheresse ne soit pas interrompue par un temps humide dans la saison de la pêche, qui dure pendant les mois de Mai & de Juin. Le poisson étant bien desséché, on le met en tas sur un mur construit exprès pour cela, en observant que le côté de la peau soit toujours en-dehors. Quelque temps qu'il fasse alors, rien ne peut lui causer d'altération. Islande.

Quant au *hengefisch*, il se prépare de la même maniere, avec la seule différence qu'on fend le poisson par le dos, & qu'on lui fait un trou au ventre, afin de pouvoir y passer une broche de bois, pour le suspendre à l'air dans de petites cases construites aussi pour cet usage. Les parois de ces cases, qu'on appelle *hialdes* dans le pays, ne sont formées que de lattes attachées à une certaine distance l'une de l'autre, de façon que le vent & l'air puissent passer au travers, & un toit garantit le poisson de la pluie. Le nom de *hengefisch*, que

Iſlande.

porte ce poiſſon ainſi préparé, vient de cette préparation même, *hengen* ſignifiant *ſuſpendre*, d'où le mot compoſé de *hengeſiſch* veut dire *poiſſon ſuſpendu*. Il ſe vend plus cher que le *flackſiſch*, & il eſt auſſi-bien plus eſtimé; cependant on en fait beaucoup moins que de ce dernier, qui eſt, à proprement parler, la monnoie du pays : auſſi prépare-t-on communément cent livres de *flackſiſch* contre une de *hengeſiſch*.

Ces deux ſortes de poiſſons ainſi ſéchés, ſe conſervent très-long-temps, même pendant dix ans. Cependant on a vu qu'il n'entre point de ſel dans cette préparation, & qu'elle conſiſte ſimplement à l'expoſer à l'air. C'eſt dans les qualités de cet élément qu'il faut chercher les cauſes de cette conſervation; la pureté & la ſéchereſſe de l'air, ſuivant M. Horrebows, ſont les agents principaux de la deſſiccation, à quoi il faut ajouter une chaleur modérée & conſtante pendant dix-huit ou vingt heures.

Avoir nommé les autres poiſſons, tels que le merlan, le turbot ou flaiton, les plies & les ſolles, c'eſt les avoir aſſez fait connaître. Les Iſlandais en tirent les mêmes avantages que les autres peuples, c'eſt-à-dire, qu'ils les mangent frais, lorſqu'ils en prennent, ou qu'ils font ſécher pour leur proviſion tout ce qu'ils en ont de ſuperflu.

Ces Inſulaires en uſent de même à l'égard du

fteinbeiffer, ou loup marin, ou brochet de mer, des rougets, & de quelques autres poiffons de la petite efpèce qui n'ont rien de particulier. Iflande.

Parmi les poiffons de la grande efpèce, la baleine tient le premier rang. On en diftingue en Iflande plufieurs fortes qui ont chacune leur nom, mais que l'on ne nous fait connaître que par cette feule obfervation. Au refte, il a été déjà traité de ces animaux monftrueux, & de la façon de les prendre; ainfi, nous n'ajouterons rien à ce fujet. Nous remarquerons feulement qu'il y a vingt ans que les Iflandais fe contentaient de darder la baleine avec un harpon, où était la marque de celui qui l'avait lancé; qu'ils attendaient l'effet de la bleffure que le fer avait faite, & que la baleine vînt échouer, en expirant, fur la côte. Alors celui à qui appartenait le harpon, allait le reconnaître, & la loi d'Iflande lui adjugeait une certaine portion de la baleine; le refte était dévolu au propriétaire du fonds fur lequel elle avait échoué. Mais le Roi de Danemarck ayant fait paffer en Iflande, en 1748, tous les uftenfiles du harponnage, & un homme très-entendu dans le métier de Harponneur, on pratique aujourd'hui dans cette Ifle à peu-près la même méthode que nous avons indiquée ailleurs.

Les bœufs marins, les efpadons ou fcies de

Islande.

mer, les veaux & les chiens marins sont encore des poissons assez communs sur les côtes d'Islande; la description qu'on en trouve au même endroit que celle de la baleine, nous dispense de rien dire ici de ces animaux, si ce n'est des chiens marins dont les Islandais tirent de très-grands avantages.

Ils en distinguent de trois sortes, les *land-sele*, chiens marins de terre, *oe-sele*, chiens marins d'isle, *gronland-sele*, chiens marins de Groënland. La premiere espèce est la plus petite, mais la plus commune. On les appelle *chiens marins de terre*, parce qu'ils se tiennent presque toujours près de la terre. Ils vont aussi dans les golfes & les petits bras de mer, pour donner la chasse aux truites & aux saumons. Les chiens marins d'Isles sont les plus grands. Ils ont reçu ce nom, parce qu'ils se tiennent volontiers dans les Isles semées autour de la terre-ferme, & sur-tout dans celles qui sont désertes, où rien ne trouble leur repos. Le chien marin de Groënland, quoique grand comme celui des Isles, auquel il ressemble, n'a été distingué, sans doute, que parce qu'il est étranger, & qu'il arrive, tous les ans, au mois de Décembre. Il se tient principalement sur les côtes septentrionales du pays où il reste de ces animaux, jusqu'au mois de Mai qu'ils s'en retournent. Comme ils viennent en troupes très-nombreuses,

on peut regarder ceux-ci comme une richesse de l'Islande. Islande.

Dans les golfes où ils arrivent, on arrange vingt ou trente filets longs d'environ vingt brasses, de maniere que, par les détours & les contours qu'on leur fait faire, ils forment une espèce de labyrinthe, d'où peu de ces poissons qui s'y prennent, peuvent se dégager. Au bout d'un ou de deux jours, les pêcheurs levent leurs filets, & ils y trouvent depuis soixante jusqu'à deux cens chiens marins. Chacun de ces animaux est estimé la valeur de deux écus d'Empire, par rapport à sa graisse & à sa peau. Il y a des cantons en Islande, où, au lieu de tendre des filets aux chiens marins, les habitans les harponnent comme les baleines. Ils sont si adroits, qu'ils lancent à dix ou vingt brasses un harpon auquel est attachée une longue corde, & rarement ils manquent leur coup.

Ces chiens marins de Groënland ont deux, quatre, & même six aunes d'Allemagne de long. A l'égard de ceux des Isles, quelquefois on en prend aussi de grandes quantités, sur-tout dans les Isles désertes. Comme ces animaux s'y croient en sûreté, les habitans s'y rendent en troupe pour les épier; &, dès que les chiens marins sont sortis de la mer pour venir se coucher au soleil, ils les attaquent & les assomment avec une massue dont ils sont armés. Il arrive souvent qu'ils en tuent

Islande.

une centaine en une seule fois. On prend aussi les chiens marins de terre de la même façon que ceux de Groënland, c'est-à-dire, avec des filets arrangés en labyrinthe, ou on les tue à coups de fusil.

Les poissons d'eau douce ne sont pas en aussi grand nombre en Islande que les poissons de mer. On n'y connaît que ceux dont nous avons déjà parlé; savoir, les saumons, les truites & les anguilles, poissons trop connus pour que nous nous y arrêtions.

On ne voit en Islande ni serpent, ni aucun reptile venimeux. M. Anderson en attribue la raison à la rigueur du climat; mais, comme dit M. Herrebows, les observations météorologiques démontrent que le froid n'y est pas plus excessif qu'en Danemarck, & les serpens pourraient y vivre de la même façon. D'ailleurs on sait que l'Isle de Madère & celle de Malte, toutes deux situées sous un climat où la gelée est inconnue, ont, comme l'Islande, l'avantage de ne nourrir aucun reptile venimeux; propriété heureuse dont vraisemblablement il faut assigner la cause à quelques qualités particulieres de l'air ou du sol, & peut-être à quelque accident, tel qu'un tremblement de terre, ou une inondation qui a pu anciennement bouleverser ces Isles, & faire périr tous les reptiles, sans que personne ait

été tenté d'en rapporter pour rétablir l'espèce.

Islande.

Il y a peu de pays qui soient moins tourmentés des insectes que l'Islande. Les plus communs sont des araignées fort petites ; on n'y connaît ni ces moucherons piquans, nommés communément cousins & mosquites, ni guêpes, ni taons. Après les araignées, le seul insecte dont on soit incommodé en quelques endroits, ce sont de grandes mouches dont il y a une quantité infinie, sur-tout dans le *Norder-sissel*, canton le plus froid du pays. Elles se tiennent particulierement près des eaux & autour du lac Myvarne; nom qui lui a été donné à cause des mouches dont ses bords sont infectés presque toute l'année. Les hommes en sont aussi incommodés que les bestiaux, de manière que les voyageurs, qui sont obligés de passer dans le voisinage de ce lac, mettent communément un crêpe sur leur visage, pour se défendre de ces insectes dont la piquure est très-vive & très-sensible.

Aux endroits où les Pêcheurs étalent leur poisson pour en faire du flakfisch, il se trouve aussi des essaims nombreux de ces grosses mouches; mais on ne voit en Islande aucune autre espèce d'insectes volans, ou du moins, dit M. Horrebows, on ne les connaît pas.

Lorsqu'après une grande sécheresse il survient une pluie abondante, on voit en plaine, comme

Islande.

par-tout ailleurs, sortir de terre une grande quantité de vers rougeâtres, appellés vers de pluie, & quelques autres qui sont entierement verds, que les Insulaires croient être tombés du Ciel avec la pluie. Ces derniers ont presque la grandeur & la figure des vers à soie, qui n'ont que la moitié de leur accroissement ordinaire; ils gâtent & consument l'herbe d'une façon étonnante aux endroits où ils paraissent.

Minéraux.

Les productions naturelles d'Islande, dans le genre minéral, paraissent être en assez grand nombre, mais elles ne sont pas encore toutes bien connues. On sait que plusieurs habitans ont trouvé dans les montagnes du métal qu'ils ont eux-mêmes fondu, & qui s'est trouvé être de bon argent; mais on ignore où existent les mines. D'autres particuliers, lorsqu'ils veulent souder des clefs, vont chercher sur les montagnes une certaine matière qu'ils appliquent à la clef, & dans laquelle ils placent la barbe. Ils enveloppent ensuite le tout d'une pâte de glaise ou de limon, & le jettent au feu, où ils le laissent jusqu'à ce qu'ils croient la matière fondue. Ils retirent alors la clef, brisent l'enveloppe de terre, & trouvent la barbe aussi-bien attachée à la clef, que s'ils eussent employé du cuivre dont on se sert communément pour de pareilles soudures. Peut-être se trouve-t-il des parties cuivreuses dans la matière qu'ils

ramaſſent, & qui, ſelon les apparences, ne peut être que du minerai d'un métal quelconque.

Iſlande.

Tous les Iſlandais ſont inſtruits par la tradition que leur Iſle renferme de riches mines de cuivre, mais on n'en a jamais cherché ni ouvert aucune. Quelques-uns font, de leurs propres mains, des uſtenſiles de ménage, avec du fer dont ils recueillent ſans peine la mine en différens endroits. Ainſi, l'induction naturelle qu'on doit tirer de tous ces faits, c'eſt que l'Iſlande ne renferme pas ſeulement des mines de cuivre & de fer, mais peut encore receler des métaux bien plus précieux.

Les autres productions minérales, après les métaux, ſont le cryſtal, la bitume, la tourbe, la pierre-ponce, le gagathe ou ambre noir, le ſoufre & le ſel.

Parmi les cryſtaux qu'on trouve en Iſlande, il en eſt un d'une eſpèce particulière connu ſous le nom de cryſtal d'Iſlande. Il a la propriété de repréſenter doubles tous les objets qu'on regarde au travers. Il devient feuilleté, lorſqu'on le fait calciner dans un creuſet, & il acquiert alors la vertu de luire dans l'obſcurité. M. Horrebows appelle ce cryſtal *lapis ſpecularis*, pierre ſpéculaire; en quoi il ſe trompe, ainſi que quelques Auteurs qui ont cru que c'était une pierre talqueuſe, à cauſe de ſon tiſſu feuilleté. D'autres ont regardé ce cryſtal comme une eſpèce de ſélé-

Islande.

nite. Cependant il paraît constant que c'est un *spatk calcaire* qu'il ne faut pas confondre avec d'autres substances qui lui ressemblent par la figure rhomboïdale & par la transparence, mais qui en different par d'autres propriétés.

Le bitume, la tourbe, les pierres-ponces sont des matières assez connues pour nous dispenser d'en parler ; il suffit d'observer qu'elles sont fort abondantes en Islande, & qu'en cela rien n'est plus naturel, puisqu'il s'y trouve tant de volcans.

C'est vraisemblablement avec le bitume que se forme la pierre appellée *gagathe* ou *ambre noir*, que l'on trouve en différens endroits. On en distingue deux sortes. L'une, qui brûle comme une bougie, lorsqu'on l'allume, est, suivant M. Horrebows, une espèce de poix terrestre assez dure & d'un noir brillant. L'autre, que les Islandais appellent *harfn tinna*, c'est-à-dire, pierre-à-fusil noire, ne brûle pas, & est beaucoup plus dure que la premiere. Elle est très-noire & très-luisante. Les Danois l'appellent *agathe noire*, parce qu'elle fait du feu comme la véritable agathe. C'est à celle-ci que convient véritablement le nom de gagathe & de pierre *obsidienne*. Il paraît que cette pierre noire n'est autre chose qu'une scorie ou vitrification très-pure, unie & bitumineuse, formée par l'action d'un feu violent ; & en effet

Islande.

lorsqu'on en casse un morceau, il s'éclate comme le verre. La montagne de Krafle fournit une grande quantité de ces pierres, parmi lesquelles on a trouvé des feuilles de la grandeur d'une petite table, qui pesaient 6 lispfuns & plus. La pierre, que les Anciens appellaient *obsidienne*, servait, au rapport de Pline, à faire des cartes & des cachets. La gagathe d'Islande se grave & se travaille de même, mais il faut beaucoup de précautions. Un Roi de Danemarck ayant eu un gros morceau de cette pierre noire d'Islande, en fit faire une jatte avec son couvercle, & l'on prétend, dit M. Anderson, qu'il fallut quatre ans pour l'achever. Communément on en fait des manches de couteaux, des colliers, des bouches d'oreilles, & toute sorte de bijoux qui entrent dans la parure des femmes en temps de deuil.

Le soufre se trouve abondamment en deux endroits de l'Islande; savoir, dans le district de Husevig, au canton du Nord, & près de Krysevig dans la partie méridionale, au quartier de Guedbringe. Ces lieux sont secs & ardens; on voit des vapeurs s'en élever sans cesse, & presque toujours il se trouve aux environs quelque source chaude. Lorsqu'on a découvert un terrein de cette nature, on trouve le soufre non-seulement sur les rochers & sur les montagnes, mais même dans la plaine & assez loin du pied de la montagne. Il y

Islande. a toujours sur le soufre une couche de terre stérile, ou pour mieux dire, de limon ou de sable. Cette terre est de différentes couleurs, blanche, jaune, verte, rouge & bleue. Sous la croûte de terre, on trouve le soufre qu'on leve avec des bêches & des pelles. Souvent il faut que les ouvriers creusent la terre jusqu'à trois pieds pour trouver de bon soufre; mais ils ne peuvent creuser à une plus grande profondeur, ils y auraient trop chaud, & l'ouvrage serait trop pénible; ce qui serait d'autant plus désavantageux, qu'ailleurs ils peuvent en prendre des provisions suffisantes avec beaucoup moins de peine. Dans les endroits abondans en soufre, on peut en charger, dans l'espace d'une heure, quatre-vingt chevaux, dont chacun porte près de douze lispfuns, (120 livres). Les meilleures mines de soufre se reconnaissent à une petite éminence que forme la terre dans ces endroits. Cette éminence est percée dans le milieu, & il s'en exhale une vapeur beaucoup plus forte & plus chaude que dans les environs. Ce sont là les endroits que l'on choisit par préférence pour l'exploitation du soufre.

Lorsqu'on a enlevé la croûte de terre sur cette éminence, on y trouve le soufre le plus compact, le meilleur & en plus grande quantité; il ressemble presque à du sucre-candi. A peu de distance du terre, on trouve du soufre en petits morceaux détachés

détachés, & on le ramasse avec des pelles. Au contraire, celui qui se trouve sous l'élévation qu'on a fouillée, est en masse très-dure; il faut beaucoup de travail pour le détacher & le ramasser. Le soufre qu'on ramasse par globules dans la terre, est bon, mais cependant beaucoup moins que celui qui est ferme & inhérent au tuf. On continue ainsi d'exploiter la mine, jusqu'à ce qu'elle soit épuisée. Alors on tâche d'en découvrir une autre, & l'on y parvient d'autant plus vîte, qu'elles sont en grande quantité dans les deux endroits qu'on a indiqués.

Islande.

Quand il fait chaud, les ouvriers ne peuvent travailler pendant le jour. Ils choisissent les nuits qui en été sont assez éclairées pour ces sortes de travaux. Ils ont soin aussi d'attacher autour de leurs souliers un morceau de *wadmel*, gros drap du pays, ou de quelqu'autre étoffe de laine; autrement ils seraient exposés à se brûler les pieds. En effet, lorsqu'on tire le soufre, il est si chaud qu'on peut à peine le tenir dans les mains; il se refroidit peu-à-peu dès qu'il est à l'air. Dans l'endroit où l'on a tiré du soufre une année, on peut en tirer encore l'année suivante, & même la troisième, les mines de soufre étant inépuisables.

Quelque bénéfice que le commerce de ce minéral paraisse offrir aux Islandais, ils s'y adonnent peu aujourd'hui, & différentes causes ont con-

Islande.

couru à détruire cette branche de trafic. La première, c'est qu'un vaisseau qui était chargé de cette marchandise ayant échoué malheureusement au sortir du Port, le soufre qui était tombé à la mer, écarta tellement le poisson de cette côte, qu'il se passa plusieurs années, avant qu'on pût en prendre. Cet événement dégoûta les habitans du commerce de soufre. Ce minéral était de plus devenu si commun dans les villes de commerce de l'Isle, qu'on n'en avait plus de débit; ainsi, ceux qui l'apprêtaient perdant leurs frais & leurs peines, le soin d'en recueillir fut, avec raison, négligé par les habitans. Une troisième cause qui a fait cesser absolument le commerce de soufre, c'est que le Particulier qui avait à Copenhague le privilége de trafiquer cette marchandise, étant mort à-peu-près dans le même temps, aucun autre n'a entrepris de le remplacer; & depuis cette époque, ce commerce est toujours resté languissant.

Quoique M. Anderson prétende qu'il n'y a dans cette Isle ni sel, ni source d'eau salée, il paraît, par le récit de l'Auteur Danois, que cette assertion est hasardée. « Je n'ai vu, dit-il, aucune » source salée, ni aucune mine de sel; mais j'ai » tenu un morceau de sel minéral, & l'on m'a » assuré qu'il s'en trouvait une grande quantité » en plusieurs endroits. Il est certain aussi qu'il » doit y avoir des sources salées sur les côtes, &

» même dans le pays. J'ai vu en beaucoup d'en-» droits des rochers que la mer venait battre pen-» dant la marée, couverts d'une croûte de sel » desséché par le soleil. Les habitans à portée de » ces endroits, ont attention de ramasser ce sel » pour leur usage : ces faits suffisent pour pouvoir » conclure que l'Islande n'est pas dépourvue de » sel. Au surplus, on voit, par les anciennes Fon-» dations & par les Lettres de donations des » temps où l'Isle était Catholique, qu'en différens » endroits de l'Isle, & sur-tout dans la partie » septentrionale, on donnait à de certaines Égli-» ses & aux Prêtres, des morceaux de sel, *sals* » *Koten*, & le droit seigneurial de faire du » sel. D'où il suit évidemment que, dans ces temps » reculés, il y avait du sel en mine dans le pays, » & que l'on savait en faire avec de l'eau de la » mer ; car enfin ces Ecclésiastiques se seraient-» ils contentés d'un droit chimérique ? C'est ce qu'il » n'est pas possible de présumer.

Islande.

» Tout récemment deux Sous-Baillis ont essayé » de faire du sel avec de l'eau de la mer, & l'un » d'eux m'a assuré qu'après avoir fait fondre une » tonne de sel de France dans l'eau de la mer, » & avoir fait bouillir le tout pendant quelques » heures, il en avait retiré une tonne & un quart » de beau sel blanc & fin, aussi bon que celui de » Lunebourg. Cette expérience faite, *rudi miner-*

Islande.

» vâ, par des gens qui n'étaient pas instruits » de la meilleure maniere de procéder à cette » opération, & qui manquaient des ustensiles » nécessaires, porte à croire qu'il est possible » & très-aisé même de se procurer du sel en » Islande. »

Islandais.

Les Islandais sont en général d'une stature médiocre, mais bien faits, assez semblables au Norwégiens par la figure & par les traits. Ils ont les dents blanches & bien saines; d'où l'on doit conclure que leur constitution est excellente, le climat sain & leur nourriture assez bonne : aussi leur tempérament est-il vigoureux.

Les femmes sont d'une figure passable, & quoique d'une constitution moins robuste que les hommes, elles jouissent d'une santé qui n'est jamais altérée que par les accidens fâcheux dont leurs accouchemens sont ordinairement suivis.

Vêtemens.

L'habillement des Islandais, ou du commun de la Nation, est assez semblable à celui de nos Matelots. Il consiste, pendant l'été, en une veste & une culotte de toile; &, pendant l'hiver, l'une & l'autre de wadmel. Chaque homme a encore un habit fort long, fait comme un surtout, qui s'appelle *hempe*. On s'en sert lorsqu'on sort de la maison, lorsqu'on voyage, ou qu'on va à l'Eglise.

Les femmes ont des robes, des camisoles & des tabliers de wadmel ou d'autre drap. Pardessus

leur camisole, elles mettent ordinairement une robe très-ample qui monte jusqu'au cou, enveloppe bien la poitrine, & dont les manches étroites leur couvrent les bras jusqu'au poignet; c'est à-peu-près la forme de celles qu'on appelle en France *robe en amadis*. Islande.

Cette robe chez les Islandaises ne traîne pas à terre, mais elle laisse dépasser les vêtemens de dessous d'environ six pouces. Elle est toujours noire, & porte le nom de *hempe*, ainsi que le surtout des hommes. Elle est bordée par en-bas d'un ruban de velours ou de certaine garniture qu'elles font elles-mêmes, & qui ressemble à de la dentelle. Le tout est cousu très-proprement, & cet habillement est d'assez bon air.

Les personnes aisées portent, le long du devant de la hempe, plusieurs paires de boucles d'argent agréablement travaillées & presque toujours dorées. Elles ne servent uniquement que pour la parure, & composent la garniture de la robe. Le bas du tablier est aussi garni de rubans de velours ou de soie de différentes couleurs. Au haut de ce tablier sont trois grands boutons de filigrame d'argent, qui sont ordinairement dorés, & quelque fois de cuivre; ils servent à attacher le tablier à une ceinture garnie de petites plaques & bossettes d'argent ou de cuivre, dans lesquelles sont pratiquées de petites ouvertures pour recevoir les

Islande.

boutons. Cette ceinture se ferme pardevant avec un crochet de même travail.

Les camisoles, qui sont toujours de la même couleur que la hempe, & justes à la taille avec des manches étroites qui vont presqu'au poignet, sont aussi garnies parderriere & aux côtés, sur toutes les coutures, de rubans de soie ou de velours de diverses couleurs, & tout le devant est couvert d'une étoffe de soie pareille aux rubans. Il y a au bout de chaque manche quatre ou six boutons d'argent qui servent à la tenir ouverte ou fermée. Ces camisoles ont un collet fermé, large de trois doigts, & un peu saillant. La robe de dessus se joint très-exactement à ce collet qui est d'une belle étoffe de soie ou de velours noir, bordée d'un cordon d'or ou d'argent.

La coëffure des Islandaises est un grand mouchoir de toile blanche fort roide. Une autre bande de toile plus fine couvre la premiere. Elle est arrangée sur la tête en forme pyramidale, en sorte que ces femmes semblent porter sur la tête un pain de sucre de la hauteur de trois pieds. Autour du front, elles mettent un autre mouchoir de soie qui leur enveloppe la tête & le front de la largeur de trois doigts.

Outre ces habillemens ordinaires, la coquetterie & le luxe en ont fait inventer d'autres pour les femmes qui veulent se distinguer; elles sont

ufage de différens petits ornemens d'argent proprement travaillé, & fur-tout de filigrane doré, tels que de gros boutons montés de pierres diverfement colorées, ou de petits anneaux & des plaques à jour. On met trois ou quatre de ces gros boutons au-deffus du front en forme d'aigrette, & c'eft-là le plus riche ornement de la coëffure. Iflande.

L'habillement des jeunes mariées eft fingulier. Le jour de la noce, elles ne portent point de hempe, mais feulement leur camifole telle qu'on l'a décrite. Elles ont fur la tête une couronne d'argent doré, qui s'étend jufque fur le front. Deux chaînes auffi d'argent doré font difpofées en fautoir fur la camifole, y forment des feftons & fe croifent pardevant & parderriere. Leur col eft entouré d'une pareille chaîne à laquelle eft attachée une petite caffolette d'odeur, ou *à baume*, comme ils l'appellent, qui leur tombe fur la poitrine. Cette boîte s'ouvre des deux côtés, & a communément la forme d'un cœur ou d'une croix. « Je puis affurer, dit M. Horrebows, que la parure & les ornemens des femmes d'Iflande font » d'affez bon goût, & ne manquent pas de grace, » par la difpofition & l'arrangement qu'on leur » donne. » Les femmes les plus aifées en ont pour trois ou quatre cens écus de l'Empire.

A l'égard de riches Iflandais, des Officiers de

Islande.

Justice, & autres personnes employées à l'administration publique, ils s'habillent de la même façon qu'en Danemarck; on leur voit des habits de beau drap & fort propres.

Les femmes font elles-mêmes leur chaussure, & celle des hommes. Cette chaussure est sans beaucoup de façon: elle est faite de cuir de bœuf ou de peau de mouton, dont on a gratté le poil ou la laine. On les ramollit dans l'eau, on les fait sécher ensuite, puis on les cout de maniere que les souliers emboîtent exactement le pied, & n'ont point de talons. On les assujettit encore au moyen de quatre courroies fort minces de peau de mouton; deux de ces courroies attachées au derriere du soulier, se lient pardevant au-dessus du coup-de-pied; les deux autres partent des deux côtés, nommés communément *oreilles*, & après avoir fait un tour pardessous la chaussure, se lient de même au bout du pied.

L'usage des chemises n'est point inconnu à ces Insulaires, mais il n'est pas général. On en porte de flanelle légere ou de grosse toile. Lorsque les hommes vont à la pêche, ils ont des habits de peau de mouton ou de veau, qu'ils mettent pardessus leurs habits odinaires, & qu'ils ont soin de frotter avec du foie ou de la graisse de poisson, ce qui exhale une odeur très-désagréable.

Les habitations des Islandais, sans être ni ma-

gnifiques ni élégantes, ſont commodes, & ils y trouvent toutes leurs aiſances, à proportion de leurs facultés. On trouve, dans notre Auteur Danois, la deſcription d'une maiſon ordinaire de payſan, dont quelques détails ſuffiront pour montrer combien ces Inſulaires ſont éloignés de l'état de barbarie dans lequel on les a toujours repréſentés. Car rien ne prouve mieux qu'une Nation eſt civiliſée, que ſon induſtrie à ſe vêtir, à ſe loger & à ſe nourrir le plus avantageuſement qu'il lui eſt poſſible.

Iſlande.

Bâtimens.

La premiere pièce eſt un corridor long & étroit, de la largeur d'une toiſe, lequel eſt couvert par un toit porté ſur des ſoliveaux de traverſe. On pratique, de diſtance en diſtance, au toit, pour donner paſſage à la lumiere, des ouvertures en forme d'œils-de-bœuf, fermées par de petits carreaux de verre, ou plus communément par de petits cerceaux, ſur leſquels eſt un parchemin fortement tendu. Ce parchemin eſt de la fabrique de nos Inſulaires; ils le font avec les membranes *allantoïdes* des bœufs & des vaches; ils l'appellent *hinne*, & il eſt fort tranſparent. Lorſqu'il neige ou qu'on eſt menacé d'orage, les petites fenêtres ſe couvrent avec des eſpèces de contrevents. A l'un des bouts du corridor, eſt l'entrée commune: l'autre enfile une pièce de vingt-quatre ou trente pieds de long, ſur douze ou quinze

Islande.

de large, laquelle fait face à l'entrée. Les Islandais appellent cette salle *bastube* ou étuve; c'est ordinairement la salle de travail, où les femmes causent & font les ouvrages du ménage, où l'on prépare la laine, &c. Derriere cette bastube, est une chambre à coucher pour le maître de la maison & sa femme, & au-dessus couchent la plupart des enfans & des servantes.

Aux deux côtés de cette salle de travail, sont quatre autres pièces ou petites chambres, deux de chaque côté de l'entrée commune; elles n'ont d'issue que dans le corridor. Une de ces pièces sert de cuisine, l'autre de garde-manger, la troisieme de laiterie, la quatrieme est la chambre à coucher des domestiques. On y fait coucher aussi les étrangers & les voyageurs de cette classe; elle porte le nom de *skaule*.

Ce bâtiment qui renferme dans son entier six chambres, dont chacune paraît détachée, n'a d'autre entrée que celle du corridor, de façon que cette porte étant fermée, les chambres n'ont plus de communication au-dehors. On pratique dans le toit de chaque chambre, comme dans celui du corridor, des ouvertures pour y introduire la clarté, au moyen de quelques vitraux ou chassis de hinne; mais la salle de travail est ordinairement éclairée par une couple de fenêtres en vitrage, afin d'y recevoir plus de jour.

Islande.

Dans quelques bâtimens, outre les six chambres, il y a une pièce du côté de la skaule, c'est-à-dire, à l'entrée du corridor, destinée à recevoir les étrangers & les voyageurs de distinction. C'est, à proprement parler, la chambre des hôtes, & en même-temps la chambre de parade ou d'honneur des Islandais; c'est aussi la seule de la maison qui ait une porte particuliere en-dehors, indépendamment de celle du corridor.

Vis-à-vis ou du côté de la skaule, il y a d'autres réduits appellés *skiuner*. Les habitans y serrent leur poisson sec & toute espèce de provisions pour l'hiver, ainsi que les harnais des chevaux & toutes sortes d'ustensiles.

Près de-là, ils ont une cabane ou maisonnette qu'ils appellent *la Forge*. C'est-là qu'ils fabriquent leurs ouvrages en fer & en bois. Près de ces bâtimens, sont les étables ou les bergeries, suivant l'espèce de bétail que nourrit le paysan. Il y a toujours une étable à vaches, une écurie pour les chevaux, & une ou plusieurs bergeries où l'on tient les agneaux séparés des moutons. On ne serre pas le foin dans des bâtimens, mais on l'entasse dans une place que l'on entoure d'un fossé, & dans laquelle on le met par petites meules séparées l'une de l'autre, & de la hauteur d'une toise. Ces tas de foin sont recouverts de gazon, qui sert à les assujettir & à les garantir de la pluie.

Islande.

L'étuve, la chambre à coucher du maître, & l'appartement des étrangers sont entierement boisées pour la plupart; & au-dessus de ces pièces, il y a de petits cabinets où ils serrent leurs coffres, leurs habits & leurs effets. Ordinairement ces mêmes chambres ont de petits chassis composés de cinq ou six carreaux de verre; mais les autres n'ont point d'autre plafond que le toit, point d'autres fenêtres que les ouvertures couvertes de parchemin, dont on a parlé.

Les meubles de ces maisons ne sont pas en général d'une grande valeur. Des lits faits de wadmel & de plumes, que la quantité d'oiseaux aquatiques ne rend ni rares ni cheres; des tables, des chaises, des bancs, des armoires, c'est à peu-près tout ce qui compose l'ameublement des Islandais. Mais si ces meubles ne sont pas fort délicatement travaillés, ils n'en sont pas moins commodes; & le soin que prennent les femmes de les tenir propres, compense ce qui leur manque du côté de l'élégance.

Au reste, tout ce qu'on vient de dire ne regarde que les maisons des paysans qui font récolte & des autres habitans de la campagne. A l'égard des personnes distinguées, des habitans riches, ils sont très-bien meublés: les glaces, les commodes, tous les autres meubles utiles ou simplement de luxe, ne leur manquent pas plus qu'ailleurs.

Quant à l'architecture & à l'apparence extérieure des maisons, on conçoit qu'il n'y a rien de bien recherché. Comme tous les matériaux se tirent de Copenhague, & coûtent par conséquent fort cher en Islande, on y bâtit avec la plus grande économie. Par cette raison, les maisons n'ont ni fondemens ni poutres. Les pièces d'appui, les corniers, les angles des édifices reposent sur de grosses pierres. Les murs sont construits de pierres mêlées avec de la terre & du gazon. Ils peuvent avoir à leur base environ quatre pieds d'épaisseur, & sont terminés en talus large de deux pieds. Les toits sont formés de planches arrangées les unes sur les autres comme des ardoises, & chez les pauvres, c'est de la bruyere recouverte simplement de gazon. Ces maisons, telles qu'on les voit par ce détail, sont très-fraîches en été, & assez chaudes en hiver, pour que quelques habitans n'aient pas besoin de faire du feu dans la *bastube* ou salle de travail. D'autres ont des poëles de terre cuite ou de brique. Telle est l'idée qu'on doit se faire de toutes les habitations des métayers ou fermiers de l'Islande. Islande.

Il n'y a proprement en Islande ni villes ni bourgs: on n'y trouve que des villages, ou plutôt ce que nous appellons des hameaux. Cependant on y donne le nom de villes ou de places de commerce, à l'assemblage de trois ou quatre

Islande.

maisons appartenantes à la Compagnie Danoise ; qui fait le commerce de cette Isle, & dont dépendent autant de bâtimens qui servent de cuisines & de magasins. Aux environs de ces prétendues villes, qui sont communément bâties près de quelque port, on voit çà & là quelques habitations de Pêcheurs qui trafiquent leur stockfisch avec les Négocians Danois : aussi les côtes & le voisinage des établissemens de la Compagnie sont-ils beaucoup plus peuplés que l'intérieur du pays.

Dans toute l'Isle, chaque ferme ou métairie est bâtie seule au milieu des prairies qui en sont dépendantes. Il réside dans ces prairies autant de locataires ou fermiers que le propriétaire peut s'en procurer, en leur louant des pâturages, ou simplement une maison. Quelquefois un seul propriétaire a autour de lui cinq ou six fermiers, qui font valoir son fonds. On les appelle *hialege maenner*, c'est-à-dire, homme locataire de prairies, & la maison qu'ils occupent porte le nom d'*hialege*. Les *hialeges maenner* sont distingués des autres locataires en ce, qu'ils ont un pâturage pour nourrir une ou plusieurs vaches, au lieu que les autres ne louent que la maison ; c'est ce qui fait que toute l'Isle est divisée par paroisses.

Ces métairies ainsi bâties séparément, & quelquefois à une grande distance les unes des autres, forment un hameau ou un village ; car il y a de

ces métairies, qui, comprenant les locataires, ont depuis douze jusqu'à cinquante bâtimens. Au reste, il ne faut pas regarder comme un inconvénient cette méthode de bâtir au milieu de ses fonds une maison isolée. On en a plus de facilité à veiller aux travaux de la campagne, moins d'embarras pour la récolte & plus de sûreté contre les incendies ou les autres accidens qui peuvent provenir de la négligence des voisins. Islande.

Après le poisson frais ou sec cuit à l'eau de la mer, & accommodé à force de beurre, la principale nourriture des Islandais est le lait de vache ou de brebis. Ils font usage aussi de gruau ou de farine de froment cuite dans du lait. La soupe faite avec de la viande fraîche & du gruau, est encore un de leurs mets favoris. Comme ils ont peu d'épicerie, c'est le gruau qui leur en tient lieu, & ils le mêlent dans toutes leurs sausses. Le rôti ne leur est pas inconnu; mais ils ont l'habitude de faire cuire à l'eau toutes les viandes qu'ils mangent, même celles qui sont destinées à être rôties, ce qui se fait dans une poêle de fer; au surplus, chacun régle la maniere de se nourrir sur ses facultés, & les gens aisés se nourrissent en Islande aussi-bien qu'ailleurs.

Leur boisson ordinaire est, comme on l'a dit, cette liqueur piquante qui reste après que le

Islande.

beurre est fait, & qu'ils appellent *syre*, lorsqu'ils l'ont préparée à leur maniere.

C'est à tort qu'on a débité dans les Géographies & dans l'Histoire même d'Islande, que ses habitans ne connaissaient point l'usage du pain. Il est vrai que l'agriculture n'y étant presque point exercée, le bled & tous les autres grains y sont rares; mais le commerce supplée à cette disette. Tous les ans on rapporte dans ses ports de la farine & du pain cuit, qui se répandent par-tout le pays. Il n'est point de port en Islande, où il n'entre annuellement depuis quatre cens jusqu'à mille tonneaux de farine, outre deux ou trois cens tonnes de pain. Quoique cette provision ne soit pas suffisante pour que tous les Insulaires mangent du pain tous les jours; au-moins en est-ce assez pour qu'on ne puisse pas dire qu'ils en ignorent l'usage. Il est certain que les Islandais les plus pauvres font cuire communément du pain dans les jours de fêtes solemnelles, pour des noces & autres assemblées de cette espèce, & que les autres en mangent toute l'année.

Le bled sauvage, dont il a été parlé ci-devant, sert aussi à faire d'excellent pain. Malheureusement il se trouve en petite quantité; mais il donne une farine si belle & si propre à faire du pain, qu'un habitant n'en donnerait pas une tonne pour une pareille

une pareille quantité de farine de Danemarck. La farine de ce bled sauvage a cependant le défaut d'être noire ; ce qui provient de ce que les Islandais manquant de bons moulins-à-bras, pour broyer ce bled, ils le font tellement sécher au feu, qu'il en est un peu brûlé. Ainsi, la farine qu'il produit fait un pain noir, comme le pain de seigle : en revanche, une tonne de farine fait un quart de profit de plus qu'une tonne de farine de Danemarck. Islande.

On ne peut certainement pas dire qu'un pays soit bien peuplé, lorsqu'il contient à peine la vingtieme partie des habitans qu'il peut nourrir ; tel est l'état de l'Islande. La premiere cause de ce petit nombre d'habitans est attribuée d'abord à cette épidémie si terrible, appellée la *peste noire*, qui désola tout le Nord pendant les années 1347, 1348 & 1349. Il périt tant de monde en Islande, qu'il n'y resta plus personne en état de faire une relation des effets de ce fléau meurtrier. Les Annales Islandaises, où tout ce qui est arrivé depuis que le pays est habité, est exactement rapporté, n'en font aucune mention. On sait seulement, par une tradition orale, qu'il n'échappa de cette funeste contagion qu'un petit nombre d'habitans qui s'étaient sauvés dans les rochers. Tout le reste de cette nation périt sans secours, & dans la plus affreuse misere. Cette même tradition apprend

Islande.

que tout le plat-pays, où la peste exerçait le plus ses fureurs, était couvert d'un brouillard très-épais. Le Danemarck ayant été aussi dépeuplé dans le même temps, ne put y envoyer des colonies.

Cependant les habitans échappés à la destruction générale, repeuplerent l'Isle peu-à-peu. Mais leurs malheureuses générations ont encore été détruites en partie par des fléaux non moins cruels que la peste.

En 1627, des Corsaires Algériens firent une irruption dans cette Isle, y commirent d'horribles cruautés, & enleverent deux cens quarante-deux hommes.

En 1687, un Corsaire Turc prit aussi terre en Islande, & ne l'abandonna qu'après y avoir volé des marchandises & une douzaine d'hommes.

Les années 1697, 1698 & 1699, furent encore plus funestes à la nation Islandaise : il périt beaucoup de monde par la faim, & l'on prétend qu'il mourut de cette maniere plus de cent vingt personnes dans une seule paroisse.

En 1707, la petite-vérole, jointe à une autre maladie épidémique & pestilentielle, emporta plus de vingt mille habitans ; &, peu de temps après, la petite-vérole seule fit périr encore beaucoup de personnes.

Aujourd'hui on fait monter le nombre des

Islandais à quatre-vingt mille ; ce qui est bien peu considérable, si l'on fait attention que leur Isle a deux cens lieues de long, sur cent de large. Islande.

« J'ai souvent été témoin, dit M. Horrebows, » que les Islandais ne sont ni poltrons, ni timides, » ainsi que les en accuse M. Anderson. On en a » vu dans les troupes du Roi de Danemarck, » servir avec distinction, & parvenir au grade » de Capitaine. S'il ne se trouve que peu d'Islandais » dans les Armées Danoises, c'est que ce pays » étant peu peuplé, ses habitans voyagent rare- » ment au-dehors ; c'est en outre, qu'étant pour » son bonheur, fort éloigné du Royaume, au- » cun enrôleur n'est tenté d'entreprendre un » voyage long & pénible, pour y aller faire des » recrues. »

Les Annales Islandaises prouvent encore qu'ils n'ont pas plus de timidité & de lâcheté que les autres peuples de l'Europe. Ils ont eu entr'eux des guerres civiles, dans lesquelles on a vu, comme dans toutes les guerres de cette espèce, autant d'exemples de valeur, que de férocité.

A l'égard du service maritime, il est aisé de présumer qu'ils y sont aussi propres qu'à celui de terre, étant continuellement sur la mer, & très-familiarisés avec cet élément.

Quant aux Sciences, nombre d'Islandais s'y sont

Islande.

appliqués avec succès. Cette Isle a produit un *Snorron Sturleson*, un *Sæmondre*, un *Thormodus Thorlacius*, un *Arnas Magnacus*, *Arngrimus Jonas*, & plusieurs Ecrivains assez célèbres. On voit encore actuellement dans l'Université de Copenhague, des Etudians Islandais qui ne le cèdent point aux autres : à parler même en général, ils les surpassent ordinairement, & dans le nombre de ces Etudians, il s'en trouve peu de médiocres.

On apprend encore par leurs Annales, & quelques Auteurs Islandais le confirment, que plusieurs de ces Insulaires voyageaient beaucoup anciennement, dans le dessein de s'instruire. Un Ecrivain de cette Nation a publié, il y a quelques années, une Dissertation Latine sur les Voyages des anciens Peuples Septentrionaux, & il s'étend particulierement sur ceux de ses compatriotes. Il s'attache sur-tout à démontrer que ces derniers ne méritent pas les reproches de barbarie & de grossiereté qu'on leur fait gratuitement, sans les connaître. De tous les temps, dit cet Ecrivain, les Islandais ont aimé à voyager. Ceux qui n'étaient pas sortis de l'Isle, étaient méprisés de leurs concitoyens, tandis qu'au contraire, ceux qui revenaient après de longs voyages, étaient fêtés, chéris, & en grande vénération. L'Auteur tire les preuves de ce qu'il avance, de

plusieurs maximes Islandaises, recueillies dans les plus anciens Ecrivains de la Nation. On voit en effet par-là, combien les Islandais étaient persuadés que les voyages servent beaucoup à l'instruction de la Jeunesse, & à perfectionner son éducation.

Islande.

Un défaut cependant que M. Horrebows dit avoir remarqué dans ces Insulaires, c'est qu'ils sont sujets à ce qu'on appelle *la maladie du pays*, quoiqu'il soit assez apparent qu'ils sont beaucoup mieux & plus agréablement ailleurs que chez eux. Mais on ne doit pas en être surpris : cette faiblesse leur est commune avec toutes les Nations. Si elle se trouve principalement chez celles du Nord, qui paraîtraient devoir y être les moins sujettes, puisqu'elles ne peuvent guères que gagner à changer de climat, c'est que leurs pays étant moins fréquentés par les étrangers, & qu'eux-mêmes voyageant peu, l'habitude de ne voir que ses compatriotes, jointe au peu de connaissance qu'on y a des autres Peuples, attache chaçun à sa patrie, ce qui lui inspire naturellement des regrets, dès qu'il l'a quittée, & des desirs de la revoir, qui lui causent une langueur mortelle, s'il n'y retourne promptement ; d'où l'on peut conclure que moins un pays sera fréquenté, moins ses habitans communiqueront avec d'autres Peuples, & plus ils seront passionnés pour leur sol

& leur climat, & sujets à la maladie du pays.

Islande.

A l'égard des dispositions des Islandais pour les Arts, on ne peut leur contester qu'ils n'en aient de très-grandes. On en voit la preuve en Islande, où il se trouve plusieurs bons ouvriers en différentes professions, sans qu'ils aient jamais eu d'autres maîtres que leur goût & leur génie. Plusieurs habitans travaillent également en orfévrerie, en cuivre, en menuiserie, & à tout ce qui est du ressort du maréchal & du forgeron, du constructeur de barque, & des autres métiers de premiere nécessité. Or rien ne marque plus d'adresse, que de savoir faire tout ce qui est à l'usage ordinaire, sans avoir ni les meilleurs matériaux, ni les instrumens propres à toutes les professions.

On remarque aussi, à l'avantage des Islandais, qu'il en est très-peu qui ne sachent lire & écrire. C'est une étude pour laquelle toute la Nation montre le même empressement : je mets en fait, dit l'Ecrivain Danois, qu'on trouve en Islande, parmi le peuple, plus de gens qui écrivent bien, que par-tout ailleurs.

Les autres occupations de nos Insulaires, sont de prendre soin de leurs bestiaux, & de tirer parti de tout ce qui en est produit. Les peaux de ces animaux sont tannées assez grossierement, parce qu'ils n'ont pas les ustensiles

Islande.

néceſſaires à la profeſſion de tanneur ; mais, par leur méthode, ils gagnent en célérité, ce qu'ils perdent du côté du fini. Avec un couteau bien affilé, ils raclent le poil ſur leurs genoux, d'une maniere ſi prompte, qu'on en eſt étonné. Ils étendent enſuite ces peaux, & les font ſécher au vent. Après cette premiere opération, on les laiſſe tremper dans l'eau ſalée ou dans du petit-lait, & on les foule pluſieurs jours de ſuite avec les pieds. Ils ſavent auſſi noircir les cuirs de bœuf, & en faire des ſelles & des harnois, qui durent plus que ceux des autres pays, quoiqu'ils ſoient apprêtés avec beaucoup moins d'art & de propreté.

Mais l'occupation la plus générale, celle de toute la Nation pendant l'hiver, c'eſt de préparer les laines de leurs moutons. Ils la filent, la tordent, & en font des étoffes ſur des métiers auſſi peu commodes, que groſſierement fabriqués. Ces métiers ne ſont point horizontaux comme les nôtres, mais perpendiculaires, de façon que la poſture gênante à laquelle ſont aſſujettis les ouvriers, jointe au défaut d'outils convenables, leur permet à peine de faire par jour une demi-aune de France de ce gros drap, qu'on appelle *wadmel*. C'eſt ce qui a engagé le Roi de Danemarck à faire paſſer dans cette Iſle, pluſieurs tiſſerans habiles, avec des métiers ordinaires, & on eſpere

Islande.

de grands succès pour le perfectionnement des Fabriques.

Le pays n'ayant point de moulin à foulon, on conçoit bien quelle peine les habitans ont à fouler leurs étoffes de laine, & les autres objets de fabrique, qui ont besoin de cette opération, tels que les gants, les bas & les camisoles. Ils y emploient plus de travail que d'art, & voici en quoi il consiste. Après avoir fait tremper dans de l'urine pendant plusieurs jours, leur wadmel ou autre étoffe, ils la mettent dans un tonneau, dont les deux fonds sont ôtés, & qui est sur le côté. Deux hommes, assis vis-à-vis l'un de l'autre, devant chaque fond du tonneau, y poussent les pieds de toute leur force, pour fouler l'étoffe qu'on arrose de temps à autre, toujours avec de l'urine. Si les pièces sont petites, ils les foulent sur une table, en les pressant avec la poitrine; mais l'une & l'autre de ces méthodes sont également pénibles & très-longues. Pour les gants, ceux qui vont en mer, les mettent à leurs mains, les trempent de temps en temps dans l'eau, & les foulent en ramant. Ainsi, la peine de ramer fait toute la difficulté.

Dans les endroits où il y a des bains chauds, ils foulent dans l'eau chaude; l'étoffe est bien plutôt préparée, & s'amollit davantage que par l'urine. Pour fouler les bas & les gants, ils ont aussi l'usage de s'asseoir dessus, & de les fouler,

en se remuant alternativement d'un côté & de l'autre. Il arrive delà qu'ils contractent si bien l'habitude de ce mouvement, qu'ils le conservent perpétuellement, dès qu'ils sont assis, alors même qu'ils n'ont rien à fouler. Le tisserand, que le Roi de Danemarck a fait passer en Islande, y ayant fait transporter un moulin à foulon, il y a lieu de croire que les habitans abandonneront leur ancienne méthode. Islande.

On ne se sert point de savon pour blanchir le linge, parce qu'il est très-rare & fort cher; il n'y a guères que ceux qui ont été en Danemarck qui connaissent la propriété de cette composition, & en fassent venir pour leur usage particulier. Tout le peuple ne se sert que d'urine, & quelquefois de lessive faite avec de la cendre; cependant le linge blanchi de cette manière, ne l'est pas si mal qu'on pourrait le croire.

On connaît en Islande l'usage de tirer le verd-de-gris, du cuivre qu'on arrose d'urine; cette drogue entre pour beaucoup dans les teintures des laines dont on veut faire des étoffes rayées & de différentes couleurs.

Les Islandais n'ayant pas la moindre connaissance de l'horlogerie, ni d'aucune façon artificielle de mesurer le temps, ils se réglent uniquement sur le Soleil, ou sur les marées, & sur les étoiles, quand cet astre n'est point

Islande.

visible. Ils n'ont point l'usage de compter les heures comme nous, par un, deux, trois, quatre, &c. ils ont même assez de peine à comprendre cette méthode; mais ils divisent les vingt-quatre heures en certains espaces qui ont des noms particuliers. Ils connaissent midi & minuit, puis ils subdivisent le temps écoulé avant le premier de ces points en intervalles d'une durée égale, à qui ils donnent en leur langue, des noms qui reviennent à-peu-près à mi-jour, jour plein.., jour de midi; & après-midi, c'est mi-soir... soir-nuit, minuit.

Le principal commerce des Islandais consiste en bestiaux, qu'ils conduisent dans les ports. Là, ils les tuent & les livrent à la Compagnie Danoise, après en avoir ôté la tête & les entrailles; les Danois salent ces viandes & les emportent dans des tonneaux. Il y a un tarif qui régle le prix du bétail, ainsi que celui du poisson sec, qui est une autre branche de commerce, la plus considérable après la vente des bestiaux.

Les autres marchandises qu'on exporte d'Islande, sont du beurre, de l'huile de poisson, des marchandises de laine, telles que du wadmel, des camisoles grossieres & médiocres, des gants & des bas de la laine brute des peaux de mouton, d'agneaux & de renards de différentes couleurs, de l'édredon & diverses plumes. On tirait aussi

autrefois du soufre de cette Isle ; mais on a déjà dit que ce commerce a cessé. Islande.

Les marchandises qu'on apporte en retour aux Islandais, sont du bois de charpente & de menuiserie, du fer ouvré & non ouvré, beaucoup de hameçons & de fers à cheval, du vin, de l'eau-de-vie, du bled, du tabac, du pain, de la farine, du sel, de la grosse toile & quelques soieries. Au reste, on leur apporte tout ce qu'ils demandent. Ce commerce étant affermé à une Compagnie, on pense bien que ses priviléges en excluent toute autre Nation. Les marchandises qu'elle tire d'Islande, sont exemptes de tous droits d'entrée dans les ports du Royaume de Danemarck & des Provinces conquises.

Tout ce que les Islandais reçoivent, ils le paient avec leurs denrées, & le reste en argent comptant, dont cependant on fait peu d'usage. Celui qui a cours en Islande, est argent de banque, & il consiste en couronnes de Danemarck. Toutes les acquisitions, les ventes, &c. se font en une certaine quantité de poissons secs. Les livres de compte se tiennent sur ce pied. Un bon poisson de deux livres, vaut deux schellings de Lubec. Ainsi quarante-huit poissons de cette sorte, font un écu d'Empire, argent de banque. Une couronne de Danemarck vaut, suivant la taxe du Pays, trente poissons ; une demi-couronne, quinze ;

un demi-écu d'Empire, vingt-quatre poiſſons; & enfin un quart d'écu, douze poiſſons. Les douze poiſſons ſont la moindre monnoie reçue en Iſlande. Les comptes ſe réglent ſur le nombre des poiſſons. Comme en Danemarck, on y calcule par marc & par ſchelling, juſqu'à la concurrence de l'écu de banque. En Iſlande, ce qui vaut moins de douze poiſſons, ne peut ſe payer en argent. En pareil cas, on ſe ſert de poiſſons en nature, ou de tabac, dont une aune ſe compte pour un poiſſon. De cette ſorte, on peut regarder les poiſſons & le tabac comme la véritable monnoie d'Iſlande.

Le calcul des poids ne s'y fait pas comme en Danemarck, où on les réduit en liſpfuns. Le plus grand poids des Iſlandais s'appelle *vetten:* c'eſt le poids ordinaire de quarante poiſſons, qui valent quatre-vingt livres, ou cinq liſpfuns. Le poids qui ſuit immédiatement le vetten, eſt appellé *ſuhrung*, ou *föringen;* il eſt de dix livres. Ils ont auſſi des poids d'une livre, dont deux font un poiſſon. Cependant, quoique tous ces poids ſoient conformes à ceux de Danemarck, ils ne calculent pas par liſpfun, mais par foringen & vetten; en ſorte qu'un foringen eſt compoſé de dix livres, & que huit foringens font un vetten, qui vaut cinq liſpfuns.

Arngrimus Jonas, Auteur Iſlandais, eſt le ſeul

qui ait jetté sur la découverte de l'Islande quelques lumieres, qu'il dit avoir puisées dans les annales de sa patrie. Son récit est assez curieux pour trouver place ici. Il nous apprend qu'un certain *Maddocus*, allant aux Isles de *Faro*, fut jetté par une tempête sur la côte orientale de l'Islande, à laquelle il donna le nom de *Snelande*, à cause des hautes neiges qu'il y trouva. Ce fut-là le premier Navigateur du Continent qui prit terre en Islande; mais il ne s'y arrêta pas. *Gardarus*, Suédois, entendit parler de cette découverte: il partit pour aller chercher l'Islande. Il y passa l'hiver en 864, & lui donna le nom de *Gardars-Holms*, c'est-à-dire, *Isle de Gardarus*. Islande.

Un troisieme, nommé *Flocco*, Pirate renommé de Norwège, voulut aussi reconnaître cette Isle dont il avait entendu parler. On lui attribue une invention très-heureuse, qu'il employa pour diriger sa route, au défaut de boussole & de compas, qui étaient alors inconnus. Comme il parcourait les Isles des mers septentrionales, sans découvrir celle qu'il cherchait, il prit trois corbeaux en partant de l'Isle de Hetland, l'une des Orcades, & en lâcha un lorsqu'il se crut bien avant en mer. Il reconnut qu'il n'était pas si éloigné de terre qu'il l'avait cru, puisque le corbeau reprit la route de Hetland. Il avança toujours, & lâcha un second corbeau, qui revint dans le vaisseau, après avoir

Islande.

beaucoup tourné de côté & d'autre sans voir de terre. Un troisieme corbeau, lâché encore plus avant en mer, découvrit l'Islande & s'y envola. *Flocco* remarqua la direction de son vol, le suivit des yeux & de ses voiles, & arriva heureusement à la partie orientale de Gardars-Holm, où il passa l'hiver. Au printemps, se voyant assiégé des glaces, qui venaient de Groënland, il donna le nom d'*Islande* à cette Isle, & elle l'a toujours conservé. Flocco passa un second hiver dans la partie méridionale de l'Islande; mais apparemment il ne s'y trouva pas bien, car il revint en Norwège où il fut appellé *Rafnafloke*, c'est-à-dire, *Flocco-le-Corbeau*, en mémoire des corbeaux dont il s'était servi pour faire sa découverte.

Les Annales Islandaises ne marquent point si ces trois Navigateurs trouverent des habitans en Islande. Elles citent comme la source des peuples de cette Isle, un certain *Ingulfe*, Baron de Norwège, qui se retira dans cette Isle avec son beaufrere *Hior-Leifus*, pour avoir tué deux grands Seigneurs de leur pays. Comme c'était une coutume que les bannis de Norwège arrachassent les portes de leurs maisons & les emportassent avec eux, *Ingulfe*, qui n'avait pas oublié les siennes, les jetta dans la mer dès qu'il fut à la vue de l'Islande, en se proposant d'aborder au hasard où les flots les pousseraient. Cependant il prit terre

à un autre endroit, & ne trouva ses portes que trois ans après; ce qui l'engagea à fixer son séjour où elles s'étaient arrêtées. C'est à l'an 874 qu'est fixée l'époque du séjour d'Ingulfe en Islande. Les Annales assurent qu'il trouva cette Isle inculte & déserte, lorsqu'il y arriva, & qu'il reconnut néanmoins que des Mariniers Anglais ou Irlandais avaient autrefois pris terre dans cette Isle, par quelques cloches, par certaines croix, & quelques autres ouvrages faits à la mode d'Irlande & d'Angleterre, qu'on voyait sur le rivage. Cependant on ne peut pas conclure de ce récit, que l'Islande ne fut point habitée avant l'arrivée d'Ingulfe, mais seulement que le canton où il se fixa ne l'était point. Les mêmes Annales rapportent, que les anciens Islandais appellaient ces Irlandais *Papas*, & la partie occidentale de leur Isle *Papey*, parce que les étrangers avaient coutume d'y aborder comme à la plus proche & à la plus commode. Or les anciens Islandais, parmi lesquels semblablement Flocco passa les deux années qu'il demeura en Islande, doivent être regardés comme les habitans primitifs de l'Isle; mais leur origine se perd dans la nuit des temps, & leur source se confond avec celle des Celtes, dont il y a beaucoup d'apparence qu'ils faisaient partie.

Islande.

Il parait encore, par leurs Annales, que, dans ces temps reculés, ils adoraient, entr'autres Dieux,

Islande.

Thor & *Odin*. Thor était comme le Jupiter, & Odin comme le Mercure des anciens Grecs & Latins. C'est de-là que le Jeudi porte encore parmi les Islandais modernes le nom de *Torsdag*, & le Mercredi celui d'*Odensdag*; ce qui répond au *dies Jovis* & *dies Mercurii* des Latins. Les autels consacrés à ces divinités étaient revêtus de fer; un feu perpétuel y brûlait, & on y plaçait un vase d'airain, pour recevoir le sang des victimes, qui servait à arroser les assistans. A côté de ce vase, était un anneau d'argent du poids de vingt onces, qu'on frottait de ce même sang, & qu'on empoignait quand on voulait faire un serment solemnel. Ces Idolâtres sacrifiaient des hommes à leurs Idoles. Ils les écrasaient sur un grand rocher, ou les jettaient dans des puits profonds, creusés exprès à l'entrée des Temples. Le rocher était au milieu d'un cirque, suivant les fastes d'Islande. Cette coutume barbare ayant été abolie, le rocher retint plusieurs siécles après la couleur du sang humain qui y avait été répandu.

On représente ces anciens Islandais comme des hommes spirituels & curieux, qui conservaient avec soin la mémoire, non-seulement de tout ce qui se passait dans leur patrie, mais même de tous les événemens remarquables qui arrivaient dans les Royaumes de l'Europe. Aussi leur Compatriote, Arngrimus Jonas, leur applique-t-il ce qu'Hérodote

qu'Hérodote & Platon ont dit des Egyptiens, *ad totius Europæ res historica Lyncei.* En effet, Saxon le Grammairien, dans la Préface de son *Histoire Danoise*, avoue qu'il s'est servi très-utilement des Annales Islandaises. *La Pereyre* dit que le Docteur *Wormius*, qui en avait une copie, lui en avait expliqué différens endroits, & qu'il y avait remarqué plusieurs traits d'Histoire relatifs à la Norwège, au Danemarck, à l'Angleterre & aux Isles Orcades; & entr'autres le récit de l'irruption des Normands en France, lequel était sans date. Il parle aussi de la descente d'Ingulfe. Or cette premiere irruption des Saxons étant de l'an 845, sous Charles-le-Chauve, c'est une nouvelle preuve que l'Islande était habitée depuis long-temps, puisqu'elle avait déjà des Historiens & des Poëtes; car une partie de ces Annales est écrite en vers; & les Islandais ont toujours joui, parmi leurs voisins, d'une grande réputation, pour leurs Poésies. Islande.

Les Islandais ont une Mythologie très-ancienne, dont la Collection se nomme *Edda.* Voici l'idée qu'en donne la Pereyre, dans sa Lettre déjà citée. « Les Auteurs de l'Edda, dit-il, posent pour » principe éternel un géant qu'ils appellent *Junner.* » Il sortit du cahos, selon eux, des petits hommes » qui se jetterent sur le géant & le mirent en » pièces. De son crâne, ils firent le Ciel; de son Mythologie. Edda.

Islande.

» œil droit, le Soleil; de son œil gauche, la Lune; » avec ses épaules, les montagnes, avec ses os, » les rochers; avec sa vessie, la mer; les rivieres » avec son urine, & ainsi de toutes les autres parties » de son corps; de sorte que ces Poëtes appellent » le Ciel, le *crâne d'Immer;* le Soleil, *son œil* » *droit;* la Lune, *son œil gauche.* Les rochers, les » montagnes, la mer, les rivieres, n'ont de même » point d'autre nom, que ceux *d'os, d'épaules,* » de *vessie* & *d'urine* de *Junner.* »

Quoi qu'il en soit de ce récit de la Pereyre, ou des explications de Wormius, personne n'a répandu plus de lumieres sur la Mythologie Islandaise, & en particulier sur l'*Edda*, que M. Mallet, Auteur de la meilleure Histoire de Danemarck que nous ayions. A la suite de son Introduction à cette Histoire, on trouve la traduction de l'Edda, ou de la Mythologie Celtique, & nous y renvoyons les lecteurs curieux de connaître cet ouvrage.

Le même nous apprend qu'il y a eu deux *Edda :* la premiere & la plus ancienne rédigée par *Sœmund Sigfussen*, surnommé le *Savant*, & né en Islande, environ l'an 1057; l'autre recueilli environ 126 ans après, par *Snorro Sturleson*, célèbre Islandais, né l'an 1179, d'une des plus illustres familles de l'Isle.

On sait que les Prêtres des Celtes, Nation dont

les Islandais faisaient partie, avaient, comme les anciens Prêtres d'Egypte, ou comme les Brames modernes de l'Inde, deux espèces de doctrines; l'une qu'ils se réservaient comme un secret inviolable, & qui a péri avec eux; l'autre, qui n'était qu'un mêlange informe de fables & de dogmes politiques, transmis de génération en génération, par tradition orale. Ces vers se perdirent chez les Gaulois & les Bretons, lorsque la forme de leur Gouvernement changea; mais probablement, les Islandais les conserverent avec soin, jusqu'au milieu de l'onzieme siécle, époque de la premiere collection faite par Sœmund; sous le nom d'*Edda*. Ce nom d'*Edda*, appliqué au corps de la Mythologie Islandaise, a donné la torture aux Étymologistes; mais comme, selon M. Mallet, il vient d'un terme de l'ancien Gothique, qui signifie *ayeule*, « il est, dit-il, dans le génie des anciens » Philosophes Celtes, d'avoir voulu désigner ainsi » l'antiquité de leur doctrine. »

Islande.

Il ne reste aujourd'hui de l'*Edda*, que trois Poëmes entiers, & l'abrégé qu'en fit en prose, au commencement du troisieme siécle, *Snorro Sturleson*. Ces trois Poëmes sont les plus anciens qui existent en langue Gothique. L'un est intitulé, *Vanlospa*, ou *Prophétie de la Sybille*; le second, *Havamaal*, & il contient la Morale d'Odin, qui passe pour en être l'Auteur; le troisieme a pour

Islande.

titre. *Chapitre Runique.* Il renferme le détail des prodiges que l'Auteur se croyait, ou voulait se faire croire capable d'opérer par le moyen de la magie, & sur-tout des *Runes*, ou caracteres Runiques, dont le même Odin est cru l'inventeur.

Odin.

Cet Odin, suivant les Annales Islandaises, était un Prince Asiatique, dont les Etats étaient situés entre la Mer Caspienne & le Pont-Euxin. Vaincu & soumis par les Armées Romaines que Pompée commandait dans la Phrygie Mineure, Odin prit la route du Nord, s'établit d'abord en Saxe, & passa successivement dans la Suède, la Scandinavie & l'Islande, avec les Phrygiens qui l'avaient suivi.

On place cette migration environ 70 ans avant Jesus-Christ, & à cette époque, la scène de ces régions septentrionales change tout-à-coup. Odin y apporte l'usage des Lettres; il enseigne l'art de la Poësie; il persuade à ces Peuples qu'il a mille secrets divins, qu'il peut, par des paroles & de certains caracteres, appaiser les querelles, chasser la tristesse, & guérir toutes les maladies; enchaîner les vents; enfin exciter ou appaiser les flots. Cet Odin, qui parlait ainsi aux Scandinaves, Nation pauvre & sauvage, était accompagné d'une Cour, dont l'éclat les éblouissait. Il ne leur parut pas moins qu'un Dieu. Le Prince

Aſiatique ſut bien profiter de leur étonnement, pour répandre une Hiſtoire merveilleuſe, accommodée à leurs idées, & qu'il fit compoſer par ſes Poëtes. La crédulité des hommes eſt toujours en raiſon de leur ignorance. Les Scandinaves, aiſément trompés, déifient l'homme qu'ils avaient reçu pour Maître. Ce Souverain établit pour Juges de la Nation, douze Seigneurs de ſa ſuite; bientôt on en fit autant de Dieux; leurs femmes & leurs filles participerent aux mêmes honneurs. Après avoir vu mourir toutes ces Divinités humaines, on continua de les invoquer, comme ſi elles préſidaient encore aux emplois qu'elles avaient exercés pendant leur vie. Iſlande.

La Langue & les caracteres Runiques apportés par Odin en Scandinavie, ſont la ſource de celle qui ſe parle encore à préſent en Iſlande. Le Docteur Wormius aſſurait à la Pereyre, que l'Iſlandais était le plus pur Runique qui ſe fût conſervé. Cet idiôme eſt, ſuivant Buſching, l'ancienne Langue Norwégienne, qui a reçu quelqu'altération, mais cependant très-utile pour expliquer les Langues des anciens Peuples du Nord. Les caracteres de la Langue Iſlandaiſe ont retenu de même leur origine Runique. Il y en a d'hyérogliphiques, qui ſignifient des mots entiers.

On ne peut révoquer en doute, que l'Iſlande n'ait reçu les lumieres de l'Evangile dès le neu- Religion.

Islande.

vieme siécle, puisqu'il existe des monumens qui l'attestent. Telles sont, entr'autres, les Lettres-Patentes de Louis-le-Débonnaire, du 15 Mai 834, où il est dit que Jésus-Christ a été annoncé en Islande & dans le Groënland. Ces Lettres-Patentes sont adressées à *Ansgarius*, Français, Prélat très-célèbre, que le Monde Arctique reconnaît pour son premier Apôtre. L'Empereur le fit Archevêque de Hambourg, en érigeant pour lui ce district en Archevêché, dont il étendit la Jurisdiction dans tous les Pays Septentrionaux, depuis l'Elbe, jusqu'à la mer glaciale, & dans les Isles qu'elle renferme. Ces Lettres-Patentes furent confirmées par une Bulle de Grégoire IV, de l'an 835. Quoique l'Evangile eût été annoncé en Islande, toute l'Isle ne l'embrassa pas d'abord. Arngrimus Jonas rapporte que le paganisme n'y fut absolument extirpé que vers l'an 1000 de l'Ere Chrétienne.

Au milieu du seizieme siécle, Frédéric, Roi de Danemarck, ayant introduit le Luthéranisme dans ses Etats, voulut l'établir aussi dans l'Islande qui lui appartenait, comme une dépendance de la Norvège, unie dès-lors au Danemarck; mais la réformation ne put s'effectuer dans cette Isle, sans trouble & sans effusion de sang. Un Evêque de haute qualité, fort attaché à la Cour de Rome, & soutenu par un parti puissant, s'opposa vigoureusement, pendant plusieurs années, à l'établis-

sement de la nouvelle Religion; mais il paya sa fermeté de sa tête, & sa mort fut suivie de l'anéantissement total de la Religion Catholique. Depuis cet événement, dont nous ne trouvons point l'époque, le Luthéranisme est la seule Religion que l'on professe en Islande; toutes les autres en sont bannies. Busching dit, dans sa Géographie, que les troubles occasionnés par l'établissement de la Réforme, durerent depuis 1539, jusqu'en 1551. Islande.

Deux Evêchés partagent le Domaine spirituel de l'Islande, *Skalhoet* & *Hoolum*. Le premier comprend les trois quarts du pays, savoir, les cantons de l'Orient, du Midi & de l'Occident. Le quartier du Nord seul forme le Diocèse de Hoolum. Il y a, dans chaque Evêché, une école Latine pourvue d'un Recteur & d'un Régent, dans laquelle les Etudians prennent tous les ans le degré de Licentié. Ensuite, lorsqu'ils ont donné des preuves de leur capacité, ils sont nommés aux Cures du pays, sans qu'ils soient obligés de subir aucun examen à l'Université de Copenhague. Cependant il se trouve toujours plusieurs Islandais qui passent dans cette Capitale, pour y étudier la Théologie & le Droit Civil; aussi ceux-là sont-ils assurés, à leur retour dans leur Patrie, d'avoir la préférence sur les autres, & d'obtenir les meilleures Cures. Ce sont eux qui remplissent Clergé.

Islande. encore les Offices de Baillis, de Sous-Baillis & les autres Charges de Judicature.

On peut bien dire des Evêques en Islande ce qu'on disait de ceux de la primitive Eglise, *Crosses de bois, Evêques d'or;* il y a sûrement peu de pays où ils se rapprochent autant des Apôtres, dont ils sont les successeurs. Lorsque la réformation fut introduite dans cette Isle, une petite partie des biens du Clergé Catholique demeura unie aux Siéges Episcopaux & aux Cures; le reste fut confisqué au profit du Roi qui en jouit encore.

Les Evêques d'Islande ont eux-mêmes la régie de leurs biens temporels. Ils en tirent environ deux mille écus par an; mais sur cette somme chaque Prélat paie dans son Diocèse le Recteur, le Régent & le Prédicateur de la Cathédrale qui est aussi son Grand-Vicaire. Il est en outre obligé de loger & d'entretenir en partie un certain nombre d'Etudians. L'entretien de l'Eglise & de tous les bâtimens qui dépendent de son Siége où qui composent le Palais Episcopal, sont encore à sa charge. Tout cela payé, M. Horrebows estime qu'il ne lui reste pas mille écus par an. La modicité de ce revenu a engagé le Roi de Danemarck à concéder aux Evêques d'Islande le droit de percevoir la taxe annuelle que paie chaque habitant, qui consiste en dix poissons par tête; mais ils n'usent de ce droit que dans quelques Paroisses,

& même sur un petit nombre de têtes : ainsi c'est une faible augmentation de leurs revenus. Islande.

Les Curés ou Prédicateurs ne sont pas à proportion plus opulens que leurs Evêques. Leurs revenus ne consistent qu'en fonds de terre, joints à la Cure, en impositions sur chaque Métairie, & dans les émolumens qu'ils reçoivent de la Communauté pour l'exercice de leur Ministere. L'étendue d'une Paroisse & le nombre de ses habitans en font la valeur. Les meilleures Cures ne vont guères qu'à 1200 liv. Il y en a de très-pauvres, & dont les Pasteurs ont si peu de revenu, qu'ils sont obligés de travailler pour faire subsister leurs femmes & leurs enfans. On les voit aller à la pêche avec leurs Paroissiens, & suivre en cela, comme dit l'Ecrivain Danois, l'exemple de Saint-Paul, qui, pour vivre du travail de ses mains, n'en était pas moins un grand Apôtre, justement respecté pendant sa vie, & révéré après sa mort.

On peut juger, par ce détail des richesses du Clergé, que les Eglises d'Islande sont peu somptueuses. Il n'y a même, à proprement parler, que les deux seules Cathédrales qui méritent le nom d'Eglises ; tous les autres bâtimens de ce genre ne sont que de petites Chapelles, bâties comme les maisons des Paysans. Un Autel, une Chaire, un Confessional, un Chœur, des Fonds baptis-

Islande.

maux & des bancs en font toute la décoration : quelques-unes cependant sont boisées en-dedans, & entretenues suivant les facultés de la Communauté : les ornemens de l'Autel & ceux des Prêtres répondent de même à l'opulence ou à la pauvreté des Paroissiens.

Des deux Cathédrales, celle de Hoolum est la plus considérable par sa grandeur, & par la façon dont elle est construite. Ce bâtiment & le Palais Episcopal qui s'y trouve joint, passent en Islande pour la merveille du pays.

Cette Eglise, dit M. Horrebows, est construite de bois de charpente portée sur de gros murs. Elle a environ quatre-vingt pieds de longueur, trente de largeur, & est élevée de quarante ou cinquante. Elle est bâtie sur une petite éminence, & elle a un petit clocher de bois. Autour du Chœur subsiste encore un gros mur de belle pierre de taille, construit il y a plus de quatre cens ans, par un Evêque, qui avait dessein de faire bâtir toute la Cathédrale de la même façon ; mais sa mort interrompit l'entreprise, & l'on n'a pas songé depuis à la continuer.

Le Palais de l'Evêque consiste en différentes maisons bâties à la maniere d'Islande, à la réserve de celle qui forme la résidence habituelle du Prélat. Celle-ci est de bois de chêne, avec un mur de pierre & un toit de bois sans revêtissement de

terre, non plus qu'aux murs extérieurs. Les principales pièces de cette construction ont été travaillées à Copenhague, puis rassemblées & posées en 1576, par les soins de l'Evêque *Gudbrander:* c'est ce qu'indique une Inscription gravée sur le lambris de la salle. Depuis deux cens ans, cet édifice s'est très-bien conservé, à l'exception de quelques parties des fondemens qui auraient besoin d'être renouvellées. Islande.

L'Auteur Danois reproche assez vivement à M. Anderson, d'avoir injustement calomnié les Pasteurs Islandais, en disant qu'ils sont généralement d'une ignorance crasse, & qu'ils font de si mauvaises études, qu'à peine ils savent lire le Latin. Quant aux mœurs, M. Anderson écrit, que les Ecclésiastiques d'Islande sont fort libertins, qu'ils s'enivrent perpétuellement d'eau-de-vie, que même on a vu quelquefois le Pasteur & les ouailles tellement hors d'état de remplir les devoirs communs de la Religion, qu'on était obligé de remettre le Service à un autre jour.

L'Auteur Danois réfute expressément ces accusations par son propre témoignage. Il assure que l'ignorance n'est rien moins qu'un vice commun à tout le Clergé; qu'il peut y avoir à la vérité, comme il s'en trouve par-tout, quelques Ecclésiastiques peu instruits, mais qu'il a vu plus communément parmi eux des Prédicateurs dignes du

Islande.

nom de savans & d'habiles Littérateurs. Ils n'étaient pas même, dit-il, seulement bons Théologiens, & versés dans la connaissance des Livres Ascétiques; ils possédaient encore fort bien les Poëtes & les Auteurs Grecs & Latins. D'ailleurs, comme il l'observe, la plupart des Prêtres Islandais font leurs études à Copenhague, & y subissent des examens sur la Théologie, avant de pouvoir posséder des Bénéfices en Islande : il faut par conséquent en conclure que le Clergé ne peut y être aussi ignorant que M. Anderson a voulu le persuader.

Il y a plus : on veille en Islande avec tant d'attention sur les Prédicateurs, sur les Ministres de l'Évangile, & sur tout l'Etat Ecclésiastique, que le vice le plus léger ne peut manquer d'y être apperçu, & que les fautes y sont punies très-séverement. Qu'un Prédicateur entreprenne seulement un petit voyage un jour de Dimanche ou de Fête, il est aussi tôt cité au Consistoire, & il n'en sort qu'après avoir été amendé, ou du moins après avoir essuyé une réprimande sévere. On peut juger de la justice que l'on ferait des Ecclésiastiques qui meneraient une vie scandaleuse.

Mariages.

Les mariages des Islandais se font communément sans beaucoup de cérémonies; &, comme par-tout ailleurs, l'intérêt y a toujours plus de

part que l'inclination. Il n'est pas rare non plus qu'il se fasse des mariages forcés & arrangés par les parens, sans la participation des époux ; mais, dans tous ces cas, la célébration est toujours la même. L'usage est, que le Ministre de la Paroisse du jeune homme fasse les propositions du mariage aux pere & mere de la fille, ou à ceux qui les représentent. Lorsqu'on est d'accord, les plus proches parens de part & d'autre conduisent les futurs à l'Eglise, où ils reçoivent la bénédiction nuptiale. Elle se donne ordinairement le Dimanche devant l'Autel, après que le Service divin est commencé, & avant que le Prêtre monte en Chaire. L'Office fini, les nouveaux mariés se rendent avec les conviés dans leur maison, où l'on boit & l'on mange, où l'on se divertit, suivent leur état & leurs facultés. Quelquefois en revenant de l'Eglise, on donne un verre d'eau-de-vie à chaque assistant ; mais jamais il n'y a ni musique, ni danse. Après le premier repas, qui est toujours assez frugal, chacun se retire chez soi. Tout ce détail, tiré de M. Horrebows, prouve contre M. Anderson, que les Islandais ne portent pas le goût de l'ivrognerie jusques dans l'Eglise, où cet Ecrivain « fait boire de l'eau-de-vie à » l'instant même de la cérémonie du mariage, au » Prêtre, aux Futurs & aux Assistans, aussi long-

Islande.

Islande.

» temps qu'ils peuvent tenir la bouteille, & se » soutenir sur leurs jambes. »

Education.

Cet Historien, suivant M. Horrebows, n'est pas mieux instruit sur l'éducation des enfans : tout ce qu'il en dit est faux & inventé à plaisir. On élève les enfans en Islande, comme ailleurs; on a pour eux les mêmes soins, les mêmes attentions, & la source en est, ainsi que par-tout, dans la tendresse des parens & sur-tout des meres. La seule chose qu'on trouvera peut-être singuliere, c'est qu'on met d'ordinaire les enfans en culotte & en veste à neuf ou dix semaines. Cependant l'Auteur Danois assure qu'il n'a vu parmi les Islandais aucun homme qui eût quelque défaut corporel, ou qui fût contrefait.

Les soins nécessaires pour former le cœur & l'esprit des enfans suivent ceux qu'on a pris pour le corps; les facultés & la condition des parens réglent le genre d'éducation qu'ils reçoivent, mais on commence d'abord par leur apprendre à lire & les élémens de leur Religion. Le Catéchisme du célèbre Pontoppidan, Evêque de Berghen, en Norwège, a été traduit en Langue Islandaise; il est enseigné aux enfans non-seulement dans la maison paternelle, mais encore dans les Eglises & par les Ministres eux-mêmes. Il y a à Hoolum une Imprimerie qui est particulierement occupée à imprimer des

Livres de dévotion. On imprime aussi quelquefois des Livres de Droit, & les Ordonnances du Roi de Danemarck; le tout en langue Islandaise. Islande.

Les divertissemens des Islandais sont aussi simples que la vie qu'ils menent. Toutes leurs récréations, dans les momens de loisir qu'ils ont pendant l'hiver, pendant les temps orageux, & les Dimanches & les Fêtes, consistent à se rassembler en famille, à converser ensemble, à chanter d'anciennes chansons guerrieres de leurs Ancètres, & à jouer aux échecs. Ils ont une grande quantité de ces chansons, & ils les chantent sur des airs assez grossiers, parce qu'ils ne connaissent ni mesure, ni musique, ni aucune sorte d'instrumens. La danse étant également ignorée chez eux, ils n'en font aucun usage, ils n'ont même aucun exercice qui en approche; c'est en quoi ils different particulierement de tous les habitans des pays Septentrionaux, & peut-être de tous les peuples du monde. Jeux.

Les Islandais ont un goût marqué pour le jeu d'échec, & il parait que, de tout temps, ils ont passé pour d'habiles joueurs, comme ils en ont encore la réputation. Le jeu des échecs est donc fort en usage chez eux, & il n'est pas rare de trouver, même parmi le petit peuple, des gens qui le jouent très-bien. La Pereyre dit qu'il n'y a point de si misérable paysan qui n'ait chez lui son

Islande.

jeu d'échecs fait de sa main, & d'os de poisson. La différence qu'il y a de leurs pions aux nôtres, c'est que leurs fous sont des Evêques, parce qu'ils pensent que les Ecclésiastiques doivent être près de la personne des Rois; leurs rocs, aujourd'hui les Tours, sont de petits Capitaines représentés, l'épée au côté, les joues enflées, & sonnant d'un cor qu'ils tiennent des deux mains. Le jeu d'échec n'est pas ancien & commun, seulement chez les Islandais, mais encore dans toutes les contrées du Nord. La Chronique de Norwège rapporte que le géant Droson, qui avait élevé Héralde le Chevelu, ayant appris les grands exploits de son élève, lui envoya, parmi des présens d'un grand prix, un très-beau jeu d'échec. Cet Héralde régnait vers l'an 870.

Malgré la vie frugale que menent les Islandais, ils parviennent rarement à une grande vieillesse. Dès qu'ils ont passé cinquante ans, ils sont communément attaqués de phtysie, ou d'autres maladies de poitrine qui les conduisent au tombeau, après quelques années de langueur. « Il n'est pas » douteux, dit M. Horrebows, que cette prompte » destruction ne provienne des travaux excessifs » qu'ils supportent en mer, & de l'imprudence » avec laquelle ils se conduisent. Ces Insulaires » revenant de la pêche, où souvent ils sont

» entierement

» entierement trempés d'eau, n'ont pas la précau-
» tion de changer d'habits. »

Islande.

Maladies.

Ils donnent à la plus grande partie des maladies auxquelles ils sont sujets, le nom général de *land-farsock*, fièvre de pays. Il regne en Islande une autre maladie, appellée *lèpre*, qui est presque toujours héréditaire, sans qu'elle soit pourtant contagieuse. Le scorbut, les coliques de toute espèce, les maladies hypocondriaques sont encore très-communes dans l'Isle; &, comme il n'y a ni Médecins ni Chirurgiens, les Islandais sont très-souvent victimes de la premiere maladie qui les attaque. Rien sur-tout n'est plus digne de compassion, que de voir quelqu'un qui a eu une jambe ou un bras cassé, ou d'autres fractures de cette espèce. Abandonné à la Nature, faute de Chirurgien & de secours, il demeure estropié toute sa vie, ou meurt misérablement, après avoir langui dans les souffrances.

C'est à tort que quelques Voyageurs ont attribué aux femmes Islandaises l'heureux avantage d'accoucher facilement, de s'aller baigner même, & de se remettre à l'ouvrage aussi-tôt après leur délivrance. « Il s'en faut beaucoup qu'elles soient
» douées de tant de force, dit l'Ecrivain Danois;
» les couches sont la maladie la plus funeste aux
» Islandaises. Il en meurt beaucoup en cet état,
» parce qu'elles n'ont ni sages-femmes, ni hommes

» expérimentés dans l'art des accouchemens. »

Islande.

Gouvernement.

Le Chef de l'administration, est ordinairement un Seigneur du premier rang, qui a le titre de *Gouverneur-Général*, & qui fait sa résidence à la Cour. Après le Gouverneur, est le Grand-Bailli; il est obligé de demeurer en Islande, à Bessested, maison appartenante au Roi, & où est le siége du Conseil Souverain, dont le Grand-Bailli est comme le premier Président, tant pour le civil que pour le criminel.

Le Grand-Bailli n'est pas le seul Officier considérable d'Islande; le Roi y entretient encore un Receveur-Général, appellé *Sénéchal*, & deux Juges principaux, appellés *Lowmen*. L'emploi du Sénéchal est de percevoir tous les droits & les revenus royaux, & d'en rendre compte à la Chambre des Finances de Copenhague.

Les revenus consistent en une sorte de capitation, appellée *giestold*, que chaque habitant doit, dès qu'il a atteint l'âge de vingt ans, & qui est de dix poissons par tête; dans la location de certains bâtimens publics; dans les droits qui se paient sur les Ports, & dans ceux que la Compagnie Danoise doit chaque année pour le commerce exclusif d'Islande.

La capitation se perçoit dans toute l'Isle par le moyen des *Syslomen*, ou Sous-Baillis, auxquels le Sénéchal passe un bail particulier de cette

taxe, chacun pour le district qui est de sa Jurisdiction; ces Juges y trouvent en même-temps les appointemens de leurs Charges. Islande.

Quoique le Grand-Bailli ait la Jurisdiction-générale de l'Isle, elle est encore partagée entre les deux *Lowmen*, ou Juges principaux, dont l'un a le Département des cantons de l'Orient & du Sud; l'autre, celui du Nord & de l'Occident.

Outre les districts généraux des *Lowmen*, il y en a dix-huit particuliers, appellés *Syssel*, nom qu'on peut rendre par le mot de *Bailliage*. Ces Syssel ont chacun un Syslomen ou Sous-Baillif, qui, dans chaque Ressort, juge les causes en premiere instance: ce sont eux qui, comme on l'a observé, font les fonctions de Fermiers & de Receveurs particuliers des revenus qui appartiennent au Roi de Danemarck. Quelques Syssels, tels que ceux de Mule & de Skaftefiel, plus étendus que les autres, ont deux Syslomen; ainsi, en y comprenant celui qui réside aux Isles de Westman, qui touchent à l'Islande, & qui en dépendent, on compte vingt-un de ces Juges.

Il y a différentes loix, par lesquelles tous les cas litigieux se décident. La premiere est un ancien Code de Droit Islandais, auquel on a recours dans ceux où il s'agit de successions, de biens fonds, & en général, dans toutes les contestations qui s'élèvent au sujet du *tien* & du

Islande.

mien. Les causes qui regardent les Terres Seigneuriales & les affaires Ecclésiastiques, se décident par les Loix de Norwège, & par différens Edits particuliers des Rois de Danemarck.

A l'égard des formalités prescrites dans les procès criminels, on se conforme encore aux Loix de Norwège. Il y a de plus, différentes Coutumes & quelques Edits particuliers, qui, avec ceux qu'on vient de citer, forment le Corps de la Jurisprudence. Frédéric, Roi de Danemarck, avait chargé plusieurs Jurisconsultes de composer un nouveau Corps de Droit pour l'Islande; il a été exécuté sous le feû Roi Frédéric V; mais on ignore s'il est actuellement établi en Islande.

Toutes les causes sont portées d'abord pardevant le Syslomen, & à l'audience du district où elle ressortit; car chacun de ces Juges a des audiences déterminées, auxquelles appartiennent les causes de certains districts, à l'exclusion de toutes autres. Du Tribunal du Syslomen, on peut appeller au Lowmen, qui tient des espèces d'assises ou de plaids, tous les ans, en un certain lieu. Sa séance commence le 8 Juillet, & continue aussi long-temps qu'il se présente des affaires à juger. Chaque Lowmen a huit Assesseurs, qui prononcent les Jugemens avec lui; cependant ils ne sont pas encore définitifs: on peut en faire appel à la grande Jurisdiction, qui se tient dans

le même-temps & au même endroit, & dont le Grand-Bailli est le Président. Ce Magistrat est assisté par le Lowmen, qui n'a pas rendu le Jugement sur lequel on plaide, par plusieurs Syslomens, &, en cas de besoin, par les Assesseurs de la Jurisdiction du Lowmen. Il y a donc toujours douze Juges, sans compter le Grand-Bailli qui préside; &, en son absence, il est remplacé par le Sénéchal. Cette Cour de Justice a du rapport avec le Conseil souverain de Norwège, quant aux formalités, & en ce qu'un Juge peut y être cité directement pour deni de Justice, ou pour d'autres cas qui concernent ses fonctions. De ce Tribunal supérieur d'Islande, on appelle à la Cour suprême de Copenhague, lorsque l'affaire est importante, & d'une nature prescrite par les loix. Islande.

Les affaires Ecclésiastiques se jugent en premiere instance, par la Jurisdiction du Chapitre de chaque Cathédrale, qui est composé d'un Prévôt & de deux Assesseurs. Elles passent de ce Tribunal à celui d'une Chambre consistoriale, tenue par l'Evêque, le Prévôt, les Prébendaires & autres Ecclésiastiques, & encore présidée par le Grand Bailli, ou par un autre Magistrat que nomme le Gouverneur-Général de l'Isle. Cette Chambre de Justice ressortit directement à la Cour souveraine de Copenhague. Dans ces As-

Islande.

semblées Ecclésiastiques, on ne s'occupe pas seulement d'affaires contentieuses, on y examine aussi tout ce qui a rapport à la police du Clergé. On y distribue des pensions aux anciens Ministres, & aux veuves de ceux qui sont morts dans l'année.

Il n'y a en Islande aucun Avocat reconnu & immatriculé. Les Juges en constituent chaque fois qu'on en a besoin.

C'est une erreur de M. Anderson, d'avoir dit que les Sislomen ou Sous-Baillis étaient chargés des exécutions, tant au civil qu'au criminel. Il y a des particuliers qui ont des gages pour exercer cette profession, qui, à la vérité, n'est point infamante en Islande.

Il n'y a d'autres supplices pour les hommes, que d'avoir la tête tranchée avec une hache, ou d'être pendus. Les femmes qui ont mérité la mort, sont noyées dans un sac.





APPENDICE
AU LIVRE TROISIEME.

Isle de Jean Mayen. Nouvelle-Zemble.

Isle de Jean Mayen.

L'Isle de Jean Mayen, située sous le soixante-&-onzieme degré de latitude, & à quarante degrés environ de longitude Occidenrale du Méridien de Paris, n'est considérable ni par son étendue, ni par ses productions. Elle tire son nom du Capitaine *Jean Jacobs May*, Hollandais, qui la découvrit en 1614. Son étendue n'est que de huit à dix lieues du Sud-Ouest au Nord-Est. Sa largeur varie suivant la hauteur où l'on aborde. En quelques endroits, elle peut avoir deux ou trois lieues de largeur, & en d'autres, un quart de lieue. Elle se rétrecit, à mesure que l'on avance du Nord-Est au Sud-Ouest.

Cette Isle est entierement couverte de rochers plus ou moins élevés, mais absolument nus & stériles. Elle était autrefois très-fréquentée par les Européens, qui allaient à la pêche des baleines dans ses parages. Mais aujourd'hui que ces animaux en ont abandonné les côtes, on n'y aborde

Isle de Jean Mayen.

que fort rarement, & seulement pour se mettre à l'abri des gros temps, ou pour chercher du secours contre le scorbut.

La côte orientale de cette Isle, au rapport des Navigateurs, est environnée de glaces pendant toute l'année, jusques dans l'étendue de dix milles en mer. A la difficulté du passage, le long de cette côte, se joint encore le danger auquel on est exposé par un vent terrible, qui vient d'une montagne, nommée *Beerenberg*, c'est-à-dire, *montagne des ours*.

Cette Isle, dit M. Anderson, paraît être un fragment du monde, détaché du continent, ou produit, soit par des feux souterrains, soit par quelqu'autre accident extraordinaire : elle est inhabitée, & tout-à-fait inhabitable. Dans la partie septentrionale est le *mont-aux-ours*, ainsi appellé à cause de la grande quantité de ces animaux qu'on y apperçoit en tout temps. Il est si élevé, que sa cime se perd dans les nues ; &, selon le rapport de quelques navigateurs de Hambourg, très-dignes de foi, on le découvre par un temps serein, à la distance de trente-deux lieues. Cette montagne est nue, & son sommet est perpétuellement couvert de glaces & de neiges. Elle remplit tout l'espace qui est entre la Côte Orientale & celle d'Occident, & c'est en cet endroit qu'est la plus grande largeur de l'Isle.

Il ne s'y trouve ni herbes, ni brouſſailles, ni aucune terre propre à produire des végétaux. Mais au pied de *la Montagne des Ours*, on voit une croûte aſſez mince, d'une matiere de couleur de terre, qui n'eſt autre choſe que la fiente des oiſeaux de proie, dont il ſe tient-là des quantités prodigieuſes, pour donner la chaſſe aux crabes de mer, très-fréquens dans les bas-fonds qui environnent cette Iſle. Cette fiente, par un heureux haſard, produit beaucoup de *cochlearia*, d'oſeille, & d'autres herbes anti-ſcorbutiques, d'une grande reſſource pour les marins qui paſſent devant cette Iſle dans leur voyage au Groënland.

Iſle de Jean Mayen.

L'Iſle de Jean Mayen n'offrant plus rien d'intéreſſant du côté de ſes productions, nous allons terminer cet article par le récit d'un incendie ſingulier qu'on y a vu en 1732. Ce phénomene ne manquera pas de plaire aux Phyſiciens, & pourra leur fournir en même-temps une belle occaſion d'exercer leurs talens pour les conjectures. M. Anderſon, dans ſon Hiſtoire Naturelle de l'Iſlande, la rapporte de la maniere ſuivante.

Un Capitaine de vaiſſeau de Hambourg, nommé *Jean-Jacques Laab*, allant en Groënland, & étant à l'ancre à cauſe du vent contraire, à trois lieues au Sud de la Montagne des Ours, vit, le 17 Mai, des flammes d'une longueur prodigieuſe

Isle de Jean Mayen.

qui s'élevaient du bas de la montagne, en se dispersant de tous côtés comme des éclairs très-vifs & très-rapides; des détonnations souterraines & terribles accompagnaient cet incendie de terre. Laab saisi de la plus grande frayeur, ne pouvait quitter l'endroit où il était détenu par le vent contraire, & avait de vives inquiétudes sur les suites que pourrait avoir cet incendie à l'égard de son vaisseau. Un brouillard fort épais & très-étendu, sembla mettre fin à ces accidens, & les flammes ne durerent que vingt-quatre heures. La montagne ne s'ouvrit point; elle ne jetta ni pierre, ni matiere combustible, mais il en sortit une fumée noire & épaisse qui continua jusqu'au 21 du même mois. Le vent ayant alors changé, le vaisseau gagna promptement le large. Il était à peine à quinze lieues de cette Isle, que Laab fut effrayé de nouveau par une énorme quantité de cendres que le vent jettait derriere lui, & dont les voiles & le pont de son navire furent bientôt couverts & tout noircis. Il craignit d'abord que ces cendres n'eussent apporté avec elles quelques charbons ardens, ou des parcelles de minéraux enflammés, qui auraient pu mettre le feu à son vaisseau; mais ayant trouvé ces cendres froides à l'attouchement, & n'y voyant rien de combustible en les approchant du feu, il se rassura, & les fit enlever avec de l'eau. Tout l'équipage s'occupa

de ce travail pendant plus de cinq heures, avant qu'on pût venir à bout de nettoyer parfaitement le navire, parce que tant qu'il fut sous le vent, il recevait de temps en temps de nouvelles bordées de ces cendres. M. Anderson, à qui l'on apporta de cette cendre, trouva qu'elle était d'un gris clair, & fort douce au tact; vue au microscope, elle lui parut composée de petits grains de sable, ou plutôt de petits morceaux de pierre brisée.

Isle de Jean Mayen.

Un autre Capitaine de vaisseau, appellé *Alick Payens*, compatriote du précédent, passa quinze jours après dans cet endroit. Comme il avait entendu parler de l'aventure de Laab, il aborda à l'Isle de Jean Mayen, & il eut assez de courage pour visiter l'endroit où avait paru l'incendie. Il remarqua que la montagne n'avait aucune crevasse, qu'elle n'avait jetté que des cendres, & que tout le terrein en était couvert à deux lieues à l'entour, à la hauteur d'un pied.

Nouvelle-Zemble.

Les Voyageurs & les Géographes ne sont point d'accord entr'eux sur le véritable état de la Nouvelle-Zemble. Les uns la représentent comme une Isle séparée par le Détroit de Weigatz, & toujours bordée de ce côté-là par des montagnes de glace d'une hauteur étonnante. Les autres donnent cette terre pour une Péninsule, & assurent qu'elle tient par un Isthme à la côte Orientale

Nouvelle-Zemble.

de la Sibérie, fort près de l'embouchure du fleuve Oby.

Le Baron de Strahlenberg, Colonel Suédois, qui a passé douze années dans ces contrées, & qui s'est appliqué à les connaître, assure positivement que, sur les informations qu'il a faites au sujet de la Nouvelle-Zemble, il paraît certain qu'elle tient à la Sibérie du côté de l'Est, en partie par des montagnes de glaces, qui occupent tout l'intervalle qui la sépare de cette province Russe, & en partie par un isthme. Cet Ecrivain entre ensuite dans le détail de plusieurs témoignages qu'il a recueillis de différentes personnes qui ont habité la ville de *Turochanski*, située sur le Jenisée, & assez près de la mer; il s'en sert pour insinuer que la Nouvelle-Zemble tient à la Sibérie. Un vieillard l'a assuré, que pendant son séjour à *Mangazeia* ou *Turochanski*, un domestique Russe, qui s'était sauvé de chez son maître, & qui voulait éviter d'être poursuivi, avait pénétré à la Nouvelle-Zemble en suivant, du côté du Nord, l'Isthme qui la joint au Continent; & qu'après avoir fait le tour du golfe *Tasowskoi* du côté septentrional, il était revenu sur la glace, par le détroit de Weigatz, près de l'embouchure de l'Oby. Mais ce rapport est formellement contredit par la Relation des Découvertes faites par les Russes, qu'a publiée

Nouvelle-Zemble.

M. Muller. Le Lieutenant *Murawiew* fut commandé, en 1734, pour tenter le paſſage d'Archangel juſqu'à l'Oby; il n'avança le premier été que juſqu'à la riviere de *Petſchera*, & paſſa l'hiver à *Puſto - Serskoi - Oſtrog.* L'été ſuivant, il paſſa le détroit de Weigatz, ayant à ſa gauche l'Iſle de ce nom, & le continent à ſa droite. Il ne viſita pas l'autre paſſage entre l'Iſle Weigatz & Nowa-Zembla. Le même Navigateur remonta le long de cette pointe, juſqu'à la hauteur de ſoixante-deux degrés trente minutes. Les Lieutenans *Malygin* & *Skuratow* continuerent la navigation, doublerent le cap *Julmal*, & entrerent dans le golfe de l'Oby en 1738.

La même année *Owzin* & *Koſcheley*, partis de l'Oby, doublerent non-ſeulement le Cap *Matſol*, ſitué à l'Eſt du golfe de l'Oby, mais eurent encore le bonheur d'entrer dans le Jéniſée ſans obſtacle. Ces navigations démontrent d'une maniere inconteſtable que la Nouvelle - Zemble eſt une Iſle. Ainſi, tout ce qu'a rapporté M. de Strahlenberg eſt contraire à la vérité, quelque confiance qu'y aient pris quelques Géographes Européens. Tous les Ecrivains & les Géographes s'accordent à la placer depuis le ſoixante-neuvieme degré de latitude, juſques près du ſoixante-dix - ſeptieme. Sa longueur eſt donc d'environ deux cens lieues ſur ſoixante à ſoixante-dix de largeur.

Nouvelle-Zemble.

Le nom de *Nouvelle-Zemble*, suivant Strahlenberg, signifie, en langue Russe, *nouveau pays*. Le même Ecrivain remarque que cette Isle est celle de Tazata, que Pline place dans la mer septentrionale ou de Scythie. Elle fut ainsi nommée anciennement du fleuve Taas, qui est passablement grand, & navigable pour de gros bâtimens. Ce fleuve se décharge vis-à-vis la Nouvelle-Zemble, dans le même golfe que l'Oby, avant d'entrer dans le détroit de Weigatz. Les Russes donnent au golfe le nom de *Guba Tasówskaia*, c'est-à-dire, golfe du Taas. C'est vraisemblablement du nom de ce fleuve qu'on avait appellé l'Isle qui en est proche, *Tasata* ou *Isle de Taas*.

Il résulte des rapports de tous les Navigateurs qui ont pris terre dans la Nouvelle-Zemble, que c'est le plus misérable pays de l'univers; un pays rempli de montagnes & toujours couvert de neige, & que les seuls endroits qui en soient exempts, sont des fondrieres inaccessibles, où il croît une sorte de mousse qui porte de petites fleurs bleues & jaunes, à quoi se réduisent apparemment toutes les productions de Isle dans le genre végétal.

Le regne animal n'est guere plus riche : à l'exception des renards & des ours blancs qui sont très-féroces, il ne paraît pas que la Nouvelle-Zemble nourrisse d'autres quadrupèdes. A l'égard des oiseaux, on y retrouve une partie des mêmes

espèces que dans le Spitzberg; mais ils n'y passent que huit ou neuf mois. Le reste de l'année, qui est le temps de l'hiver, où le soleil ne se montre que quelques instans, ou même ne paraît du tout, on n'y voit que des renards. Les ours même restent continuellement dans leurs tannieres. On trouve la description de ces animaux & des exemples terribles de leur force & de leur voracité en différens endroits de cet ouvrage. Nouvelle-Zemble.

Les observations du Capitaine *Wood*, Anglais, font voir que les productions minérales de la Nouvelle-Zemble sont encore plus rares que celles des deux autres regnes. On ne trouvait que de la glace, dit ce Voyageur, en creusant même à deux pieds en terre, & cette glace était aussi dure que du marbre. Il ajoute qu'en quelques endroits découverts par les ruisseaux, qui se forment, pendant l'été, de la fonte des neiges, on voit sur quelques montagnes du marbre noir à raies blanches & de l'ardoise.

Quelques faibles que soient les notions que nous avons pu rassembler sur la Nouvelle-Zemble & sur ses productions, il faut avouer que nous en avons encore moins à l'égard des habitans qu'elle peut renfermer. Il y a très-peu de Voyageurs qui aient parlé des Zembliens; & le portrait qu'ils en ont fait est si éloigné de la vraisemblance, que leur existence paraît une chimere.

Nouvelle-Zemble.

Le plus grand nombre des Ecrivains & des Voyageurs modernes prétend que la Nouvelle-Zemble n'a point d'habitans naturels; & c'est l'opinion la plus probable. Suivant les Voyageurs Hollandais & un manuscrit du *Dépôt de la Marine*, cotté XX & XXIX, les hommes qu'on trouve dans cette terre sont des Samoyedes, qui y passent à la fin de l'hiver, & qui s'y occupent pendant l'été seulement à la chasse & à la pêche; mais leurs cabanes & leurs instrumens y restent toute l'année, & c'est ce qui a fait croire, sans doute, que la Nouvelle-Zemble avait des habitans. Les Samoyedes rapporterent aux Hollandais, qu'il n'y avait point d'habitans dans la Nouvelle-Zemble que ceux de leur nation, qui y passaient & qui y restaient pendant l'hiver, lorsqu'ils ne pouvaient pas revenir. Ils dirent aussi qu'il en périssait souvent par un vent de Nord, qui éteignait, en très-peu de temps, toute chaleur naturelle, quelques précautions qu'on eût prises pour se garantir des effets du froid. C'est vraisemblablement ce qui rend cette Isle inhabitable.

Un Seigneur Russe disgracié (selon le même manuscrit), ayant rapporté à la Cour de Moscow, qu'il y avait des mines d'argent dans la Nouvelle-Zemble, y fut envoyé pour en faire la découverte; mais il revint comme il y était allé. Il y retourna une seconde fois, accompagné d'une grande

grande quantité d'ouvriers: il n'a jamais reparu, ni lui, ni aucun des siens. On soupçonne qu'étant restés trop long-temps à terre, ils n'auront pu s'en revenir avant l'hiver, à cause des glaces, & qu'ils sont tous morts de froid. Nouvelle-Zemble.

Cependant un certain *la Martiniere*, non le Géographe, mais un Chirurgien de vaisseau, dans un *Voyage aux pays Septentrionaux*, dit avoir vu des Zembliens; & il en fait une peinture si ressemblante à celle des Samoyedes, qu'en supposant qu'ils formassent réellement deux nations distinctes, la description des derniers serait aussi nécessairement celle des Zembliens, s'il en existait. Mais il y a bien de l'apparence que ce Voyageur s'est trompé à cet égard, puisque tous les Navigateurs Hollandais & Anglais, qui ont abordé à la Nouvelle-Zemble, avouent qu'ils n'y ont jamais vu aucun naturel du pays. On ignore même jusqu'à leur nom dans tout le Nord. Ainsi, l'on doit être étonné que les judicieux Auteurs de l'*Histoire Naturelle*, aient, sur la foi d'un témoin unique & justement suspect, parlé des Zembliens & des Borandiens. Au reste, pour mettre les Lecteurs à portée de juger eux-mêmes du degré de foi que mérite le rapport de la Martiniere, nous allons donner un exemple de sa maniere de voir les choses & de les raconter.

Nouvelle-Zemble.

«Ce Chirurgien raconte d'abord fort sérieu»sement, que le Capitaine de son vaisseau & lui, »ayant appris qu'il y avait, parmi les habitans des »côtes de la Lapponie Danoise, des sorciers qui »disposaient des vents à leur volonté, ils s'adres»serent au principal Négromancien d'une habi»tation, & le prierent de leur fournir un vent »qui les portât au Cap-Nord dont ils étaient fort »éloignés. Le Lappon leur répondit, qu'il ne »pouvait fournir du vent que pour les conduire »jusqu'à un promontoire qu'il leur nomma, & »qui était assez près du Cap où ils voulaient »aborder. En conséquence, ils firent marché »pour vingt francs, outre une livre de tabac. »Le prétendu Sorcier attacha à un coin de la »voile du mât de misene un lambeau de toile »de la longueur d'un tiers d'aune, & large de »quatre doigts, auquel il avait fait trois nœuds, »& regagna son habitation.

»Il n'eut pas plûtôt quitté notre bord, pour»suit la Martiniere, que notre Patron défit le »premier nœud du lambeau. Aussi-tôt il s'éleve »un vent d'Ouest-Sud-Ouest, le plus agréable »du monde, qui nous poussa à plus de trente »lieues du Maelstroom, sans être obligés de dé»faire le second nœud. Cependant le vent com»mençant à varier, & à vouloir se tourner au »Nord, notre Patron dénoua le second nœud,

» & le vent nous demeura favorable jusqu'à plus » de quarante lieues de cet endroit. Aux monta- » gnes de Roncela, notre boussole se détourna » de plus de six lignes. Notre Pilote la fit fer- » mer; &, comme il avait souvent navigué dans » ces mers, il se servit seulement de la Carte » marine, pour gouverner le vaisseau jusqu'à ce » que nous eussions dépassé toutes les montagnes, » dans lesquelles nous soupçonnâmes qu'il y avait » de l'aimant. Alors la boussole reprit sa direc- » tion, & nous fit connaître que nous appro- » chions du Cap.

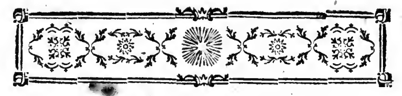
Nouvelle-Zemble.

» Le vent manquait : notre Patron dénoua le » troisieme nœud du lambeau. Mais, ô malheur! » nous eûmes grand sujet de nous en repentir. » A peine ce nœud fut-il défait, qu'il s'éleva un » furieux vent de Nord-Nord-Ouest, qui nous » fit voir à chaque instant des abîmes immenses, » prêts d'engloutir notre vaisseau. Il semblait que » le firmament allait s'écrouler pour nous écraser » sous ses ruines, & que Dieu, par une juste ven- » geance, nous voulait exterminer pour la faute » que nous avions commise d'avoir adhéré aux » Sorciers. Nous ne pouvions tenir aucune voile, » & nous fûmes obligés de nous abandonner à la » merci des flots en courroux. Après avoir passé » trois jours dans cet état cruel, une bourrasque » nous jetta tout-d'un-coup sur un rocher à qua-

Nouvelle-Zemble.

» tre lieues des côtes. Chacun commença à ſe » lamenter, & à demander pardon à Dieu de bon » cœur, croyant que c'était ſon dernier jour; car » tout le monde s'attendait à voir briſer le vaiſ- » ſeau en mille pièces. Une vague des plus vio- » lentes fit notre bonheur: elle releva notre vaiſ- » ſeau de deſſus le rocher, & le remit à flot.

Fin du Livre troiſieme.



ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

QUATRIEME PARTIE.
VOYAGES AUTOUR DU MONDE ET AUX POLES.

LIVRE IV.
KAMSCHATKA.

CHAPITRE PREMIER.

Climat. Minéraux. Animaux.

LA TERRE de Kamſchatka ſemble ouvrir aux Nations Européennes du Nord, la route des deux Indes, & leur indiquer de loin le commerce Kamſchatka.

Kamſchatka.

des deux plus riches parties du monde. C'en eſt aſſez pour tenter l'ambition des Princes, l'avidité des Navigateurs, & la curioſité de tous les hommes qui aiment à connaitre le globe qu'ils habitent.

Le Kamſchatka, ſitué à l'extrémité la plus Orientale de notre hémiſphere, eſt une grande Péninſule, qui bornant l'Aſie au Nord-Eſt, ſe prolonge ſur une largeur inégale de cinq degrés au plus, depuis environ le cinquante-unieme degré de latitude au Nord, juſqu'au ſoixante-deuxieme. En s'avançant du Nord au Midi, cette terre a ſur ſa droite un long golfe, qu'on appelle la mer de *Pengina*, & ſur ſa gauche l'Océan Oriental, qui ſépare l'Aſie de l'Amérique. L'Iſthme commence à s'éloigner du Continent vers le ſoixantieme degré de latitude Nord, entre la riviere de *Puſtaja*, qui ſe jette dans le golfe Occidental, & celle d'*Anapkoi* qui, débouche dans la mer Orientale. De la cime des montagnes qui s'élèvent au milieu de l'Iſthme, vers la ſource de ces deux rivieres, où naît proprement le Kamſchatka, l'on découvre les deux mers dans un temps ſerein; ce qui montre combien la Péninſule eſt étroite. Prolongée obliquement du Nord-Eſt au Sud-Oueſt, ſa largeur eſt renfermée entre les 170me & les 180me degrés de longitude. Comme la plupart des preſqu'Iſles, grandes ou petites, celle-ci eſt partagée dans toute ſa longueur, par

une chaîne de montagnes, qui la traverse au milieu, courant du Sud au Nord. Cette chaîne a des rameaux à droite & à gauche, qui s'avancent vers la mer, avec des rivieres qu'elles y versent. Ces branches de rochers forment, çà & là, des caps séparés par autant de baies. Toute cette langue de terre est coupée de rivieres & de lacs qui ne la rendent ni très-fertile, ni fort habitable, par la surabondance & la disposition de leurs eaux.

Kamschatka.

La côte Occidentale du Kamschatka, qui est la seule par où l'on y aborde de notre Continent, forme une courbe elliptique, irréguliere, & composée elle-même d'une infinité de courbes, ainsi que toutes les côtes. Elle s'étend depuis l'embouchure de la riviere de *Pengina*, qui donne son nom au bras de mer où ce fleuve se jette, jusqu'à la pointe de *Lopatka*, qui termine la presqu'Isle au midi. De toute cette côte, qui comprend un espace d'environ douze degrés, débouchent trente-quatre rivieres, dont trente sont renfermées dans les deux tiers de cet espace, tandis qu'il n'y en a que trois dans le reste de la côte, qui s'enfonce au Nord, vers les terres. La raison de cette différence remarquable, vient sans doute de ce que le nombre des montagnes diminue vers le Continent, & se multiplie à proportion que cette langue de terre s'alonge entre deux mers. Ainsi, la Péninsule paraît appartenir à la

Kamſchatka.

mer par des montagnes, & s'attacher au Continent par des plaines. Mais ſi la mer a formé les montagnes, celles-ci rendent en dédommagement des rivieres à l'Océan. Une des plus belles eſt la *Bolſchaia-Reka*, ou grande riviere. C'eſt par ſon embouchure que les vaiſſeaux Ruſſes, partis d'*Ochoſtskoi*, abordent au Kamſchatka. Ils y entrent dans les grandes marées, qui montent à la hauteur de quatre verges de Ruſſie. Elle eſt navigable dans le printemps, mais difficile à remonter, par la rapidité de ſon cours, & la quantité de ſes Iſles.

Depuis l'embouchure de la grande riviere, au cinquante-troiſieme degré, juſqu'à celle de la *Puſtaja*, au ſoixantième, la côte eſt baſſe & marécageuſe, ſans danger pour les vaiſſeaux qui peuvent y être jettés, mais non y aborder. Là, commençant à s'élever, elle devient plus inacceſſible à cauſe des rochers que la mer y couvre. Cette longue côte, qui fait face au Continent de la domination des Ruſſes, ne leur offre rien d'attrayant, ni de ſingulier. Le Kamſchatka ne peut leur donner, ce ſemble, que la tentation d'aller plus loin. Quand ils auront bien pratiqué la route des Indes, ou de l'Amérique, ce ſera un lieu de relâche pour la navigation, ou d'entrepôt pour le commerce; une ſtation d'autant plus commode, que l'on pourra y établir une communication entre

les deux Continens d'Asie & d'Amérique, par celle qui se trouve déjà comme ouverte entre la côte Occidentale du Kamschatka & sa côte Orientale. Kamschatka.

Celle-ci qui est aussi concave, que l'autre est convexe, a moins de longueur, & plus d'irrégularité dans sa courbure. La mer qui la ronge y fait de grandes baies, des caps, des isles, des presqu'isles & des lagunes; enfin ces ravages & ces incisions qui prouvent sa pente, ou son mouvement d'Orient en Occident. Une singularité frappante, ce sont quatre caps, ou promontoires, séparés par des distances à-peu-près égales, & dont trois finissent presque au même degré de longitude, comme si l'Océan battoit uniformément sur cette côte. C'est là proprement la côte du Kamschatka; puisque vers le milieu de sa longueur, elle décharge la riviere qui donne son nom à toute la Péninsule. Elle a une masse de rochers escarpés, très-longue, qui ne fournit point de rivieres à la mer, tant elle en est voisine. Mais si ces rochers ne donnent point d'eau, il ont des sources de feu. A l'embouchure d'*Awatscha*, est la Baie de Saint-Pierre & Saint-Paul, creusée en rond par la mer, couronnée de hautes montagnes, avec une entrée fort étroite, mais assez profonde pour recevoir les plus gros vaisseaux. Ce golfe a trois ports, dont le premier, qui s'appellait jadis *Niakina*, aujourd'hui *Saint-Pierre & Saint-Paul*,

Kamſchatka.

peut contenir vingt vaiſſeaux ; le ſecond, qu'on nomme *Rakova*, à cauſe des écreviſſes qu'on y trouve, recevrait, dit-on, quarante vaiſſeaux de ligne ; & le troiſième, appellé *Tareina*, eſt plus grand que les deux autres. La riviere d'Awatſcha eſt défendue, d'un côté, par le Fort de *Kuritmchin*, que les Ruſſes y ont bâti ; de l'autre, par deux montagnes, dont l'une vomit toujours de la fumée, & quelquefois des flammes. Depuis cet endroit, la côte n'offre rien de curieux juſqu'à la riviere de *Joupanova*. Son abord eſt très-dangereux, par la quantité de rochers, ou piliers, dont la mer eſt parſemée : heureuſement leur tête déborde au-deſſus de l'eau. Avant d'arriver à cette riviere, par le Sud, on rencontre la baie de *Nutrenoi*, où des montagnes eſcarpées mettent à couvert des vents. Plus haut eſt la riviere de *Krodakighe*, qui s'élançant du lac *Kronoskoi*, formé lui-même de pluſieurs rivieres, préſente aux yeux du voyageur une belle caſcade, ſous laquelle on paſſe ſans ſe mouiller. Du lac & de la baie de *Kronoskoi*, on monte au Nord, & l'on trouve le Kamſchatka, le plus beau fleuve de tout le pays, puiſque les petits vaiſſeaux le remontent, juſqu'à deux cens verſtes au-deſſus de ſon embouchure.

Depuis le Kamſchatka juſqu'à la mer d'*Olutorskoi*, qui tire ſon nom de la riviere *Olutora*, à

l'embouchure de laquelle se termine, au Nord, la côte Orientale, on trouve douze rivieres. Celle d'*Ounakig* se fait remarquer par trois colonnes de roc, dont la plus haute n'a pas moins de quatorze sagenes (*a*). C'est l'ouvrage des tremblemens de terre, ou des inondations de la mer. Cet élément forme tous les jours des isles sur ces côtes, qu'il menace continuellement. Dans les grands débordemens, les eaux de l'*Ounakig*, tombent dans le Kamschatka, par la pente du terrein, quoique les lits de ces deux rivieres soient séparés par un espace de dix lieues. On présume qu'à la longue, ce cours des inondations détachera le Cap de *Kamschatkoi* du Continent, pour en faire une Isle. La riviere de *Ningin* va se jetter dans une baie, où les habitans ont construit sur une colline, au Nord, une espèce de fortification, pour se défendre, soit contre les *Tchouktchi* qui viennent du Continent, soit contre les Russes qui arrivent par terre & par mer. Une autre riviere remarquable est celle de *Karaga*. Elle a deux lacs dans son voisinage. L'un a pris un air merveilleux dans l'imagination des Cosaques. M. Steller, sur leur rapport, a dit que les eaux de ce lac s'enflaient & baissaient avec le flux & le reflux de la mer, quoiqu'il ne communiquât point à l'Océan; qu'il nourrissait des pois-

Kamschatka.

(*a*) La sagene est un peu plus qu'une toise.

Kamſchatka.

ſons qu'on ne trouve jamais dans les rivieres, & dont la mer couvre ſes bords à pluſieurs pieds de hauteur au mois de Juillet; enfin qu'il y avait dans ce lac, des coquillages, des perles & des grains de verre blanc, qui faiſaient venir des panaris aux doigts de ceux qui en ramaſſaient. Mais M. Kracheninnikow dit que de ces deux lacs, il n'y en a qu'un, & très petit; qu'il communique à la mer par la riviere de Karaga; qu'il peut bien s'y trouver des perles, puiſqu'il y en a dans pluſieurs rivieres du Kamſchatka; mais que ce qu'on a pris pour des perles, & même pour des coquillages, ne doit être que des bulles de verre, dont la couleur verte ne convient point à des perles, & ne ſe trouve pas dans les coquillages. La riviere de Karaga ſe fait encore remarquer par une Iſle qui porte ſon nom, & que la mer a enlevée de la côte où débouche ce fleuve. Les habitans de cette Iſle ſont ſi ſtupides, dit-on, que les Sauvages du Continent voiſin les appellent *Kamcharen*, c'eſt-à-dire, race de chien; prétendant que le Dieu du Kamſchatka n'a point créé des hommes dans cette Iſle. Ils paraiſſent auſſi barbares aux Koriaques, que les Koriaques aux Ruſſes.

Après la riviere de Karaga, l'on trouve une chaîne de montagnes qui ferme la côte au Nord, comme les montagnes d'Awatſcha la bordent & la terminent au Midi. En général, la plupart des

rivieres du Kamfchatka, qui coulent entre des montagnes, font bordées, des deux côtés, de rochers efcarpés. Mais, quelque hauteur qu'aient les deux rives, l'une a toujours plus de pente. M. Steller & M. Kracheninnikow ont obfervé dans les vallées, qui s'étendent entre les montagnes, cette correfpondance des angles rentrans aux angles faillans, que M. Bourguer a remarquée dans les Alpes. Quelles que foient les conféquences qu'on peut tirer de cette obfervation, il eft vifible que les eaux feules, qui viennent de la fonte des neiges & des glaces, peuvent déformer les montagnes, & creufer ces vallons étroits & tortueux, qui ferpentent au pied de ces hautes cimes. Les voyageurs, qui traverfent les grandes chaînes, font obligés de fuivre par-tout le chemin des torrens. Tantôt il faut efcalader jufqu'à leur fource, & tantôt defcendre au fond des abîmes, au travers defquels ils fe font une route dans la plaine. Sans la coopération de la mer, il femble d'abord qu'il fuffirait, pour la formation des montagnes, qu'un terrain eût été confidérablement élevé dans l'origine; parce qu'avec le cours des fiécles, les eaux de pluie & de neige ont pu fillonner, percer, creufer le terrain qu'elles imbibaient, & le tailler en pyramides, en tombeaux, en mille formes irrégulieres, dont fe compofe l'afpect monftrueux que préfentent aujourd'hui

Kamf-chatka.

Kamſ-chatka.

les grandes montagnes. Mais les grandes plaines dont elles ſont environnées, prouvent toujours une révolution étonnante, qui n'a pu ſe faire que par une pente conſidérable, que la mer a dû former & agrandir en ſe retirant des lieux où ſont les montagnes, dans le lit qu'elle occupe. Le Kamſchatka eſt un nouveau monument de cette théorie. La côte Orientale, où l'action des eaux eſt plus ſenſible & plus directe, préſente un front plus ſourcilleux, plus menaçant que la côte Occidentale. Que ſi l'on pénètre dans l'intérieur du pays, on y reſſent toujours le voiſinage & les traces de l'Océan qui l'a ſans doute englouti, revomi, conformé, détruit ou défiguré, tel qu'il eſt aujourd'hui.

La pointe la plus méridionale du Kamſchatka, qui ſépare les deux mers dont cette Preſqu'Iſle eſt environnée, s'appelle le cap de *Lopatka*, parce qu'elle reſſemble à l'omoplate, ou, ſelon d'autres, à une pelle. Cette plage ne ſurpaſſe le niveau de la mer, que de dix braſſes. Elle eſt ſujette à des inondations qui ne la rendent habitable qu'à vingt verſtes du rivage. Il n'y croît que de la mouſſe. Elle a des lacs & des étangs, ſans ruiſſeaux ni rivieres. Le terrain y eſt compoſé de deux couches, dont la ſupérieure eſt d'une tourbe ſpongieuſe & ſans ſuc, qui ne produit rien.

Les onze montagnes qu'il faut traverſer, pour

aller de cette pointe à l'Awatſcha, ſont ſi eſcarpées, qu'on eſt obligé d'en deſcendre une partie avec des cordes. La côte, vers la gauche, eſt fort baſſe juſqu'à *Kambalino;* mais elle monte enſuite conſidérablement, puis elle forme une vaſte plaine juſqu'à la grande riviere. Delà, quand on veut ſe rendre par les terres à Kamſchatka, on paſſe pluſieurs petites rivieres, qui tombent d'une chaîne de montagnes qu'il faut traverſer. On ne le peut que dans un temps ſerein, qu'on eſt obligé d'attendre quelquefois dix jours. Quand on ne voit aucun nuage ſur les montagnes, on s'y haſarde. Mais ſi le ciel n'y eſt pas entierement éclairci, on eſt aſſailli d'un orage, qui empêchant de voir le chemin, fait tomber dans des précipices, d'où l'on ne ſort jamais. Le péril le plus grand eſt ſur la montagne que les Coſaques appellent *Greben*, qui ſignifie peigne, ou crête. Elle reſſemble à un bateau renverſé, & ſon sommet large de trente braſſes, eſt couvert de glace. Auſſi ceux qui le paſſent ont-ils ſoin d'armer leurs patins de deux clous: mais cette précaution ne peut les garantir, ni du vent qui les emporte, les écraſe, ou les eſtropie contre les rochers, ni de la neige qui, tombant des cimes perpendiculaires enſévelit les paſſans, ſur-tout quand ils ſe trouvent dans des vallées étroites & profondes. On monte le *Greben* à pied; car les chiens même, qui traînent les voi-

Kamſchatka.

Kamſchatka.

tures dans le Kamſchatka, ne peuvent le gravir. Mais quand on le deſcend, un ſeul chien ſuffit au traîneau. Cette route, quelque pénible qu'elle ſoit, eſt pourtant celle que prennent les Ruſſes, pour aller de la grande riviere à celle de Kamſchatka. Il y aurait ſans doute plus de riſque à doubler le Cap, en paſſant d'une mer à l'autre. De même qu'on arrive aux montagnes de *Stanovoi*, par un déſert de cent dix verſtes; on trouve une plaine inculte de ſoixante-cinq verſtes, pour aller de cette chaîne au Fort de Kamschatka, qui eſt à la ſource du fleuve de ce nom. C'eſt un terrain marécageux, d'où cette riviere parcourt cinq cens vingt-cinq verſtes dans l'étendue de quatre degrés, avant de ſe jetter dans l'Océan, recevant en chemin le tribut de dix à douze rivieres, ou ruiſſeaux.

Il y a trois routes pour aller de *Boltchereskoi* au Fort de *Kamschatkoi*. Par la premiere, on monte, au Nord-Eſt, une riviere qui conduit à une chaîne de montagnes, d'où l'on aboutit à une autre riviere qui va ſe jetter dans le Kamſchatka, qu'on remonte juſqu'au Fort ſupérieur de ce nom.

Par la ſeconde, on côtoie la grande riviere, juſqu'au Fort de *Nachikin*, où l'on paſſe les montagnes, au pied deſquelles on trouve l'Awatscha, qu'on deſcend juſqu'au Port de Saint-Pierre

&

& de Saint-Paul. De-là on va gagner, par la côte, la riviere de *Joupanowa*, qu'on remonte jusqu'à sa source. Là, passant une chaîne de montagnes, on rencontre la riviere *Powitcha*, qu'on descend jusqu'à son embouchure, vis-à-vis du Fort que l'on cherche. Ces deux routes sont fréquentées, & l'itinéraire en a été bien marqué.

Kamschatka.

La troisieme, qui se fait à pied dans l'été, conduit le long de la grande riviere au Fort d'*Opachin*; de-là par la plaine, à la *Bistroi*, riviere que les rochers & les cataractes rendent fort rapide. On la remonte cependant jusqu'à sa source, d'où l'on se rend par le Kamschatka, au terme desiré. La premiere route est de quatre cens quatre-vingt-six verstes; les deux autres, d'environ deux cens quarante-deux; mais la derniere n'est ni si bien connue, ni détaillée avec autant d'exactitude.

Volcans.

Les volcans sont aussi fréquens dans les Zones tempérées & glaciales, qu'entre les deux Tropiques. Si le Soleil apprit l'usage du feu aux habitans de la Zone torride, qui d'ailleurs n'en avaient pas un extrême besoin, on peut croire que les Peuples Septentrionaux n'ont pu tirer que des volcans ce secours si nécessaire, sans lequel ils eussent péri dès le berceau. Mais, comment ce feu naturel est-il si commun dans les

Kamſchatka.

climats glacés des Poles, où la température de l'air ne ſemble pas devoir échauffer la terre? Eſt-ce en effet de la chaleur intérieure & centrale du globe, laquelle s'augmente & ſe nourrit au-dedans, à proportion du peu d'iſſue qu'elle a pour s'évaporer au-dehors? Ou bien eſt-ce au voiſinage de la mer, qu'on doit attribuer la fermentation qui produit ces éruptions violentes de matieres embraſées? Quoique la plupart des volcans ſortent d'une chaîne de montagnes, qui paraiſſent devoir être le foyer de ces feux éternels, cependant, comme ces chaînes ſont conſtamment voiſines de la mer, que les matrices des volcans n'en ſont gueres éloignées, & qu'il y a même des montagnes iſolées, qui vomiſſent des feux, pour ainſi dire, dans la mer, ſoit du ſein des Iſles, ou des bords du Continent, il peut y avoir de l'affinité entre la mer & les volcans, comme ſi l'eau, qui le plus ſouvent éteint le feu, devait l'allumer & l'embraſer dans ces grandes forges de la terre.

De quelque cauſe que naiſſent les volcans, il y a trois de ces fourneaux dans le Kamſchatka. Le premier eſt celui d'Awatcha, au Nord de la Baie de ce nom. C'eſt un grouppe de montagnes, comme iſolé, dont la baſe, couverte de bois, s'étend juſqu'à la Baie; le milieu forme une ſorte d'amphithéâtre, & le ſommet offre une tête aride

& chenue. Ces montagnes jettent de la fumée, mais rarement du feu. Cependant il s'en fit une éruption dans l'été de 1737, qui ne dura qu'un jour, & ne vomit que des cendres épaisses. Mais ce fut l'avant-coureur d'un tremblement de terre, qui, le 6 d'Octobre suivant, renversa, dans un quart d'heure, toutes les huttes & les tentes des Kamschadales. Ce mouvement fut accompagné d'un flux & reflux de la mer, très-singulier; car elle monta d'abord à la hauteur de vingt pieds, recula plus loin que l'endroit d'où elle était venue, remonta une seconde fois plus haut que la premiere, & se retira si loin, qu'on la perdit de vue. Au bout d'un quart-d'heure, le tremblement de terre recommença, la mer s'éleva à deux cens pieds, inonda la côte, & se retira. Les habitans y perdirent leurs biens, & plusieurs la vie. Des champs y furent changés en lacs d'eau salée. Kamschatka.

Le second volcan sort d'une ou deux montagnes, situées entre la riviere de Kamschatka & celle de *Tolbatchick*. Ces montagnes n'avaient jamais exhalé que de la fumée, lorsqu'en 1739, elles vomirent un tourbillon de flammes qui dévora les forêts. De ce tourbillon, sortit un nuage épais, qui couvrit la neige de cendres, dans l'espace de cinquante verstes. Il fallut attendre

Kamſchatka.

qu'il retombât de la neige ſur cette cendre, pour pouvoir marcher dans la campagne.

Le troiſieme volcan eſt la montagne la plus haute du Kamſchatka, ſur les bords du fleuve de ce nom, environnée d'un amphithéâtre de montagnes, juſqu'aux deux tiers de ſa hauteur. Son ſommet eſcarpé & fendu en longues crevaſſes de tous les côtés, s'élargit inſenſiblement en forme d'entonnoir, & s'élève au point qu'on le découvre à trois cens verſtes. Quand un orage s'approche, ce ſommet ſe couvre de trois ceintures, dont la plus large a le quart de la hauteur de la montagne. Elle vomit une fumée épaiſſe, & quelquefois des cendres à la circonférence de trois cens verſtes. Elle a brûlé depuis 1727, juſqu'en 1731. Mais ſa plus grande éruption fut en 1737, le 25 Septembre, & dura l'eſpace d'une ſemaine entiere. Les yeux, ou l'imagination des Peuples ſauvages d'alentour, virent ſortir de ce rocher embraſé, comme des fleuves de feu; c'étaient des flammes ondoyantes. On entendit, on crut entendre un tonnerre dans les flancs de la montagne; un ſifflement, un mugiſſement des vents qui ſoufflaient, qui allumaient cette forge infernale. Il en ſortit un tourbillon de charbons embraſés, & de cendres fumantes, que le vent pouſſa dans la mer, ſans que la campagne s'en

ressentît. Ce phénomène prodigieux, fut suivi d'un tremblement de terre, dont les secousses interrompues, durerent depuis le mois d'Octobre suivant, jusqu'au printemps de l'année 1738, & causerent d'assez grands ravages.

Kamschatka.

M. Steller observe, au sujet de ces volcans, que les montagnes qui vomissent ces feux, sont presque toujours isolées; qu'elles ont, à peu-près, la même croûte ou surface, & doivent contenir en-dedans les mêmes matieres, qu'on trouve toujours des lacs sur le sommet, & des eaux chaudes au pied des montagnes où les volcans se sont éteints; c'est une nouvelle preuve de la correspondance que la nature a mise entre la mer, les montagnes, les volcans & les eaux chaudes; comme si celles-ci venaient originairement de ces sources de feu.

Eaux chaudes.

On trouve des eaux chaudes, dès la pointe méridionale du Kamschatka. Elles coulent, presque toutes, le long de la riviere *Ozernaya*, qui sort du lac *Kuriskoi*, & finissent par se jetter toutes ensemble dans ce fleuve; mais elle n'ont pas un grand degré de chaleur.

A quatre verstes de celle-ci, est une montagne, située à l'Orient d'une riviere qu'on appelle *Paudja*. Au sommet de cette montagne, est une plaine longue de trois cens cinquante sagenes, sur trois cens de largeur. C'est de-là que tombe

Kamfchatka.

une foule de fources chaudes, qu'on voit fourdre avec un grand bruit, & jaillir à la hauteur d'un pied ou dix-huit pouces. Quelques-unes forment des lacs ou des étangs, qui fe diftribuent en ruiffeaux, lefquels, après avoir coupé la plaine en une infinité d'Ifles, vont fe jetter dans la *Paudja.* La montagne d'où coulent ces eaux, eft compofée de pierres féches en-dehors, mais fi molles en-dedans, qu'elles fe paîtriffent entre les doigts, comme de l'argille; & ces fources baignent une glaife colorée, qui n'eft autre chofe que ces mêmes pierres amollies par la chaleur & l'humidité. En rompant cette glaife, on y voit une efflorefcence d'alun de différentes couleurs, bleue, jaune, rouge, blanche & noire, toutes fort vives, tant que la glaife eft humide.

La riviere *Baaniou* reçoit auffi fur fes deux rives, au Nord & au Midi, quantité de fources chaudes. Parmi celles que l'on trouve fur la rive Méridionale, il en eft une dont l'eau jaillit avec grand bruit à la hauteur d'environ cinq pieds, dans un endroit rempli de fentes & d'ouvertures, de différens diamètres.

« Le thermomètre, qui en plein air, dit M. Kra-» chenninnikow, étoit à cent quatre-vingt cinq » degrés; lorfqu'il fut mis dans ces fources, monta » de quinze degrés.

» Les fources de la riviere *Baaniou* forment

» un ruiſſeau aſſez conſidérable, qui coule dans » un vallon fort étroit, entre deux chaînes de » montagnes. Ses bords ſont marécageux. Le » fond en eſt pierreux & couvert de mouſſe. Le » thermomètre (de M. Del'iſle) ayant été mis » près de ſa ſource, le mercure monta juſqu'à » vingt-trois degrés & demi. De-là, en s'ap- » prochant de ſon embouchure, la chaleur di- » minua peu-à-peu; de ſorte que le mercure à » l'endroit même où la *Baaniou* ſe jette dans la » *Bolchaia Reka*, n'était qu'à cent quinze degrés. » En plein air, la hauteur du mercure était de » cent ſoixante-quinze. »

Kamſchatka.

Près de la riviere *Chemetch*, on voit courir & tomber dans la mer orientale, une ſource d'eau chaude, qui, ſur trois verſtes de longueur, s'élargit juſqu'à trois ſagenes à ſon embouchure. Elle coule entre deux rochers, dans un lit quelquefois profond de quatre pieds, ſur une pierre dure, couverte d'une mouſſe, qui, dans certains endroits, où l'eau devient plus calme, s'élève & nage à la ſurface du ruiſſeau. L'effet de ſa chaleur, eſt de couvrir ſes bords de plantes vertes & fleuries, dès le mois de Mars, quand la nature eſt encore morte aux environs. Pour aller de cette eſpèce de riviere à une autre ſource qui ſe jette dans la *Chetmech*, il faut paſſer une chaîne de montagnes, dont le ſommet, à l'Orient, offre une

Kamſchatka.

plaine couverte de cailloux griſâtres, ſans aucune plante. C'eſt de-là qu'on voit ſortir une vapeur fumante, avec un bruit ſemblable à celui d'une eau qui bout ſur le feu. Cependant on n'y trouve, ſous une couche de terre molle, qu'un lit de pierre impoſſible à creuſer. L'Auteur conjecture que ces pierres couvrent & recelent la ſource de ces ruiſſeaux d'eau chaude. Celui des deux qui tombe dans la *Chemetch*, traverſe un défilé de côteaux qui exhalent de la fumée, & ſon fond eſt rempli de ſources, qui, au bout d'un verſte & demi, ſe réuniſſent.

Le même fond a deux puits, dont l'un a cinq ſagenes de diamètre, ſur dix pieds de profondeur; & l'autre, trois ſagenes de diamètre ſur une de profondeur. Entre ces deux puits ou gouffres, il n'y a que trois ſagenes d'un terrain marécageux & mouvant. L'eau qui bout dans ces ſources fait tant de bruit, qu'on ne peut s'entendre en parlant très-haut; elle s'y couvre d'une vapeur ſi épaiſſe, qu'elle dérobe la vue d'un homme à la diſtance de ſept ſagenes. Cependant, pour entendre le bouillonnement de l'eau, il faut ſe coucher par terre: mais il reſte à ſavoir, ſi lorſqu'on eſt dans cette attitude, avec une oreille appliquée contre terre, il eſt aiſé d'entendre un autre bruit que celui dont cette oreille eſt frappée, ou ſi l'on peut entendre à-la-fois deux bruits très-différens.

L'eau de toutes ces ſources eſt remarquable par une ſurface de matiere noire, & qui tache les doigts, comme l'encre de la Chine. Une choſe encore plus digne d'obſervation; c'eſt que ces ſources d'eau bouillantes ſont compriſes entre l'embouchure du fleuve Kamſchatka ſur la côte orientale, & celle de l'Ozernaya ſur la côte occidentale. C'eſt un eſpace où ſe trouvent les lacs & les volcans les plus conſidérables de toute la preſqu'iſle; où les montagnes ſont le plus déformées, rompues & coupées par les eaux, les feux & les tremblemens de terre; enfin, où le voiſinage de la mer exerce le plus de ravages. Tout le reſte du pays eſt rempli de pyrites, de ſoufre, de pierres mêlées d'alun & de ſel vitriolique, même de morceaux de mines ferrugineuſes. Cependant on n'y trouve point de fer, ni d'eaux chaudes. M. Kracheninnikow penſe que dans les endroits où ces matieres inflammables produiſent des éruptions & des tremblemens de terre, ces accidens doivent provenir d'une fermentation cauſée par l'eau de la mer, qui s'ouvre un paſſage dans les cavités dont tout le ſol du Kamſchatka ſe trouve creuſé. Car on obſerve que les tremblemens de terre y ſont plus fréquens aux équinoxes, ſur-tout du printemps, où les marées ſont les plus fortes.

Kamſchatka.

Malgré la communication de la mer avec ces cavernes intérieures du Kamſchatka, l'on n'y a

Kamſ-chatka.

point encore rencontré de fontaines ſalées. Du reſte, les ſources dont on vient de parler, & une infinité d'autres eaux courantes, qui ſe jettent dans les rivieres, empêchent celles-ci de ſe geler entierement par les plus grands froids, & de tarir dans l'été. Celles de ces ſources, qui, réunies forment la petite riviere de *Klioutchwka*, ont le double avantage de fournir du poiſſon frais, & d'être fort ſaines à boire, malgré leur fraîcheur. Dans tous les autres endroits, l'eau froide que les Kamſchadales boivent en mangeant leur poiſſon brûlant & plein d'huile, leur cauſe des dyſſenteries.

Sol.

Les lieux qu'arroſe le Kamſchatka, ſe reſſentent de l'abondance que répandent par-tout les beaux fleuves. Ses bords ſont couverts de racines & de baies, qui ſemblent tenir lieu de nos grains nourriciers. La nature y pouſſe des bois également propres à la conſtruction des maiſons, & à celle des vaiſſeaux : les plantes qui veulent un terrain chaud, y croiſſent beaucoup mieux, ſur-tout à la ſource du Kamſchatka, où la péninſule eſt le plus large, le plus loin de la mer, moins ſujette aux brouillards, dans des climats aſſez voiſins du Midi. Entre ſa ſource & ſon embouchure, on a ſemé de l'orge & de l'avoine avec ſuccès. Mais il reſte à expérimenter ſi le bled, ſemé avant l'hiver, pourra rendre une récolte auſſi heureuſe. M. Steller n'en doute point.

Kamſchatka.

Les légumes, qui ont beſoin de chaleur, ne proſperent pas au Kamſchatka: tels ſont la laitue & le chou, qui ne pomment jamais, ainſi que les pois, qui ne font que fleurir. Mais ceux qui ne demandent que de l'humidité, comme les navets, les radix ou raiforts, & les betteraves, viennent par-tout plus abondans, plus gros, de meilleure qualité le long de la riviere de Kamſchatka.

Tout le pays eſt plus fécond en herbes, qu'aucun endroit de la Ruſſie. Au bord des rivieres, dans les marais & les bois, elles ſurpaſſent la hauteur de l'homme, & peuvent ſe faucher juſqu'à trois fois dans un été. C'eſt aux pluies du printemps, à l'humidité du terrain, qu'il faut attribuer ce genre de fécondité, qui conſerve le foin fort avant dans l'automne, & lui donne du ſuc & de la ſeve, même en hiver. Auſſi les beſtiaux y ſont-ils d'une groſſeur prodigieuſe, toujours gras, & donnant du lait dans toutes les ſaiſons.

Cependant les bords de la mer ſont en général trop pierreux, trop ſablonneux, ou trop marécageux, pour être propres aux pâturages, ou à la culture; mais ſur la côte occidentale, depuis la mer de Pengina, l'on trouve en avançant dans le pays, des endroits bas qui paraiſſent formés des ſables que la mer y a tranſportés. La terre n'y gele qu'à un pied de profondeur. Au-deſſous eſt une terre molle, juſqu'à l'épaiſſeur d'une archine

Kamſchatka.

& demie; plus bas, une couche de glace très dure à briſer; puis une vaſe délayée & liquide; enfin le roc qui s'étend depuis les montagnes juſqu'à la mer. Cette terre eſt comme une éponge imbibée, qui n'a point aſſez de conſiſtance pour faire croître même des bois.

La mer a couvert jadis la terre du Kamſchatka: rien n'autoriſe plus cette conjecture, que les rivages de la *Bolſchaïa-Reka*, coupés à pic, où l'on trouve ſous pluſieurs couches de glaiſe, de ſable, de fange & de vaſe, à ſix pieds de profondeur, des arbres d'une eſpèce inconnue au Kamſchatka.

Si les cantons voiſins de la mer ſont communément ſtériles, les endroits élevés, & les collines, qui s'en éloignent, ſe couvrent de bois & de cette nuance de fraîcheur & de vie qui ſemble inviter à la culture. Mais la neige qui précède la gelée aux premiers jours de l'automne, s'oppoſe à la ſemence des grains; ſoit avant l'hiver, parce que venant à fondre, elle emporte, ou corrompt les ſemences; ſoit au printemps, parce qu'elle ſéjourne juſqu'à la moitié de Mai, temps ſuivi de près par les pluies qui durent juſqu'au mois d'Août. Ce qu'on a ſemé, ne laiſſe pas de croître aſſez vîte au milieu des eaux; mais comme la ſaiſon de l'été ſe trouve fort courte, & qu'elle a quelquefois quinze jours ſans ſoleil, la moiſſon

ne mûrit point, & la gelée vient la surprendre en fleur.

Kamschatka.

Les côtes ont peu de bois, & les bords des rivieres n'ont que des saules & des cannes, même à trente verstes de la mer. Cette disette si nuisible à l'art de la cuisine, gêne beaucoup les habitans, qui, dans l'été, vont s'établir sur les bords de la mer, pour la commodité de la pêche. On est obligé d'aller chercher du bois fort loin, avec beaucoup de peine, & très-peu d'avantage. La rapidité des rivieres, les bancs de sable dont elles se remplissent, font qu'au lieu de le laisser flotter au gré des courans, on est forcé d'en attacher de longs faisceaux, aux deux côtés d'un petit canot de Pêcheur. Pour peu que la charge ou le train fût considérable, il embarrasserait le canot, le jetterait, ou le ferait échouer contre les rochers, les pointes & les bancs de terre. La mer supplée à cet inconvénient par les arbres qu'elle disperse sur ses côtes : mais ils sont rares; & ce bois mouillé, pourri, vermoulu, blesse plus la vue par la fumée, qu'il n'est utile par le feu. Le voisinage des montagnes offre plus de secours, sur-tout dans les endroits où les rivieres, peu éloignées de la mer, sont plus navigables.

Le meilleur bois est le bouleau des bords de la *Bistraia*, qui se jette dans la grande riviere. Il y croît de ces arbres si gros, que M. *Spanberg*

Kamſchatka.

en fit conſtruire un bâtiment, aſſez conſidérable pour des voyages de long cours. Ce vaiſſeau vide enfonça d'abord auſſi profondément dans l'eau, que s'il eût été chargé. Mais la cargaiſon n'ajouta rien, ce ſemble, à ſon poids. Il n'en prit pas plus d'eau qu'auparavant, & n'en fut pas moins bon voilier. Ce fait eſt trop ſingulier, ou trop mal préſenté, pour ne pas embarraſſer un Lecteur, un peu verſé dans la phyſique. On a vu des vaiſſeaux neufs prendre d'abord beaucoup d'eau, au moment qu'ils y ſont lancés, puis quelque temps après, en faire moins. Sans doute que les pores venant à ſe dérober, & le bois à ſe gonfler, l'eau ne peut plus y pénétrer; & qu'après qu'on a vidé celle qui étant entrée dans le vaiſſeau, l'avait fait enfoncer, il remonte de beaucoup. Il ſe peut qu'alors toute la charge, que ſa capacité lui permet de recevoir, ne lui fait pas prendre plus d'eau qu'il n'en avait tiré d'abord. Mais ce phénomène d'hydroſtatique a beſoin d'être bien vérifié par l'expérience, avant qu'on en cherche l'explication.

Quelques ſtériles que ſoient les côtes de Kamſchatka, celle de l'Orient eſt pourtant moins dégarnie de bois, ſans doute parce que les montagnes ſont très-proches de la mer. Mais les plaines même en fourniſſent de fort beaux, ſur-tout au-deſſus de la riviere de *Joupanowa*, vers le

cinquante-troiſieme degré trente minutes de latitude. On y trouve des forêts de méleſe ou de larix, qui s'étendent le long des montagnes d'où tombe le Kamſchatka. Ce fleuve en a lui-même ſes bords revêtus juſqu'à l'embouchure de l'*Elowka*, qui ſe couronne auſſi de ces arbres juſqu'à ſa ſource dans les montagnes. Ainſi, les arbres cherchent les montagnes & les rivieres, comme les rivieres & les montagnes cherchent la mer. Kamſchatka.

La variation de la température des climats, dépend non-ſeulement de la diſtance de l'Equateur, mais de la mer d'où viennent les vents, & de la terre qui leur donne plus ou moins d'accès ou de priſe. D'un côté, les montagnes occaſionnent du froid; & de l'autre, elles en garantiſſent. Ici, la mer entretient la chaleur par des brouillards peſants, tandis qu'ailleurs elle la tempere par des vents périodiques. Tantôt un ſol aquatique & marécageux engendre tour-à-tour les glaces & les vapeurs brûlantes; tantôt un ſol pierreux & ſec, expoſe à toutes les rigueurs des hivers & des étés également extrêmes. Quoique l'éloignement du pôle ou de la ligne décide conſtamment de la nature des ſaiſons dans chaque climat, le ſol n'a pas moins d'influence que le ciel, ſur l'air que reſpirent les habitans des différentes zônes. C'eſt dans l'athmoſphere qu'ils vivent, & celle-ci ſe compoſe des exhalaiſons de la terre.

Kamſ-chatka.

La direction des vents condenſe ou raréfie ſes vapeurs; aſſemble ou diſperſe les nuages; les réſout en neige ou en pluie; fond ou glace les neiges. De-là, cette inégalité qui fait qu'un pays plus ſeptentrional, eſt moins froid qu'un climat plus auſtral. Ainſi, le Kamſchatka n'a pas un hiver auſſi rude que l'annonce ſa poſition géographique, ni également rigoureux dans la même latitude: mais s'il eſt modéré, il eſt long & conſtant. Le mercure du thermometre de M. Del'iſle, s'y tient pour l'ordinaire, entre le cent ſoixantieme & le cent quatre-vingtieme degré; ſi ce n'eſt en Janvier, mois le plus froid de l'année, qu'il deſcend de cent ſoixante-quinze à deux cens degrés. Le printemps eſt court; mais quoique pluvieux, il eſt parſemé de beaux jours. L'été n'eſt pas plus long; mais plus inconſtant, plus bizarre, il eſt plus froid à proportion. Le voiſinage de la mer, & la fonte des neiges, y couvrent tous les jours le ciel d'un voile de vapeurs, que le ſoleil ne diſſipe gueres qu'à midi. L'on peut, très-rarement, s'y paſſer de fourrures. Cependant, loin de la mer, le temps eſt conſtamment ſerein, depuis le mois d'Avril juſqu'à la mi-Juillet. Ainſi, dans les terres on voit le thermometre varier du cent quarante-ſixieme au cent trentieme degré. Mais, au mois de Juillet, il monte quelquefois juſqu'au cent dix-huitieme degré. L'été n'a rien de violent

lent au Kamſchatka. La pluie y eſt fine, la grêle petite, le tonnerre ſourd, l'éclair faible, la foudre rare. Elle n'y a jamais tué perſonne.

Kamſchatka.

La plus belle ſaiſon de l'année eſt l'automne, qui donne de beaux jours durant le mois de Septembre, mais troublés à la fin par les vents & les tempêtes, qui préludent à l'hiver. La glace prend aux rivieres, dès l'entrée de Novembre. Ce mois & les deux ſuivans, offrent rarement des jours ſereins. C'eſt en Septembre & Octobre, en Février & Mars, qu'on peut voyager & commercer avec le plus de ſûreté.

Ce ſont les vents qui préſident aux ſaiſons dans le Kamſchatka. Sur la mer occidentale, regne dans le printemps le vent du Sud, tournant tantôt à l'Eſt, tantôt à l'Oueſt; en été, le vent d'Oueſt; en automne, le vent du Nord qui penche ſouvent à l'Eſt; en hiver, le vent d'Eſt courant au Sud, d'où ſouffle un vent impétueux qui revient ſouvent, & dure trois jours, renverſant les hommes par terre, & pouſſant des caſtors marins ſur des glaçons flottans contre la pointe de Lotpatka. Le vent du Nord donne en toute ſaiſon le plus beau temps; celui du Midi, de la pluie en été, de la neige en hiver. Comme ces vents viennent la plupart de la mer, il n'eſt pas étonnant qu'ils dominent ſur une langue de terre jettée entre deux mers, & qu'un élément s'y reſſente des in-

fléchis sur cette superficie éblouissante & dure, brûlent la peau & fatiguent les yeux. Quoi qu'il en soit de ce premier effet de la neige, le second est très-certain : aussi les habitans portent-ils pour garde-vue, des réseaux tissus de crin noir, ou des écorces de bouleau, criblées de petits trous. Mais ces bandeaux n'empêchent pas que le mal des yeux ne soit très-fréquent au Kamschatka. M. Steller y trouva un remède qui dissipait en six heures de temps la rougeur & l'inflammation, & guérissait de la douleur du mal. C'était d'appliquer sur les yeux une espèce de cataplasme fait d'un blanc d'œuf battu jusqu'à l'écume, avec du camphre & du sucre. Kamschatka.

La neige qui tombe dans la Presqu'isle, entre le cinquante deuxieme & le cinquante-cinquieme degré, est si abondante, qu'à la fonte du printemps, toute la campagne en est inondée par le débordement des fleuves. Mais ce qui rend le séjour du pays encore plus incommode, ce sont les vents & les ouragans. Ceux qui s'élèvent à l'Est, partent du Midi. M. Kracheninnikow veut en conclure qu'ils viennent moins de la mer, que des volcans & des exhalaisons que la terre vomit entre le Cap de Lopatka & l'embouchure du Kamschatka. Mais ces vapeurs & ces feux, origine & foyer des ouragans, ne sont-ils pas excités eux-mêmes par la fermentation que la

Kamſchatka.

mer produit dans le cœur de la terre, à travers les autres & les cavités dont l'Océan a percé la maſſe du globe ?

Minéraux.

Il y a peu de métaux & de minéraux au Kamſchatka. La terre y eſt peut-être dans un état d'inſtabilité trop continuel, pour concevoir & former des mines ; s'il eſt vrai que les matieres dont elles ſe compoſent, aient beſoin de temps & de repos pour s'aſſembler & s'aſſimiler dans les arſenaux ſouterrains, où ſe préparent ſous nos pas, & les ſecours de notre foibleſſe, & les inſtrumens de notre ruine.

Cependant, comme on trouve des mines dans preſque toutes les grandes chaînes de montagnes, il n'eſt pas hors de vraiſemblance qu'il y en ait dans le Kamſchatka. Mais le peu de beſoin que les Ruſſes ont de trouver des métaux dans un pays où ils en vendent ; le peu d'aptitude des habitans pour en découvrir ; les difficultés de l'exploitation, ſoit pour aborder à ces mines dans un terrain impraticable, ſoit pour y ſubſiſter par des ſaiſons affreuſes, loin des ſecours de vivres, que des hommes ſeraient obligés de tranſporter ſur leur dos ; tous ces obſtacles laiſſent ignorer ſi le Kamſchatka renferme de ces richeſſes utiles. On a pourtant découvert une mine de cuivre entre le lac Kouril, & la riviere de *Girowaia.* Les petites rivieres couvrent leurs bords d'un ſable

mêlé de fer. Si l'on peut conjecturer & pressentir des mines, par la qualité des terres & des pierres, on trouve de la craie blanche aux environs du lac Kouril; une terre, couleur de pourpre, autour des sources chaudes; du tripoli, & de l'ocre rouge, le long de la grande riviere; de l'ambre jaune, en quantité, près de la mer de Pengina. Les montagnes donnent une sorte de crystal, couleur de cerise; mais très-peu, mais en petits morceaux: la riviere de *Chariasowa*, qui se jette dans la mer de Pengina, vers le cinquante-sixieme degré de latitude, a, dans ses environs, du crystal verd, par grands morceaux. Les Kamschadales en faisaient jadis toutes leurs armes & leurs outils tranchans. Ils ont aussi dans cet endroit une pierre légere & blanche, dont ils forment des mortiers & des lampes. Ils trouvent par-tout, aux sources des rivieres, des pierres transparentes qui leur servent à tirer du feu. Il y en a de blanches comme du lait, que les Russes prennent pour des cornalines, il y en a de jaunâtres qu'ils appellent hyacinthes. Mais on n'a point encore trouvé de vraies pierres précieuses.

Kamschatka.

Les côtes de la mer fournissent une pierre de couleur de fer, poreuse comme l'éponge, & qui rougit au feu. La mer de Pengina, les lacs Kouril & d'*Olioutor*, offrent sur les bords une terre molle, d'un goût aigre, que les Kamschadales

Kamſchatka.

appellent *Bolus*, & dont ils ſe ſervent contre la dyſſenterie. Paſſons aux véritables richeſſes de la terre, qui ſont les végétaux.

Végétaux.

Les principaux arbres du Kamſchatka ſont le *larix* ou *méleſe*, le peuplier blanc, le ſaule & l'aulne, le bouleau & le petit cèdre.

Les deux premiers ſervent à conſtruire les habitations de terre, & les bâtimens de mer. M. Steller dit que le peuplier blanc doit à l'eau ſalée de la mer, d'être extrêmement poreux & léger; que ſa cendre expoſée à l'air, s'y change en pierre rougeâtre, dont le poids augmente avec le temps; & que quand on briſe cette pierre, après bien des années, on y trouve des parcelles ferrugineuſes.

L'écorce des ſaules ſert à nourrir les hommes; celle de l'aulne, à teindre les cuirs.

Les bouleaux du Kamſchatka different de ceux de l'Europe: ils ſont d'un gris plus foncé, très-raboteux & remplis de gros nœuds: le bois en eſt ſi dur, qu'on en fait des plats, & l'écorce ſi tendre, qu'on la ſert à manger dans ces plats. Mais, pour la préparer, on la détache encore verte, on la hache en menus morceaux, comme le vermicelle, on la fait fermenter dans le ſuc même du bouleau, & on la mange avec du *caviar* ſec. Ainſi, cet arbre ſans fruit, fournit les mets, la ſauſſe, la vaiſſelle, & quelquefois

la table, si cependant on en a besoin, pour de tels repas. Kamschatka.

Le petit cèdre differe du grand, en ce qu'au-lieu de s'élever comme cet arbre majestueux, on le voit tortueux & rampant sur les montagnes & dans les plaines de mousse, où il croît avec peine, & toujours faible. Ses fruits, proportionnés au tronc & aux branches, sont de petites noix qui couvrent de petites amandes. Aussi les Kamschadales les mangent, sans les dépouiller de l'écorce. Ce fruit astringent cause des ténesmes; mais les sommités de l'arbuste, infusées dans l'eau chaude, comme du thé, guérissent du scorbut.

On trouve au Kamschatka deux sortes d'aubé-épine; l'une à fruits noirs; l'autre à fruits rouges, qu'on garde pour l'hiver; beaucoup de sorbiers, dont on confit les fruits; assez de genevriers, dont on néglige les baies; peu de groseillers rouges & de framboises, qu'on ne se donne pas la peine d'aller cueillir loin des habitations. Mais en revanche, il y a trois sortes de *vaciet* (*vaccinium*), dont on emploie les baies à faire des confitures & de l'eau-de-vie. Un fruit de ce genre, que les Naturels du pays appellent *Wodianitsa*, & les Naturalistes *Empetrum*, sert à teindre, en couleur de cerise, de vieilles étoffes de soie, déjà passées: on l'emploie aussi avec de l'alun & de la

Kamschatka.

graisse de poisson, à noircir les peaux de castor marin, & les mauvaises zibelines. Ce mêlange leur donne un noir si luisant, que les acheteurs y sont trompés.

A la ressource de ces fruits, se joint celle des plantes, pour dédommager les habitans du manque de grains.

La principale de ces plantes, qui tient lieu de farine & de gruau, c'est la *Sarana*, qu'on ne trouve gueres qu'au Kamschatka, & dont voici la description telle que l'a publiée M. Chappe, d'après le texte Russe de M. Krachenninicow.

« Cette plante s'élève à la hauteur d'environ » un demi-pied, sa tige est un peu moins grosse » que le tuyau d'une plume de cygne. Vers sa » racine, elle est d'une couleur rougeâtre; & » verte à son sommet. Elle a deux rangs de » feuilles, le long de la tige; celui d'en-bas » est composé de trois feuilles, & celui d'en-haut, » de quatre, disposées en croix : leur figure est » ovale. Au-dessus du second rang, il se trouve » quelquefois une feuille immédiatement sous les » fleurs mêmes. Au haut de la tige, est une fleur » d'un rouge de cerise foncé; il est rare qu'il y » en ait deux : elle ressemble à celle des lis ardens; » elle est seulement plus petite, & se divise en » six parties égales. Au centre de cette fleur, est

» un pistil triangulaire, dont le bout est obtus, » comme dans les autres lis. Dans l'intérieur du » pistil, il y a trois cellules où sont renfermées » les semences qui sont plates & rougeâtres. Il » est entouré de six étamines blanches, dont les » bouts ou sommités sont jaunes. Sa racine, qui » est proprement ce qu'on appelle *Sarana*, est » à-peu-près aussi grosse qu'une gousse d'ail, & » composée de plusieurs petites gousses qui sont » un peu rondes : elle fleurit à la mi-Juillet, & » pendant ce temps-là, elle est en si grande quan- » tité, que les campagnes en paraissent toutes » couvertes. »

Kamschatka.

La Sarana pilée avec le *Morocha* (que Ray appelle *Chamæmorus*) & avec d'autres baies, se cuit au four ; c'est un mets si agréable & si nourrissant, qu'il peut faire oublier le pain. M. Steller compte cinq espèces de sarana, toutes bonnes à manger.

La cinquieme espèce, est l'herbe douce (*Matteit* ou *Sphondilium*) dont les Kamschadales font des bouillons, des confitures, & les Russes, de l'eau-de-vie. Elle est entierement semblable au *borche*, ou panais. Sa racine jaune en-dehors, blanche en-dedans, a le goût amer, fort & piquant, comme le poivre. Sa tige creuse, de la hauteur d'un homme, est d'une couleur verte & rougeâtre avec de petits duvets courts & blancs,

Kamſchatka.

autour de trois ou quatre nœuds qu'elle a dans ſa longueur. Chaque nœud pouſſe de petites tiges, qui portent des fleurs ſemblables à celles du fenouil. Chaque fleur a cinq feuilles, & deux ovaires entourés de cinq étamines blanches & noires. Mais l'uſage de cette plante eſt beaucoup plus curieux que ſa forme.

On coupe les tiges du nœud le plus près de ſa racine; car les tiges principales ne ſont pas bonnes. On ratiſſe avec une coquille l'écorce de ces tiges; on les expoſe quelque-temps au ſoleil, puis on les lie en bottes, de dix tiges chacune. Dès qu'elles commencent à ſécher, on les enferme dans des ſacs faits de nattes, où elles ſe couvrent d'une poudre douce, dont le goût approche de celui de la régliſſe. Trente-ſix livres de cette plante ne rendent qu'un quart de poudre. Le ſuc d'où ſort cette poudre eſt ſi actif & ſi venimeux, qu'il fait des enflures & des puſtules ſur la peau, par-tout où il tombe. Auſſi les femmes ont-elles des gants pour manier & préparer cette plante, & ceux qui la mangent verte au printemps, la mordent ſans y toucher avec les lèvres. Voici comment on en tire de l'eau-de-vie.

On la fait fermenter par paquets, avec de l'eau chaude, dans un petit vaſe où l'on mêle des baies de *gimoloſt*. On tient ce vaſe couvert dans un endroit chaud. S'il n'eſt pas bien bouché, la li-

queur s'aigrit, bout avec grand bruit, & fermente si fort, qu'on voit le vase remuer & s'agiter. Cette premiere fermentation produit une liqueur qu'on appelle *Prigolovok.* Pour en faire de la *Braga*, boisson plus forte, on la verse dans un vase d'eau, où trempe encore de la même herbe douce. Ce mêlange fermente vingt-quatre heures, & quand il cesse de bouillir, on a de la *Braga.* C'est avec celle-ci que se fait l'eau-de-vie. On la jette dans une chaudiere, avec les herbes destinées à la distillation. Cette chaudiere est bouchée d'un couvercle de bois, dans laquelle on fait passer un canon de fusil, qui sert de tuyau. La premiere distillation donne une eau-de-vie commune, qui s'appelle *Raka.* Les gens riches boivent de la seconde distillation, qui rend cette eau-de-vie d'une force à corroder le fer. Elle n'en conviendrait que mieux aux entrailles dures de cette classe d'hommes, qu'une nature grossiere & une vie laborieuse, rendent les plus robustes; mais elle est trop chere pour leur pauvreté. Le marc de la chaudiere, est bon à faire de la *Braga* pour le peuple, & ce qu'on en jette, engraisse le bétail qui le mange avec avidité.

Kamschatka.

Quelquefois on se dispense de ratisser l'écorce, avant de distiller la plante. Mais elle produit alors une eau-de-vie qui a les effets les plus dangereux. Elle coagule le sang; elle cause de violentes

Kamſchatka.

palpitations de cœur ; elle enivre aiſément, & ſon excès va juſqu'à priver un homme de ſentiment. Croit-on arrêter l'ivreſſe de cette boiſſon, par un verre d'eau froide ; on y retombe bientôt ; & ſi elle n'ôte pas l'uſage de tous les ſens, elle lie au moins les pieds. Pour peu qu'on boive de cette eau-de-vie, elle trouble le ſommeil de ſonges inquiétans, qui, dans des ames ſuperſtitieuſes, réveillent tous les remords du crime, & peuvent dans le délire, leur arracher l'aveu de leurs forfaits cachés. Le Vieux de la Montagne, qui ſavait inſpirer l'audace du fanatiſme, par une ivreſſe délicieuſe, aurait imprimé les terreurs de la ſuperſtition avec cette boiſſon.

Bien des Kamſchadales n'oſent manger de cette herbe douce, de peur qu'elle ne nuiſe à la génération. En revanche, ils s'en ſervent pour tuer la vermine, ſe frottant les cheveux du ſuc qu'ils en tirent au printemps.

On a de l'eau-de-vie en plus grande abondance, & de meilleure qualité, lorſqu'on ſe ſert, au lieu d'eau, pour faire diſtiller l'herbe douce, d'une infuſion de *Kiprei.* Cette plante eſt l'*Epilobium* de Linnæus, qu'on trouve en Europe comme en Aſie. La moëlle de ſa tige eſt d'un goût agréable, qui reſſemble aux cornichons ſéchés des Kalmoucs. Sa feuille verte, & ſon écorce broyée, s'infuſent & ſe prennent comme du thé

verd, dont cette infusion a le goût. Le *Kiprei* sert aussi à faire du vinaigre. Les meres mâchent cette herbe, & l'appliquent sur le nombril des enfans, à qui elles viennent de couper le cordon ombilical.

Kamschatka.

Le *Tcheremcha*, ou l'ail sauvage, entre dans une espèce de mets qu'on appelle *Schami.* C'est un ragoût froid, composé de choux, d'oignons, de cornichons, & quelquefois de poisson & de pieds de cochon. L'ail sauvage qu'on y mêle, est un excellent anti-scorbutique; mais il faut sans doute en user médiocrement. Car des Cosaques, attaqués du scorbut, en ayant trop mangé, furent couverts de gale & de pustules, qu'on prit pour les suites d'un mal vénérien, aussi commun, peut-être, & plus dangereux aux Peuples du Nord qui l'ont contracté, qu'à ceux du Midi qui l'ont donné. Cependant ces croûtes tomberent, & le mal disparut.

Parmi cinq autres plantes, dont les Kamschadales font usage dans leur nourriture, & dont les Botanistes trouveront la description dans l'ouvrage publié par M. l'Abbé Chappe, on peut remarquer l'*Outchiktchou*, plante dont la feuille ressemble à celle du chanvre, & qui donne au bouillon, fait avec du poisson, le même goût que lui donnerait le bélier sauvage. Mais n'y a-t-il pas lieu de soupçonner l'Auteur Russe, & son Traducteur, M. de *Sainpré*, de quelque méprise

Kamſchatka.

à cet égard ? Car cette plante eſt définie dans les Mémoires de Pétersbourg *chevre ſauvage aux cornes de bélier.* N'a-t-on pas pris ici la figure pour le goût, & parce que les Naturaliſtes ont cru trouver dans la forme de cette plante, quelque reſſemblance avec les cornes de bélier, n'a-t-on pas étendu les rapports du végétal, avec l'animal, juſqu'au goût ? Ce ne ſerait pas la premiere fois qu'un ſens aurait été ſéduit par l'autre, ou que l'imagination aurait multiplié les rapports de conformité entre les choſes les moins reſſemblantes.

Soit que l'erreur, s'il y en a, vienne des Naturaliſtes, ou des Kamſchadales, ce peuple qui n'a point encore l'art de définir les plantes, a du-moins le don d'en connaitre les propriétés ſalutaires ou nuiſibles. Si la Nature a refuſé les alimens les plus communs aux Kamſchadales, elle y a ſuppléé par un grand nombre de racines & d'herbes, dont le beſoin leur donne l'inſtinct d'éprouver & d'employer la vertu. Ils ſavent & l'endroit où elles croiſſent, & le temps de les cueillir, & l'uſage qu'on en peut faire. Les Nations les plus civiliſées n'ont pas de Botaniſtes plus éclairés que ces Sauvages ; car la faim inſtruit mieux que la curioſité. Parce que les Kamſchadales n'ont preſque rien à manger, M. Steller les appelle, avec raiſon, *mangeurs de tout.* En effet juſqu'aux

herbes seches que la mer jette sur les côtes, jusqu'aux champignons dangereux, qu'on appelle *Muchomores* ; ils vivent de tout ce qui ne tue pas. Kamschatka.

Les plantes qu'ils ne mangent pas en santé ; leur sont bonnes pour les maladies, ou les plaies.

Le *Caïloun* est une herbe de marécage, dont on fait une décoction qui, excitant à la sueur, expulse les mauvaises humeurs, & fait venir les ulceres à suppuration.

Le *Tchagban* s'emploie en décoction contre l'enflure des jambes.

Le *Chêne-marin* dont la mer couvre les côtes, se boit en infusion, bouilli avec de l'herbe douce, pour arrêter la dyssentèrie.

Les femmes en travail d'enfant, boivent de la rapure de *Framboise-marine*. Mais il est douteux que des femmes sauvages aient besoin de cette ressource, ou qu'elles en tirent d'autre soulagement que celui d'appaiser l'inquiétude de la crédulité.

La racine que les Kamschadales appellent *Zgate*, est très-funeste à leurs ennemis. Quand ces Sauvages ont trempé leurs fleches dans le jus de la racine de cette plante, elles font des blessures incurables. Les hommes en meurent au bout de deux jours, à moins qu'on ne suce le poison de

Kamſchatka.

leur plaie; les baleines & les lions-marins atteints de ces flèches, bondiſſent impétueuſement dans la mer, qu'ils font écumer dans leur rage, & vont ſe jetter & périr ſur les côtes avec les plus vives douleurs.

Les végétaux ſont preſque l'unique reſſource des Kamſchadales, dans tous leurs beſoins. Avec une plante haute & blanchâtre, qui reſſemble au froment, ils treſſent des nattes qui leur ſervent de couvertures & de rideaux; des manteaux unis & liſſes d'un côté, velus de l'autre. Le côté velu ſe met pardeſſous contre le froid, & pardeſſus contre la pluie. Les femmes font de cette eſpèce de jonc, des corbeilles où elles mettent leurs petits ornemens; de grands ſacs pour les proviſions de bouche; elle ſert encore à couvrir les habitations, ſoit d'hiver ou d'été. On la coupe avec une omoplate de baleine ou même d'ours, façonnée en faulx, & qui aiguiſée ſur des pierres, devient tranchante comme du fer.

Une autre ſorte d'herbe ou de jonc, non moins utile à ce Peuple qui manque de tout, c'eſt la plante qu'on appelle *Bolotnaïa :* on l'appelle auſſi *Tonchitch*, & ce mot eſt d'autant plus remarquable, qu'on trouvera cette plante déſignée ſous ce nom dans les uſages ſuperſtitieux des Kamſchadales. Elle leur ſert d'ouëte pour envelopper leurs enfans, quand ils viennent au monde. Ils

leur

leur en mettent encore, au-lieu des langes, à l'ouverture qu'ils ménagent dans le berceau, pour la propreté. Quand cette herbe est humide, ils l'ôtent pour en mettre de nouvelle. Cette herbe sert encore de bas, & ces bottes de foin tressé sont très-bien tendues sur la jambe. Les femmes emploient cette plante, soit dans certains temps périodiques, pour en être plus propres; soit dans les vues du mariage, pour entretenir au foyer de la génération, une chaleur qu'elles croient nécessaire à la fécondité. Cette herbe se carde avec un peigne fait d'os d'hirondelle de mer, & se prépare comme le lin que les Kamschadales n'ont pas, non plus que le chanvre. Mais ce Peuple sauvage y supplée par l'ortie. Il l'arrache d'une main rude & calleuse, au mois d'Août, & la laisse sécher dans les cabanes le reste de l'été. Quand l'hiver arrête la pêche & les travaux du dehors, on prépare l'ortie. Après l'avoir fendue en deux, on tire adroitement l'écorce avec les dents; ensuite elle est battue, nettoyée, filée entre les mains, & roulée autour d'un fuseau. Le fil à coudre n'est point retors, mais on tord en double celui qu'on destine à faire des filets; car c'est-là le principal usage de l'ortie. Comme on ne fait ni rouir la plante, ni bouillir le fil, ces filets ne durent guères qu'un été.

Kamtschatka.

Kamſchatka.

Animaux.

Les animaux de terre font la richeſſe du Kamſchatka, ſi le mot de richeſſe peut convenir à des hommes qui ont à peine le plus étroit néceſſaire. Les Kamſchadales ne font la guerre aux animaux, que pour en avoir la peau. C'eſt un objet de beſoin, d'ornement & de commerce. Les peaux groſſieres font leurs habits; les plus belles leur parure, ou leur gain. Commençons par l'animal le plus utile, à double titre; c'eſt le chien.

Le chien ſert de cheval de train pendant ſa vie : à ſa mort, il habille l'homme de ſa peau. Les chiens du Kamſchatka, groſſiers, rudes, & demi-ſauvages comme leurs maîtres, ſont communément blancs ou noirs, mêlés de ces deux couleurs, ou gris comme les loups; plus agiles & plus vivaces que nos chiens, quoique plus laborieux. Faut-il l'attribuer à un climat plus convenable ? à une nourriture plus légere ? ils vivent de poiſſons, rarement de viandes. Au printemps, qu'ils ne ſont plus néceſſaires pour les traîneaux, on leur rend la liberté de courir où ils veulent, & de ſe nourrir comme ils peuvent. Ils s'engraiſſent ſur les bords des rivieres ou dans les champs.

Au mois d'Octobre on les raſſemble, on les attache pour les faire maigrir, & dès que la neige couvre la terre, on les attele pour traîner. Durant l'hiver, qui eſt une ſaiſon de travail pour eux, & de repos pour les hommes, on les nourrit avec

de l'*Opana*. C'eſt une eſpèce de pâte, ou de mortier, faite de poiſſons aigris, qu'on a laiſſé fermenter dans une foſſe. On en jette dans une auge pleine d'eau, la quantité néceſſaire pour le nombre des chiens à nourrir. On y mêle quelque arète de poiſſon. On fait chauffer ce mêlange, avec des pierres rougies au feu. Voilà le mets qu'on leur donne tous les ſoirs, pour réparer leurs forces, & leur procurer un profond ſommeil. Dans le jour, ils ne mangent point, de peur d'être peſants à la courſe. On verra dans les mœurs des Kamſchadales, comment ils emploient leurs chiens. Ils nourriſſent de corneilles, ceux qu'ils dreſſent pour la chaſſe; prétendant qu'ils en ont plus de nez. Quand l'animal devient inutile, on le tue, ou l'on attend qu'il meure, & l'on prend ſa peau. Celle des chiens blancs, qui ont le poil long, ſert à border les peliſſes & les habits faits de peaux plus communes.

Kamſchatka.

Les animaux dont la chaſſe occupe les chiens, ſont le renard, & le bélier ſauvage.

Les renards du Kamſchatka ont un poil épais, ſi luiſant & ſi beau, que la Sibérie n'a rien à leur comparer dans ce genre. La Preſqu'iſle, où ils vont & viennent, dit-on, ſans jamais s'arrêter ni ſe fixer, en a de toute eſpèce & de toute couleur. Mais les plus eſtimés ſont les châtains-noirs, ceux qui ont le ventre noir & le corps rouge,

Kamſchatka.

& ceux au poil couleur de feu. On dit que les renards les plus beaux ſont auſſi les plus fins, qu'un Coſaque, très-habile chaſſeur, pourſuivit deux hivers de ſuite au Kamſchatka, un beau renard, qu'il ne put jamais prendre. Un fait n'établit pas un principe. D'ailleurs, comme on ne pourſuit gueres, avec une certaine ardeur, que les plus beaux renards; & comme ceux-ci acquierent de la ruſe à proportion des piéges qu'on leur tend, il était naturel qu'un animal plus couru qu'un autre, en devînt plus habile. C'eſt le fruit de l'expérience qui étend le progrès des connaiſſances chez tous les animaux.

Au Kamſchatka, dit-on, un renard qui eſt échappé d'un piége, ne s'y prend plus. Au lieu d'y entrer, il tourne autour, creuſe la neige qui l'environne, le fait détendre, & mange l'amorce. Mais l'homme toujours plus inventif, a plus d'un piége pour le prendre. Les Coſaques attachent un arc bandé, à un pieu qu'ils enfoncent dans la terre. De cet endroit, ils conduiſent une ficelle le long de la piſte du renard, aſſez loin du piége. Dès que l'animal, en paſſant, touche la ficelle de ſes pattes de devant, la fleche part, & lui perce le cœur.

Les Kamſchadales de la pointe méridionale, ont l'art de prendre les renards au filet; voici comment. Ils paſſent au milieu de ce filet qui eſt

fait de barbes de baleines, un pieu où ils lient une hirondelle vivante. Le Chasseur, avec une corde passée dans les anneaux du filet, va se cacher dans un fossé. Quand le renard se jette sur l'oiseau, l'homme tire la corde, & l'animal est pris. Sans doute que la faim le pousse dans ce piége; car de semblables lacets paraissent bien grossiers pour le plus fin des animaux. Au reste, les renards étaient jadis si communs, ou si affamés au Kamschatka, qu'ils en devenaient familiers, au point de venir manger dans les auges des chiens, & de se laisser tuer à coups de bâton. Sans doute qu'ils sont plus rares, puisqu'on est obligé de les prendre avec la noix vomique.

Kamschatka.

Les béliers sauvages ont l'allure de la chevre, & le poil du renne. Ils ont deux cornes, dont chacune, dans sa plus grande grosseur, pese de vingt-cinq à trente livres. On en fait des vases, des cuillers & d'autres ustensiles. Aussi vifs, aussi légers que le chevreuil, ils habitent comme lui les montagnes les plus escarpées, au milieu des précipices. Ainsi, les Kamschadales qui leur font la chasse, vont s'établir sur ces rochers, avec leur famille, dès le printemps, jusqu'au mois de Décembre. La chair de ces béliers est très-délicate, de même que la graisse qu'ils ont sur le dos. Mais c'est pour avoir leur fourrure, qu'on se fait un métier de leur chasse.

Kamſchatka.

L'animal le plus précieux à prendre, eſt la zibeline. Celles du Kamſchatka ſont les plus belles, au noir près. C'eſt pour cela que leurs peaux paſſent à la Chine, où la teinture acheve de leur donner la couleur foncée qui leur manque. Les plus précieuſes ſont au Nord de la Preſqu'iſle; les plus mauvaiſes au Midi. Mais celles-ci même ont la queue ſi fournie & ſi noire, qu'une de ces queues vaut une zibeline ordinaire. Cependant les Kamſchâdales font peu de cas de ces animaux. Autrefois ils n'en prenaient que pour les manger; aujourd'hui c'eſt pour payer le tribut de peaux que les Ruſſes leur ont impoſé. Du reſte, ils préferent une peau de chien, qui les défend du froid, au vain ornement d'une queue de martre. Leur richeſſe n'eſt pas encore parvenue au luxe. Les Chaſſeurs de profeſſion vont paſſer l'hiver dans les montagnes, où les zibelines ſe tiennent en plus grand nombre. Mais c'eſt toujours un petit objet d'occupation & de lucre pour les Kamſchadales, trop pareſſeux au gré des Ruſſes qui ſont plus avides.

Les marmottes du Kamſchatka ſont très-jolies par la bigarrure de leur peau, qui reſſemble de loin, dit M. Steller, au plumage varié d'un très-bel oiſeau. Les peaux en ſont chaudes & légeres. Cet animal, auſſi vif que l'écureuil, ſe ſert, comme lui, des pattes de devant pour manger. Il ſe nour-

rit de racines, de baies & de noix de cèdres. Les Kamſchadales ne font point de cas de la peau des marmottes, ni des hermines. Elles ſont trop petites & trop belles, pour un peuple groſſier, dont l'eſprit s'arrête à l'utilité. Kamſchatka.

En revanche, il eſtime ſingulierement la fourrure du goulu, ſur-tout la peau du goulu blanc, tacheté de jaune. Dieu même, diſent-ils, ne peut être vêtu que de ces riches peaux. C'eſt le préſent le plus galant pour les femmes Kamſchales. Elles s'en font un ornement de tête ſingulier. C'eſt un croiſſant qui préſente deux cornes blanches. Elles croient reſſembler, avec cette parure, au *Mitchagatchi*, oiſeau de mer tout noir, à qui la nature a donné deux aigrettes blanches ſur la tête. Cependant les habitans ne prennent pas beaucoup de goulus. Il leur eſt ſans doute plus facile d'en acheter, c'eſt-à-dire, de donner un ou deux caſtors marins, pour deux pattes blanches de goulu.

Le Kamſchatka eſt un pays trop hériſſé de montagnes, de ronces & de frimats, pour que les ours y manquent. Il en a, mais qui ne ſont ni grands, ni même auſſi féroces que ſemble l'annoncer la rigueur du climat. Rarement ils attaquent, à moins qu'à leur réveil, ils ne trouvent quelqu'un auprès d'eux, que la crainte, ſans

Kamſchatka.

doute, leur fait prendre pour un ennemi. C'eſt alors que, pour ſe défendre, ils ſe jettent ſur le paſſant. Ainſi, l'ours eſt plus redoutable, endormi qu'éveillé. Mais au-lieu de tuer l'homme, il lui enlève la peau du crâne, depuis la nuque du cou, pour la rabattre ſur les yeux du malheureux, comme s'il n'avait à redouter que ſa vue. Quelquefois dans ſa fureur, il lui déchire les parties les plus charnues, & le laiſſe en cet état. On entend ſouvent, au Kamſchatka, de ces écorchés (*Dranki*), qui, comme dit Lucrèce, rempliſſent les bois & les montagnes de leurs gémiſſemens, tenant leurs mains tremblantes ſur des ulceres rongés de vers. Ce ſont-là les périls de la vie ſauvage, moins nombreux & moins redoutables que ceux de la ſociété. L'ours moins inhumain que l'homme, épargne les êtres qu'il ne craint pas. Loin de faire aucun mal aux femmes, ſouvent il les ſuit comme un animal domeſtique, content de manger quelquefois les baies qu'elles ont cueillies. En général, il ne cherche qu'à vivre, & quand il le peut, ſans verſer le ſang, il évite le carnage. Les ours ſont très-gras pendant l'été, ſans doute parce qu'alors ils trouvent abondamment du poiſſon, dont ils ne font ſouvent que ſucer la moëlle. Mais quand l'hiver glace les rivieres, & flétrit les végétaux, l'ours maigrit, ne vivant que d'arê-

tes desséchées, des provisions, ou des restes de poisson, qu'il vole dans les cabanes, des rennes qu'il peut tuer par hasard, ou des renards, & des liévres qu'il trouve pris dans les piéges. Du reste, cet animal est si paresseux, que les Kamschadales ne croient pas pouvoir dire une plus grosse injure à leurs chiens, quand ils s'arrêtent trop souvent en tirant au traîneau, que de les appeller ours, *keren*.

Kamtchatka.

Cependant, comme l'ours, malgré sa paresse, devient carnacier & destructeur, quand la faim le presse, on est obligé de lui faire la guerre à coups de fleche, ou de lui tendre des piéges. Les Kamschadales ont une façon singuliere de le prendre dans sa taniere. On y entasse à l'entrée une quantité de bois; &, près du trou, des soliveaux & des troncs d'arbres. Lours, pour s'ouvrir un passage libre, retire ces pièces de bois en-dedans; & s'embarrasse tellement des obstacles même dont il veut se délivrer, qu'il ne peut plus sortir. Alors les Kamschadales ouvrent la taniere par-dessus, & tuent l'ours avec des lances. D'autres prennent ces animaux avec des nœuds coulans, au milieu desquels ils suspendent un appât de viande, entre les grosses branches d'un arbre naturellement courbé. L'ours plus gourmand que rusé, passe la tête ou la patte dans ces nœuds, & restant pris à l'arbre, il paie sa gourmandise de sa

Kamſchatka.

peau : car c'eſt pour ſa peau qu'on en veut à ſa vie. Les Kamſchadales s'en font des fourrures très-eſtimées, & de ſemelles de ſouliers pour courir ſur la glace; ils ſe couvrent même le viſage des inteſtins de l'ours, pour ſe garantir du ſoleil.

Un animal très-commun par-tout, & qui ne devrait pas l'être, ce ſemble, dans les régions auſſi peu habitables que le Kamſchatka, c'eſt le rat. Ce pays en a de trois eſpèces. La premiere à courte queue, au poil rouge, eſt auſſi groſſe que les plus grands qu'il y ait en Europe. Mais elle differe de ceux-ci, ſur-tout par ſon cri, ſemblable à celui des cochons de lait; du reſte, elle reſſemble à une certaine eſpèce de belette, qui pourtant ſe nourrit de rats, mais ſans doute des plus petits.

Ceux-ci ſont, pour ainſi dire, domeſtiques, tant la faim les rend familiers avec les Kamſchadales, dont ils volent ſans crainte les proviſions.

Une troiſieme eſpèce vit des larcins qu'elle fait à la premiere, qui ſe tient dans les plaines, les bois & les montagnes. L'une a des rapports avec le frêlon, & l'autre avec l'abeille.

Les gros rats qu'on appelle *Tegoulichitch*, ont de grands nids partagés en cellules, qui ſont autant de greniers ſouterrains, deſtinés à différentes proviſions de bouche pour l'hiver. On y trouve de la ſarane nettoyée, d'autre non pré-

parée, que les rats font sécher au soleil dans les beau jours; des plantes de plusieurs sortes, des noix de cèdre. L'histoire de ces rats est plus curieuse que celle des hommes qui nous la transmettent, mais en est-elle plus vraie? Kamschatka.

Ce peuple souterrain a des temps d'émigration, si l'on en croit les Kamschadales. Quelquefois les gros rats disparaissent de la Presqu'Isle, & c'est alors le présage d'une mauvaise année. Mais quand ils reviennent, c'est l'augure d'une chasse & d'une année abondante. On annonce leur retour dans tout le pays, par des exprès.

C'est au printemps qu'ils partent pour se rendre au couchant, sur la riviere de Péngina, traversant des lacs, des golfes & des rivieres à la nage, souvent noyés en route, ou restant épuisés de fatigue sur le rivage, jusqu'à ce que le soleil & le repos leur aient rendu des forces; souvent enlevés par des canards sauvages, ou dévorés par une espèce de saumon. Une armée de ces rats est quelquefois deux heures à passer un fleuve : c'est qu'ils n'ont point de ponts ni de bateaux; quoique les Kamschadales s'imaginent qu'ils traversent les eaux sur une espèce de coquillages, faits en forme d'oreille, qu'on trouve sur les rivages, & que les habitans ont appellé les *Canots des rats.*

Ce n'est pas la seule fable dont ils se disent

Kamf-chatka.

les témoins oculaires. Rien de si merveilleux, à les entendre, que la prévoyance de ces rats, & l'ordre de leur marche. Avant de partir, ils couvrent leur provision de racines venimeuses, pour empoisonner les rats frêlons, qui viendraient piller leurs cellules en leur absence. Quand ils reviennent, & c'est au mois d'Octobre, s'ils trouvent leurs magasins d'hiver dévastés & vidés, ils se pendent de desespoir. Aussi les Kamschadales charitables, mais sans doute par superstition, loin de leur enlever leur provision, remplissent leurs trous d'œufs de poisson, ou de caviar; &, s'ils trouvent au bord des rivieres quelques rats demi-morts d'épuisement, ils tâchent de les sauver. Ainsi, l'histoire de la terre est par-tout, comme on voit, celle des folies ou des mensonges de l'homme. On est forcé de les écrire, ne fût-ce que pour l'en détromper.

M. Krachenninikow distingue trois sortes d'animaux amphibies qui vivent dans l'eau & fréquentent la terre; mais les uns dans l'eau douce, & jamais dans la mer; les autres dans la mer & les rivieres; d'autres enfin dans la mer, & jamais dans l'eau douce.

De la premiere classe, on ne connaît au Kamschatka que les loutres, qui se prennent à la chasse, & lorsque les ouragans de neige les égarent dans les bois. Leurs peaux assez cheres, parce qu'elles

ſont rares, s'emploient à border les habits, mais ſur-tout à conſerver la couleur des zibelines, en leur ſervant d'enveloppe dans les endroits où l'on ſerre celles-ci. Kamſ-chatka.

De la ſeconde claſſe, ſont les veaux marins. Ils remontent des mers de Kamſchatka, dans les rivieres, en ſi grande quantité, que les petites Iſles éparſes au milieu des terres voiſines de la mer, en ſont couvertes. Il y en a de quatre eſpèces.

La premiere & la plus groſſe, que les Kamſchadales appellent *Laktak*, ne ſe prend qu'au-deſſus du cinquante-ſixieme degré de latitude, ſoit dans la mer de Pengina, ſoit dans l'Océan oriental.

La troiſieme, qu'on diſtingue, dit-on, par un grand cercle couleur de ceriſe, qui occupe la moitié de la ſurface de ſa peau jaunâtre, ne ſe trouve que dans la mer orientale.

La quatrieme, qui eſt la plus petite, ſe prend dans de grands lacs.

Le veau de mer ne s'éloigne gueres de la côte, au-delà de trente milles. C'eſt un ſignal du voiſinage de la terre, pour les navigateurs. S'il entre dans les rivieres, c'eſt pour ſuivre le poiſſon dont il ſe nourrit.

Le mâle s'accouple à la façon des hommes, dit M. Krachenninikow, & non pas comme les chiens, ainſi que l'ont rapporté pluſieurs Ecrivains. La

Kamſchatka.

femelle ne porte qu'un petit à-la-fois. Le cri des veaux marins reſſemble au bruit des efforts du vomiſſement ; les jeunes ſe plaignent comme des perſonnes qui ſouffrent. Rien de plus déſagréable que le grognement continuel de ces animaux.

Parmi les différentes manieres de les prendre à terre, les Kamſchadales en ont une qui leur ſemble particuliere. Quand les petits ſont ſur la glace, les chaſſeurs mettant une ſerviette au-devant d'un traîneau, les pouſſent & les écartent de leurs trous ; & quand ils en ſont éloignés, on tombe ſur eux, & on les aſſomme avec des maſſues, ou bien à coups de carabine ſur la tête : car il eſt inutile de les frapper ailleurs. Les balles reſtent dans la graiſſe du veau marin : mais il ne faut pas croire qu'elles ne font que les chatouiller agréablement, comme l'ont dit des gens qui ne doutent de rien.

Quelquefois on tend des filets très-forts, en trois ou quatre endroits d'une riviere, où les veaux ſont entrés, & on les pouſſe dans ces filets avec de grands cris. Quand ils s'y ſont embarraſſés, on les aſſomme, & l'on en prend, dit-on, dans ces ſortes de pêche & de chaſſe, juſqu'à cent à-la-fois. Ils ſont durs à tuer. J'ai vu moi-même, dit M. Krachenninikow, un de ces animaux qu'on avait pris à l'hameçon, pourſuivre nos gens, quoi-

qu'il eût le crâne brisé en plusieurs pièces. Aussi-tôt qu'on l'eût tiré sur le rivage, il tâcha de fuir dans la riviere ; mais, ne le pouvant pas, il se mit à pleurer, & dès qu'on l'eût frappé, il se défendit avec la plus grande fureur.

Quand on les surprend endormis sur la côte, s'ils en ont le temps, ils fuient, & pour rendre le chemin plus glissant, ils vomissent, non pas une espèce de lait, comme on l'a dit par erreur, mais de l'eau de mer.

Dans la classe des amphibies, qui n'entrent point dans l'eau douce, sont les chevaux marins. Les Kamschadales ne les prennent que pour en avoir les dents, qui pesent depuis cinq ou six livres jusqu'à dix-huit, & dont le prix augmente avec le poids.

Un animal que l'on confond avec ceux-ci, c'est le lion marin, quoiqu'il soit plus gros que le cheval, & plus ressemblant au veau de mer. Il pese depuis trente-cinq jusqu'à quarante poudes. Les gros beuglent, les petits bêlent. Mais leurs mugissemens affreux, & plus forts que ceux des veaux marins, avertissent les navigateurs, dans les temps de brouillard, de la proximité des rochers & des écueils, où les vaisseaux pourraient échouer; car ces animaux quand ils sont à terre, se tiennent dans les isles & sur le haut des montagnes.

Les mâles ont jusqu'à quatre femelles qui s'ac-

Kamſchatka.

couplent au mois d'Août, & portent neuf mois. Le lion marin eſt galant avec ſes femelles, tournant & jouant ſans ceſſe autour d'elles pour leur plaire, très-ſenſible à leurs careſſes, & ſe battant avec fureur pour ſes maîtreſſes. Du reſte le mâle & la femelle ſont plus indifférens pour leurs petits, qu'ils étouffent ſouvent dans le ſommeil, & ne défendent point en cas d'attaque. Quand les jeunes lions, fatigués de nager, grimpent ſur le dos de leur mere, celle-ci plonge dans l'eau pour les y renverſer. On dirait qu'ils n'aiment pas la mer, tant ils s'empreſſent de gagner le rivage, quand on les jette à l'eau.

Le lion marin, redoutable par ſa groſſeur, ſa gueule, ſes rugiſſemens, ſa figure & ſon nom même, eſt pourtant ſi timide qu'il fuit à l'approche d'un homme, ſoupire, tremble & tombe à chaque pas, tant ſa graiſſe molle lui coûte de peine à traîner. Mais quand il n'a plus de ſalut que dans ſon déſeſpoir, alors il met à ſon tour ſon agreſſeur en fuite, ſur-tout, s'il eſt en mer, où dans les bonds de ſa fureur, il peut ſubmerger les canots, & noyer les hommes. Le plus hardi pêcheur, ou chaſſeur, va contre le vent, lui plonger dans la poitrine ſous les nageoires de devant, un harpon attaché par une longue courroie, faite du cuir de lion de mer, & que d'autres pêcheurs ont entortillée autour d'un pieu. Ceux-ci le percent enſuite

de loin

de loin à coups de fleches, & quand il a perdu ses forces, ils s'approchent pour l'achever à coups de pique, ou de massue. Quelquefois on lui décoche des dards empoisonnés, & comme l'eau de mer irrite sans doute les blessures, l'animal gagne la côte, où on le laisse mourir, si l'on ne peut l'aborder aisément.

Kamschatka.

C'est un honneur pour les Kamschadales, de tuer des veaux marins; un déshonneur de jetter dans la mer un de ces animaux, quand ils l'ont chargé dans leur canot. Ils risquent plutôt d'être submergés, & souvent ils se noient, pour ne pas abandonner leur proie. Quelquefois, à cette pêche, un canot est emporté par les vents, & ballotté par les tempêtes durant huit jours; & les pêcheurs reviennent enfin, sans autre guide ni boussole, que la lune & le soleil, à demi-morts de faim, mais couverts de gloire.

Cependant, c'est aussi pour l'utilité que les Kamschadales vont à la pêche des lions marins. La graisse & la chair en sont très-bonnes au goût, mais désagréables à l'odorat, disent quelques personnes, à qui sans doute ce mets ne saurait plaire; car il est rare que le premier de ces sens adopte ce que l'autre rejette, ou que le second repousse ce qui convient au premier. Mais quelle que soit la graisse du lion, que des gens comparent à celle du mouton pour le goût, à la cervelle pour la

Kamſchatka.

ſubſtance, ſa peau du moins eſt bonne à faire des ſouliers & des courroies; & c'en eſt aſſez pour que l'homme uſe, à l'égard des lions marins, du droit de domination, c'eſt-à-dire, du droit de mort qu'il s'eſt donné ſur tous les animaux.

Le chat marin n'a que la moitié de la groſſeur du lion; il reſſemble du reſte au veau marin, qui eſt de la groſſeur d'un bœuf, mais il eſt plus large vers la poitrine, & plus mince vers la queue. Il naît les yeux ouverts, & gros comme ceux d'un jeune bœuf, avec trente-deux dents, ſuivies & fortifiées de deux défenſes de chaque côté, qui lui percent dès le quatrieme jour. Son poil d'un bleu noirâtre, commence alors à devenir châtain; au bout d'un mois, il eſt noir autour du ventre & des flancs. Les femelles deviennent griſes, & ſi différentes des mâles, que, ſans une grande attention, on les croirait d'une autre eſpèce.

Les chats marins ſe tiennent dans la Baie, qui eſt entre les Caps de *Chipounskoi* & de *Kronotskoi*; parce que la mer y eſt plus calme, que ſur le reſte de la côte Orientale du Kamſchatka. C'eſt au printemps qu'on les y prend, lorſque les femelles ſont prêtes à mettre bas. Dès le mois de Juin, ces animaux diſparaiſſent. On conjecture qu'ils paſſent dans les Iſles qui ſe trouvent entre l'Aſie & l'Amérique, depuis le cinquantieme degré juſqu'au cinquante-ſixieme; car on ne les voit

gueres monter plus haut vers le Nord, & ils arrivent pour l'ordinaire du côté du Midi. C'eſt ou pour dépoſer, ou pour nourrir leurs petits, qu'ils voyagent ainſi. La faim, la ſûreté, le ſoin de ſe reproduire, ſont les guides de tous les animaux errans. Les renards voyagent dans les montagnes du Kamſchatka, au gré des ſaiſons abondantes, ou ſtériles. Les oiſeaux ſe retirent dans les endroits déſerts au temps de la mue, ou de la ponte. Les poiſſons s'enfoncent dans les Baies profondes où les eaux ſont tranquilles, pour frayer & dépoſer leurs œufs. Les chats marins vont chercher le repos loin des lieux habités, pour élever leur famille. Leurs femelles allaitent pendant deux ou trois mois, & reviennent avec leurs petits dans l'automne. Au reſte, ce qu'on lit dans M. Krachenninikow, ſur les voyages de cette eſpèce amphibie, n'eſt pas aſſez clair pour s'y arrêter.

Kamſchatka.

Les chats marins ont différens cris, variés comme les ſenſations qu'ils éprouvent. Quand ils jouent ſur le rivage, ils beuglent; dans le combat, ils heurlent comme l'ours; dans la victoire, c'eſt le cri du grillon, & dans la défaite, c'eſt le ton de la plainte & du gémiſſement. Leurs amours & leurs combats ſont également intéreſſans, aſſez du moins pour mériter que les obſervateurs daignent vérifier ce que les voyageurs en rapportent,

Kamfchatka.

Qu'il foit permis de les décrire, fur la foi de quelques Phyficiens.

Chaque mâle a depuis huit jufqu'à cinquante femelles, qu'il garde ainfi que fes petits, avec une jaloufie incroyable. Les chats marins font féparés en troupes, ou familles de cent animaux, & même davantage. Mais il faut fuppofer que le nombre des femelles excède confidérablement celui des mâles. Ils préludent à l'accouplement par des careffes; le mâle & la femelle fe jettent à la mer, nagent enfemble l'un autour de l'autre pendant une heure, comme pour irriter à l'envi leurs defirs, & reviennent fur le rivage jouir de leurs amours, avant le temps de la marée. C'eft alors qu'ils font le plus aifés à furprendre. Comme on les voit fouvent en guerre, on croit que c'eft l'amour de leurs petits ou de leurs femelles, qui les tient dans un état continuel de difcorde. Cependant à voir l'éducation qu'ils donnent à leur race, jointe à la maniere dont la nature arma ces animaux, on juge bientôt qu'ils font faits pour combattre. Quand les petits jouent entr'eux, fi le jeu devient férieux, le mâle accourt pour les féparer, & quoiqu'il gronde, il lèche le vainqueur, & méprife les faibles ou les lâches. Ceux-ci fe tiennent avec leurs meres, tandis que les braves fuivent le pere. La femelle, quoique chérie & careffée du mâle, le redoute. S'il vient des hommes pour

ravir des petits, le mâle s'avance pour défendre sa race; & si la femelle au-lieu de prendre ses petits dans sa gueule, en laisse enlever quelqu'un, le mâle quitte le ravisseur, pour courir après sa femelle; il la saisit entre les dents, la jette avec fureur contre la terre & les rochers, & la laisse pour morte. Ensuite il roule autour d'elle des yeux étincelans, & grince des dents, jusqu'à ce que la femelle revienne en rampant, les yeux baignés de larmes, lui lécher les pieds. Le mâle pleure lui-même en voyant enlever ses petits, & ce signe de tendresse est la derniere expression d'une rage impuissante. Kamschatka.

Les vieux chats marins sont les plus féroces. Quand l'âge de leurs amours est passé, ils se retirent dans une solitude, où ils sont des mois entiers sans boire ni manger; dormant presque toujours, mais prompts à s'éveiller, soit que l'ouie, ou l'odorat ne participe pas au sommeil de tous les autres sens. Si quelque homme passe à travers leurs retraites, les premiers de ces animaux qu'il rencontre, s'élancent sur lui. Ils mordent les pierres qu'on leur jette, & leur eût-on crevé les yeux, & cassé les dents, ou même le crâne, ils s'obstinent à se défendre, vivant des semaines entieres avec la cervelle écrasée & pendante. S'ils reculaient d'un pas, tous les chats voisins qui sont témoins du combat, viendraient relancer les fuyards.

Kamſchatka.

Il arrive ſouvent, dans ce tumulte général, que chaque chat croyant que ſon voiſin s'enfuit, lors même qu'il marche à la bataille, ils courent tous les uns ſur les autres, & s'entretuent ſans aucun diſcernement. Quand la mêlée eſt ainſi engagée, les chaſſeurs ou les voyageurs peuvent paſſer impunément, & continuer leur route, ou piller & tuer à loiſir.

Rien n'eſt plus ſingulier que le récit de M. Steller, à ce ſujet. « Un jour, dit-il, que j'étais avec un Coſaque, il creva les yeux à un chat marin, puis en attaqua cinq ou ſix à coups de pierre, & ſe retira du côté de l'aveugle. Celui-ci croyant que ſes compagnons qu'il entendait crier, couraient ſur lui, ſe jetta ſur ceux même qui venaient à ſon ſecours. » Alors M. Steller, qui avait gagné une hauteur pour être témoin du combat que le Coſaque avait excité, vit tous ces chats ſe tourner à leur tour contre l'aveugle; le pourſuivre dans l'eau, où il s'était réfugié, le traîner ſur le rivage, & le déchirer à coups de dents, juſqu'à ce qu'il reſta mort ſur la place.

Les combats ordinaires ne ſont qu'un duel entre deux champions; mais il dure juſqu'à l'épuiſement des forces. D'abord il commence à coups de pattes, les combattans cherchant en même-temps à frapper & à parer. Quand l'un des deux ſe ſent le plus faible, il a recours aux coups de dents,

qui font des inciſions pareilles à celles que ferait un ſabre ; mais bientôt les ſpectateurs viennent au ſecours du vaincu, pour ſéparer les combattans. Telle eſt l'ardeur des chats marins pour la guerre, qu'il n'y en a preſque point qui ne ſoient criblés de bleſſures, & que la plupart meurent plutôt dans les combats que de vieilleſſe. Auſſi voit-on certains endroits de la côte tout couverts d'oſſemens, comme le feraient nos champs de bataille, ſi les hommes n'enſeveliſſaient pas leurs morts.

Le caſtor marin, qui ne reſſemble à celui de terre que par le poil & la qualité du duvet, a la groſſeur du chat marin, la figure du veau, la tête de l'ours. Ses dents ſont petites, ſa queue courte, plate, & terminée en pointe.

C'eſt le plus doux des animaux marins, qui fréquentent la terre. Les femelles ſemblent montrer une tendreſſe ſingulière pour les petits, les tenant embraſſés entre leurs pattes de devant, pendant qu'elles nagent ſur le dos, juſqu'à ce qu'ils ſoient en état de nager. Malgré la faibleſſe & la timidité, qui les font fuir devant les chaſſeurs, elles n'abandonnent leurs petits, qu'à la derniere extrémité, prêtes à revenir à leur ſecours, dès qu'elles les entendent crier. Auſſi le chaſſeur tache-t-il d'attrapper un jeune caſtor, quand il veut en avoir la mere.

On prend cette eſpèce de pluſieurs façons; ſoit

Kamſ-chatka.

à la pêche, en tendant des filets à travers les choux de mer, où les caſtors aiment à ſe retirer la nuit, & durant les tempêtes; ſoit à la chaſſe, avec des canots & des harpons. On les pourſuit encore au printemps avec des patins, ſur les glaces que les vents d'Eſt pouſſent vers la côte. Quelquefois ces animaux, trompés par le bruit que les vents font en hiver dans les forêts, tant il reſſemble au mugiſſement des vagues, viennent juſqu'aux habitations ſouterraines des Kamſchadales, où ils tombent par l'ouverture d'en-haut.

La *manatée* eſt un ſujet de diſpute entre les Naturaliſtes. Les uns diſent que c'eſt un poiſſon, parce qu'elle en a la queue & les nageoires, ſans poil & ſans pied; les autres, que c'eſt un amphibie marin, parce que ſes nageoires de devant ſont de véritables pieds, & qu'elle a des mammelles que n'ont jamais les poiſſons; d'autres concluent de cette contradiction, que la manatée eſt une eſpèce mitoyenne entre le poiſſon & le quadrupède marin. M. Kracheninnikow veut, d'après M. Steller, qu'elle ſoit de cette derniere claſſe, parce qu'elle a une eſpèce de cou avec des vertèbres qui lui ſervent à tourner ſa tête mobile; avantage que le poiſſon n'a point.

La plupart des Navigateurs ont appellé cet animal *vache marine*, dit M. Steller, ſans doute, à cauſe de ſon muffle qui eſt la premiere, & peut-

être la seule partie, qu'on en ait vue d'abord. Car il n'a que ce rapport avec la vache, ressemblant du reste au chien de mer, mais plus grand. Les femelles ont deux mammelles sur le devant. C'est peut-être pour cela que Colomb a cru voir, dans la vache marine, la syrène des Anciens. Comme elles tiennent leurs petits serrés contre la mammelle, avec des nageoires qui leur servent de mains, les Espagnols les ont appellées *manati*. Leur cri, qui est une espèce de gémissement, les a fait nommer *lamentin*, par les Français. On trouve cet animal dans toutes les mers qui baignent l'Asie, l'Afrique & l'Amérique. De-là vient sans doute la différence qu'on remarque avec surprise, dans la plupart des descriptions qu'on en a faites. Sa peau noire, raboteuse, épaisse comme l'écorce d'un vieux chêne, est écailleuse & dure, au point de résister à la hache. Au lieu de dents, on veut que la vache marine ait deux os blancs & plats, enchassés dans les deux mâchoires. Ses yeux petits, en comparaison de sa tête, comme sa tête l'est à proportion de son corps, sont placés sur la même ligne que les narines, à distance égale entre le museau & les oreilles, qui sont des trous presqu'invisibles. Les deux pattes ou nageoires qu'elle a précisément au-dessous du cou, lui servent à se cramponner aux rochers si fortement, que sa peau s'enlève par lambeaux, avant que le

Kamschatka.

Kamſchatka.

Pêcheur lui faſſe lâcher priſe. Ce qu'il y a de plus ſingulier dans la deſcription que M. Krachenninikow donne de cet animal, c'eſt qu'il peſe, dit-il, deux cens poudes, ſur une longueur d'environ quatre ſagenes; c'eſt-à-dire, que ſa longueur eſt de vingt-ſix ou vingt-ſept pieds, & ſon poids de ſept à huit mille livres. Cependant M. Crantz, dans la deſcription d'une vache marine, ne lui donne que quatre cens livres de poids, ſur dix-huit pieds de long. Sans doute ces deux Auteurs ne parlent pas du même animal.

Ces animaux vont par bandes, & ſi près du rivage dans la haute marée, qu'on peut, dit M. Steller, leur toucher le dos avec la main. Comment un animal ſi gros peut-il approcher ſi fort de la terre, où il ne marche point? Quand on les tourmente (les manatées) ou qu'on les frappe, elles fuient, gagnent la mer, & reviennent bientôt. « Ces animaux, dit M. Krachenninikow, ne prennent pas le moindre ſoin de » leur conſervation; de ſorte qu'on peut s'appro» cher au milieu d'eux, avec des canots, marcher » ſur le ſable, choiſir & tuer celui qu'on veut. »

Chaque bande eſt compoſée de quatre manatées, le mâle, la femelle, & deux petits de grandeur & d'âge différens. En général, ces animaux tiennent leurs petits au milieu d'eux, pour les mettre à couvert. Le mâle aime ſi fort ſa femelle,

qu'après avoir tenté vainement de la défendre & de la délivrer, quand les Pêcheurs la tirent sur le rivage avec des harpons, il la suit malgré les coups dont il est accablé, s'élance subitement vers elle, aussi vîte qu'une fleche, & reste quelquefois deux ou trois jours attaché sur son corps mort.

Kamschatka.

Quand un homme, monté sur un canot de quatre rameurs, a jetté le harpon sur un de ces animaux, il y a trente Pêcheurs sur le rivage, qui tirent le monstre avec le cable attaché au harpon fait en forme d'ancre. Pendant qu'on tâche d'arracher la manatée des endroits où elle s'accroche, les rameurs la percent à coups de piques. Dès qu'elle est blessée, elle s'agite extraordinairement; aussitôt une foule d'autres viennent à son secours, ou renverser le canot avec leur dos, ou se mettre sur la corde pour la rompre, ou tenter de faire sortir le harpon à coups de queue.

La chair des manatées ressemble à celle du bœuf, quand elles sont vieilles, & du veau lorsqu'elles sont jeunes; l'une est dure, & l'autre aisée à cuire. Celle-ci s'enfle jusqu'à tenir deux fois plus de place, cuite que crûe. Le lard a le goût de celui du cochon. La viande se sale aisément, quoiqu'on ait prétendu le contraire.

L'Histoire des Voyages est le fondement, & le magasin de l'Histoire Universelle. Tous

Poissons.

Kamſchatka.

les Ecrivains, tous les Savans doivent y puiſer les connaiſſances & les matieres qui ſont de leur reſſort. Mais, comme ils ne cherchent dans chaque pays que les particularités qui le diſtinguent de tous les autres, on doit s'attacher à ne raſſembler dans ce dépôt, que les choſes les plus ſingulieres; ou du moins, en ſe contentant d'indiquer les choſes communes à pluſieurs pays, ou les reſſemblances, il ne faut s'arrêter que ſur les différences. C'eſt-là le véritable fond de l'Hiſtoire, ſoit Naturelle, ſoit Civile. La deſcription détaillée des choſes communes, appartient aux pays où elles abondent le plus; il en eſt de même en général de toutes les productions, ſoit ordinaires, ſoit rares, qu'il faut toujours étaler & développer dans le ſéjour que la Nature ſemble leur avoir plus ſpécialement aſſigné. Mais comme les mêmes êtres varient ſelon les climats; ce ſont ces variétés qu'il faut recueillir, en parcourant pluſieurs fois l'échelle des eſpèces qui ſe retrouvent la plupart dans toute l'étendue du globe. C'eſt dans cet eſprit qu'on va ſuivre l'Hiſtoire des Poiſſons que fourniſſent les mers & les eaux du Kamſchatka. On ne parlera que des eſpèces les plus abondantes de ces côtes, ou les plus néceſſaires aux habitans.

Par-tout où l'on trouve la baleine, on ne peut la paſſer ſous ſilence. Ce poiſſon occupe une place conſidérable dans l'hiſtoire des merveilleuſes

productions de la Nature. L'Océan oriental & la mer de Pengina voient souvent de ces monstres, qui s'annoncent, dit-on, du fond de l'eau, par les jets prodigieux qu'ils lancent, à la surface d'une mer calme. On dit même que les baleines approchent souvent si près du rivage, quand elles viennent s'y frotter, pour se dégager des coquillages vivans dont elles sont couvertes comme un rocher, que du bord on pourrait les atteindre à coups de fusil. Ce fait suppose que la mer est très-profonde sur les côtes où ce poisson est si familier; car on prétend qu'il s'y rencontre des baleines qui ont depuis sept jusqu'à quinze sagenes de longueur. Les plus petites entrent quelquefois dans les rivieres, au nombre de deux ou trois; mais les plus grosses s'éloignent des côtes de la mer. Il est rare qu'on en prenne au Kamschatka; mais très-ordinaire d'en voir de mortes, que le flux a jettées sur le rivage, où elles sont bientôt dépécées. C'est sur-tout à la pointe de Lopatka, que les tempêtes & les courans en amenent le plus, & plutôt dans l'automne qu'au printemps.

Kamschatka.

Les Kamschadales ont trois manieres de prendre des baleines. Au Midi, l'on se contente d'aller avec des canots, leur tirer des fleches empoisonnées, dont elles ne sentent la blessure qu'au venin qui les fait enfler promptement, & mourir

Kamſ-chatka.

avec des douleurs & des mugiſſemens effroyables. Au Nord, vers le ſoixantieme degré, les *Olioutores*, qui habitent la côte orientale, prennent les baleines avec des filets, faits de courroies de cheval marin, qui ſont larges comme la main. On les tend à l'embouchure des baies. Arrêtés par un bout avec de groſſes pierres, ces filets flottent au gré de la mer, & les baleines qui pourſuivent les poiſſons, vont s'y jetter & s'y entortiller, de façon à ne pouvoir s'en débarraſſer. Les Olioutores s'en approchent alors ſur leurs canots, & les enveloppent de nouvelles courroies, avec leſquelles on les tire à terre pour les dépecer.

Les *Tchouktchi*, qui ſont à cinq degrés plus au Nord, font la pêche de la baleine, comme les Européens & les Groënlandais qui ſont placés à la même hauteur du Pole, c'eſt-à-dire, qu'ils les prennent avec des harpons. Cette pêche eſt ſi abondante, qu'ils négligent les baleines mortes, que la mer leur donne gratuitement. Ils ſe contentent d'en tirer la graiſſe, qu'ils brûlent avec de la mouſſe, faute de bois; mais ils ne la mangent point, comme les Kamſchadales du Midi. Auſſi ne ſont-ils pas ſujets à être empoiſonnés. Cet accident eſt très-commun aux peuples, que la pareſſe ou la faim portent à ſe gorger de ces préſens funeſtes que la mer leur envoie. « Je fus

Kamſchatka.

» témoin, dit M. Krachenninikow, au mois » d'Avril 1739, de l'horrible ravage que leur » cauſa cette nourriture. Aux bords de la riviere » *Berezowa*, eſt une petite habitation appellée » *Alaoun*. C'eſt au cinquante-troiſieme degré de » latitude, ſur la côte orientale. Je remarquai » que tous ceux que je voyais, étaient pâles & » défaits. Comme je leur en demandai la raiſon, » le chef de l'habitation me dit, qu'avant mon » arrivée, un d'entr'eux était mort pour avoir » mangé de la graiſſe d'une baleine empoiſonnée, » & que, comme ils en avaient tous mangé, ils » craignaient de ſubir le même ſort. Au bout » d'environ une demi-heure, un Kamſchadale, » très-fort & très-robuſte, & un autre plus petit, » commencerent tout-à-coup à ſe plaindre, en » diſant qu'ils avaient la gorge tout en feu. Les » vieilles femmes qui ſont leurs médecins, les » attacherent avec des courroies, vraiſemblable- » ment pour les empêcher d'aller dans l'autre » monde. La femme d'un des malades venant par » derriere, lui prononça tout bas quelques pa- » roles ſur la tête, pour l'empêcher de mourir. » Tout fut inutile, ils moururent tous deux le len- » demain ; & les autres, à ce que j'appris enſuite, » furent bien long-temps à ſe rétablir. »

Si la graiſſe de baleine eſt quelquefois funeſte aux Kamſchadales, ce poiſſon leur eſt d'ailleurs

Kamſchatka.

utile à beaucoup de choſes : ils emploient ſa peau à des ſemelles & des courroies, ſes barbes ou fanons, à coudre leurs canots, à faire des filets pour prendre d'autres poiſſons, ſa mâchoire inférieure à des gliſſoires pour les traîneaux, à des manches de couteaux. Ses inteſtins leur ſervent de barils, ſes vertèbres de mortiers, ſes nerfs & ſes veines de cordes pour les piéges qu'ils tendent aux renards.

Avant de terminer cet article de la baleine, il ne faut pas omettre une erreur que M. Krachenninikow releve dans M. Steller. Ce Phyſicien, d'après le témoignage de gens qui diſaient avoir vu des inſcriptions latines ſur des harpons de fer, qu'on avait trouvés dans des baleines mortes, jettées ſur les côtes de Kamſchatka, conclut que ces baleines venaient du Japon. Mais comment ſe perſuader, dit M. Krachenninikow, que, dans une diſtance ſi longue, & dans une mer parſemée d'un ſi grand nombre d'Iſles, ces baleines n'aient été arrêtées nulle part ſur les côtes? Comment les Kamſchadales & les peuples barbares, qui fréquentent le Kamſchatka, ont-ils pu diſcerner ces lettres latines, eux qui ne ſavent lire aucune ſorte de caractere, dans quelque langue que ce ſoit? Car, avant notre arrivée, pourſuit l'Obſervateur Ruſſe, il n'y avait point encore eu de Coſaque, qui ſût ce que c'était que

des lettres

des lettres latines. M. Krachenninikow pourrait ajouter que tous les peuples, qui font la pêche de la baleine, ignorent également le latin, à moins que quelque Allemand n'ait eu la fantaisie de faire graver des inscriptions latines, sur des harpons de baleines. Mais alors il faut que les baleines, atteintes de ces harpons, voyagent du Spitzberg au Kamschatka, par toute l'étendue de la mer glaciale. Au reste, il serait peut-être aussi curieux, & plus important, d'attacher ces sortes de monumens au corps des baleines, que de passer des anneaux au cou des faucons, avec la date de l'année où on les a pris, & le nom du chasseur qui les a remis en liberté. Cet usage offrirait un moyen de connaître en partie, & l'âge des baleines, & les courses qu'elles font.

Kamschatka.

A côté de la baleine, on peut mettre son ennemi l'espadon; mais celui-ci n'est pas tel dans cette histoire du Kamschatka, qu'on le décrit ailleurs. « Les plus gros, dit M. Steller, ont » quatre sagenes de longueur. Leur gueule est » garnie de grandes dents pointues. C'est avec » ces armes que l'espadon attaque la baleine, & » non avec une sorte d'épée qu'il a sur le dos. » Il est faux que cet animal, en plongeant sous » la baleine, comme plusieurs personnes le pré-

Kamſchatka.

» tendent, lui ouvre le ventre avec une nageoire » pointue. Car, quoiqu'il ait une eſpèce de na- » geoire fort aigue, de la longueur d'environ » deux archines, & que, lorſqu'il eſt dans l'eau, » elle paraiſſe comme une corne, ou comme un » os, cependant elle eſt molle, & n'eſt com- » poſée que de graiſſe, & l'on n'y trouve pas un » ſeul os. » C'eſt aux Ychthyologiſtes à voir ſi ce poiſſon, décrit par M. Steller, eſt le même que l'eſpadon ; ſi l'on connaît bien celui-ci, quand les uns lui donnent une ſcie, les autres une épée, & les autres un peigne pour arme ; ſi cette arme eſt un os, une corne, un nerf, ou bien un cartilage flexible, qui ſe durcit & s'aiguiſe juſqu'à devenir tranchant ou perçant, quand la rage lui donne une tenſion violente & momentanée. Ou les Naturaliſtes ne ſont pas encore bien inſtruits ſur la forme des poiſſons, ou les Voyageurs ne ſont pas bons Naturaliſtes.

Quoi qu'il en ſoit de la figure du poiſſon à épée, que les Kamſchadales appellent *Kaſatka*, une antipathie naturelle lui fait pourſuivre la baleine ; car celle-ci craint & le fuit, malgré la ſupériorité de ſa maſſe & de ſes forces, qui ſemble lui donner l'empire ſur les habitans de la mer. Son ennemi la fait échouer ſur la côte, ou la relance en haute mer, juſqu'à ce qu'il ſe trouve

renforcé par une troupe de son espèce. Alors ils fondent tous ensemble sur le monstre ; qui fait entendre le bruit de ses mugissemens, à plusieurs milles ; & ils le tuent sans le dévorer, ni l'entamer. Les habitans du Kamschatka profitent de cette chasse, & conservent une sorte de vénération pour l'espadon ; mais ce culte est moins inspiré par la reconnoissance, que par la crainte. Quand ils voient un de ces animaux, ils le conjurent avec une espèce d'offrande, de ne point leur faire de mal ; c'est qu'il submerge fort bien un canot. Kamschatka.

Le *Motkoïa*, qui s'appelle *Akoul* à Archangel, est mis par quelques Naturalistes, au rang des baleines. C'est sans doute à cause de sa grosseur ; car il y a des mers où il pese quelquefois jusqu'à mille poudes. Du reste, cet animal ressemble à l'esturgeon, par la peau, la tête & la queue ; mais il en differe par ses dents, qui sont taillées en scie & fort tranchantes. Elles se vendent sous le nom de langues de serpens. Les Kamschadales ont tant de frayeur de ce monstre, que lors même qu'il est coupé en petits tronçons, ils disent qu'il remue continuellement, & que sa tête roule les yeux de toutes parts, pour chercher son corps.

La *Barbue*, qui tire vraisemblablement son

Kamſchatka.

nom des petits piquans, dont elle a la peau toute parſemée, eſt, dit M. Steller, de quatre eſpèces. L'une a les yeux placés à gauche; & les autres les ont à droite. Mais la partie du corps où les yeux ne peuvent veiller, eſt défendue par ces piquans dont elle eſt hériſſée.

Le *Terpouk*, ou *la Lime*, prend ce nom de ſes écailles inégales, qui ſont terminées par de petites dents très-aigues. Dans la deſcription de M. Steller, il reſſemble à la perche. Son dos eſt noirâtre, ſes côtes tirent ſur le rouge, avec des taches d'argent, rondes, ovales, quarrées.

Parmi les poiſſons qu'on appelle de mer, il en eſt un qui appartient aux rivieres, parce qu'il y naît, qu'il y meurt & s'y laiſſe prendre, quoiqu'il vive conſtamment dans l'eau ſalée; c'eſt le ſaumon. Il y en a dans le Kamſchatka, dit M. de Krachenninikow, autant d'eſpèces, que les Naturaliſtes en ont obſervé dans tout l'univers. Ils y abondent ſi fort en été, que, s'il faut l'en croire, ils font déborder les rivieres, en les remontant avec le flux; & quand elles rentrent dans leur lit, la quantité de ſaumons qui reſtent morts ſur le ſable, empeſterait l'air de la puanteur qu'ils exhalent, ſans les vents continuels qui le purifient. On ne peut donner un coup de har-

pon dans l'eau, ſans frapper ſur un poiſſon; la plupart des filets rompent ſous le faix, quand on veut les tirer; auſſi ne fait-on que les tendre.

Kamſchatka.

Cependant il n'y a gueres de poiſſons au Kamſchatka, qui vivent plus de ſix mois dans les rivieres, ſoit parce qu'ils n'y trouvent pas aſſez de nourriture, ſoit que la difficulté de les remonter, ou de s'y arrêter faute de profondeur & d'aſyle, les faſſe rentrer dans la mer. Cependant c'eſt dans les rivieres où ils ſont nés, qu'ils ont coutume de frayer. La femelle, dit M. Steller, ſe creuſe une foſſe dans le ſable, & ſe tient ſur ce trou, juſqu'à ce que le mâle vienne, en la preſſant, faire ſortir de ſon ſein les œufs qu'elle y contient, & les arroſer du germe fécond qu'il exprime de ſa laite. Ces œufs reſtent ainſi cachés & couverts dans les creux de ſable, juſqu'au moment d'éclore. Le mois d'Août eſt la ſaiſon du frai. Comme les vieux poiſſons n'ont pas le temps d'attendre leurs petits, ils menent toujours, dit-on, un ſaumon d'un an, qui, n'ayant que la groſſeur d'un hareng, garde & couve, pour ainſi dire, le frai, juſqu'au mois de Novembre, où les petits, nouvellement éclos, gagnent la mer à ſa ſuite. C'eſt un fait dont M. Krachenninikow paraît ſi peu douter, qu'il ſuppoſe le même inſ-

Kamfchatka.

tinct & la même pratique à nos faumons d'Europe. Mais il croit que la différence d'âge entre les faumons naiffans, & celui d'un an, qui les garde & les mene, a fait que les Naturaliftes ont divifé, par erreur, une feule efpèce en deux, quoiqu'ils prétendent d'ailleurs que tous les poiffons rouges ne peuvent être diftingués en efpèces, par des indices conftans.

Pour remédier à ces erreurs, le Phyficien Ruffe diftingue les différentes efpèces de poiffons rouges, par les temps où ils remontent dans les rivieres. Car ils font fi fidèles à garder l'ordre & la faifon de leur marche, que les Kamfchadales ont donné les noms de ces différentes efpèces de poiffons, aux mois dans lefquels ils les prennent. Tous les peuples chaffeurs, pêcheurs, pafteurs ou laboureurs, ont dû commencer à diftinguer les temps de l'année, par les efpèces d'animaux, ou de productions que la Nature leur offrait fucceffivement fur la terre ou dans la mer.

Ainfi, le mois de Mai s'appelle chez les Kamfchadales, *Tchaowitcha*, parce que c'eft le temps où le poiffon de ce nom remonte le premier, de la mer dans les rivieres. Comme c'eft le plus gros des poiffons rouges, on ne le trouve gueres que dans les endroits profonds de la baie d'Awtfcha, & du Kamfchatka fur la côte Orien-

tale ; de la *Bolſchaia Reka*, ſur la Mer de Pengina. Cette eſpèce de ſaumon, long d'environ trois pieds & demi, ſur dix pouces de largeur, peſe quelquefois près de quatre-vingt-dix livres. C'eſt une grande fête que la pêche de ce poiſſon, précurſeur de tous les autres. Le premier que l'on prend, eſt pour celui qui jette le filet. « Cette » ſuperſtition des Kamſchadales déplaît fort aux » Ruſſes, dit M. Krachenninikow. Mais les me- » naces que ceux-ci peuvent faire, en impoſent » moins aux ſauvages que la crainte qu'ils auraient » de commettre un grand crime, s'ils cédaient à » leurs maîtres les prémices de leur pêche, à » quelque prix que ce fût. »

Kamſchatka.

Le *Niarka*, qui eſt proprement le *poiſſon rouge*, vient au commencement de Juin dans toutes les rivieres du Kamſchatka. Quelques-uns remontent juſqu'aux ſources, où l'on en prend avant que la pêche ait commencé dans les embouchures. Cependant le *Niarka* ne ſéjourne pas long-temps dans le lit des rivieres, préférant les eaux des lacs, parce qu'elles ſont, dit M. Steller, épaiſſes & fangeuſes. Ce poiſſon peſe rarement au-delà de quinze livres.

Le *Keta* ou *Kaïbo*, plus beau que le *Niarka*, ſe montre dès les premiers jours de Juillet, dans toutes les rivieres. En automne, on le pêche près des ſources, dans des creux profonds où les

Kamſchatka.

ceux ſont tranquilles. Ses dents ſont, dit-on, comme celles des chiens ; ſa langue a trois pointes ; ſa chair eſt blanche, & ſa peau ſans aucune tache.

Le *Belaïa Riba*, qu'on appelle le poiſſon blanc, ſoit parce qu'il a dans l'eau une couleur d'argent, ſoit parce que c'eſt le meilleur de tous les poiſſons à chair blanche, reſſemble au *Keta* pour la groſſeur & la figure; mais il en differe par des taches noires oblongues, dont il a le dos parſemé. Quand les vieux poiſſons de cette eſpèce ont dépoſé leurs œufs, ils s'enfoncent dans des endroits profonds, où la vaſe eſt épaiſſe, où l'eau ne gele jamais. Auſſi peut-on en prendre même en hiver; c'eſt la reſſource des Peuples méridionaux du Kamſchatka. Mais, en Février, il n'eſt pas auſſi gras qu'en automne.

La plupart de ces poiſſons s'appellent tantôt blancs, tantôt rouges, parce qu'ils ſont argentés au ſortir de la mer, & deviennent rouges dans les rivieres; ce changement eſt cauſe qu'on a pris ſouvent les mêmes pour des eſpèces différentes. Quel que ſoit l'inſtinct, ou le beſoin qui les attire dans les rivieres, cet attrait eſt plus fort que le courant des flots qu'il leur fait remonter, malgré la plus grande rapidité. Quand un poiſſon eſt las de lutter contre cet obſtacle, il s'enfonce dans un endroit plus calme de la riviere, pour reprendre

des forces. N'en a-t-il point assez en lui-même, il s'attache à la queue d'un autre poisson, plus vigoureux, qui l'entraîne à sa suite dans les passages rapides & périlleux. Aussi voit-on la plupart de ces poissons que l'on pêche, avoir la queue entamée, ou mordue. Il y en a qui vont mourir dans le sable, ou sur le rivage, plutôt que de retourner à la mer, du moins avant la saison. Kamschatka.

M. Steller dit que lorsqu'ils sont forcés d'y revenir, quoiqu'ils aiment à garder l'embouchure des rivieres où ils sont nés, quelquefois ils en sont écartés par les tempêtes, & jettés sur le cours d'un fleuve étranger. C'est pourquoi l'on voit, dans certaines années, une riviere abonder en ces sortes de poissons, tandis qu'une autre en manque tout-à-fait. Quelquefois on est dix ans, avant de recevoir dans une riviere les poissons qui en ont perdu l'embouchure. Cet accident n'arrive que lorsque les jeunes poissons, qui gagnent la mer en automne, y sont accueillis par la tempête. S'ils y entrent dans un temps calme, comme c'est l'ordinaire, ils n'ont qu'à s'enfoncer dans un endroit profond ; ils y sont à l'abri de l'orage ; l'agitation des tempêtes ne se faisant jamais sentir plus bas qu'à soixante sagenes de profondeur. Ainsi, l'aigle & le saumon peuvent défier les vents; l'un est au-dessus, l'autre est au-dessous de leurs ravages.

Kamſchatka.

M. Krachenninikow fait une claſſe à part des eſpèces de poiſſons qui fréquentent indifféremment toutes les rivieres, & dans tous les temps.

La premiere de ces eſpèces eſt le *Goltſi*, qui groſſit juſqu'à peſer vingt livres. Il entre dans le Kamſchatka, & par les petites rivieres qu'il reçoit, gagne les lacs d'où ſortent ces rivieres. C'eſt là qu'il ſéjourne & s'engraiſſe à loiſir, durant cinq ou ſix ans, qui font le terme de ſa vie.

La premiere année ces poiſſons croiſſent en longueur ; la ſeconde plus en largeur ; la troiſieme en groſſeur par la tête ; & les trois dernieres années, deux fois plus en épaiſſeur qu'en longueur. C'eſt à-peu-près ainſi que doivent croître les truites, dont le *Goltſi* fait une eſpèce.

Une ſeconde eſpèce eſt le *Monikiz*, diſtingué des autres ſortes de truites par une raie rouge aſſez large, qu'il a de chaque côté du corps, depuis la tête juſqu'à la queue. Il mange les rats qui traverſent les rivieres en troupe. Il aime la Baie du *Brownitſa*, eſpèce de vaciet, dont l'arbuſte croît ſur le bord des eaux. Quand il en voit, il s'élance de l'eau pour en attraper la feuille & le fruit. C'eſt un très-bon poiſſon ; mais il eſt rare. Comme on ne ſait quand il entre dans l'eau douce, ou retourne

dans la mer, on conjecture qu'il remonte les rivieres ſous la glace. Kamſchatka.

Les Kamſchadales ont auſſi des éperlans, qu'ils appellent *Korioukhi.* Ce ſont de très-petits poiſſons, d'un goût ſi déſagréable, que les pêcheurs aiment mieux les donner à leurs chiens que de s'en nourrir. De trois eſpèces, la plus abondante, eſt celle qu'ils nomment *Ouiki.* On dit que les rivages de la mer Orientale, en ſont quelquefois couverts l'eſpace de cent verſtes, à un pied de hauteur. On les diſtingue, parce qu'ils nagent toujours trois enſemble, ſe tenant par une raie velue qu'ils ont des deux côtés, & ſi fortement attachés, que quiconque en veut pêcher un, en a trois à-la-fois.

M. Krachenninikow termine l'hiſtoire des poiſſons du Kamſchatka, par les harengs, qu'on appelle dans le pays *Beltchoutch.* Ce poiſſon ne ſe trouve guere dans la mer de Pengina : mais en revanche, il abonde dans la mer Orientale, où il a une large carriere. Auſſi, d'un ſeul coup de filet, en prend-on quatre tonneaux.

Cette pêche ſe fait dans le lac *Wilioutchin*; qui doit être le même que la Baie d'Awatſcha, quoique ſa place ne ſoit indiquée ni ſur la Carte, ni dans l'Ouvrage publié par M. l'Abbé Chappe. « Il eſt, dit-il, à cinquante ſagenes de la mer, » avec laquelle il communique par un bras. Quand

Kamſchatka.

» les harengs y ſont entrés, dans l'automne, ce » bras ou détroit, eſt bientôt fermé par les ſables » que les tempêtes y entaſſent. Au printemps, les » eaux du lac, gonflées par la fonte des neiges, » rompent cette digue de ſable, & rouvrent aux » harengs le paſſage dans la mer. Comme ils ſe » rendent à ce détroit vers la ſaiſon où il doit » être libre, les Kamſchadales briſent la glace dans » un endroit, y paſſent leurs filets, où ſont atta- » chés quelques harengs, pour amorcer les autres, » & couvrent l'ouverture de nattes. Un pêcheur » veille ſur un trou pratiqué dans les nattes, pour » voir le moment où les poiſſons entrent dans » les filets, en voulant paſſer le détroit & regagner » la mer. Auſſi-tôt il appelle ſes compagnons; » ôte les nattes, & l'on tire les filets remplis de » harengs. On les enfile par paquets, dans des » ficelles d'écorce d'arbre, & les Kamſchadales les » emportent chez eux ſur des traîneaux. » C'eſt ainſi que l'induſtrie excitée par les beſoins, varie chez tous les peuples, avec la ſituation des lieux & des choſes qui concourent à ſatisfaire ces beſoins. Le hareng eſt le même ſur toutes les mers; mais la maniere de le prendre n'eſt pas la même ſur toutes les côtes.

Oiſeaux.

L'Hiſtoire des pays ſauvages eſt plutôt celle des animaux que des hommes. Mais quoique partout où l'homme deſtructeur n'a point imprimé

la trace meurtriere de ses pas, tous les autres habitans de la terre y dussent trouver un sûr asyle & s'y multiplier à loisir; cependant on peut dire en général, peu d'hommes, peu d'animaux: tant la voracité, la guerre, la curiosité, l'ennui du repos, la soif du butin, les besoins & les passions de l'espèce humaine l'agitent & la poussent dans tous les lieux, où les productions, soit animales, soit végétales, peuvent fournir des alimens à l'être qui, dévorant tout ce qui vit, se reproduit de la mort de tous les autres êtres. Si le Kamschatka n'est donc pas aussi peuplé qu'on devrait l'attendre de la température du climat; c'est que la terre y présente peu de substance aux hommes; c'est que le sol montagneux ou marécageux, ne produit gueres de verdure entre les pierres où les eaux dont il est couvert. Dès-lors on doit imaginer que les oiseaux y sont rares. Aussi ne sont-ce la plupart que des oiseaux aquatiques, & la mer en fournit les plus nombreuses espèces. Kamschatka.

Elles sont presque toutes sur la rive Orientale du Kamschatka, parce que les montagnes leur offrent un asyle plus voisin, & l'Océan plus de nourriture.

Le plus connu de ces oiseaux, est le plongeon de mer, désigné sous le nom de *canard du Nord*, *Anas arctica*. Les Kamschadales l'appellent *Ypatka*. On le trouve sur toutes les côtes de la Presqu'isle,

Kamſchatka.

& il n'a rien de particulier pour le Kamſchatka, que d'y être fort commun.

Un autre oiſeau de la même eſpèce, qui ne ſe trouve point ailleurs, eſt le *Moüichatka*. « Il differe » de l'*Ypatka*, qui a le ventre blanc, en ce qu'il » eſt tout noir ; & qu'il porte ſur la tête deux » huppes d'un blanc jaunâtre, qui lui pendent » comme deux treſſes de cheveux, depuis les » oreilles juſques ſur le col. »

D'une autre eſpèce qu'on nomme *Gagares*, eſt *l'Arau* ou le *Kara*. Cet oiſeau plus gros que le canard, a la tête, le col & le dos noirs, le ventre bleu, le bec long, droit, noir & pointu, les jambes d'un noir rougeâtre, & trois ergots unis par une membrane noire. Ses œufs ſont très-bons à manger, ſa chair eſt mauvaiſe, & ſa peau ſert à faire de fourrures.

Il y a des cormorans qui ſont particuliers au Kamſchatka. On les appelle *Tchaiki*. Deux de ces eſpèces different par les plumes, que l'une a noires, & l'autre blanches. Le *Tchaiki* eſt gros comme une oie, a le bec de cinq pouces, tranchant ſur les bords ; la queue de huit à neuf pouces ; les ailes de ſept pieds, quand elles ſont étendues ; le goſier ſi large, qu'il avale de grands poiſſons tout entiers. Il ne peut ſe tenir ſur ſes pieds, ni s'élever de terre pour voler, quand il a mangé. Mais, par ſes traits, il reſſemble ſans doute à

Kamſchatka.

beaucoup d'autres oiſeaux, déjà décrits dans cet Ouvrage; quoique les Naturaliſtes ſoient ordinairement ſi peu d'accord dans leurs deſcriptions, qu'ils font, tantôt pluſieurs ſortes d'oiſeaux d'une ſeule, tantôt une ſeule eſpèce de pluſieurs; le bec, les pieds, les ailes, la nuance & la place des couleurs & des taches, ſe variant à l'infini, non-ſeulement d'une eſpèce à l'autre, mais entre les individus de la même eſpèce, ſelon l'âge ou le climat. Il ſuffit donc de recueillir, dans cette Hiſtoire, les relations de divers animaux avec l'homme; c'eſt-à-dire, ce qu'il y a de particulier entre ces eſpèces & la nôtre, dans les différens pays qu'elles habitent enſemble. Ainſi, l'on ſe contentera de dire que l'homme ſe ſert de la veſſie du *Tchaiki*, pour l'attacher à ſes filets, au-lieu de liége, & qu'il pêche ces ſortes d'oiſeaux : voici comment.

Les Kamſchadales paſſent un hameçon de fer ou de bois, à travers le corps d'un poiſſon, en ſorte que l'inſtrument demeure caché ſous la nageoire qui eſt ſur le dos. On jette cette amorce dans la mer. Les *Tchaiki* veulent auſſi-tôt ſe diſputer la proie, & quand le plus fort des combattans a ſaiſi l'hameçon, on tire le tout avec une courroie qui tient à l'amorce. Quelquefois on attache un de ces oiſeaux vivans à cette eſpèce de ligne, pour en attrapper d'autres, en lui liant le bec, de peur qu'il n'avale l'amorce.

Kamſchatka.

Parmi les cormorans, ou hirondelles de mer, eſt l'*oiſeau de tempête*, *procellaria*. Les Navigateurs l'appellent ainſi, parce qu'il vole fort bas, raſant la ſurface des eaux, ou qu'il vient ſe percher ſur les vaiſſeaux, quand il doit y avoir une tempête. Cette allure en eſt un préſage infaillible.

Au nombre de ces oiſeaux de mauvais augure, M. Steller range les *Stariki* & les *Gloupichi*. Les premiers, de la groſſeur d'un pigeon, ont le ventre blanc, & le reſte du plumage d'un noir quelquefois tirant ſur le bleu. Il y en a qui ſont entierement noirs, avec un bec d'un rouge de vermillon, & une huppe blanche ſur la tête. Les derniers, qui tirent leur nom de leur ſtupidité, ſont gros comme une hirondelle de riviere. Les Iſles, ou les rochers, ſitués dans le détroit qui ſépare le Kamſchatka de l'Amérique, en ſont tout couverts. On dit qu'ils ſont noirs comme de la terre d'ombre, qui ſert à la Peinture; mais qu'ils ont des taches blanches par tout le corps. Les Kamſchadales, pour les prendre, n'ont qu'à s'aſſeoir près de leur retraite, vêtus d'une peliſſe à manches pendantes. Quand ces oiſeaux viennent le ſoir ſe retirer dans des trous, ils ſe fourrent d'eux-mêmes dans la peliſſe du chaſſeur qui les attrappe ſans peine.

Dans cette eſpèce, on compte encore le *Kaïover*,

Kaïover, ou *Kaior*, qu'on dit pourtant fort rusé. C'est un oiseau noir, avec le bec & les pattes rouges. Les Cosaques l'appellent *Isswoschiki*, parce qu'il siffle comme les conducteurs de chevaux.

Kamschatka.

Il y a, sur la côte du Kamschatka, des corbeaux aquatiques; l'un entr'autres, qu'on appelle *Ouril*, est gros comme une oie. Il a le corps d'un noir blanchâtre, les cuisses blanches, les pieds noirs, le bec noir par-dessus, & rouge par-dessous.

Les Kamschadales disent que les *ourils* n'ont point de langue, parce qu'ils l'ont changée avec les chevres sauvages, pour les plumes blanches qu'ils ont au cou & aux cuisses. Cependant cet oiseau crie soir & matin, & son cri ressemble, dit M. Steller, au son de ces trompettes d'enfant, qu'on vend aux foires de Nuremberg. Quand il nage, il porte le cou droit, & quand il vole, il l'alonge. Il habite la nuit par troupes, sur les bords des rochers escarpés, d'où le sommeil le fait souvent tomber dans l'eau; pour être la proie des renards qui sont à l'affut. Les Kamschadales vont lui dérober ses œufs durant le jour, au risque de se casser le cou dans des précipices, ou de se noyer en tombant dans la mer. On prend ces oiseaux avec des filets, ou même avec des lacets, enfilés à de longues perches. Quand ils

Kamſchatka.

ſont une fois repoſés, ils ne quittent guere leur place, même en voyant prendre ceux qui ſont à leurs côtés. Si l'oiſeleur vient leur préſenter le lacet au bout de la perche, qu'il tient à la main, ils détournent la tête pour s'en défendre, mais reſtent au même endroit, juſqu'à ce que leur cou ſoit pris au nœud coulant.

Les rivieres ont auſſi leurs oiſeaux, & le Roi de ces oiſeaux eſt le cigne, qui, comme le dit ſi bien M. de Saint-Lambert, dans ſon Poëme des Saiſons.

Navige avec orgueil, flotte avec majeſté.

Mais tout l'honneur qu'il reçoit eſt d'être mangé au dîner des Kamſchadales, dans les feſtins, ou les repas d'invitation. Au temps de la mue, on le prend avec des chiens, on le tue avec des bâtons.

Il y a plus d'adreſſe dans la maniere d'attraper les oiès, qui ſont de ſept à huit eſpèces au Kamſchatka. Dans l'endroit où ces oiſeaux ſe retirent le ſoir, on fait des huttes à deux portes. Un Chaſſeur couvert d'une chemiſe, ou d'une peliſſe blanche, s'approche doucement des oies. Quand il en a été apperçu, il regagne, en rampant, la hutte ouverte. Les oies l'y ſuivent, il ſort par l'autre extrémité de la cabane, dont il ferme la porte; puis il en fait le tour, & ren-

trant par la premiere porte, il aſſomme toutes les oies.

Kamſchatka.

On les prend auſſi dans les foſſés que l'on creuſe le long des lacs où elles ſe tiennent. Lorſqu'elles veulent ſe promener, elles marchent ſur ces trapes que l'on a cachées ſous des herbes, & y tombent de façon que leurs ailes ſont priſes & ſerrées dans ces foſſes étroites.

Ces oies ne ſont pas plus ſédentaires au Kamſchatka, que dans les autres pays. M. Steller dit qu'elles arrivent au mois de Mai, pour s'en retourner en Novembre. Il prétend qu'elles viennent de l'Amérique : car il les a vues paſſer devant l'Iſle de Bering, en automne, du côté de l'Eſt ; au printemps, du côté de l'Oueſt.

Les canards ſont encore plus communs que les oies, puiſqu'il y en a de dix eſpèces, ſans compter les canards domeſtiques. Une de ces eſpèces qu'on nomme *Sawki*, eſt remarquable par ſon cri. M. Steller dit qu'il eſt compoſé de ſix tons qu'il a notés de la maniere ſuivante.

o o
o o
o o

C'eſt de ſon cri, que les Kamſchadales l'appellent *Aangitche*. Le Phyſicien attribue ces

Kamſchatka.

trois modulations à trois ouvertures du larynx; qui ſont couvertes d'une membrane fine & déliée.

Une eſpèce de canards particuliere au Kamſchatka, ce ſont les canards des montagnes. C'eſt une raiſon d'en détailler ici la deſcription. « La » tête des mâles eſt d'un noir auſſi beau que du » velours. Ils ont auprès du bec deux taches blan- » ches, qui montent en ligne directe juſqu'au- » deſſus des yeux, & qui ne finiſſent que ſur le » derriere de la tête, par des raies couleur d'ar- » gille. Ils ont autour des oreilles une petite tache » blanche, de la grandeur d'une lentille. Leur » bec, ainſi que celui de tous les autres canards, » eſt large, plat, & d'une couleur bleuâtre: leur » cou, par en-bas, eſt d'un noir mêlé de blanc. » Ils ont, au-deſſus du jabot, une eſpèce de col- » lier blanc, bordé de bleu, qui eſt étroit ſur le » jabot même, & qui s'élargit des deux côtés vers » le dos. Ils ont le devant du ventre, & le haut » du dos, bleuâtre; ils ſont d'une couleur noi- » râtre vers la queue. Leurs ailes ſont rayées en » travers d'une large bande blanche, bordée de » noir, les plumes des côtés, qui ſont ſous les » ailes, ſont de couleur d'argille: les groſſes » plumes de leurs ailes ſont noirâtres, à l'excep- » tion de ſix: de ces ſix, quatre ſont noires & » brillantes comme du velours; les deux dernieres

» sont blanches, & bordées de noir aux extré- Kamtchatka.
» mités. Les grosses plumes du second rang, sont
» presque noirâtres ; celles du troisieme, sont
» d'un gris mêlé de bleu : il y a cependant deux
» plumes qui ont des taches blanches aux extré-
» mités. Leur queue est noire & pointue ; leurs
» pieds sont d'une couleur pâle. Cet oiseau pese
» environ deux livres. La femelle de cette espèce
» n'est pas si belle : ses plumes sont noirâtres, &
» chacune d'elles, vers la pointe, est d'une couleur
» jaunâtre, un peu bordée de blanc : elle a la tête
» noire & marquetée de taches blanches sur les
» tempes : elle ne pese pas tout-à-fait une livre
» & demie. »

Ces femelles sont fort stupides, continue M. de Krachenninikow ; car au lieu de s'envoler, quand elles voient un homme, elles ne font que plonger dans l'eau, qui, sans doute, est leur principal élément. Mais les eaux sont si basses & si claires, qu'il est aisé d'y tuer ces canards, à coups de perche.

Cependant on en prend beaucoup moins à cette sorte de battue, qu'à la chasse. Ce dernier exercice, aussi amusant qu'utile, demande de l'adresse. L'automne en est la saison. On va dans des endroits couverts de lacs, ou de rivieres, entrecoupés de bois. On nettoie des avenues à travers ces bois, d'un lac à l'autre. On lie ensemble des

Kamſchatka.

filets qui ſont attachés à de longues perches, & qu'on peut tendre, ou lâcher, au moyen d'une corde, dont on tient les deux bouts. Sur le ſoir, on tend ces filets à la hauteur du vol des canards. Ces oiſeaux viennent s'y jetter d'eux-mêmes en ſi grand nombre, & avec tant de force, qu'ils les rompent ſouvent, & volent à travers, en paſſant d'un lac à l'autre, ou raſant la ſurface de l'eau le long d'une riviere.

Ces canards tiennent lieu de baromètre & de girouette aux Kamſchadales, avec cette différence, qu'ils indiquent plutôt le temps avenir, que le temps actuel, & qu'ils tournent & volent contre le vent qu'ils annoncent. Mais ces pronoſtics ne ſont pas infaillibles.

Le Kamſchatka n'a dans ſes rochers que des oiſeaux de proie. A la cime de ces rochers, ſont les nids des aigles, qui ont ſix pieds de diamètre, ſur trois ou quatre pouces de hauteur. Tous les jeunes aiglons ſont blancs, comme le cigne. Enſuite les uns deviennent gris; les autres bruns, ou couleur d'argille; les autres noirs, & les autres tachetés de noir & de blanc. Les aigles mangent le poiſſon, & les Kamſchadales mangent l'aigle. C'eſt ainſi que les ſubſtances animales, ou végétales, paſſent les unes dans les autres par la nutrition, & l'homme ſeul ſe nourrit de preſque toutes. Mais, par une circulation ſinguliere des germes

Kamfchatka.

de la vie & de la mort, quand les volatiles, les poiffons, & les quadrupèdes voraces, fe font nourris d'une infinité d'efpèces, prifes dans les différentes claffes du régne animal & fenfible, l'homme qui a dévoré toutes ces efpèces, l'une après l'autre, eft à fon tour la proie de mille infectes les plus vils.

Ils font très communs au Kamfchatka. Si les chaleurs de l'été n'y font pas affez vives pour multiplier beaucoup ces générations ; en revanche, les eaux dont le pays eft coupé, font que les vers y fourmillent. La terre en eft couverte, le poiffon qu'on fait fécher, en eft dévoré jufqu'à la peau qui refte feule. Les moucherons & les coufins rendent ce pays infuportable, dans la feule faifon où il ferait habitable. Heureufement, comme les Kamfchadales font alors occupés à la pêche, où la fraîcheur & la continuité des vents écartent ces effaims fâcheux, que le foleil fait éclore, on n'y fouffre pas extrêmement. L'humidité de l'air fait auffi qu'on voit peu de papillons, fi ce n'eft vers la fource du Kamfchatha, où la féchereffe du fol, & le voifinage des bois, les rendent communs. Mais ce qu'il y a de fingulier, c'eft qu'on en a vu dès multitudes prodigieufes fur des vaiffeaux éloignés de la côte, à plus de trente verftes. Peuvent-ils voler de fi loin, fans fe repofer ? Ou bien, ces infectes n'écloraient-ils pas fur les vaif-

Kamſ-chatka.

ſeaux mêmes? Dans ce cas, les apporterait-on au Kamſchatka d'un climat étranger, comme les punaiſes qu'on trouve aux environs de la Bolſchaia-Réka, & de l'Awtſcha, où ſans doute elles ſont venues dans des coffres, & ſur des habits?

Si les Kamſchadales ſont délivrés de la plupart de nos inſectes, ils ſont encore plus tourmentés par les poux, qu'on ne l'eſt en Italie, & même en Eſpagne. On en trouve, ſur les bords de la mer, une eſpèce qui s'inſinue entre cuir & chair, & cauſe des douleurs aigues, qu'on ne peut faire ceſſer qu'en coupant la chair vive, où elle a fait ſon nid. Quant aux poux ordinaires, cet inſecte domeſtique des climats chauds, ils abondent tellement au Kamſchatka, que les femmes n'ont ſouvent d'autre occupation que de s'en délivrer. Elles les font tomber par tas ſur leurs habits, en paſſant leurs cheveux à travers des doigts qui leur ſervent de peigne. Les hommes s'en déchargent avec des étrilles de bois, dont ils ſe frottent le dos. Mais les hommes & les femmes mangent également leurs poux, ſans doute par repréſailles. Les Coſaques ſont obligés de menacer les Kamſchadales de les battre, comme des enfans, pour les déshabituer de cette malpropreté. Mais on ne ſaurait empêcher une femme de ce pays de manger des araignées, quand elle en trouve; ſoit avant de s'expoſer à la groſſeſſe,

ſoit durant cet état, ou au terme d'accoucher. L'idée qu'on a de la vertu de cet inſecte, pour la fécondité, fait qu'un mari trouve ſa femme mieux diſpoſée, dit-on, à ſes approches, quand elle a ſatisfait ce goût bizarre pour les araignées. Kamſchatka.





CHAPITRE II.

Habitans du Kamſchatka.

Kamſchatka.

Le Kamschatka, communiquant au Nord avec le Continent, par la terre même, & au Midi avec les Iſles Kouriles, par la mer; ſes habitans doivent participer du caractere, de la figure & du langage des peuples qui les environnent. Auſſi ſont-ils comme diviſés en trois Nations, & trois langues; la Koriaque au Nord, la Kourile au Midi, la Kamſchadale entre deux. Celle-ci, qui eſt la principale Nation, & ne parle que la même langue, habite depuis la ſource du Kamſchatka, juſqu'à ſon embouchure, & le long de la mer Orientale.

Les Kamſchadales s'appellent, eux-mêmes, *Itelmen*, c'eſt-à-dire, habitans du pays. Depuis quand l'habitent-ils? Ils y ont été créés, diſent-ils. D'où viennent ils? de la Mongalie, répond M. Steller. Quelles ſont les preuves de cette conjecture? En voici deux.

La Langue des Kamſchadales a beaucoup de mots terminés comme celles des Mongales Chinois, en *ong*, *ing*, ou *tchin*, *tcha*, ou *kſin*, *kſung*.

Ces deux Langues se ressemblent dans les déclinaisons & les mots dérivés. Les variations & les aberrations qui se trouvent entr'elles, viennent du temps & du climat.

Kamschatka.

Une autre preuve de descendance, est la conformité de figure. Les Kamschadales sónt petits & basanés, comme les Mongales. Ils ont les cheveux noirs, peu de barbe, le visage large & plat, le nez écrasé, comme les Kalmoucks. Leurs traits irréguliers, des yeux enfoncés, les jambes grêles, & le ventre pendant; enfin des rapports dans le caractere des deux Nations, achevent de prouver à M. Steller, qu'elles ont une origine commune, ou que l'une vient de l'autre. Mais leur séparation, dit-il, doit être antérieure à celle du Japon d'avec la Chine; & la preuve qu'elle est très-ancienne, c'est que les Kamschadales n'ont aucun usage, ni presque aucune idée du fer, dont les Mongales se servent depuis plus de deux mille ans. Ils ont perdu jusqu'à la tradition de leur origine; ils ne connaissent que depuis peu de temps les Japonais, & même les Kouriles. Ils étaient très-nombreux, quand les Russes arriverent chez eux, quoique les inondations, les ouragans, les bêtes féroces, le suicide & les guerres intestines, fussent des causes continuelles de dépopulation. Ils ont une connaissance de la propriété

Kamſchatka.

des herbes, qui ſuppoſe une longue expérience. Mais, ſur-tout, les inſtrumens & les uſtenſiles, dont ils ſe ſervent, ſont différens de ceux des autres Nations. De tous ces faits, M. Steller conclut que les Kamſchadales ſont de la plus haute antiquité, & qu'ils ont été pouſſés dans leur Preſqu'Iſle, par les Conquérans de l'Orient; comme les Lapons, & les Samoyedes ont été chaſſés au Nord, par les Européens. Quoi qu'il en ſoit de ces conjectures: que les Kamſchadales ſoient venus des bords de la Léna, d'où ils auront été chaſſés par les *Tungouſes;* ou qu'ils ſoient iſſus de la Mongalie, au-delà du fleuve d'Amur; l'incertitude même de leur origine en prouve l'ancienneté, & les révolutions éternelles des peuples qui les entourent au Continent, font préſumer qu'ils ſont arrivés au Kamſchatcka par terre, & non par mer; car c'eſt le Continent qui a peuplé les Iſles, & non les Iſles qui ont peuplé le Continent.

Les Kamſchadales reſſemblent, par bien des traits, à quelques nations de la Sibérie; mais ils ont le viſage moins long & moins creux; les joues plus ſaillantes; la bouche grande, & les lèvres épaiſſes; les épaules larges, ſur-tout ceux qui vivent ſur les bords de la mer, des monſtres qu'elle produit. Il ne ſerait pas même ſurprenant

que ces hommes ſauvages euſſent quelques rapports éloignés, de figure, avec les animaux dont ils font la chaſſe, la pêche & leur nourriture ; ſi l'imagination, le climat, les habitudes, les ſenſations, & ſur-tout les alimens de la mere, influent dans la formation du fœtus. Mais ſi les Kamſchadales ne reſſemblent en rien aux animaux dont ils ſe nourriſſent, du-moins ils ſentent le poiſſon, & ils exhalent une odeur forte de canard de mer ; auſſi muſqués par excès de ſaleté, qu'on peut l'être par un raffinement de propreté. Avant d'entrer dans le tableau de leurs mœurs, il faut connaître leurs occupations ; elles ſe rapportent toutes à leurs premiers beſoins, la nourriture, les vêtemens & le logement.

Kamſchatka.

Ce peuple vit de racines, de poiſſons & d'amphibies. Mais il fait pluſieurs ſortes de mêlanges de ces trois ſubſtances. Leur principal aliment eſt le *ioukola* ou *le zaal* ; c'eſt-là leur pain. Ils prennent toutes ſortes de poiſſons ſaumonés. Ils les découpent en ſix parties. On en fait pourrir la tête dans des foſſes, pour les manger en poiſſon ſalé. Le dos & le ventre ſechent à la fumée ; la queue & les côtes à l'air. On pile la chair pour les hommes, & les arêtes pour les chiens. On deſſéche cette eſpèce de pâte, & l'on en mange tous les jours.

Aliment.

Le ſecond mets eſt le *caviar*, qui ſe fait avec des

Kamſchatka.

œufs de poiſſon. Il y a trois façons de le préparer. On fait ſécher les œufs à l'air, ſuſpendus avec la membrane qui les enveloppe, ou dépouillés de ce ſac & étendus ſur le gazon. D'autres fois, on renferme ces œufs dans des tuyaux d'herbe, ou des rouleaux de feuilles, on les ſeche au feu; enfin on les met ſur une couche de gazon, au fond d'une foſſe, & on les couvre d'herbes & de terre, pour les faire fermenter. C'eſt ce caviar, dont les Kamſchadales ſont toujours pourvus. Avec une livre de cette ſorte de proviſion, un homme peut ſubſiſter long-temps ſans autre nourriture. Quelquefois il mêle à ſon caviar ſec de l'écorce de ſaule ou de bouleau. Ces deux alimens veulent être enſemble. Le caviar ſeul fait dans la bouche une colle qui s'attache aux dents, & l'écorce eſt trop ſeche pour qu'on puiſſe l'avaler.

Un régal plus exquis encore, eſt le *tchoupriki*. On étend ſur une claie, à ſept pieds au-deſſus du foyer, des poiſſons moyens de toute eſpèce. On ferme les habitations, pour les chauffer comme des étuves ou des fours, quelquefois avec deux ou trois feux. Quand le poiſſon s'eſt ainſi cuit lentement dans ſon jus, moitié rôti, moitié fumé, on en tire aiſément la peau, on en vide les entrailles; on le fait ſécher ſur des nattes, on le coupe en morceaux, & on

garde ses provisions dans des sacs d'herbes entrelacées.

Kamschatka.

Ce sont-là les mets ordinaires, qui tiennent lieu de pain. La viande des Kamschadales, est la chair des veaux ou des monstres marins. Voici comment on en fait des provisions. On creuse une fosse, dont on pave le fond avec des pierres. On y met un tas de bois qu'on allume par-dessous. Quand la fosse est chauffée, on en retire les cendres; on garnit le fond d'un lit de bois d'aulne verd, sur lequel on étend, par couches, de la graisse & de la chair de veau marin, entrecoupant ces couches de branches d'aulne; &, quand la fosse est remplie, on la couvre de gazon & de terre, pour tenir la vapeur bien renfermée. Après quelques heures, on retire ces provisions, qui se gardent une année entiere, & valent mieux ainsi boucanées, que cuites.

La maniere dont les Kamschadales mangent la graisse de veaux marins, est de s'en mettre dans la bouche un long morceau qu'ils coupent près des lèvres avec un couteau, & de l'avaler sans la mâcher.

Le mets le plus recherché des Kamschadales, est le *sélaga*. C'est un mêlange de racines & de baies, broyées ensemble, à quoi l'on ajoute du caviar, de la graisse de baleine, du veau marin,

Kamſchatka.

& du poiſſon cuit. Tous les peuples ſauvages ont ainſi leur *oille*, qu'ils préparent d'une maniere qui eſt dégoûtante pour tout autre qu'eux. Les femmes Kamſchadales nettoient & blanchiſſent leurs mains craſſeuſes dans le *ſêlaga*, qu'elles pétriſſent & délaient avec la *ſarana*.

Ce peuple n'a que l'eau pour boiſſon. Autrefois, pour s'égayer, ils y faiſaient infuſer des champignons. Aujourd'hui, c'eſt de l'eau-de-vie qu'ils boivent, quand les Ruſſes veulent leur en donner par grace, en échange de ce que ces ſauvages ont de plus beau, de plus cher. Les Kamſchadales ſont fort altérés par le poiſſon ſec, dont ils ſe nourriſſent. Auſſi ne ceſſent-ils point de boire de l'eau après leur repas, & même la nuit. Ils y mettent de la neige, ou de la glace, pour l'empêcher, dit-on, de s'échauffer.

L'homme ſauvage eſt néceſſairement plus féroce au Nord, qu'au Midi. Deſtructeur à double titre; la Nature qui lui donne beaucoup de faim & peu de fruits, veut qu'il tue des animaux pour ſe nourrir & pour s'habiller. Ainſi, le Kamſchadale engraiſſé, rempli de poiſſons, ou d'oiſeaux aquatiques, eſt encore vêtu, couvert & fourré de leurs peaux. C'eſt à ce prix, ſans doute, qu'il eſt le Roi de la Nature, dans l'étroite péninſule qu'il habite. Avant que ce peuple eût été policé par les Ruſſes & les Coſaques, à coups de

fuſil



Habillemens des Kamtchadals

1. Habit d'Hiver. 2. Habit d'Eté. 3. Habit de Cérémonie.

Kamſchatka.

fuſil & de bâton, il ſe faiſait un habillement bigarré de peaux de renard, de chien de mer, & de plumes d'oiſeaux amphibies, groſſierement couſues enſemble. Aujourd'hui les Kamſchadales ſont auſſi bien vêtus que les Ruſſes. Ils ont des habits courts, qui deſcendent juſqu'aux genoux; ils en ont à queue, qui tombent plus bas : ils ont même un vêtement de deſſus; c'eſt une eſpèce de caſaque fermée, où l'on ménage un trou pour y paſſer la tête. Ce collet eſt garni de pattes de chien, dont on ſe couvre le viſage dans le mauvais temps, ſans compter un capuchon qui ſe releve pardeſſus la tête. Ce capuchon, le bout des manches qui ſont fort larges, & le bas de l'habit ſont garnis tout autour, d'une bordure de peaux de chien blanc, à longs poils. Ces habits ſont galonnés ſur le dos & les coutures de bandes de peau, ou d'étoffes peintes, quelquefois chamarrés de houpes de fil, ou de courroies de toutes couleurs. La caſaque eſt une peliſſe d'un poil noir, blanc ou tacheté, qu'on tourne en-dehors. C'eſt-là l'habit que les Kamſchadales appellent *kakpitach*, & les Coſaques *koukliancha*. Il eſt le même pour les femmes que pour les hommes: les deux ſexes ne different dans leurs habits, que par les vêtemens de deſſous.

Habillemens.

Les femmes portent ſous la caſaque, une camiſole & un caleçon, couſus enſemble. Ce vêtement

Kamſchatka.

ſe met par les pieds, & ſe ferme au collet avec un cordon, & s'attache en bas ſous le genou. On l'appelle *chonba*. Les hommes ont auſſi, pour couvrir leur nudité, une ceinture qu'ils appellent *machwa*. On y attache une eſpèce de bourſe pour le devant, & un tablier pour le derriere. C'eſt le déshabillé de la maiſon; c'était tout l'habit d'été d'autrefois. Aujourd'hui les hommes ont pour l'été des caleçons ou culottes de femmes, qui deſcendent juſqu'aux talons. Ils en ont même pour l'hiver, mais plus larges & fourrées, avec le poil en-dedans ſur le derriere, en-dehors autour des cuiſſes.

Les hommes ont pour chauſſure des bottines courtes; les femmes les portent juſqu'au genou. La ſemelle eſt faite de peau de veau marin, fourrée en-dedans de peaux à longs poils pour l'hiver, ou d'une eſpèce de foin. Les belles chauſſures des Kamſchadales ont la ſemelle de peau blanche de veau de mer, l'empeigne de cuir rouge & brodé comme leur habit, les quartiers ſont de peau blanche de chien, & la jambe de la bottine eſt de cuir ſans poil, & même teint. Mais quand un jeune homme eſt ſi magnifiquement chauſſé, c'eſt qu'il a une maîtreſſe.

Autrefois les Kamſchadales avaient des bonnets ronds, ſans pointe, faits de plumes d'oiſeaux & de peaux de bêtes, avec des oreilles pendan-



Benard Dire.

Habillemens des Femmes du Kamtchatka

1. Habit des jours ordinaires. 2 et 3. Habits de Cérémonie

tes. Les femmes portaient des perruques, on ne dit pas de quelle matiere, ſi c'eſt de poil d'animaux, ou d'une eſpèce de jonc velu. Mais elles étaient ſi attachées à cette coëffure, dit M. Steller, qu'elles ne voulaient point ſe faire chrétiennes, parce qu'on leur ôtait la perruque pour les baptiſer, ou qu'on leur coupait les cheveux qu'elles avaient quelquefois naturellement friſés & bouclés en perruques. Aujourd'hui ces femmes ont le luxe de celles de Ruſſie : elles portent des chemiſes, même avec des manchettes.

Elles ont pouſſé la propreté juſqu'à ne travailler plus qu'avec des gants, qu'elles ne quittent jamais. Elles ne ſe lavaient pas même le viſage; elles ſe le teignent avec du blanc & du rouge. Le premier eſt fait d'une racine vermoulue, qu'elles mettent en poudre, & le ſecond d'une plante marine, qu'elles font tremper dans l'huile de veau marin. Dès qu'elles voient un étranger, elles courent ſe laver, s'enluminer & ſe parer.

Le luxe a fait de tels progrès au Kamſchatka, depuis que les Ruſſes y ont porté leur goût & leur politeſſe, qu'un Kamſchadale, dit-on, ne peut guères s'habiller, lui & ſa famille, à moins de cent roubles ou de cinq cens francs. Mais, ſans doute, cette dépenſe s'arrête aux riches. Car il y a des gens encore vêtus à l'ancienne mode,

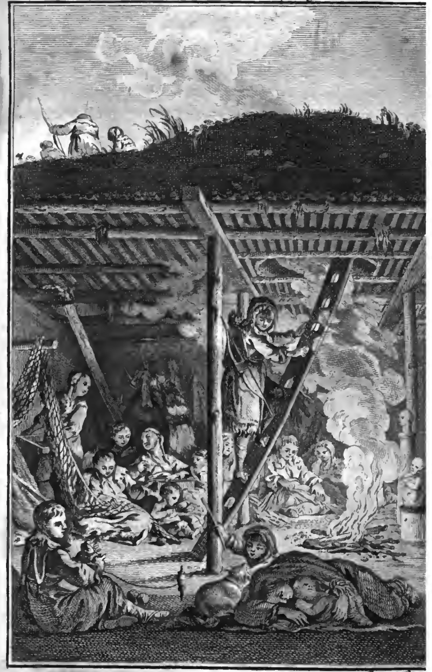
Kamfchatka.

& fur-tout les vieilles femmes. Un Kamfchadale du premier ordre, eft un homme qui porte fur fon corps du renne, du renard, du chien de terre & de mer, de la marmotte, du bélier fauvage, des pattes d'ours & de loups, beaucoup de veau marin, & de plumes d'oifeaux. Il ne faut pas écorcher moins de vingt bêtes, pour habiller un Kamfchadale à l'antique.

Logemens.

Une des commodités de la vie des fauvages, eft de changer d'air & de logement avec les faifons. S'ils n'ont pas de ces palais éternels, qui voient naître & mourir plufieurs générations, chaque famille a du-moins fa cabane d'hiver & fa cabane d'été, ou plutôt des matériaux d'un logement, ils en font deux, amovibles & portatifs. Leur logement d'hiver qu'ils appellent *iourte*, fe conftruit de cette maniere.

On creufe un terrain, à la profondeur de quatre pieds & demi. La largeur eft proportionnée au nombre des gens qu'il faut loger, de même que la longueur. Mais on peut juger de cette derniere dimenfion, par le nombre & la diftance des poteaux, qui font plantés dans cet emplacement. Sur une ligne qui le partage en deux quarrés longs égaux, on enfonce quatre poteaux, féparés d'environ fept pieds l'un de l'autre. Ces poteaux foutiennent des poutres, difpofées fans doute dans la longueur de la iourte. Les poutres



Benard Direx

IOURTE *ou Habitation souteraine des Kamtchadals pendant l'hiver*

Kamfchatka.

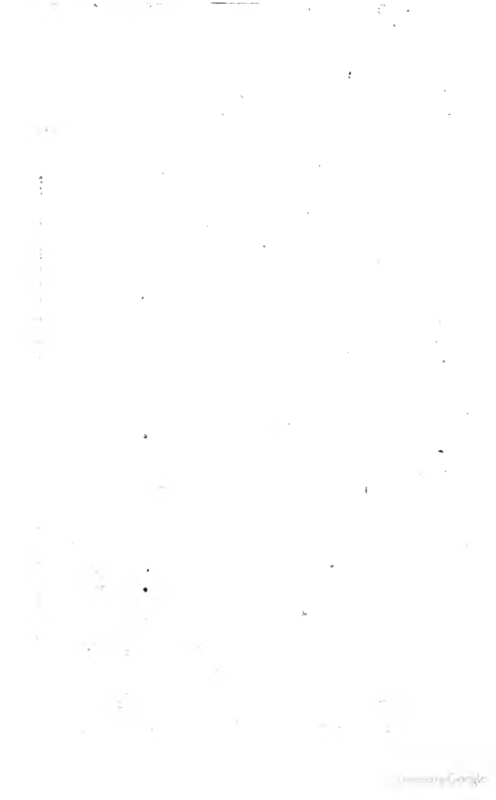
portent des folives, dont un bout va s'appuyer fur la terre. Ces folives font entrelacées de perches, & toute cette charpente eft revêtue de gazon & de terre, mais de façon que l'édifice préfente une forme ronde en-dehors, quoiqu'en-dedans il foit quarré. Au milieu du toit, on ménage une ouverture quarrée, qui tient lieu de porte, de fenêtre & de cheminée. Le foyer fe pratique contre un des côtés longs, & l'on y ouvre un tuyau de dégagement à l'air, pour chaffer la fumée en-dehors par la cheminée. Vis-à-vis du foyer, font les uftenfiles, les auges où l'on prépare à manger pour les hommes & les chiens. Le long des murs ou des parois, font des bancs ou des folives couvertes de nattes, pour s'affeoir le jour, & dormir la nuit. On defcend dans les iourtes par des échelles, qui vont du foyer à l'ouverture de la cheminée. Elles font brûlantes. On y ferait bientôt étouffé par la fumée; mais les Kamfchadales ont l'adreffe d'y grimper comme des écureuils, par des échelons, où ils ne peuvent appuyer que la pointe du pied. Cependant il y a, dit-on, une autre ouverture plus commode, qu'on appelle *ioupana;* mais elle n'eft que pour les femmes: un homme aurait honte d'y paffer, & l'on verrait plutôt une femme entrer ou fortir par l'échelle ordinaire, à travers la fumée, avec fes enfans fur le dos; tant il eft glorieux d'être homme, chez

Kamſchatka.

les peuples qui ne connaiſſent encore d'empire que celui de la force. Quand la fumée eſt trop épaiſſe, on a des bâtons faits en tenailles, pour jetter les gros tiſons par-deſſus la iourte, à travers la cheminée. C'eſt même une joûte de force & d'adreſſe, entre les Kamſchadales. Ces maiſons d'hiver ſont habitées depuis l'automne juſqu'au printemps.

C'eſt alors que les Kamſchadales ſortent de leurs huttes, comme une infinité d'animaux, de leurs ſouterrains, & vont camper ſous des *balaganes*, dont voici la deſcription.

Neuf poteaux de treize pieds, plantés ſur trois rangs, à égale diſtance, comme des quilles, ſont unis par des traverſes & ſurmontés de ſoliveaux qui forment le plancher, couvert de gazon. Au-deſſus s'élève un toit en pointe, avec des perches liées enſemble par un bout, attachées par l'autre aux ſolives qui ſont l'enceinte du plancher. Deux portes ou trappes, s'ouvrent, en face l'une de l'autre. On deſcend dans les iourtes, on monte dans les balaganes, & c'eſt avec la même échelle portative. Si l'on entre ainſi dans les maiſons, par le toît, c'eſt pour les garantir des bêtes, & ſur-tout des ours, qui viendraient y manger les proviſions de poiſſon, comme ils ſont quelquefois, quand les rivieres & les champs ne leur offrent rien. Un lieu planté de balaganes, eſt appellé *oſtrog*, par les Coſaques, c'eſt-à dire, habitation ou peuplade,





Maniere dont les Kamtchadals *font sécher le Poisson et fondre la Graisse &c.&c.*

Un ostrog a l'air d'une ville, dont les balaganes seraient les tours. Ces sortes d'habitations sont ordinairement près des rivieres, qui deviennent dès-lors le domaine des habitans. Ils s'attachent à ces rivieres, comme les autres peuples à leurs terres. Les Kamschadales disent que leur Pere ou leur Dieu (c'est la même chose) vécut deux ans sur les bords de chaque riviere, & qu'il les peupla de ses enfans, leur laissant pour héritage les bords & les eaux de la riviere où ils étaient nés. Aussi ne s'éloignaient-ils gueres, dans leurs transmigrations, de ce domaine antique & inaliénable. Mais les peuples voisins de la mer, bâtissent sur ses côtes ou dans les bois, qui n'en sont pas éloignés. La chasse, ou plutôt la pêche des veaux-marins, étend quelquefois leurs excursions à cinquante lieues de leurs habitations. La faim n'admet point de demeure fixe chez les Sauvages; comme l'ambition ne connaît ni frontieres, ni limites chez les peuples policés.

Kamschatka.

Les meubles des Kamschadales sont des tasses, des auges, des paniers ou corbeilles, des canots & des traîneaux; voilà leurs richesses, qui ne coûtent ni de longs desirs, ni de grands regrets. Comment ont-ils fait ces meubles, sans le secours du fer ou des métaux? C'est avec des ossemens & des cailloux. Leurs haches étaient des os de renne ou de baleine, ou même de jaspe, taillés

Meubles & Instrumens.

Kamſ-chatka.

en coin. Leurs couteaux ſont encore aujourd'hui d'un cryſtal de roche, pointus & taillés comme leurs lancettes, avec des manches de bois. Leurs aiguilles ſont faites d'os de zibeline, aſſez longues pour être percées pluſieurs fois, quand elles ſe rompent à la tête.

On ne décrit point leurs uſtenſiles. Mais les plus beaux ſont des auges de bois, qui coûtaient autrefois un an de travail. Auſſi c'était aſſez d'une belle auge, pour diſtinguer un village entier, quand elle pouvait ſervir à régaler pluſieurs convives. S'il eſt vrai, comme on le dit, qu'un ſeul Kamſchadale mange autant que dix hommes ordinaires, on ne ſaurait trop vanter une de ces auges.

Pour faire leurs outils & leurs meubles, ces Sauvages ont beſoin de feu. Quel eſt leur moyen d'en avoir? Ils tournent entre les mains, avec beaucoup de rapidité, un bâton ſec & rond, qu'ils paſſent dans une planche percée à pluſieurs trous, & ne ceſſent de le tourner qu'il ne ſoit enflammé. Une herbe ſéchée & broyée, leur ſert de meche. Ils préferent leur art de faire du feu à celui d'en tirer des pierres à fuſil, parce qu'il leur eſt plus facile, par l'habitude.

Leurs canots ſont de deux ſortes; les uns qu'ils appellent *koiakhtaktim*, ſont faits, à peu-près, comme les bateaux des Pêcheurs Ruſſes; mais ils ne s'en ſervent gueres que ſur la riviere de Kamſ-

chatka. Les autres, qu'on emploie ſur les côtes de la mer, & qui s'appellent *taktous*, ont la proue & la poupe d'égale hauteur, & les côtés bas & échancrés vers le milieu, ce qui les expoſe à ſe remplir d'eau, quand il fait du vent. Veut-on expoſer ces canots en haute mer, à la grande pêche; on les tient fendus au milieu, puis on les recoud avec des fanons de baleine, & on les calfate avec de la mouſſe ou de l'ortie, qui ſert de chanvre. C'eſt pour empêcher que ces canots ne ſoient briſés & entr'ouverts par les vagues, qu'on pratique dans le bois dont ils ſont conſtruits, ces jointures flexibles & liantes de baleine. Ces ſortes de bateaux s'appellent *baidares*. Ceux des Kamſchadales, qui manquent de bois, font leurs bateaux de cuir de veau marin. C'eſt avec la peau d'un de ces animaux, qu'ils vont en prendre d'autres.

Kamſchatka.

Ces canots ſervent non-ſeulement à la pêche, mais au tranſport. Deux hommes aſſis dans un de ces bateaux, l'un à la poupe, l'autre à la proue, remontent les rivieres avec de longues perches. Quand la riviere eſt rapide, & le canot chargé, ils ſont quelquefois un quart d'heure courbés ſur leur perche, pour avancer de cinq à ſix pieds. Mais ſi le canot eſt vide, ils feront vingt, & même quarante verſtes dans un jour. Les plus grands bateaux portent de neuf à treize quintaux. Si la charge demande beaucoup de place,

Kamſchatka.

comme le poiſſon ſec, qu'il faut étaler, on joint deux canots enſemble, avec des planches en travers, qui ſervent de pont : mais on n'a gueres cette facilité que ſur le Kamſchatka, riviere plus large & moins rapide que les autres.

M. Krachenninikow a mieux détaillé la deſcription des traîneaux, que celle des canots. Voici comment les Kamſchadales conſtruiſent les voitures de terre.

« Les traîneaux ſont faits de deux morceaux » de bois courbés ; ils choiſiſſent, pour cet effet, » un morceau de bouleau qui ait cette forme, ils » le ſéparent en deux parties, & les attachent à la » diſtance de treize pouces, par le moyen de qua» tre traverſes ; ils élèvent, vers le milieu de ce » chaſſis, quatre montans, qui ont dix-neuf pou» ces d'équarriſſage, environ. Ils établiſſent ſur » ces quatre montans le ſiége, qui eſt un vrai » chaſſis, de trois pieds de long, ſur treize pou» ces de large ; il eſt fait avec des perches légè» res, & des courroies. Pour rendre le traîneau » plus ſolide, ils attachent encore, ſur le devant, » un bâton qui tient, par une extrémité, à la » prémiere traverſe, & par l'autre, au chaſſis qui » forme le ſiége. » Chacun de ces traîneaux eſt attelé de quatre chiens, qui ne coûtent que quinze roubles, tandis que le harnois en coûte vingt. Auſſi eſt-il compoſé de pluſieurs pièces.

Kamſchatka.

Les traits qu'on appelle *alaki*, ſont deux courroies larges & amples, qu'on attache ſur les épaules des chiens, à une eſpèce de poitrail : chaque trait porte une petite courroie, avec un crochet qui paſſe dans un anneau attaché ſur le devant du traîneau.

Le timon (*pobegenik*) eſt une longue courroie attachée par un crochet, ſur le devant du traîneau; & de l'autre bout, au milieu d'une petite chaîne qui tient les chiens de front, & les empêche de s'écarter.

Une courroie plus longue, qui ſert de rênes (*Ouzda*) tient par un bout au traîneau, comme le timon, & s'accroche de l'autre à une chaîne qu'on attache aux chiens de volée.

Le Kamſchadale conduit ſon attelage avec l'*Ochtal*. C'eſt un bâton crochu de trois pieds, garni de grelots, qu'il ſecoue pour animer les chiens, criant *Onga*, s'il veut aller à gauche; *Kna*, s'il tourne à droite. Pour retarder la courſe, il traîne un pied ſur la neige : pour s'arrêter, il y enfonce ſon bâton. Quand la neige eſt glacée, il attache des gliſſoires d'os ou d'ivoire ſous les femelles de cuir, dont les ais du traîneau ſont revêtus : quand il y a des deſcentes, il lie des anneaux de cuir à ces femelles. Le voyageur aſſis, les jambes pendantes, a le côté droit vers l'attelage. Il n'y a que les femmes qui s'aſſeyent dans

Kamfchatka.

le traîneau, le vifage tourné vers les chiens, où qui prennent des guides. Les hommes conduifent eux-mêmes leur voiture, & vont à leur façon.

Cependant, quand il y a beaucoup de neige, il faut avoir un guide pour frayer le chemin. Cet homme précède les chiens avec des efpèces de raquettes. Elles font faites de deux ais affez minces, féparés dans le milieu par des traverfes, dont celle de devant eft un peu recourbée. Ces ais & ces traverfes font garnis de courroies qui fe croifent pour foutenir le pied. Le conducteur, qu'on appelle *Brodowchiki*, prend les devants, & fraie la route jufqu'à une certaine diftance; enfuite il revient fur fes pas, & pouffe les chiens dans le chemin qu'il leur a ouvert. Il fe perd tant de temps à cette manœuvre, qu'on a de la peine à faire deux lieues & demie dans un jour, tant les chemins font difficiles & hériffés de broffailles, ou de glaces.

Un Kamfchadale ne va jamais fans raquettes & fans patins, même avec fon traîneau. Si l'on traverfe un bois de faule, on rifque de fe crever les yeux, ou de fe rompre bras ou jambes, parce que les chiens redoublent d'ardeur & de vîteffe à proportion des obftacles. Dans les defcentes efcarpées, il n'eft pas poffible de les arrêter. Malgré la précaution d'en dételer la moitié, ou de les retenir de toutes fes forces, ils emportent le traî-

neau ; & quelquefois renverſent le Voyageur. Alors il n'a d'autre reſſource, que de courir après ſes chiens, qui vont d'autant plus vîte, que le poids eſt plus léger. Quand le traîneau s'accroche, l'homme le rattrape, & ſe laiſſe emporter rampant ſur ſon ventre, juſqu'à ce que les chiens ſoient arrêtés, ou de laſſitude, ou par quelque obſtacle. Kamſchatka.

Les armes des Kamſchadales, ſont l'arc, la lance, la pique & la cuiraſſe. Ils font leur arc de bois de mélèſe, & le garniſſent d'écorce de bouleau. Les nerfs de baleine y ſervent de corde. Leurs fleches ont environ trois pieds & demie de longueur ; la pointe en eſt armée de différentes façons. Quand c'eſt de pierre, ils appellent la fleche *Kauglatch ; Pinch*, ſi le bout eſt d'un os mince ; & *Aglpinch*, ſi cette pointe d'os eſt large. Ces fleches ſont la plupart empoiſonnées, & l'on en meurt dans vingt-quatre heures, à moins que l'homme ne ſuce la plaie qu'elles ont faite. Armes.

Les lances ſont armées comme les fleches : les piques (*Oukarel*) ſont armées de quatre pointes. Le manche en eſt fiché dans de longues perches.

La cuiraſſe, ou cotte d'armes, eſt faite de nattes, ou de veau marin. On coupe le cuir en lanieres, que l'on croiſe & treſſe de façon à les rendre élaſtiques & flexibles comme des baleines. Cette cuiraſſe couvre le côté gauche, & s'attache au côté droit. Les Kamſchadales portent de plus

Kamfchatka.

deux ais ou petites planches, dont l'une défend la poitrine, & l'autre la tête parderriere. Mais ce font des armes défenfives, qui fuppofent une forte d'art ou d'habitude de la guerre.

Mœurs.

« Les Kamfchadales ont des mœurs groffieres, » dit M. Steller. Leurs inclinations ne different » point de l'inftinct des bêtes; ils font confifter » le fouverain bonheur dans les plaifirs corporels, » & ils n'ont aucune idée de la fpiritualité de l'ame.

» Les Kamfchadales font extrêmement groffiers, » difent les Ruffes. La politeffe & les compli- » mens ne font point d'ufage chez eux. Ils n'ôtent » point leurs bonnets, & ne faluent jamais per- » fonne. Ils font fi ftupides dans leurs difcours, » qu'ils femblent ne différer des brutes que par » la parole. Ils font cependant curieux..... Ils » font confifter leur bonheur dans l'oifiveté, & » dans la fatisfaction de leurs appétits naturels.... » Quelque dégoûtante que foit leur façon de » vivre, quelque grande que foit leur ftupidité, » ils font perfuadés néanmoins qu'il n'eft point de » vie plus heureufe & plus agréable que la leur. » C'eft ce qui fait qu'ils regardent avec un éton- » nement mêlé de mépris, la maniere de vivre » des Cofaques & des Ruffes. »

Les femmes des Kamfchadales, médiocrement fécondes, accouchent aifément. M. Steller dit qu'il en vit une fortir de fa iourte, & revenir au

bout d'un quart d'heure avec un enfant, sans la moindre marque d'altération sur le visage. Elles accouchent à genoux, en présence de tous les habitans du bourg, ou de l'ostrog, sans distinction d'âge, ni de sexe; & cet état de douleur n'alarme gueres la pudeur. Elles coupent le cordon ombilical avec un caillou tranchant, lient le nombril avec un fil d'ortie, & jettent l'arriere-faix aux chiens. Tous les assistans prennent l'enfant dans leurs mains, le baisent, le caressent, & se réjouissent avec le pere & la mere. Les peres donnent à leurs enfans les noms de leurs parens morts; & ces noms désignent ordinairement quelque qualité singuliere, ou quelque circonstance relative, soit à l'homme qui le portait, soit à l'enfant qui le reçoit.

Kamschatka.

Une caisse de planches sert de berceau; on y ménage sur le devant une espèce de gouttiere, pour laisser écouler l'urine. Les meres portent leurs enfans sur le dos, pour voyager, ou travailler, sans jamais les emmailloter, ni les bercer. Elles les allaitent trois ou quatre ans. Dès la seconde année, ils se traînent en rampant; quelquefois ils vont jusqu'aux auges des chiens, dont ils mangent les restes. Mais c'est un grand plaisir pour la famille, quand l'enfant commence à grimper sur l'échelle de la cabane. On habille de bonne heure ces enfans, à la Samoyede. Ce vêtement, qui se passe par les pieds, est un habit

Kamſchatka.

où le bonnet, le caleçon & les bas ſont attachés & couſus enſemble. On y ménage un trou par derriere, pour ſatisfaire aux beſoins preſſans, avec une pièce qui, fermant cette ouverture, tombe & ſe relève comme celle de nos culottes de peau, faites pour monter à cheval.

Les parens aiment leurs enfans, ſans en attendre le même retour. Si l'on en croit M. Steller, les enfans grondent leurs peres, les accablent d'injures, & ne répondent aux témoignages de la tendreſſe paternelle, que par de l'indifférence. La vieilleſſe infirme eſt ſur-tout dans le mépris. Au Kamſchatka, les parens n'ont point d'autorité, parce qu'ils n'ont rien à donner. Les enfans prennent ce qu'ils trouvent, ſans demander. Ils ne conſultent pas même leurs parens, quand ils veulent ſe marier. Le pouvoir d'un pere & d'une mere ſur leur fille, ſe réduit à dire à ſon amant, *touche-la, ſi tu peux.*

Mariages.

Ces mots ſont une eſpèce de défi, qui ſuppoſe, ou donne de la bravoure. La fille recherchée, eſt défendue, comme une place forte, avec des camiſoles, des caleçons, des filets, des courroies, des vêtemens ſi multipliés, qu'à peine peut-elle ſe remuer. Elle eſt gardée par des femmes qui ne ſuppléent que trop bien à l'uſage qu'elle voudrait, ou ne voudrait pas faire, de ſes bras & de ſes forces. Si l'amant la rencontre ſeule, ou

peu

peu environnée, il se jette sur elle avec fureur, arrache & déchire les habits, les toiles & les liens dont elle est enveloppée, & se fait jour, s'il le peut, jusqu'à l'endroit où on lui a permis de la toucher. S'il y a porté la main, sa conquête est à lui; dès le soir même, il vient jouir de son triomphe, & le lendemain, il emmene sa femme avec lui dans son habitation. Mais souvent ce n'est qu'après une suite d'assauts très-meurtriers; & telle place coûte sept ans de siége, sans être emportée. Les filles & les femmes qui la défendent, tombent sur l'assaillant à grands cris & à grands coups, lui arrachent les cheveux, lui égratignent le visage, & quelquefois le jettent du haut des balaganes. Le malheureux, estropié, meurtri, couvert de sang & de contusions, va se faire guérir avec le temps, & se remettre en état de recommencer ses assauts. Mais quand il est assez heureux pour arriver au terme de ses desirs, sa maîtresse a la bonne foi de l'avertir de sa victoire, en criant d'un ton de voix tendre & plaintif, *Ni, Ni.* C'est le signal d'une défaite, dont l'aveu coûte toujours moins à celle qui le fait, qu'à celui qui l'obtient. Car, outre les combats qu'il lui faut risquer, il doit acheter la permission de les livrer, au prix de travaux longs & pénibles. Pour toucher le cœur de sa maîtresse, il va dans l'habitation de celle qu'il recherche, servir

Kamschatka.

Kamſchatka.

quelque temps toute la famille. Si ſes ſervices ne plaiſent pas, ils ſont entierement perdus, ou faiblement récompenſés. S'il plaît aux parens de ſa maîtreſſe, qu'il a gagnée, il demande, & on lui accorde la permiſſion de la toucher.

Après cet acte de violence & d'hoſtilité, ſuivi du ſceau le plus doux de réconciliation, qui fait l'eſſence du mariage, les nouveaux époux vont célébrer la fête, ou le feſtin de leurs noces, chez les parens de la fille. Voici le détail de cette cérémonie, d'après M. Krachenninikow, qui fut témoin, en 1739, d'une noce du Kamſchatka.

« L'époux, dit-il, accompagné de ſa femme & » de ſes parens, s'embarqua ſur trois grands » canots, pour aller rendre viſite à ſon beau-pere. » Les femmes, aſſiſes avec la mariée, portaient » des proviſions de bouche en abondance. Les » hommes tout nus, & ſur-tout le marié, con- » duiſaient les canots avec des perches. A cent » toiſes de l'habitation, on deſcendit à terre; on » fit des ſortiléges & des conjurations, en chan- » tant. Enſuite on paſſa à la mariée, par-deſſus » ſes habits, une camiſole de peau de mouton, » où étoient attachés des caleçons, & quatre autres » habits. Après cette cérémonie, on remonta dans » les canots, & l'on aborda près de la maiſon du » beau-pere. Un des jeunes garçons, député du

» village de la mariée, la conduisit depuis le canot » jusqu'à la iourte, où devait se célébrer la fête. » On l'y descendit par une courtoie. Une vieille » femme, qui la précédait, avait mis au pied de » l'échelle une tête de poisson sec, sur laquelle » on avait prononcé des paroles magiques, à la » premiere descente du canot. Cette tête fut foulée » aux pieds par tous les gens du voyage, par les » jeunes mariés, enfin par la vieille qui la mit » sur le foyer, à côté du bois préparé pour chauffer » la iourte.

Kamschatka.

» On ôta à la mariée, les habits superflus dont » on l'avait surchargée, pour en faire présent à » tous les parens, qui pouvaient en rendre aux » nouveaux mariés; car ces sortes de dons rare- » ment sont gratuits. L'époux chauffa la iourte, » prépara les provisions, & régala tous les convi- » ves. Le lendemain, le pere de la jeune épouse » donna son festin; & le troisieme jour, les convives » se séparerent : mais les nouveaux mariés res- » terent quelques jours chez le beau-pere, pour » travailler. »

Telles sont les cérémonies des premieres noces. Les secondes n'en exigent pas. Une veuve qui veut se remarier, n'a besoin que de se faire purifier, c'est-à-dire, que de coucher avec un autre homme que celui qu'elle doit épouser. Cette purification est si déshonorante pour l'homme,

Kamſchatka.

qu'il n'y a que des étrangers qui veuillent s'en charger. Une veuve riſquait autrefois de l'être toute ſa vie; mais depuis qu'il y a des Coſaques au Kamſchatka, les veuves trouvent à ſe faire abſoudre du crime des ſecondes noces. On ſe purifie en ce pays-là, comme on ſe ſouille en d'autres.

Rien n'eſt plus libre au Kamſchatka, que les loix du mariage. Toute union d'un ſexe à l'autre eſt permiſe, ſi ce n'eſt entre le pere & ſa fille, entre le fils & ſa mere. Un homme peut épouſer pluſieurs femmes, & les quitter. La ſéparation de lit eſt le ſeul acte de divorce. Les deux époux, ainſi dégagés, ont la liberté de faire un nouveau choix, ſans nouvelle cérémonie. Ni les femmes ne ſont jalouſes entr'elles de leur mari commun, ni le mari n'eſt jaloux de ſes femmes. Encore moins l'eſt-on de la virginité que nous priſons ſi fort. On dit même qu'il y a des maris qui reprochent aux beaux-peres, de trouver dans les femmes, ce qu'on ſe plaint quelquefois parmi nous de ne pas y trouver; les doux obſtacles, que la Nature oppoſe à l'amour, dans une vierge intacte.

Cependant les femmes Kamſchadales ont auſſi leur modeſtie ou leur timidité. Quand elles ſortent, & c'eſt toujours le viſage couvert d'un coqueluchon qui tient à leur robe; viennent-elles à rencontrer un homme dans un chemin

étroit, elles lui tournent le dos pour le laisser passer, sans être vues. Quand elles travaillent dans leurs iourtes, c'est derriere des rideaux ; & si elles n'en ont point, elles tournent la tête vers la muraille, dès qu'il entre un étranger, & continuent leur ouvrage. Mais ce sont, dit-on, les mœurs grossieres de l'ancienne rusticité. Les Cosaques & les Russes policent insensiblement ces femmes rudes & sauvages, sans songer que ce sexe est plus dangereux, peut-être, apprivoisé, que farouche. Kamschatka.

Ce sont les occupations qui font les mœurs. Tous les Peuples du Nord ont beaucoup de ressemblance entr'eux ; les Peuples chasseurs & pêcheurs encore davantage. Travaux.

Au printemps, les hommes se tiennent à l'embouchure des rivieres, pour attraper, au passage, beaucoup de poissons qui retournent à la mer, ou bien ils vont dans les golfes & les baies, prendre une espèce de merluche, qu'on appelle *vachinia*. Quelques-uns vont à la pêche des castors marins. En été, l'on prend encore du poisson ; on le fait sécher, on le transporte aux habitations. En automne, on tue des oies, des canards, on dresse des chiens, on prépare des traîneaux. En hiver, on va sur ces voitures, à la chasse des zibelines & des renards, ou chercher du bois & des provisions, s'il en reste dans les ba-

Kamſchatka.

laganes, ou bien on s'occupe dans ſa hutte à faire des filets.

Dans cette ſaiſon, les femmes filent l'ortie avec leurs doigts groſſiers. Au printemps, elles vont cueillir des herbages de toute eſpèce, & ſur-tout de l'ail ſauvage. En été, elles ramaſſent l'herbe dont elles ourdiſſent des tapis & des manteaux, ou bien elles ſuivent leurs maris à la pêche, pour vider les poiſſons qu'il faut ſécher. En automne, on les voit couper & rouir l'ortie, ou bien courir dans les champs, pour voler de la *ſarana* dans les trous des rats.

Ce ſont les hommes qui conſtruiſent les iourtes & les balaganes, qui font les uſtenſiles de ménage, & les armes pour la guerre, qui préparent & donnent à manger, qui écorchent les chiens & les animaux, dont la peau ſert à faire des habits.

Les femmes taillent & couſent les vêtemens & la chauſſure. Un Kamſchadale rougirait de manier l'aiguille & l'alêne, comme font les Ruſſes, dont il ſe moque. Ce ſont encore les femmes, qui préparent & teignent les peaux. Elles n'ont qu'une maniere dans cette préparation. On trempe d'abord les peaux, pour les racler avec un couteau de pierre. Enſuite on les frotte avec des œufs de poiſſon frais ou fermentés, & l'on amollit les peaux, à force de les tordre

Kamſchatka.

& de les fouler. On finit par les ratiſſer & les frotter, jufqu'à ce qu'elles ſoient nettes & ſouples. Quand on veut les tanner, on les expoſe à la fumée durant une ſemaine ; on les épile dans l'eau chaude, on les frotte avec du caviar ; puis on les tord, les foule & les ratiſſe.

Pour teindre les peaux de veau marin, après en avoir ôté le poil, les femmes les couſent en forme de ſac, le côté du poil en-dehors. Elles verſent dans ce ſac une forte décoction d'écorce d'aulne, & le recouſent par le haut. Quelque temps après, on pend le ſac à un arbre, on le frappe avec des bâtons, à pluſieurs repriſes, jufqu'à ce que la couleur ait pénétré en-dehors, puis on le laiſſe ſécher à l'air, & on l'amollit, en le frottant. Cette peau devient enfin ſemblable au maroquin. Les femmes veulent-elles teindre le poil des veaux marins, pour garnir leurs robes & leurs chauſſures, elles emploient un petit fruit rouge, très-foncé, qu'elles font bouillir avec de l'écorce d'aulne, de l'alun & une huile minérale. Voilà tous les arts, tous les travaux de Kamſchadales.

Preſque toutes leurs occupations ſe rapportent aux premiers beſoins de l'homme. La nourriture beſoin le plus preſſant & le plus continuel, qui ſe renouvelle à chaque inſtant, qui tient tous les êtres vivans en action, demande preſque tous les

Kamſchatka.

ſoins des Peuples ſauvages. Leurs voyages mêmes, ſemblables aux courſes des animaux errans, n'ont pour but que la pêche & la chaſſe, la recherche, ou l'approviſionnement des vivres. Ils s'expoſent, pour en avoir, au danger de mourir de faim. Souvent ils ſont ſurpris dans un lieu déſert par un ouragan qui fouette la neige en tourbillon. Alors il faut ſe réfugier dans les bois avec ſes chiens & ſon traîneau, juſqu'à ce que cet orage ait paſſé. Quelquefois il dure huit jours. Les chiens ſont obligé de manger les courroies & les cuirs des traîneaux, tandis que l'homme n'a rien; encore eſt-il heureux de ne pas mourir de froid. Pour s'en garantir, les voyageurs ſe mettent dans des creux qu'ils garniſſent de branches, & s'enveloppent tout entiers dans leurs peliſſes, où la neige les couvre bientôt, de façon qu'on ne les diſtinguerait pas dans leurs foutrures, s'ils ne ſe levaient de temps en temps, pour la ſecouer, ou s'ils ne ſe roulaient comme une boule, afin de s'échauffer & de reſpirer. Ils ont ſoin de ne pas trop ſerrer leur ceinture, de peur que, s'ils étaient à l'étroit dans leurs habits, la vapeur de leur reſpiration, qui vient à ſe geler, ne les engourdît, & ne les ſuffoquât ſous une athmoſphere de glaçons. Quand les vents de l'Eſt au Sud ſoufflent une neige humide, il n'eſt pas rare de trouver des voyageurs gelés par le vent du Nord, qui ſuit

de près ces sortes d'ouragans. Quelquefois obligés de courir sur leurs traîneaux, le long des rivieres, dans des chemins roides & raboteux, ils y tombent & se noient, ou s'ils regagnent les bords, ils y périssent dans les douleurs cuisantes du froid qui les a saisis. Rarement ont-ils la commodité de faire du feu, & s'ils l'avaient, ils la négligeraient. Eux & leurs chiens s'échauffent mutuellement couchés pêle-mêle, & se nourrissent en route de poisson sec, qui n'a pas besoin d'apprêts. Aux mois de Mars & d'Avril, saison des voyages, ils passeront deux ou trois nuits dans un endroit isolé. Les hommes s'accroupissent sur le bout des doigts des pieds, entortillés dans leurs pelisses, & dorment tranquillement dans cette situation gênante. D'ailleurs ils sont endurcis au froid. « J'ai vu plusieurs de » ces Sauvages, dit M. Krachenninikow, qui » s'étant couchés le soir, le dos tout nud, tourné » vis-à-vis du feu, dormaient d'un sommeil pro- » fond, quoique le feu fût éteint, & que leur » dos fût couvert de givre. » Mais, parmi tous ces périls & ces accidens, c'est une grande ressource pour l'homme, que la compagnie de ses chiens. Cet animal fidèle échauffe & défend son maître durant le sommeil. Moins fort que le cheval, mais plus intelligent; au milieu des ouragans, qui obligent le voyageur d'avoir les yeux fermés, il ne s'écarte gueres de son chemin, & si le mauvais

Kamschatka.

Kamſchatka.

temps l'égare, ſon odorat lui fait bientôt retrouver ſa route dans le calme. Sage & prévoyant, ſa ſagacité prédit l'orage; & ſoit fineſſe de tact, ſoit l'effet d'une correſpondance ſecrette de la viciſſitude de ſes modifications avec celle des températures de l'air, quand l'ouragan s'approche, & s'anonnce ſur la neige qu'il amollit, ou rend plus humide; le chien s'arrête, gratte la neige avec ſes pattes, & ſemble avertir ſon maître de la tempête.

Guerres.

Qui croirait qu'un peuple ſi peu ſoigné de la Nature, fût aſſez malheureux pour vivre dans un état de guerre? s'il n'a rien à perdre, qu'a-t-il à gagner? Cependant, ſi l'on s'en rapporte aux Ruſſes, les Kamſchadales ſe faiſaient la guerre entr'eux, avant que les Ruſſes vinſſent les ſoumettre. Quel était l'objet de cette guerre? Des priſonniers à faire. Le vainqueur employait les hommes à des travaux, les femmes à ſes plaiſirs. La vengeance, ou le point d'honneur, ſentimens outrés & barbares chez tous les peuples, faiſaient courir aux armes & au ſang. Une querelle entre des enfans, un hôte mal régalé par un autre; c'en était aſſez pour détruire une habitation. On y allait de nuit, on s'emparait de l'entrée des iourtes; un ſeul homme, avec une maſſue, ou une pique, tuai ou perçait une famille entiere. Ces guerres inteſtines n'ont pas peu contribué, dit-on, à ſoumettre les Kamſchadales aux Coſaques. Une habita-

Kamſchatka.

tion ſe réjouiſſait de la défaite d'une autre, ſans ſonger que l'incendie d'une maiſon menace les maiſons voiſines, & que la deſtruction d'une peuplade prépare la ruine d'une nation. Mais il en a coûté cher aux Coſaques, pour réduire les Kamſchadales. Ce peuple, terrible dans la défenſe naturelle, a recours à la ruſe, ſi la force lui manque. Lorſque les Coſaques exigeaient le tribut pour les Ruſſes, de quelque habitation qui n'était pas ſoumiſe, les Kamſchadales, loin de témoigner d'abord la moindre réſiſtance, attiraient les cruels exacteurs dans leurs cabanes, & les endormaient par leurs préſens & leurs feſtins. Enſuite ils les maſſacraient tous, ou les brûlaient dans la nuit. Les Coſaques ont appris, par ces trahiſons, à ſe défier des careſſes & des invitations de ces Sauvages. Si leurs femmes ſortent la nuit, de leur iourte; car elles abhorrent le ſang, & leur maris n'oſent en répandre ſous leurs yeux; ſi les hommes racontent des ſonges où ils ont vu des morts; s'ils vont ſe viſiter au loin, les uns les autres; c'eſt un indice infaillible de révolte, ou de trahiſon, & les Coſaques ſe tiennent ſur leurs gardes : on les égorgerait, eux & tous les habitans qui n'entreraient pas dans le complot.

Rien de plus affreux, diſent toujours les Ruſſes, que la cruauté des Kamſchadales, envers leurs pri-

Kamſchatka.

ſonniers. On les brûle, on les mutile, on leur arrache la vie en détail, par des ſupplices lents, variés & répétés. Cette Nation eſt lâche & timide, diſent-ils encore. Cependant elle craint ſi peu la mort, que le ſuicide lui eſt très-familier; cependant, quand on fait marcher des troupes contre les Kamſchadales révoltés, ces rébelles ſavent ſe retrancher dans des montagnes, s'y fortifier, y attendre leurs ennemis, les repouſſer à coups de fleches; cependant lorſque l'ennemi l'emporte, ſoit par la force, ou par l'habileté; chaque Kamſchadale commence par égorger ſa femme & ſes enfans, ſe jette dans des précipices, ou s'élance au milieu des ennemis, « pour ſe faire un lit, dit M. Krachenninikow, dans le ſang & le carnage, pour » ne pas mourir ſans ſe venger. Dans une révolte » des habitans d'*Outkolok*, en 1740, continue le » même Voyageur, toutes les femmes à l'exception d'une fille qu'ils n'eurent pas le temps d'égorger, furent maſſacrées par les hommes, & » ceux-ci ſe précipiterent dans la mer, du haut » de la montagne où ils s'étaient réfugiés. » Eſt-ce là de la lâcheté, ou de la faibleſſe?

Feſtins.

Ce peuple expoſé à tant de maux, qui lui viennent de la Nature ou des hommes, n'eſt pas ſans quelques plaiſirs. Il connait le doux lien de l'amitié, il ſait exercer l'hoſpitalité. Elle conſiſte, entre amis, à ſe régaler. Un Kamſchadale en in-

vite un autre à manger. Ce sera de la graisse de veau marin. L'hôte en coupe une longue tranche, il se met à genoux devant son convive assis, il lui enfonce cette graisse dans la bouche, en criant d'un ton furieux *tana* (voilà), & coupant avec son couteau ce qui déborde des lèvres, il le mange. Mais ce ne sont là que les invitations familieres. Les repas de cérémonie ne se font pas à si bon marché; aussi ne se donnent-ils point sans intérêt.

Kamschatka.

Quand un Kamschadale veut se lier d'amitié avec un de ses voisins, il l'invite à manger. Il échauffe d'avance sa iourte, & prépare, de tous les mets qu'il a dans ses provisions, assez pour rassasier dix personnes. Le convié se rend au festin, & se déshabille, ainsi que son hôte: on dirait un défi à coups de poings. L'un sert à manger à l'autre, & verse du bouillon dans une grande écuelle, sans doute pour aider à la digestion, par la boisson. Pendant que l'étranger mange, son hôte jette de l'eau sur des pierres rougies au feu, pour augmenter la chaleur. Le convive mange & sue, jusqu'à ce qu'il soit obligé de demander grace à l'hôte, qui, de son côté, ne prend rien, & peut sortir de la iourte, tant qu'il veut. Si l'honneur de l'un est de chauffer & de régaler, celui de l'autre est d'endurer l'excès de la chaleur & de la bonne-chere. Il vomira dix fois, avant de se

Kamſchatka.

rendre ; mais enfin, obligé d'avouer ſa défaite ; il entre en compoſition. Alors ſon hôte lui fait acheter la trêve par un préſent ; ce ſeront des habits, ou des chiens ; menaçant de le faire chauffer, & manger, juſqu'à ce qu'il creve ou qu'il paie. Le convié donne ce qu'on lui demande, & reçoit, en retour, des haillons, ou de vieux chiens eſtropiés. Mais il a le droit de la revanche, & ratrape ainſi dans un ſecond feſtin, l'équivalent de ce qu'il a perdu dans le premier.

Cette réciprocité de traitement entretient les liaiſons, l'amitié, l'hoſpitalité chez les Kamſchadales. Si l'hôte ne ſe rendait pas à l'invitation du convive qu'il a ſi bien régalé, celui-ci viendrait s'établir chez lui, ſans rien dire ; & s'il n'en recevait pas des préſens, même ſans les demander, l'étranger, après avoir paſſé la nuit, attellerait ſes chiens ſur la iourte de ſon hôte ; & s'aſſeyant ſur ſon traîneau, il enfoncerait ſon bâton dans la terre, ſans partir, juſqu'à ce qu'il eût reçu des préſens. Ce ſerait une injure cruelle, & le ſujet d'une rupture, & d'une inimitié ſans retour, que de le laiſſer aller les mains vides ; & l'hôte avare demeurerait ſans amis, déshonoré parmi tous ſes voiſins.

M. Krachenninikow raconte l'hiſtoire d'un Coſaque, qui ſe fit donner, par un Kamſchadale, une belle peau de renard, à force de le chauf-

fer, & de le saouler. Loin de regretter son présent, le Sauvage se vantoit de n'avoir jamais été si bien traité, disant que les Kamschadales ne savaient pas régaler leurs amis comme les Russes. Kamschatka.

Lorsque les Kamschadales veulent se livrer à la joie, ils ont recours à l'art pour s'y exciter. La Nature ne les y porte pas: mais ils y suppléent par une espèce de champignon qui leur tient lieu d'opium. Il s'appelle *mucho-more, tue-mouche.* Ils en avalent de tout entiers, pliés en rouleaux, sinon ils boivent d'une liqueur fermentée, où ils ont fait tremper de ce narcotique. L'usage modéré de cette boisson leur donne de la gaieté, de la vivacité; ils en sont plus légers & plus courageux; mais l'excès qu'ils en font très-communément, les jette, en moins d'une heure, dans des convulsions affreuses. Elles sont bientôt suivies de l'ivresse & du délire. Les uns rient, les autres pleurent, au gré d'un tempérament triste ou gai: la plupart tremblent, voient des précipices, des naufrages; & quand ils sont Chrétiens, l'enfer & les démons. Cependant les Kamschadales plus réservés dans l'usage du *mucho-more,* tombent rarement dans ces symptomes de frénésie. Les Cosaques moins instruits par l'expérience, y sont plus sujets. M. Krachenninikow en rapporte des exemples dont il a été témoin, ou qu'il tient de gens dignes de foi.

« Mon Interprete, dit-il, ayant bû de la li-

Kamſchatka.

» queur de ce champignon, ſans le ſavoir, devint » ſi furieux, qu'il voulait s'ouvrir le ventre avec un » couteau. Ce ne fut qu'avec bien de la peine qu'on » lui retint le bras, au moment qu'il allait ſe » frapper.

» Le domeſtique d'un Officier Ruſſe, avait ré» ſolu d'étrangler ſon maître perſuadé, diſait-il, » par le *mucho-more*, qu'il ferait une belle action; » & il l'aurait exécutée, ſi ſes camarades ne l'en » avaient empêché.

» Un ſoldat ayant mangé un peu de *mucho-* » *more*, avant de ſe mettre en route, fit une » grande partie du chemin ſans être fatigué. Enfin, » après en avoir mangé encore juſqu'à être ivre, » il ſe ſerra les teſticules & mourut. »

Un Kamſchadale, dans cette ivreſſe, ſaiſi de la peur de l'enfer, confeſſa tout haut ſes péchés devant ſes camarades, s'imaginant ne les dire qu'à Dieu.

Le *mucho-more* eſt d'autant plus redoutable, pour les Kamſchadales, qu'il les pouſſe à tous les crimes, & les expoſe dès-lors au ſupplice. Ils l'accuſent de tout le mal qu'ils voient, qu'ils font, qu'ils diſent, ou qu'ils éprouvent. Malgré ces ſuites funeſtes, on n'eſt pas moins avide de ce poiſon. Les Koriaques, qui n'en ont point chez eux, en font tant de cas, que par économie, ou pauvreté, s'ils voient quelqu'un qui en ait bu ou

mangé,

mangé, ils ont soin de recevoir son urine dans un vase, & la boivent pour s'enivrer, à leur tour, de cette liqueur enchanteresse. Quatre de ces champignons ne font point de mal; mais dix suffisent pour troubler l'esprit & les sens.

Kamschatka.

Aussi les femmes n'en usent jamais. Leurs divertissemens sont la danse & le chant. Voici la description d'une de ces danses, dont M. Krachenninikow fut témoin. « Deux femmes, » qui devaient danser ensemble, étendirent une » natte sur le plancher, au milieu de la iourte, & » se mirent à genoux l'une vis-à-vis de l'autre. » Elles commencerent à hausser & baisser les » épaules, & à remuer les mains, en chantant fort » bas, & en mesure. Ensuite elles firent insensible- » ment des mouvemens de corps plus grands, en » haussant leur voix à proportion; ce qu'elles ne » cesserent de faire, que lorsqu'elles furent hors » d'haleine, & que leurs forces furent épuisées.

Danses.

» Les femmes ont encore une danse particu- » liere : elles forment deux rangs, les unes vis- » à-vis des autres, & mettent leurs deux mains » sur le ventre : puis se levant sur le bout des » doigts des pieds, elles se haussent, se baissent, » & remuent les épaules, en tenant leurs mains » immobiles, sans sortir de leur place. »

Presque toutes les danses des Sauvages sont pantomimes. Chez les Iroquois, elles respirent la

Kamſ-chatka.

guerre. Chez les Kamſchadales, il en eſt une qui retrace la pêche. Dix perſonnes, de l'un & l'autre ſexe, parées de leurs plus beaux habits, ſe rangent en cercle, & marchent avec lenteur, levant en meſure un pied devant l'autre. « Les » danſeurs prononcent tour-à-tour quelques » mots, de façon que, quand la moitié a pro- » noncé le dernier mot, l'autre moitié prononce » les premiers. Ces mots ſont tirés de la chaſſe » & de la pêche. »

Les hommes ont auſſi leurs danſes particulieres. Les danſeurs ſe cachent dans des coins. L'un bat des mains, les élève en l'air, ſaute comme un inſenſé, ſe frappant la poitrine & les cuiſſes; un autre le ſuit, puis un troiſieme, & tous danſent en rond, à la file les uns des autres. Ou bien ils ſautent accroupis ſur leurs genoux, en battant des mains, & faiſant mille geſtes ſinguliers, qui ſont ſans doute expreſſifs, mais pour eux ſeuls.

Muſique.

Les femmes accompagnent quelquefois leurs danſes de chanſons. Aſſiſes en rond, l'une ſe leve & chante, agite les bras, & remue tous ſes membres avec une vîteſſe que l'œil ſuit à peine. Elles imitent ſi bien les cris des bêtes & des oiſeaux, qu'on entend diſtinctement trois différens cris dans un ſeul. Les femmes & les filles ont la voix agréable. Ce ſont elles qui compoſent la

Kamſchatka.

plupart des chanſons. L'amour en fait conſtamment le ſujet; l'amour qui eſt le tourment des Peuples policés, & la conſolation des Sauvages. Voici une de ces chanſons.

J'ai perdu ma femme & ma vie. Accablé de triſteſſe & de douleur, j'irai dans les bois, j'arracherai l'écorce des arbres, & je la mangerai. Je me leverai de grand matin, je chaſſerai le canard Aanguitche, pour le faire aller dans la mer. Je jetterai les yeux de tous côtés, pour voir ſi je ne trouverai pas quelque part, celle qui fait l'objet de ma tendreſſe & de mes regrets.

Cette chanſon s'appelle *Aanguitche*, parce qu'elle eſt notée ſur les tons du cri de cet oiſeau.

M. Krachenninikow a noté une autre chanſon Kamſchadale, faite en l'honneur de quelques Ruſſes. On y remarque ces couplets.

« Si j'étais cuiſinier de M. l'Enſeigne, je n'ô-» terais la marmite qu'avec des gants.

» Si j'étais M. le Major, je porterais toujours » une belle cravate blanche.

» Si j'étais Ivan, ſon valet, je porterais de » beaux bas rouges.

» Si j'étais Etudiant, je décrirais toutes les » belles filles. »

Cet étudiant eſt M. Krachenninikow: la chanſon veut auſſi qu'il faſſe la deſcription de toutes les autres curioſités naturelles du Kamſchatka.

Kamſchatka.

Du reſte, il s'étonne que les Kamſchadales; qui montrent beaucoup de goût pour la muſique, n'aient d'autre inſtrument qu'une eſpèce de flûte faite avec le tuyau d'une plante, qu'on appelle angélique; « tuyau, dit-il, ſur lequel on ne peut » jouer aucun air. » Mais il ſerait bien plus ſurprenant qu'ils aimaſſent la muſique, avec ſi peu d'invention, de reſſources & de loiſir. C'eſt un des premiers arts de l'homme en ſociété; mais un des derniers qu'il perfectionne. Il faut tant de ſenſibilité, d'oiſiveté, de molleſſe même, pour préparer & façonner les organes aux délices de la muſique, qu'elle n'entre ſouvent dans le génie d'une Nation, que lorſqu'il eſt éteint ſur tous les autres arts qui demandent de l'action, des veilles, du travail. Peut-être auſſi faut-il naître organiſé pour la belle muſique, & ce n'eſt pas le don des Peuples du Nord. Elle arrivera difficilement jusqu'au cinquantieme degré de latitude.

Les plaiſirs des Kamſchadales ſont très-bornés; leurs maux ne le ſont pas autant, quoiqu'en petit nombre. Leurs principales maladies ſont le ſcorbut, les ulceres, le cancer, la jauniſſe. Chacun de ces maux a pluſieurs remèdes. On ſe guérit du ſcorbut, au Kamſchatka, par l'application de certaines feuilles ſur les gencives, ou par des boiſſons. On prend des décoctions de plantes, d'une eſpèce de gentiane, ou de bourgeon de

cèdre, qu'on infuse comme du thé. Mais sur tout, on mange de l'ail sauvage.

Kamſ-chatka.

Les ulceres font très-dangereux au Kamſchatka, ſouvent mortels. Ils ont quelquefois deux ou trois pouces de diamètre, & s'ouvrent en quarante ou cinquante trous. S'il n'y a point de ſuppuration, c'eſt un ſigne de mort. On y applique, pour attirer la matiere, la peau fumante d'un lievre écorché; &, ſi l'on peut, on arrache la racine de l'ulcere.

Maladies & Remèdes.

Il y a trois maladies au Kamſchatka, qu'on appelle incurables; la paralyſie, le mal vénérien & les cancers. La premiere eſt de tous les pays ſans doute; mais plus rare chez les Sauvages, & de-là vient qu'ils ne ſavent pas la guérir. La ſeconde leur vient des Ruſſes, qui l'ont apportée dans leurs pays de conquête, comme les Eſpagnols l'ont priſe à la conquête du nouveau monde. Les éponges marines font, dit-on, ſuppurer les cancers; & le ſel alkali qu'elles contiennent, brûle les chairs mortes de ces ſortes de plaies, qui guériſſent quelquefois, mais avec peine, & lentement.

Il y a des maladies de peau très-dangereuſes. Telle eſt une eſpèce de galle, qui, comme la petite-vérole, vient à tout le monde, & moiſſonne bien des victimes. Elle fait ſon éruption ſous la poitrine, en forme de ceinture, & mene à la mort, quand elle ne ſuppure pas. Les en-

Kamſcbatka.

ſans ont une galle particuliere, qu'on appelle *teoved.*

Dans certains maux de reins, on ſe frotte la partie malade devant le feu, avec de la ciguë, ſans toucher à la ceinture, de peur qu'il n'en réſulte des convulſions, ou des criſpations de nerfs.

Dans les douleurs des jointures, on y applique une eſpèce de champignon qui croît ſur le bouleau. On l'allume par un bout, & il brûle comme de l'amadou, juſqu'à la chair vive, où il fait une plaie, qui, après avoir rendu du ſang, ſe ferme ou ſe ſéche avec la cendre de cette ſorte d'agaric.

Les femmes ont une herbe, dont elles ſe parfument en certaines parties, pour irriter, pour aſſouvir l'amour, ou ſes deſirs. Elles boivent de certaines infuſions pour être plus fécondes; d'autres infuſions pour ne pas avoir d'enfans. Les Peuples ſauvages ont donc auſſi des malheureux, qui craignent de ſe multiplier!

Un remède infaillible contre la jauniſſe, eſt un lavement d'iris ſauvage, ou de violette des bois. On en pile la racine toute fraîche, dans l'eau chaude, & l'on en verſe le ſuc, blanc comme du lait, dans une veſſie où eſt attachée une canule. La maniere de prendre ces ſortes de remèdes, eſt de ſe coucher en avant, la tête baiſſée,

en pressant la vessie sous le ventre. Ces seringues ne ressemblent pas mal à une cornemuse, & l'on pourrait s'y tromper au premier coup-d'œil.

Kamschatka.

Les feuilles d'*ulmaria* pilées, sont bonnes contre les morsures d'un chien ou d'un loup. La décoction de cette plante bouillie avec du poisson, soulage du mal aux dents.

Les Kamschadales n'ont besoin d'aucune espèce de Chirurgien, même pour la saignée. Sans lancettes ni ventouses, quand ils veulent soulager une partie malade, ils prennent la peau d'alentour avec des pincettes de bois, la percent avec un outil tranchant de crystal, ou de pierre, & laissent couler autant de sang qu'ils en veulent perdre. C'est assez parler des maladies du corps, il faut passer à celles de l'esprit.

Religion.

Les Kamschadales n'ont aucune idée de l'Être suprême, & n'ont point le mot *Esprit* dans leur langue. Quand M. Steller leur demandait, si à la vue du ciel, du soleil, de la lune & des étoiles, ils n'avaient jamais pensé qu'il y eût un Être tout-puissant, créateur de toutes choses, ils lui ont répondu affirmativement, « que jamais cela » ne leur était venu dans l'idée, & qu'ils ne » sentaient, & n'avaient jamais senti pour cet » Être suprême, ni amour, ni crainte. » Voici quelques-unes de leurs opinions religieuses.

« Dieu n'est la cause ni du bonheur, ni du

Kamſchatka.

» malheur ; mais tout dépend de l'homme. Le » monde eſt éternel. Les ames ſont immortelles. » Elles ſeront réunies au corps, & toujours ſu- » jettes à toutes les peines de cette vie, excepté » la faim.

» Toutes les créatures, juſqu'à la mouche la » plus petite, reſſuſciteront après la mort, & » vivront ſous terre. Ceux qui ont été pauvres » dans ce monde, ſeront riches dans l'autre, & » ceux qui ſont riches ici, deviendront pauvres » à leur tour. Ils ne croient pas que Dieu puniſſe » les fautes, car celui qui fait mal, diſent-ils, en » reçoit le châtiment dès-à-préſent.

» Ils penſent que le monde empire de jour en » jour, & que tout dégénere, en comparaiſon » de ce qui a exiſté autrefois. »

Au défaut d'idées juſtes ſur la Divinité, les Kamſchadales ont fait des Dieux à leur image, comme les autres Peuples. « Le ciel & les aſtres, » diſent-ils, exiſtaient avant la terre. *Koutkhou* » créa la terre ; & ce fut de ſon fils qui lui était » né de ſa femme, un jour qu'il ſe promenait » ſur la mer.

» *Koutkhou*, diſent d'autres Kamſchadales, & ſa » ſœur *Kouhtligith*, ont apporté la terre du » ciel, & l'ont affermie ſur la mer, créée par » *Outleigin*.

» *Koutkhou*, après avoir créé la terre, quitta

» le ciel, & vint s'établir au Kamſchatka. C'eſt-là » qu'il eut un fils appellé *Tigil*, & une fille nom- » mée *Sidanka*, qui ſe marierent enſemble. *Kout-* » *khou*, ſa femme & ſes enfans, portaient des » habits faits de feuilles d'arbres, & ſe nourriſ- » ſaient d'écorce de bouleau & de peuplier; car » les animaux terreſtres n'avaient point encore été » créés, & les Dieux ne ſavaient point prendre » de poiſſon. » Sont-ce les Chinois qui ont porté leur Mythologie aux Kamſchadales? Eſt-ce l'Hiſ- torien du Kamſchatka, qui prête à ce pays les fables de la Chine?

Kamt-chatka.

« *Koutkhou* abandonna un jour ſon fils & ſa » fille, & diſparut du Kamſchatka. Quoiqu'il » marchât ſur des raquettes, les montagnes & » les collines ſe formerent ſous ſes pas: la terre » était plate auparavant; mais ſes pieds enfonce- » rent comme dans de la glaiſe, & les vallons » creuſés en conſervent la trace.

» *Tigil* voyant augmenter ſa famille, inventa » l'art de faire des filets avec de l'ortie, pour » prendre des poiſſons. Son pere lui avait appris » à faire des canots. Il enſeigna à ſes enfans l'art » de s'habiller de peaux. Il créa les animaux ter- » reſtres, & leur donna *Piliatchoutchi*, pour » veiller ſur eux. Ce Dieu, d'une taille fort pe- » tite, vêtu de peaux de goulu, eſt traîné par des » oiſeaux: ce ne ſont pas des aigles, ni des co-

Kamſ-chatka.

» lombes, mais des perdrix. Sa femme s'appelle » *Tiranous.* »

Koutkhou a fait beaucoup de ſottiſes, qui ne lui attirent que des malédictions, au-lieu de louanges & de prieres. Pourquoi tant de montagnes, de précipices, d'écueils, de bancs de ſable, de torrens ou de rivieres ſi rapides, tant de pluies & de tempêtes ? Les Kamſchadales n'ont que des injures à lui dire, pour de ſi mauvais offices. Soit peu de crainte, ou d'amour dans leur culte, ils n'offrent au Dieu qu'ils eſtiment le plus, que les ouies, les nageoires, ou lés queues des poiſſons, qu'ils jetteraient dans les immondices. « Ils ont (dit M. Krachenninikow) cela de » commun avec toutes les Nations Aſiatiques, qui » offrent ſeulement à leurs Dieux ce qui ne vaut » rien, & qui gardent pour elles ce qu'elles » peuvent manger. » Les Dieux peuvent ne pas s'en irriter ; mais il n'eſt pas ſûr que les Prêtres s'en contentent.

Au reſte, ſi les Kamſchadales ne donnent rien à leurs Dieux, c'eſt qu'ils en attendent peu de choſe. Ils font un Dieu de la mer, qu'ils appellent *Mitg*, & qu'ils repréſentent ſous la forme d'un poiſſon. Ce Dieu ne ſonge qu'à lui. Il envoie les poiſſons dans les rivieres, mais pour y chercher du bois propre à la conſtruction de ſes canots, & non pour ſervir de nourriture aux

hommes. Ces peuples ne peuvent croire qu'un Dieu puisse leur faire du bien. Kamſchatka.

En revanche, ils connaiſſent des Dieux très-capables de leur faire du mal. Ce ſont ceux qui préſident aux volcans, aux fontaines bouillantes. Ces mauvais génies deſcendent la nuit des montagnes, & volent à la mer pour y prendre du poiſſon. Ils en emportent un à chaque doigt. Les Dieux des bois reſſemblent aux hommes; leurs femmes portent des enfans qui croiſſent ſur leur dos, & pleurent ſans ceſſe. Ces eſprits égarent les voyageurs, & leur ôtent la raiſon.

Piliatchoutchi, ou *Bilioukai*, ne laiſſe pas d'être mal-faiſant quelquefois. Ce Dieu habite ſur les nuées, d'où il verſe la pluie & lance les éclairs. L'arc-en-ciel eſt la bordure de ſon habit. Les ſillons que l'ouragan fait ſur la neige, ſont la trace de ſes pas. Il faut craindre ce Dieu; car il fait enlever dans des tourbillons les enfans des Kamſchadales, pour ſupporter, comme des cariathides, les lampes qui éclairent ſon palais.

Touila eſt le Dieu des tremblemens de terre. Ils proviennent de ce que ſon chien *Kozei*, quand il le traîne, ſecoue la neige qu'il a ſur le corps.

Gaëtch eſt le chef du monde ſouterrain, où les hommes vont habiter après leur mort. Car

Kamſchatka.

ſous la terre qui eſt plate, eſt un ciel ſemblable au nôtre, & ſous ce ciel eſt une autre terre dont les habitans ont l'hiver quand nous avons l'été, & leur été durant notre hiver.

C'eſt ainſi que les fauſſes notions de la Nature, ont engendré les fauſſes idées de la divinité. L'homme en général tire ſes loix, ſes mœurs & ſes opinions religieuſes de ſon climat. A la vérité, les conquêtes & les tranſmigrations modifient, alterent & défigurent quelquefois l'hiſtoire civile & religieuſe d'un Pays & d'une Nation, comme ſon caractere, ſa langue, ſa phyſionomie. Mais tant qu'un Peuple ſauvage reſtera ignoré dans l'enceinte d'un pays borné par les eaux ou les montagnes, il prendra ſes Dieux dans ſes bois, dans la mer, dans les cavernes, dans les lieux ſombres ou majeſtueux; en un mot, dans les grands objets, ou les grands effets de la Nature. La peur guidera toujours ſa marche dans ſes ſuperſtitions, & s'il ceſſe de craindre les fantômes créés par ſon imagination, ce ſera pour s'effrayer d'autres fantômes étrangers.

La foibleſſe de l'homme le rend timide; l'expérience du mal, peureux, & l'ignorance, crédule & fou dans ſes peurs. Cependant la ſuperſtition des Kamſchadales n'eſt pas toujours aveugle & mal-raiſonnée. Ils appellent, dit-on, bien & vertu, ce qui ſatisfait leurs deſirs & leurs be-

soins; faute & mal, ce qui peut leur nuire. Monter sur les volcans, c'est s'exposer à une perte certaine, c'est commettre un crime que le Ciel doit venger. Jusques-là leur crainte est raisonnable; mais voici une opinion qu'on doit taxer de lâcheté. C'est une faute de sauver un homme qui se noie, parce qu'on peut se noyer soi-même. Rien n'est plus contraire à la vie sociale.

Kamschatka.

Les Kamschadales n'ont pour nourrir leur superstition, que des magiciennes. Ce sont toujours de vieilles femmes qui ont exercé les sortilèges, comme si ce sexe, qui commence son régne par l'amour, devait le finir par la crainte; heureusement les charmes de la beauté l'emportent sur ceux de la magie. Au Kamschatka, les magiciennes ne prétendent que guérir les maladies, détourner les malheurs, & prédire l'avenir. Voici leur grand sortilège.

Magie.

Deux femmes assises dans un coin, murmurent à voix basse, on ne sait quelles paroles. L'une s'attache au pied un fil d'ortie entortillé de laine rouge. Elle agite son pied; si c'est avec rapidité, signe de bonheur; si c'est lentement, mauvais augure. Ces deux compagnes grincent des dents, en criant *gouche, gouche:* c'est pour évoquer les démons: quand elles croient les voir, elles crient en éclatant de rire, *kkaï, kkaï.* Après

Kamſchatka.

une demi heure de viſion, l'une répète ſans ceſſe, *ickki*, c'eſt-à-dire, *ils n'y ſont plus*. Pendant ce temps-là, l'autre marmotte les paroles ſur le viſionnaire, pour l'exhorter & l'aider à n'avoir pas peur du diable.

On fait des ſortilèges pour avoir du bonheur à la chaſſe, ou pour détourner le malheur. Si l'on n'a rien pris, c'eſt, dit toujours la ſorciere, parce qu'on a négligé quelque pratique ſuperſtitieuſe. Il faut expier cette omiſſion, en faiſant une petite idole de bois, qu'on va mettre ſur un arbre.

Quand un enfant eſt né durant une tempête, c'eſt un mauvais préſage. Dès qu'il aura l'uſage de la parole, il faudra le réconcilier avec le diable; & c'eſt par un ſortilège qu'on y réuſſit. On attend un ouragan; alors l'enfant ſe met tout nu, avec une coquille entre les mains. Il court autour de la cabane, en diſant aux eſprits malfaiſans : « la coquille eſt faite pour l'eau ſalée, & non » pour l'eau douce : vous m'avez tout mouillé, » l'humidité me fera périr. Vous voyez que je » ſuis nu, & que je tremble de tous mes mem» bres. » Dès ce moment l'enfant eſt en paix avec les diables, & il n'attirera plus de tempête, ni d'ouragans.

Les Kamſchadales attachent beaucoup de myſteres aux ſonges. S'ils poſſédent, en ſonge, une jolie femme, ce bonheur eſt le préſage d'une bonne

chasse. S'ils songent qu'ils satisfont à certains besoins, ils attendent des hôtes ; s'ils rêvent à la vermine, ce seront des Cosaques qui viendront chez eux : ces Cosaques levent les impôts. Kamschatka.

Mais une seule cérémonie renferme toutes les superstitions des Kamschadales : c'est la fête de la *Purification des fautes*. Comme on y trouve les dogmes & les rits de la Religion du pays, il est nécessaire de la décrire avec quelque détail. Fêtes.

Cette fête se célèbre au mois de Novembre, quand les travaux de l'été & de l'automne sont finis. M. Steller en conjecture que, dans l'origine, elle avait été instituée par la reconnaissance. Mais ce n'est pas dans ce sentiment, qu'il faut toujours chercher les premiers établissemens du culte religieux. Si les Kamschadales n'ont qu'une fête dans l'année, c'est au loisir de la saison où elle se célèbre, qu'il est naturel de la rapporter ; c'est aux circonstances du retour de ce peuple dans ses cabanes, après la dispersion qu'exigent la chasse & la pêche. S'il y mêle beaucoup de pratiques superstitieuses ; si le but même de son institution est une expiation religieuse, c'est que le desir du bien, & la crainte du mal, accompagnant l'Homme partout, il veut intéresser à sa conservation tous les êtres qu'il voit, ou qu'il imagine. Il invoque les biens, il conjure les maux, soit en secret, soit en public. Dans une fête de Sauvages, chacun porte

Kamſchatka.

ſes craintes pour en faire un culte, comme ſes proviſions pour en faire un repas. Il s'y trouve des opinions communes, ainſi que des mets; & chacun s'arrête à ce qui le touche davantage.

Dans la fête des Purifications Kamſchadales, on commence par balayer la iourte. On en ôte enſuite les traîneaux, les harnois, & tout l'attirail qui déplaît aux génies qu'on veut évoquer. Un vieillard & trois femmes, portent une natte qui renferme des proviſions. On fait une eſpèce de hache avec de l'*ioukola*, qui eſt une pâte, & ces quatre perſonnages ſacrés envoient chacun un homme dans le bois, avec ſes proviſions & ſa hache, pour le voyage. Le *tonchitche* eſt une herbe myſtérieuſe, qu'on porte à la main, ou ſur la tête, & qu'on met par-tout dans les cérémonies religieuſes. Les hommes qui vont au bois couper du bouleau pour l'hiver, en ont ſur la tête & ſur leurs haches; les femmes & le vieillard dans leurs mains. Celles-ci, après le départ des quatre bûcherons, iettent le reſte de leurs proviſions aux enfans, qui ſe battent pour ſe les arracher.

Enſuite les femmes paitriſſent ou taillent du *ioukola*, en forme de baleine. On chauffe la iourte; & le vieillard apporte une barbue, qu'il met dans un foſſé, creuſé devant l'échelle de la iourte. Il tourne trois fois ſur la même place; les hommes, les femmes & les enfans, font la même

choſe

chose après lui. Il fait cuire de la *sarana*, pour régaler les mauvais génies. Chacun met ses idoles de bois, soit anciennes, soit neuves, dans le plafond au-dessus du foyer. Car le foyer & l'échelle sont des choses sacrées dans les iourtes. Kamschatka.

Un vieillard apporte un gros tronc de bouleau, dont on fait la grande idole. On attache à celle-ci de l'herbe douce au cou, on lui offre du *tonchitche*, & on la met sur le foyer. C'est le grand Dieu Lare. Ensuite les enfans se placent auprès de l'échelle, pour attraper les idoles qu'on leur jette de dehors dans la iourte; puis un d'entr'eux prend la grande idole, la traîne par le cou autour du foyer, & la remet à sa place, avec ses compagnons, qui le suivent en criant *Alkhalalai*.

Les vieillards s'asseient autour du foyer. Le principal, qui fait l'office de grand Pontife, prend une pelle de *tonchitche*, & dit au feu, nouvellement allumé : « Koutkchou nous ordonne de » t'offrir une victime chaque année. Sois-nous » propice, défend-nous, préserve-nous des cha» grins, des malheurs & des incendies. » Cette victime est l'herbe même qu'il jette au feu. Tous les vieillards alors se levent, frappent des pieds, battent des mains, & finissent par danser, en criant toujours *Alkhalalai*.

Pendant ces cris, les femmes & les filles sorten des coins de la iourte, les mains levées, avec de

Kamf-chatka.

regards terribles, des contorfions & des grimaces affreufes. Ces convulfions finiffent par une danfe accompagnée de cris & de mouvemens fi furieux, qu'elles en tombent par terre, comme mortes, l'une après l'autre. Les hommes les remportent à leurs places, où elles reftent étendues fans mouvement. Un vieillard vient prononcer fur elles quelques paroles, qui les font crier & pleurer comme des poffédées.

A la fin du jour, les quatre bûcherons reviennent avec tous les hommes qu'ils ont rencontrés, & portent un des plus gros bouleaux, coupé à la racine. Ils frappent à l'entrée de la iourte, avec ce bouleau, battant des pieds, & jettant de grands cris. Ceux qui font dedans, leur répondent avec le même bruit. Bientôt une fille s'élance en fureur, vole fur l'échelle, & s'attache au bouleau. Dix femmes l'aident à l'emporter, mais le Chef de la iourte les en empêche. Toutes les femmes tirent le bouleau dans la iourte; tous les hommes qui font dehors, l'en retirent, & les femmes tombent par terre, excepté la fille qui s'était attachée au bouleau la premiere. Elles reftent toutes fans mouvement.

C'eft alors que le vieillard vient les défenchanter. M. Krachenninikow, de qui l'on a tiré cette defcription, dit que, dans une de ces fêtes, il vit une des filles obfédées, réfifter plus long-temps que les autres, aux paroles myftérieufes du vieillard.

Enfin elle reprit ſes ſens, & ſe plaignant d'un grand mal de cœur, elle fit ſa confeſſion, & s'accuſa d'avoir écorché des chiens avant la fête. Le vieillard lui dit qu'elle aurait dû s'en purifier, en jettant dans le feu des nageoires & des ouies de poiſſons. Le remords était inſenſé : l'expiation devait être ridicule. Kamſchatka.

Les hommes qui reviennent du bois, ne rapportent dans les nattes où l'on avait mis des proviſions que des coupeaux de bouleau. On en fait de petites idoles, en l'honneur des démons qui ſe ſont emparés des femmes. On les range de ſuite, on leur préſente trois vaſes de *ſarana* pilée, en mettant une cuiller devant chaque idole. On leur barbouille le viſage de *vaciet*. On leur fait des bonnets d'herbe ; &, après avoir mangé les mets où elles n'ont pas touché, on fait, de ces idoles, trois paquets, & l'on jette au feu tous ces petits dieux ou démons, avec de grands cris & des danſes.

Toutes les cérémonies de cette fête ont de l'analogie avec les occupations & les beſoins du peuple qui la célèbre. Une femme vient à minuit dans la iourte d'aſſemblée, avec une figure de baleine, faite d'herbe, qu'elle porte ſur le dos. Les geſtes & les grimaces de cette nouvelle cérémonie, l'objet du culte, tout ce qui ſe dit & ſe fait à cette occaſion, n'eſt que pour obtenir des vents & de la mer, qu'ils envoient des baleines mortes ſur les côtes du Kamſchatka.

Kamſchatka.

Le lendemain matin, de vieilles femmes font à-peu-près les mêmes extravagances devant des peaux de veaux marin. Elles ont des courroies faites du cuir de cet animal, & les allumant comme des bougies, elles en parfument, ou empeſtent la iourte. Cette fumigation s'appelle une Purification.

Enſuite une femme entre dans la iourte, par la ſeconde ouverture, qu'on appelle *chopkhade*, ou *ioupana*, tenant un loup fait d'herbe douce, & rempli de graiſſe d'ours. Les hommes & les femmes ſe diſputent ce loup; le premier ſexe l'emporte enfin : un homme tire une fleche ſur ce loup, & les autres le déchirent, & mangent la pâte & les matieres comeſtibles dont il eſt formé. « Quoique » les Kamſchadales, dit M. Krachenninikow, ne » ſoient pas plus en état de rendre raiſon de cette » cérémonie, que de celle de la baleine; quoiqu'ils » ignorent ſi elle a rapport à leurs opinions ſu» perſtitieuſes, ou non, & pourquoi elle ſe pra» tique; il me parait cependant que ce n'eſt qu'un » ſimple divertiſſement, ou un emblême du deſir » qu'ils ont de prendre & de manger des baleines » & des loups. »

Après ces diverſes cérémonies, on apporte dans la iourte des branches de bouleau. Chaque Chef de famille en prend une, &, après l'avoir courbée en cercle, il y fait paſſer deux fois ſa femme & ſes enfans, qui danſent en rond au ſortir de ce

Kamſchatka.

cercle. Cela s'appelle ſe purifier de ſes fautes. La fête ſe termine par une proceſſion qu'on fait autour de la iourte, en traînant le grand bouleau, que les quatre députés ont apporté de la forêt. On le place enfin ſur la balagane, où il reſte toute l'année, ſans la moindre vénération.

Telle eſt la fête de la purification chez les Kamſchadales du Midi. Elle ſe célèbre avec quelque différence dans les rites, chez ceux du Nord. Au-lieu de la cérémonie d'envoyer au bois, ils ont celle d'envoyer à l'eau. Deux hommes nus, portant au cou des guirlandes qu'on vient d'ôter aux idoles, vont à la riviere avec un ſeau, puiſer de l'eau par un trou fait dans la glace. Quand ils ont apporté leurs ſeaux dans la iourte, l'un de ces porteurs d'eau prend une longue allumette, en met un bout dans le feu, puis la trempe dans les ſeaux, d'où il tire un morceau de glace, qu'il jette au feu. Après le tribut que ces deux élémens ſe ſont payé réciproquement par les mains de ce Kamſchalde, « il donne à tous les aſſiſtans » à boire de l'eau, comme de l'eau bénite, » dit l'Auteur Ruſſe.

Il ſe fait enſuite une ou deux cérémonies ſecretes, dont tout le myſtere, ou le prix, eſt dans le ſecret même, qui ne mérite ni d'être vu, ni d'être publié. Tout ce qu'on peut en dire ici, pour la curioſité, c'eſt qu'on y purifie toutes les

Kamſchatka.

perſonnes qui ont été malades, ou en danger de ſe noyer. Cette purification du paſſé, qui ſert de préſervatif pour l'avenir, conſiſte pour les malades, à fouler aux pieds des guirlandes de *tonchitche*, dont on leur avait couronné la tête; & pour les autres, à ſe coucher ſur le foyer, qui eſt couvert de cendre chaude, appellant à leur ſecours des perſonnes qui viennent les retirer de la cendre, avec le même empreſſement que s'ils ſe noyaient.

Le lendemain de cette purification, on prend deux bottes de paille, ou d'herbe ſeche, pour en faire le *pom*. C'eſt une figure d'homme, qui n'a qu'un pied de hauteur, & à laquelle on attache un priape de deux toiſes de longueur. On la ſuſpend au plafond, par ce priape. On courbe en arc cette longue baguette, & l'on jette la figure au feu. Tout ceci n'a point de ſens, ni d'objet. Ce ſont des foux qui appaiſent un mal imaginaire, par des remèdes qui en ſont l'aliment, comme font tous les ſuperſtitieux à qui la peur a troublé la raiſon. Mais ces folies ſe terminent par des jeux qui divertiſſent.

Les hommes qui ſont dans les iourtes bien chauffées, jettent les tiſons dehors, les femmes les rejettent dedans. C'eſt à qui l'emportera. Les femmes tâchent de fermer l'ouverture de la iourte, les hommes, de les en chaſſer. Les tiſons volent

Kamſchatka.

de part & d'autre, comme des fuſées. Les femmes, qui ſont en plus grand nombre, traînent par terre les hommes qui veulent les chaſſer ; les hommes, rangés en haie ſur les deux côtés de l'échelle, tâchent d'emmener les femmes priſonnieres dans la iourte. Chaque parti veut en avoir le plus, & ſi l'un des deux en a fait davantage, l'autre combat encore pour les lui enlever, juſqu'à ce qu'on ſe trouve, de part & d'autre, avoir un nombre égal de priſonnieres. Alors ſe fait l'échange, & chacun reprend ſa femme.

« La fête de la purification, dit M. Steller, » était jadis célébrée par les Kamſchadales, pen- » dant un mois entier. Elle commençait à la nou- » velle lune. » On en conclut qu'elle avait été établie ſur des fondemens ſolides, & par des vues religieuſes. « Ces Peuples jettent encore au- » jourd'hui tout dans le feu, & regardent comme » une choſe ſacrée, tout ce que l'on brûle pen- » dant la fête. En effet, la nouvelle lune, auſſi » bien que le feu ſacré, a toujours été en véné- » ration chez pluſieurs Nations, & particuliere- » ment chez les Hébreux. » M. Steller, ou ſon Editeur, dit à ce ſujet, « que c'eſt le ſeul Peuple » qui n'a point perdu le véritable culte après le » déluge, tandis que chez les autres Nations, » comme chez les Kamſchadales, il n'en eſt reſté » que quelques traces. » Mais eſt-ce à propos du

Kamſchatka.

déluge qu'on doit parler du culte du feu, & quel rapport a donc ce culte avec le véritable? Le déluge eſt la cataſtrophe la plus univerſelle & la plus atteſtée que le globe ait éprouvée, & le culte du feu eſt le plus généralement répandu ſur la terre. L'embraſement du monde aurait bien pu, ce ſemble, faire imaginer des hydrophories, parce que l'eau éteint les incendies; mais le feu n'arrête point les inondations. Pourquoi donc révérer le feu en mémoire du déluge? Eſt-ce parce que le ſoleil deſſécha les eaux qui couvraient la terre? Sans chercher l'origine des cultes & des fêtes dans la commémoration du déluge, dont le ſoleil ne paraît ni la cauſe, ni le remède, n'eſt-il pas plus vraiſemblable que les cultes ſe ſont répandus comme les hommes & les langues, de la zône torride dans toutes les terres, & que le culte du ſoleil, aſſez naturel aux habitans d'un climat où cet aſtre circonſcrit ſes révolutions annuelles, & répand les plus fortes influences du bien & du mal phyſiques, ſe ſera diſperſé ſur la terre avec les Nations, que la deſtruction, & la population même, auront pouſſées autour du globe. Ces Nations, chaſſées de leur pays, ou par la multiplication des habitans, ou par des calamités & des fléaux inattendus, auront porté dans leurs émigrations, & la vénération de l'aſtre ſous lequel elles vivaient, & le témoignage de la ca-

taſtrophe qui les avait fait ſortir de leur patrie. Elles auront, à-la-fois, adoré le ſoleil, qu'elles regardaient comme leur conſervateur, & l'Océan, qu'elles fuyaient comme leur exterminateur. Il y a par-tout des traces de l'influence ſalutaire & nuiſible des deux élémens les plus utiles & les plus dangereux, l'eau & le feu. Ce ſont les deux principes les plus ſenſibles de la génération, les deux agens les plus univerſels de la deſtruction. On aura cru qu'ils pouvaient tout, & que ſeuls, ils faiſaient tout. Le mouvement qui leur eſt eſſentiel, & dont la ſource eſt, ce ſemble, en eux-mêmes, aura contribué à les faire craindre & adorer. Les ſens du vulgaire, le raiſonnement des Philoſophes, tout aura conduit l'homme à ce culte. Il ne faut pour cela ni traditions, ni révolutions. Mais ces deux choſes peuvent augmenter l'effet naturel de la crainte, qui eſt le penchant à la ſuperſtition. Dès-lors le culte doit être plus frappant, plus ſolemnel, & ſe reſſentir vivement des idées de déſolation, qui ſe ſont mêlées à la paſſion la plus forte des hommes. Au-reſte, le Kamſcatka eſt trop voiſin de la mer, trop ſujet aux attaques de cet élément, pour ne pas inſpirer à ſes habitans une frayeur religieuſe des maux qu'il peut leur faire, & une opinion vague, ſoit conçue ou tranſmiſe, de ceux qu'il leur a faits. Mais on ne doit pas ſe hâter de prononcer ſur le

Kamſchatka.

Kamſchatka.

culte d'un Peuple, ſans avoir entendu ſes dogmes; rien n'eſt plus incertain que d'en juger par ſes cérémonies. Les hommes ſont ſi enclins & ſi ſujets à ſe tromper en matiere de ſuperſtition, qu'on ne ſait jamais bien ce qu'ils adorent, ſi c'eſt l'idole, ou l'offrande, ou l'autel, ou les vaſes & les inſtrumens, ou les paroles du culte, ou même le prêtre. La vénération religieuſe erre vaguement ſur toutes ces choſes, car le propre de la peur eſt de confondre les objets & les idées, ſur-tout dans l'ombre & l'obſcurité. Mais on ne ſe trompe gueres ſur les opinions religieuſes d'un Peuple, quand on voit qu'elles ont du rapport à ſes actions. Demandez aux Kamſchadales ce que c'eſt que les éclairs. Ils vous répondront, ce ſont les eſprits *Gamouli*, qui, en chauffant leurs huttes, ſe jettent les tiſons à demi-conſumés. Quand ils entendent le tonnerre, ils diſent *Koutkhou batti-touskheret*, Koutkhou tire ſes canots; car ils penſent que ce Dieu paſſe ſes canots d'une riviere à l'autre, & qu'il entend auſſi le même bruit, quand ils font la même choſe. Ce Dieu craint leur tonnerre, comme ils craignent le ſien. Lorſqu'il tombe de la pluie, ce ſont les *Gamouli* qui piſſent. S'il fait un grand vent, c'eſt *Balakirg*, fils de *Koutkhou*, qui ſecoue ſes cheveux longs & friſés, ſur la face d'un pays. Durant ſon abſence, ſa femme *Zavina* ſe met du

rouge pour lui plaire à son retour, & ce rouge fait l'éclat de l'aurore & du crépuscule. S'il passe la nuit dehors, elle pleure, & c'est pourquoi le ciel est sombre. Kamſchatka.

Les Kamſchadales voient très-peu de serpens; mais ils ont une crainte superstitieuse des lézards. Ce sont, disent-ils, les *Gaëthc*, qui viennent leur prédire la mort. Si on les attrape, on les coupe en petits morceaux, pour qu'ils n'aillent rien dire au Dieu des morts. Si un lézard échappe, l'homme qui l'a vu, tombe dans la tristesse, & meurt quelquefois de la peur de mourir. Superſtitions.

Si les Kamſchadales font quelques grimaces de superstition, pour conjurer les maux, ils en ont aussi pour attirer les biens dont ils ont besoin. Avant d'aller à la pêche du veau marin, ils en font une espèce de représentation mystique, comme des enfans. Une grosse pierre qu'ils roulent contre une iourte, représente la mer; des petits cailloux, qu'ils mettent sur cette pierre, signifient les vagues; des petits paquets d'herbe douce, les veaux marins. On met ces paquets entre des boulettes de *Tolkoucha*, pâte faite d'œufs de poisson & d'autres mélanges. Avec de l'écorce de bouleau, on fait une espèce de vase en forme de canot; on le traîne sur le sable, comme s'il nageait sur la mer. Tout cela se fait pour inviter les veaux marins à se laisser prendre; en leur

Kamſchatka.

montrant qu'ils trouveront au Kamſchatka de la nourriture, une mer, & ce qu'il leur faut. Dans la iourre, les Kamſchadales ont des hures de veau marin, à qui ils font des prieres & des reproches; comme ſi ces animaux refuſaient de venir chez des hôtes qui les régalent ſi bien. La fin du repas qu'ils préſentent à ces amphibies, aboutit à manger eux-mêmes tous les mets qu'ils leur ont offerts; car une Religion qui ne donnerait rien à manger, ne ſerait pas bonne pour des Sauvages.

Ceux des Kamſchadales qui font la pêche de la baleine, s'y préparent par des cérémonies à-peu-près ſemblables. Ils façonnent une baleine de bois, d'environ deux pieds de longueur. Ils la portent en proceſſion, d'un balagane dans une iourte. Ils placent devant la *Ioupana*, un grand vaſe plein de *Tolkoücha*. Enſuite on tire la baleine de la iourte, en criant, *la baleine s'eſt enfuie dans la mer*. On va la remettre dans un balagane neuf fait exprès, où on laiſſe une lampe allumée, avec un homme pour empêcher qu'elle ne s'éteigne pendant la ſaiſon de la pêche, qui dure depuis le printemps juſqu'en automne.

Enfin la ſuperſtition des Kamſchadales paraît ſur-tout dans leurs uſages à l'égard des morts, qui, dans tous les pays, ont toujours été la terreur des vivans. Cette peur fait qu'au Kamſchatka,

l'on n'ose rien porter de ce qui leur a servi, pas même loger dans l'habitation où un homme est mort. Heureusement il en coûte peu d'en construire une autre. Mais il est singulier que cette frayeur des morts n'inspire pas une sorte de vénération pour les cadavres. Les Kamschadales les donnent à manger à leurs chiens. Il est vrai que c'est par un motif d'intérêt pour les hommes. « Ceux, disent-ils, dont le corps aura été dévoré » par les chiens, en auront de très-bons dans le » monde souterrain. » Cependant ils ont encore une autre raison d'intérêt personnel, pour exposer les cadavres à la voierie, devant la porte de leurs iourtes. Les esprits malins qui ont tué ces victimes, s'en contenteront peut-être en les voyant, & feront grace aux vivans.

Kamschatka.

Fin du septième Volume.

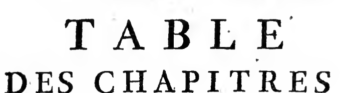


TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans ce Volume.

Fin de la Table des Chapitres.

